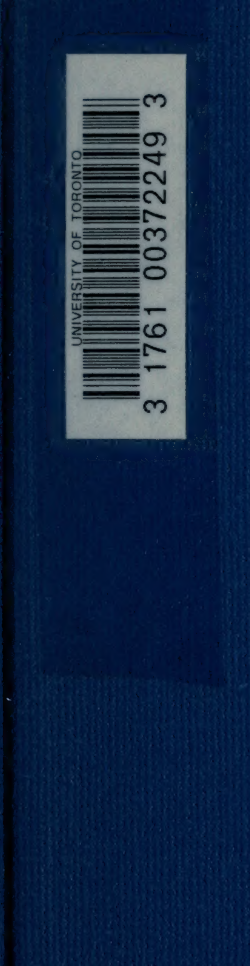
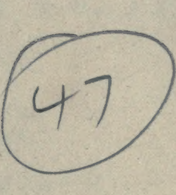

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372249 3



LES

SOIRÉES PARISIENNES

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR.

DU MÊME AUTEUR:

LES SOIRÉES PARISIENNES DE 1874
Préface par OFFENBACH, 1 vol. gr. in-18, 3 fr. 5o.

LES SOIRÉES PARISIENNES DE 1875
Préface par Théodore BARRIÈRE, 1 vol. gr. in-18, 3 fr. 5o.

LES SOIRÉES PARISIENNES DE 1876
Préface par Alphonse DAUDET.
Illustrations de Ed. YON, SARAH-BERNARDT, VIBERT, RUBÉ CHAPER
Henri MEILHAC, GRÉVIN, 1 vol. gr. in-18, 5 fr.

LES SOIRÉES PARISIENNES DE 1877
Préface par Edmond GONDINET, 1 vol. gr. in-18, 3 fr. 5o.

LE MONSTRE
Roman, 1 vol gr. in-18, 3 fr.

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

LES SOIRÉES PARISIENNES DE 1878

PAR

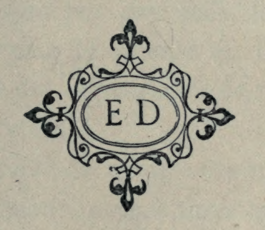
UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE

(ARNOLD MORTIER)

PRÉFACE

PAR

ÉDOUARD PAILLERON



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1879



PRÉFACE

Quand un auteur a écrit, — et avec quelle joie ! — le mot « fin, » sous la dernière ligne de son dernier acte, sa pièce est terminée peut-être, mais à côté d'elle, et née d'elle, une autre vient de commencer, qui ne sera pas des deux la moins curieuse, car c'est tout le monde qui la joue, ni la moins recherchée des curieux, car ce n'est pas tout le monde qui la voit.

C'est une manière de trilogie dramatique, dont les parties pourraient se sous-titrer ainsi : le *Manuscrit;* la *Première ;* le *Succès.*

A lui seul, le prologue du manuscrit demanderait tout un volume.

Même pour les heureux dont les œuvres font prime, il y a bien, de temps à autre, quelques déboires. C'est le hasard d'une pièce qui devance leur pièce et la démode; un succès qui la retarde;

un directeur qui manque de mémoire ; — ou de parole...

Vous connaissez ce dialogue typique ?

— C'est convenu ?

— C'est convenu !

— Je passerai cet hiver ?

— Ma parole d'honneur !

— Alors, signons un traité ?

— Ah ! non... cela m'engagerait.

Imaginez alors ce que doit être l'odyssée du pauvre hère qui, son rouleau sous le bras, assiége les régies à la recherche d'un théâtre où on l'accueille ! Que d'anxiétés, d'humiliations, de courses par la pluie battante, de sourires dans le dos des employés qui ne se retournent guère, de stations dans l'antichambre des directeurs qui ne se retrouvent pas ! Que d'heures amères passées à attendre cette réponse qui n'arrive jamais, que d'espoirs déçus quand elle arrive !

Mais je suppose la pièce reçue : Quand sera-t-elle jouée ? Je suppose qu'elle va être jouée : Comment le sera-t-elle ? Voyez-vous cette échelle de tribulations ? Après la réception, la distribution. Mme X ne veut pas jouer avec M. Y... arrangez-vous ! L'amoureuse a 37 ans... défendez-vous ! Il n'y a pas de premier rôle... ingéniez-vous !

Et après la distribution, la lecture. Oh! cette lecture aux acteurs, où chacun d'eux n'écoute que le rôle de l'autre, après quoi il refuse généralement le sien ! Et le metteur en scène qui coupe, parce que c'est long, et le censeur qui coupe, parce que c'est leste, et le directeur qui coupe, parce que c'est... Lui. Et l'ingénue qui demande à mourir au cinquième acte, le jeune premier qui tient à être aimé des trois femmes, la duègne, qui exige qu'on l'épouse au dénouement, et tous qui veulent dire le mot de la fin !

J'en passe, et des pires ! et j'arrive à la seconde et à la plus poignante partie du drame, au jour de la première représentation, au jour attendu et redouté.

C'est ce soir que la pièce voit la rampe ; c'est demain que l'auteur sera pour tout le monde un grand homme ou un idiot, — pendant huit jours, — car c'est une règle de ce métier d'exception que le passé n'y est jamais acquis et que chaque ouvrage nouveau remet en question la valeur de celui qui l'a fait, depuis son talent jusqu'à sa personne.

Sentez-vous l'émotion ?

Et nulle certitude ; tout est aléatoire.

La réception de la pièce ne prouve rien, la lecture ne prouve rien, la répétition générale ne prouve rien. Ce qu'en disent les artistes, les confrères, les

amis, les ennemis, ne prouve rien. Si elle est bonne ou mauvaise, on peut s'en douter; si elle réussira, nul ne peut le dire. C'est la première qui va décider; c'est le public qui va juger sans appel.

D'où vient-il, ce public? Quels sont-ils, ces juges? Autrefois, c'était le Roi qui rendait l'arrêt suprême, puis, ce fut le parterre, puis l'abonné, puis, ce qu'on appelait « Tout Paris; » le tribunal aujourd'hui, c'est tout le monde.

Si l'on refaisait, à cette heure, sur le public des premières représentations, le travail qu'About et Dumas ont fait si spirituellement autrefois, l'analyse donnerait un résultat autrement complexe.

L'élément parisien y domine bien toujours comme autrefois, c'est fatal. Le Parisien, cette quintessence du Français, aime les premières, cette quintessence du théâtre. A vrai dire, il n'en aime guère que cela. Un pur Parisien qui ne va pas à la première représentation d'une pièce, ne va plus qu'à la centième... et encore!

Ce vieux fond de salle est donc resté à peu près le même : La critique, les confrères, nombre de déclassés infimes qui ont pénétré là, on ne sait comme, par les pores du théâtre probablement, des couturiers connus, un restaurateur fameux; le chef du gouvernement, quand il y en a un; quelques

gens du monde, beaucoup de finance, peu de magistrature, pas d'armée; plus ou moins de ces femmes qu'on rencontre partout et qu'on ne reçoit nulle part; enfin la longue liste de ceux que les journaux nommeront le lendemain dans le célèbre : « Nous citons au hasard. »

Mais à côté de cet élément persistant, un autre a pris place, avec lequel il faut compter : ce sont les étrangers.

Outre ceux qui sont installés à Paris, et ils sont nombreux, les chemins de fer, ces immenses pompes aspirantes et refoulantes, apportent et emportent chaque jour une quantité considérable de visiteurs exotiques. Arrivés le matin, ils sont le soir au théâtre. Ils ont sur le succès initial une influenee déjà appréciable, et dans ls succès subséquent une part décisive. Ce sont eux qui louent une stalle 150 francs; ce sont eux qui font les trois cents représentations de certaines œuvres douteuses — avec notre complicité, il faut bien le dire.

A ce propos, et puisque nous causons, qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse, et d'expliquer certains succès que l'on s'obstine à trouver inexplicables.

Le Français, ce peuple plus littéraire que lettré, plus passionné que réfléchi, adore le théâtre, — nécessairement. Mais nécessairement aussi, il veut

y retrouver les deux caractéristiques de son tempérament et de son goût : la clarté, la gaieté. Ce qui es[t] vague et sombre, le déconcerte et le repousse. Je sai[s] bien qu'il n'avouera ni son inaptitude ni son antipathie. Au besoin même, il admirera de bonne foi ce qu'il ne comprend pas, car ce qu'il ne comprend pas lui en impose, mais pour l'aimer, je l'en défie!

Au fond, son théâtre est borné par l'opéra-comique et la comédie, comme sa philosophie par Voltaire, comme sa politique par le journal. Et pour nous en tenir au théâtre, la preuve que son vrai génie est dans ces deux genres, c'est que, s'il a été surpassé dans tous les autres, il n'a jamais été égalé dans ceux-là.

Qu'il s'y tienne : la part est assez belle. Oui, la mélodie et l'esprit, voilà les deux formes de ses deux cultes. Vous lui refusez la mélodie ? il se rabat sur le rhythme; vous lui mesurez l'esprit, j'entends ce bon sens armé qui est l'esprit français ? il descend à la caricature, sa sœur contrefaite.

Plus vous lui jouerez de musique dite savante, plus il courra à l'opérette ; aussi longtemps que vous reprendrez des reprises, que vous lui resservirez vos romans en pièces, que vous rabâcherez les œuvres démodées d'un répertoire anciennement moderne, ou votre sempiternelle tragédie, il se re-

tournera vers la *cascade* — puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ira jamais dans les endroits où se jouent ces choses austères et antipathiques. Il affectera d'y paraître à de certains jours, parce que cela est de bon ton, comme il affectera de dire du mal des œuvres légères, parce que cela est de bon goût. Mais en réalité, son cœur est à ces dernières — et son argent aussi.

Il y a des femmes avec lesquelles on se montre; d'autres avec lesquelles on se cache. Il y a des pièces que l'on se plaît à voir; d'autres où l'on tient à se faire voir. L'opéra-lyrique moderne et l'ancienne tragédie sont de ces dernières.

Ah! si j'avais le temps et l'espace, comme j'aimerais à établir une bonne fois que la tragédie ne pouvait ni naître, ni vivre sur notre sol, et que les hommes de génie qui ont acclimaté chez nous, peuple ayant horreur de l'horreur, cette importation étrangère, ne l'ont pu faire qu'en la dénaturant dans son essence même.

Chose étrange! Peu l'écoutent, moins l'entendent, nul ne l'aime, et cependant tous l'exaltent comme la dernière expression du grand art; la haute société s'y donne rendez-vous, et il reste encore des notaires qui croiraient manquer à leurs devoirs

*

s'ils n'y conduisaient leurs enfants de temps à autre

Pourquoi ?

Mon Dieu ! Si nous avions Rachel... Mais vou avez beau dire, nous ne l'avons pas. Eh bien, alors Du moment que l'artiste ne fait pas sortir le dram de passions qui est au fond de ces chefs d'œuvre et que vous jouez la tragédie pour la tragédie, à quoi bon ? Pour le style ? Est-ce que cela s'imite Pour les pensées ? Est-ce que cela s'apprend ? Pour l'invention ? Mais qui est-ce qui fait encore des tragédies à l'heure qu'il est, à part le professeur de cinquième qui rêve les palmes académiques dans un collége de province où il n'y a pas encore de chemin de fer ? C'est donc pour les exemples ? Des exemples de quoi ? D'amour paternel... comme dans *Horace?* d'amour maternel... comme dans *Rodogune?* d'amour filial... comme dans le *Cid ?* d'amour fraternel... comme dans *Britannicus?* d'amour conjugal... comme dans *Phèdre?*

Et d'ailleurs, tout change dans sa forme — rien que dans sa forme, hélas ! — les vertus comme le reste. Or, apprendre aux citoyens de 1879 les vertus antiques, c'est apprendre à nos soldats la stratégie antique. Si vous comptez sur Caton pour affermir la République ou sur le *Murus pedestris* pour la défendre !...

Mais laissons la tragédie. Aussi bien, est-on mal venu dans notre pays à en parler sincèrement. Comme toute religion, l'art a ses Tartuffes, sans compter ceux qui ont la foi du charbonnier. Et puis, la tragédie est pour le Français comme une femme légitime à laquelle il a été fiancé dès le collége.

Ce n'est pas qu'il l'aime, mais il ne veut pas qu'on y touche.

Quant à la musique wagnérienne, cette maîtresse qui ne parle que le haut allemand, elle est, en vérité, trop ennuyeusement platonique. Faites-lui des ovations, vous que l'absurde enivre, et qui, dans l'incompréhensible, croyez toujours saisir votre vague idéal; pâmez-vous, femmes hystériques; cassez votre col, gens bien habillés! Ce qui me venge, c'est que, cependant, vous conduisez six cents fois de suite vos oreilles françaises en bonne fortune aux *Cloches de Corneville;* ce qui me console, c'est que, du jour où un homme de talent trouvera la formule nouvelle de l'opéra qui se cherche, cette algébrique mélopée, qui n'est que du bâillement orchestré, s'arrêtera subitement : le silence ressaisira le vide!

Maintenant, et dans le cas où l'orgueil national se trouverait froissé par ces théories, je n'éprouve aucune difficulté à déclarer que si les œuvres en-

core vivantes du théâtre sérieux étaient jouées avec autant de talent que le sont les bouffonneries, l'envahissement de ces dernières serait moins actif J'ajouterai, pour revenir à mon point de départ, que par leur affluence toujours croissante, les étrangers concourent dans une proportion de plus en plus considérable à ce qu'on appelle la dépravation de notre goût, et qui n'en est que l'égarement momentané.

Mais je ne cause plus, je bavarde; fermons la parenthèse, et revenons à notre première représentation.

Donc, la salle est pleine, et de quels éléments complexes, disparates, nous l'avons vu.

Regardez bien cependant, il va se passer un phénomène singulier.

Voilà des gens venus des quatre coins de l'univers, de la société, de l'action et de la pensée, n'est-ce pas? des hommes qui au figuré, comme au propre parfois, ne parlent pas la même langue; des spectateurs intelligents et des imbéciles, — je n'ai pas dit naïfs, — des parents émus, des séides farouches, des ennemis ardents et des indifférents implacables; chacun d'eux avec son caractère, son parti pris, sa façon de sentir personnelle et différente...

Eh bien! laissez le rideau se lever, la salle s'échauffer, l'engrenage de l'action faire son office; et toutes ces divergences vont s'effacer, ces opinions s'amalgamer, ces personnalités se fondre en une seule qui sera alors : LE PUBLIC, c'est-à-dire, un être à deux mille voix, à deux mille âmes, à deux mille volontés, et qui n'aura plus qu'une voix, qu'une âme et qu'une volonté — ou plutôt, qui n'aura plus de volonté; une électricité indéfinissable entraîne en effet tous ces esprits, unis à cette heure dans une cohésion parfaite, par un courant d'une irrésistible puissance.

Il n'y a pas de prévention, de rancune, de raisonnement qui tienne : il faut le suivre. Tout ce que l'amitié la plus chaude, tout ce que la haine la plus forte peuvent faire, c'est de ne pas siffler l'ami, si sa pièce va mal, ou de ne pas applaudir l'ennemi, si sa pièce va bien, mais remonter le torrent, s'échapper, attérir... impossible!

Tout à l'heure, quand la pièce sera finie, dehors, au grand air, l'individu va se ressaisir, et reprendre pied. Il retrouvera son sang-froid, son libre-arbitre; il discutera, il verra clair, il éventera le procédé; peut-être alors s'indignera-il d'avoir ri, ou rira-t-il d'avoir pleuré, mais aussi longtemps que *public* il aura été soumis aux secousses de cette

étrange pile galvanique dont les fils sont partou et les pôles nulle part, il n'aura été maître, ni d ses protestations, ni de ses bravos, et c'est incons ciemment qu'il aura fait le succès ou la chute...

Mais le rideau est baissé, tout le monde est parti la pièce est aux nues — ou dans la boue — et pa unè télégraphie humiliante pour l'appareil Morse avant une heure, la ville entière connaîtra le résulta de la soirée. Au club, sur les boulevards, dans la rue, les deux mille spectateurs ont vu vingt mille amis qui en ont rencontré quarante mille en allant se coucher. C'est fait.

Croyez-vous, pour cela, que tout est dit, et que l'auteur en a fini avec les émotions, avec les diffis cultés, avec le hasard?

Que non pas!

S'il y a chute, les conséquences en sont si simple- que tout le monde les peut entrevoir, depuis l'iné- vitable : « Il y avait de bien jolies choses » du con- frère, jusqu'au navrant : « Je te l'avais dit » de l'intime.

Mais, même s'il y a succès, que de mauvaises chances encore! La pièee a réussi : Fera-t-elle de l'argent? Qu'en pense-t-on à la Bourse? Qu'en dit-on dans les cercles? Qu'en écrira la presse? Et l'enrouement involontaire du jeune premier qui

accentue! Et le rhumatisme volontaire de l'artiste qui a un mauvais rôle! Enfin, le terrible : Retardé par indisposition » toujours suspendu sur affiche! Et les succès concurrents! et le verglas! la politique!

Par ce léger crayon, vous pouvez voir que cet pilogue de notre trilogie n'est pas moins que les eux autres parties fécond en péripéties, en déuils, en surprises; ni moins tristement gai, ni noins rageusement souriant; car dans ce monde de héâtre, artificiel et sensitif, expansif et faux, pour qui la convention est la vérité, et la vanité la vie, e burlesque et le tragique se confondent dans le entiment comme dans l'expression; le désespoir, qui se sent regardé, bouffonne, et la haine qui se ent écoutée, fait des mots.

Eh bien! c'est tout cela, c'est cette comédie autour d'une comédie, dont l'auteur du livre que vous llez lire vous fait le compte rendu. La pièce que 'on joue au public, d'autres en feront la critique; l est, lui, le critique de celle qui se joue occultement, à propos d'elle, partout ailleurs que sur la cène : dans les coulisses, le couloir, le foyer, la alle, dans le monde même... Là, il est sur son sol; c'est lui qui a pris, le premier, possession de cette terre, pressentie avant lui, mais avant lui

inexplorée, et qu'il exploite depuis six ans, et av quelle fantaisie, quelles ressources d'esprit et d'i géniosité ! nous le savons tous.

Mais ce dont nous n'avons pas l'air de nous do ter, c'est qu'en faisant cela, il bâtit pour nos neveu un monument philosophique considérable, en mo trant le métier de notre art, la cuisine de not célébrité, l'envers de notre gloire. Comme ces inf soires microscopiques qui élèvent des continents a milieu des mers ; à l'aide de bruits, de mots, c racontars, de tous ces rudiments infimes de preuve, il édifie lentement et continûment la Genè de nos succès — dans l'océan des âges.

Et même, il fait œuvre d'historien. Ne riez pas Peu ou prou tout passe par le théâtre, et ce livi sera, un jour, le répertoire des oubliés. Bien de gens qui, dans deux cents ans, -- et même moin — n'existeront plus comme hommes célèbre vivront encore, grâce à lui, comme curiosit archéologiques.

La Postérité, aidée par les savants commen taires des Scoliastes de l'avenir, n'apprendra i sans intérêt ni sans fruit, j'en suis sûr, qu' « E « l'année 1878, » par exemple, « (*sous la troisièn* « *République ou la quatrième, on n'est pas encor* « *fixé*), eut lieu aux Folies Dramatiques (*Opér*

situé sur les anciens boulevards, autrefois rendez-vous du monde élégant) la première représentation d'un ouvrage important (*malheureusement aujourd'hui perdu*), » que, « ce soir-là, M. Bardoux (*personnage marquant — à cette époque, — présumé ministre des cultes*), avait promis d'y assister, » mais « qu'il était retenu au banquet des félibres (?) où il fut acclamé cigalier » (*consulter les glossaires*); que, « néanmoins, il avait promis, — entre autres choses, — de décorer l'auteur (*peut-être Hervé, compositeur français, né à Paris*), ainsi qu'une partie des personnes présentes. »

Faits divers, je vous l'accorde; cancans, si vous voulez; mais Michelet ne nous a-t-il pas montré quelles ressources fécondes le génie sait trouver, pour juger une époque ou un homme, dans ces infiniments petits de l'histoire?

ÉDOUARD PAILLERON.

LES

SOIRÉES PARISIENNES

JANVIER

LIVRES NOUVEAUX.

2 janvier.

On a un peu parlé, dans les coulisses et même dans les journaux, d'un livre, *la Fille du Proscrit*, dont l'auteur n'est autre qu'une actrice en renom, Mlle Rousseil, tout comme Mlle Sarah Bernardt est l'auteur du buste de M. William Busnach.

De même que la sculpture de l'artiste des Français fait éclore, dans les théâtres, des actrices qui font des pastels et qui parlent de leur atelier comme d'autres de leur boudoir, de même le roman de Mlle Rousseil va augmenter dans d'inquiétantes proportions, le nombre des bas-bleus parmi les actrices.

Pas plus tard que ce soir on me communique une petite liste d'ouvrages en préparation. Il y en a de tous genres et de toute nature : ouvrages d'histoire, de géographie, d'astronomie, de politique, des romans, des nouvelles, des recueils en vers.

Je m'empresse de reproduire ce curieux

CATALOGUE.

SARAH BERNARDT. — *De fil en aiguille* (série de nou velles).
JEANNE GRANIER. — *Voyage en Suisse.*
CÉLINE CHAUMONT. — *Vie de Musset.*
CROIZETTE. — *Les financiers célèbres depuis La jusqu'à nos jours.*
MASSIN. — *Sterne en pantoufles* (notes sur le voyag sentimental).
SUZANNE LAGIER. — *Traité d'éducation pour le jeunes demoiselles.*
HEILBRON. — *Les Boyards* (études d'après nature).
ALICE REGNAULT. — *Commentaires sur les Mille e une Nuits.*
JANE MAY. — *Bouton de Rose* (recueil de poésies).
LÉA D'ASCO. — *Les escrocs du Grand Monde.*
VAN GHELL. — *Cooper (Feminore) et ses œuvres.*
THÉO. — *Les Chauffeurs.*
MADEMOISELLE X... — *Elle!*
MADAME Y... — *Lui!*
THÉRÉSA. — *Elle et lui!*
SCHNEIDER. — *De viris illustribus.*
BERTHE LEGRAND. }
GRANDVILLE. } *Les Femmes de Barbe-Bleue* (e collaboration).
ANGÈLE. }
ADÈLE PAGE. — *Mémoires pour servir à l'histoire d premier Empire.*
GABRIELLE GAUTHIER. — *Les Petits-fils de 93.*
MADELEINE BROHAN. — *L'Art d'accommoder le restes.*
REICHEMBERG. — *Les Mystères du célibat.*

EANNE BERNHARDT. — *Mémoires d'un huissier.*
'ALLANDIÉRA. — *La Femme de feu.*
ADELINA PATTI. — *Hygiène conjugale, Conseils aux gens mariés.*
)UVERGER. — *Histoire anecdotique du déluge.*
ÉCILE RITTER. — *Merveilles du Firmament : les Etoiles filantes.*
'ICCOLO. — *La Confusion des langues.*

---

7 janvier.

Le hasard, qui a l'habitude de me traiter en enfant gâté, m'a fait trouver, ce soir, une lettre que je me suis mpressé de lire et qui m'a paru tellement curieuse jue je me hâte de rendre mes lecteurs complices de non indiscrétion.

Cette lettre, datée d'avant-hier, 5 janvier, a été écrite à sa femme par un brave provincial nouvellement débarqué de Lons-le-Saulnier et qui, peu au courant de ce qui se passe à Paris, raconte à sa façon, ce qu'il y a vu depuis quelques jours.

Voici le factum en question :

« Ma chère amie,

« Arrivé ici depuis trois jours pour affaires, je dois te dire que j'ai d'abord constaté avec plaisir que tout marche à merveille depuis la fin de la crise politique. Les journaux, que d'ailleurs je ne lis jamais, étaient absolument dans le vrai en nous affirmant que la confiance allait renaître.

« Non-seulement les quartiers commerçants ont repris leur physionomie habituelle, mais les boutiques sont devenues insuffisantes : la reprise des affaires a

reçu une telle impulsion que l'on s'est vu dans la né-cessité d'établir en plein boulevard des baraques sup-plémentaires où se débite une foule de menus objets produits des diverses industries parisiennes.

« Ce n'est pas sous un ministère antirépublicai qu'on aurait pu voir de pareilles choses!

« Comme tu me l'as recommandé, je passe toute mes soirées au spectacle. J'ai déjà vu *Herr Nani*, c'es une bonne pièce, très-soignée, quoique rimée tout d long. Il y a là un petit empereur rouge qui est bie bavard, il nous a récité son grand monologue, comm qui dirait sa profession de foi ; il n'y avait plus moye de l'arrêter, c'était pire que notre député... quand i n'est pas à la Chambre. Il y en avait un autre auque j'aurai fait sans doute quelque chose sans m'en douter car il n'a pas cessé de regarder de mon côté, en faisan des grimaces et en roulant des yeux furibonds ; à l fin, voyant que tout cela ne me faisait rien, il s'es fâché tout à fait, et tirant brusquement son épée m'en a jeté un tronçon à la figure, même que t pourras encore, à mon retour, voir la cicatrice qu j'ai à la joue droite, et que j'ai gardé le morceau qu'i m'a lancé.

« Le lendemain, j'ai été voir *la Cigale*, une pièc pour laquelle on a engagé une femme acrobate qui m' paru encore plus extraordinaire que celle que nou avons vue ensemble l'an dernier, sur la place d'Armes au cirque Corvi.

« Par exemple, une pièce à laquelle je n'ai absolu-ment rien compris, c'est *les Menus plaisirs de l'année* Mais elle est jouée par les meilleurs comédiens d Paris. Il y a surtout une personne nommée Angèle qu m'a beaucoup plu parce qu'elle te ressemble. On m'a dit que c'est comme toi une mère de famille qui fai vivre ses six enfants avec son travail et qui sert auss de mère à un pauvre artiste devenu aveugle.

« Mais tout cela n'est rien à côté de ce qu'on voit à Ambigu, car il faut te dire que j'ai suivi le conseil e l'ami Philippe, je suis allé voir le fameux drame dont n parle tant, celui qu'il appelait *La Cause célèbre.*

« En passant, je tiens à t'apprendre que Philippe, ui se croit si fort et qui veut toujours donner des onseils aux autres, s'était absolument trompé sur le itre de la pièce de l'Ambigu ; elle ne s'appelle pas du out *Une Cause célèbre,* mais bien *La Case célèbre.* Ce n'est vraiment pas la peine d'être commis-voyageur pour n'être pas plus malin que cela !

« Le sujet qu'il nous a raconté n'est pas non plus out à fait conforme à ce que j'ai vu. D'abord, il aurait lû me prévenir que je verrais des nègres, à moins qu'il ie les ait pas remarqués. A la vérité, il nous a bien dit ju'il y avait un enfant dont le rôle est très-important, a c'est vrai, il y en a un qu'on voit tout le temps, je rouve même qu'on le voit trop; ça le fait coucher bien ard. Philippe nous avait dit aussi que l'enfant faisait condamner son père. Eh bien, je t'assure qu'il n'est pas question de ça un seul instant.

« Le père, c'est bien ce gros acteur de talent dont on nous a tant parlé et qui se nomme Dumaine, mais ce M. Dumaine n'est pas condamné. Il est seulement poursuivi par ses maîtres qui ne sont plus ses maîtres, puisqu'il n'est plus leur esclave, car jai oublié de te dire qu'il était esclave, ce qui est d'autant plus extraordinaire que tout le temps on parle de la traite des noirs, que lui n'est pas noir et que ce sont ses maîtres qui sont noirs.

« Mais, me diras-tu, que fait l'enfant pendant qu'on poursuit son père ?

« Il ne fait rien. On le porte tout le temps. Tantôt c'est la mère qui le porte à la chèvre morte, tantôt c'est son père qui le porte dans ses bras.

« J'ai remarqué que les esclaves nègres, eux aussi,

ne font jamais rien, si ce n'est qu'ils donnent beau coup de mal à leurs maîtres qui passent leur existence les pourchasser. Cela donnerait envie de devenir nègr pour se reposer et bien vivre, car cette pièce montr bien à quel point le sort des pauvres blancs est a contraire plus malheureux que le leur.

« Ah ! çà, me diras-tu encore, je ne vois pas dan tout cela la grande scène de la dénonciation...

« Permets, ma bonne amie, elle existe parfaitemen Elle a eu lieu au troisième acte, chez ce bon docteu Bird, un brave homme qui grogne sans cesse, mai qui finit toujours par écouter son épouse. Justemen l'acteur qui joue ce rôle est M. Paulin Ménier, tu sai bien, celui qui fait de si bon chocolat. Il paraît qu'i est encore député avec tout ça ; du reste, il le dit lui même dans la pièce. Quelle activité !

« — Et c'est l'enfant qui dénonce son père ?

« Pas du tout. C'est le chien ! — Quel chien ? – Celui des marchands d'esclaves.

« Ainsi, tu vois, Philippe avait oublié de me parle des nègres et des chiens.

« Quant à l'enfant, on continue à le porter jusqu' la fin.

« Et non-seulement il ne dépose pas contre son père mais lui-même n'est pas déposé une seule fois à terr de huit heures à minuit.

« Tu le vois, c'est poignant et le succès de la *Cas célèbre de l'oncle Tom,* à l'Ambigu, est vraiment bie mérité. Du reste, tu verras la pièce quand on la montera à Lons-le-Saulnier.

« Je t'embrasse, etc...

« Ton

« DURASOIR. »

Et voilà comment le transfèrement de la *Cause cé-*

bre et son remplacement à l'Ambigu par la *Case de oncle Tom* à la Porte-Saint-Martin ont pu tromper n brave et honnête bourgeois de Lons-le-Saulnier.

REPRISE DES *MOUSQUETAIRES DE LA REINE.*

9 janvier.

Si jamais activité a mérité le qualificatif de *dévorante,* c'est bien celle qui n'a cessé de régner aujourd'hui à l'Opéra-Comique :

D'abord, la représentation de jour au bénéfice de Bouffé, avec le personnel et les décors des divers théâtres qui ont participé à ce spectacle.

Puis, en deux heures à peine, les préparatifs de la première des *Mousquetaires de la Reine.*

Remarquez qu'en un si court espace de temps, il a fallu remettre en parfait état de propreté une salle dans laquelle les dix-huit cents spectateurs de l'après-midi avaient plus ou moins apporté la neige du dehors.

Mais c'est en scène surtout qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour faire disparaître les décors *intrus* de la matinée et planter, pour la première fois, ceux des *Mousquetaires de la Reine.* Ce genre d'opération exige justement plus de temps à l'Opéra-Comique que dans la plupart des autres théâtres. La scène est d'une profondeur suffisante ; mais, sur les côtés, les dégagements sont presque nuls ; aussi les portants forment-ils tous une sorte de châssis qu'on est obligé de replier pour pouvoir les empiler à plat contre les murs latéraux.

On peut juger des complications matérielles occasionnées par la coïncidence d'une matinée extraordinaire et d'une première représentation.

La reprise des *Mousquetaires de la Reine* n'est pas la première reprise venue; il ne s'agit pas d'une de ces fausses reprises d'œuvres qui n'avaient jamais quitté l'affiche, d'une de ces simili-reprises de la *Dame Blanche* ou du *Pré aux Clercs* dont les directions de l'Opéra-Comique ont toujours été coutumières et qui font le désespoir du courriériste théâtral. Non, l'opéra-comique d'Halévy, bien que figurant en belle place dans le répertoire de la salle Favart, n'avait pas été remis à la scène depuis de longues années. Aussi sa réapparition est-elle un événement de quelque importance.

Ce qui explique que ce charmant ouvrage ait pu quitter l'affiche aussi longtemps, c'est surtout la difficulté de la distribution. Ainsi, le rôle d'Olivier passe pour un rôle de fort ténor. Roger le créa justement, alors qu'il était à l'apogée de sa belle voix et de son grand talent.

C'est le ténor Dereims que nous devions entendre ce soir; il a répété son rôle jusqu'à la répétition générale inclusivement. Au dernier moment, il s'est trouvé dans l'impossibilité de chanter, et M. Carvalho se serait même vu dans un sérieux embarras, sans la complaisance du plus complaisant de ses pensionnaires, j'ai nommé M. Engel, le ténor au répertoire inépuisable, et qui, en deux jours, s'est trouvé à même de remplacer M. Dereims.

M. Engel, c'est l'homme-ressource, le ténor-en-tout-cas, le *Deus ex machina* qui apparaît toujours subitement pour sauver la situation.

Dès qu'un de ses camarades est subitement atteint d'un enrouement, d'un rhume ou d'un mal de gorge, M. Engel qui, lui, ne s'enrhume jamais, est immédiatement affiché, sans qu'on songe même à lui demander avant s'il sait le rôle. Ce serait d'ailleurs inutile, M. Engel sait tout.

L'attrait principal de la soirée était surtout le second début de Mlle Bilbaut-Vauchelet, dont la première apparition, qui eut lieu dans le *Pré aux Clercs*, fut une agréable surprise et une véritable révélation.

On a déjà rappelé que la jeune cantatrice était un brillant premier prix du Conservatoire. Mais ce qu'on ignore absolument, ce sont les motifs qui, après de tels succès scolaires, l'avaient décidée à renoncer au théâtre.

Mlle Bilbaut-Vauchelet se disposait à débuter, il y a deux ans, lorsqu'un jour, ayant chanté dans un concert, elle fut l'objet d'une petite critique. Très-impressionnable et nerveuse au plus haut point, elle en eut l'esprit vivement frappé.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, mais que me fera-t-on quand j'aborderai le théâtre ?

Et son parti fut aussitôt pris. Renonçant à une carrière qui l'effrayait, elle se fixa à Douai où son père était caissier au Comptoir d'escompte. Là elle donna des leçons de chant et de piano, jusqu'au jour où elle se sentit assez maîtresse d'elle-même pour revenir sur sa première décision.

Musicienne hors ligne, elle est de première force sur le violon et a obtenu comme virtuose de véritables triomphes. Elle a même donné à Douai un concert, genre Pasdeloup, dans lequel elle montra, comme *chef d'orchestre*, les qualités les plus sérieuses.

D'une grâce un peu mièvre, blonde, Mlle Bilbaut-Vauchelet a généralement plu — je parle de la femme, n'ayant pas à juger la chanteuse.

Du côté des hommes, on disait : « Elle a du charme ! » et du côté des dames : « Elle est sympathique ! » Total : des applaudissements unanimes.

L'intéressante reprise de ce soir n'est que le commencement d'une série de solennités musicales auxquelles M. Carvalho se propose de nous convoquer.

Tout est bouleversé dans les habitudes du théâtre. Les voisins stupéfaits y remarquent un mouvement inaccoutumé ; les visiteurs abondent ; les audiences et les auditions de toute sorte se multiplient dans une proportion folle.

C'est le contre-coup de la disparition du Théâtre-Lyrique.

M. Carvalho recueille une partie des brillantes épaves de M. Vizentini ; ténors, barytons, prima donna, choristes, musiciens, viennent à lui en foule. Il a déjà hérité de quelques brillants sujets et de plusieurs partitions : si cela continue, il héritera bientôt de la subvention sous forme de supplément à celle qu'il a déjà.

Le plus amusant, c'est que les purs, les farouches sectaires de l'art maussade qui, lors de la résurrection du Théâtre-Lyrique, n'avaient point assez d'expressions dédaigneuses en parlant de l'Opéra-Comique et de son genre vif et gracieux, ne sont pas aujourd'hui les moins empressés à s'y présenter la main tendue.

Mais aussi quel changement de langage à l'appui de ce changement d'allures !

Ceux qui disaient l'année dernière :

— L'Opéra-Comique est un théâtre impossible : son répertoire est usé, fini, on n'en veut plus ; sa salle est triste, et puis on y voit trop d'épiciers !

Disent maintenant :

— Eh !... après tout !... l'Opéra-Comique a du bon; la salle est bien située, le théâtre a une clientèle sérieuse, des habitués fidèles et un répertoire qui assure des lendemains !

Et le tout se résume par ce cris général :

— Le Lyrique est mort, vive l'Opéra-Comique !

---

11 janvier.

Il y a dans tous les théâtres, les soirs de première, toute une catégorie de spectateurs bien malheureux, et pour lesquels je ressens depuis longtemps une commisération bien sincère.

Ce petit clan si intéressant se compose de journalistes, d'auteurs, d'artistes des deux sexes, et même aussi de simples amateurs qui n'aiment pas les succès des autres.

Lorsqu'une pièce va à la dérive, lorsqu'un artiste pique une tête, leur situation n'a rien de fâcheux. Ils affectent même un petit air chagrin qui leur permet de faire bonne figure, tout en accentuant le mauvais résultat de la soirée.

Malheureusement pour eux, on n'assiste pas toujours à des fours : il y a parfois des pièces qui réussissent et des artistes qui, du premier coup, se font adopter par le public. Or, j'ai dernièrement parlé du petit baveux qui, dans tous les cas, succès ou chute, trouve tout exécrable et ne se gêne pas pour le dire.

Le spectateur dont je veux m'occuper aujourd'hui est dans un cas bien différent. Il est aussi malveillant que le petit baveux ; mais, soit par sa situation, soit par ses relations amicales avec l'auteur ou les interprètes de l'œuvre nouvelle, soit par un reste de pudeur, il ne peut manifester ostensiblement son hostilité, et se voit même contraint de prendre part à la satisfaction générale.

Franchement, ce supplice rappelle les tortures les plus réussies de l'Inquisition ; la question de l'eau n'était qu'un jeu de société, auprès des tortures endurées le soir de la première de *Paul et Virginie*, par exemple, par tel auteur d'un opéra sifflé, ou bien encore à la première de la *Cigale*, par tel vaude-

villiste se croyant méconnu. Eh bien, ces infortunés ont dû faire contre fortune bon cœur, sourire, applaudir la mort dans l'âme et, torturés, mis à la question, avoir l'air de dire à leur boureau : « Mon Dieu, monsieur, quel plaisir vous me faites ! »

Il m'a semblé utile et humain d'imaginer quelques expédients pour venir en aide à ces pauvres gens en leur indiquant divers procédés d'une exécution facile à l'aide desquels ils pourront, sans contribuer efficacement au succès, sauver les apparences.

Ainsi, pour les dames, l'éventail est recommandable. Il peut rendre plus d'un service. Au moment où il serait impossible de ne pas applaudir, vous prenez votre éventail de la main droite, et vous avez l'air de frapper à grands coups répétés sur votre main gauche ouverte. Vous avez bien soin, naturellement, de ne jamais toucher cette main. Cette *pantomime* animée fera dire à tous ceux qui vous observent de loin : « Voilà madame une telle qui va casser son éventail à force d'applaudir ! »

L'homme n'a pas la ressource de l'éventail, mais il trouvera une compensation dans la canne, qu'il peut agiter bruyamment de haut en bas, en s'arrangeant de façon à ne jamais frapper le parquet. Le résultat est identique.

Mais l'important, pour les hommes comme pour les femmes, est d'arriver à applaudir des deux mains sans risquer d'augmenter le bruit des applaudissements.

Pour cela, une petite gymnastique préparatoire est utile, mais il suffit de quelques répétitions à huis clos pour arriver à une certaine habileté.

I. *Les mains bombées.* — Bomber les mains et frapper à tour de bras. Le vide neutralise le bruit.

II. *Les paumes.* — Frapper l'une contre l'autre les

umes des deux mains. Moyen fatigant, mais précieux ıtre tous.

III. *Le bout des doigts.* — Se servir du bout des ɔigts à la place des paumes. Moyen moins recom-andable, une distraction fâcheuse pouvant vous en-aîner plus facilement à applaudir pour de vrai.

IV. *Les bras.* — Agiter les bras au-dessus de la tête. e mouvement est vu de tous les coins de la salle, et :mble occasionner un grand fracas, alors qu'il vous ocure le soulagement de penser que vous ne faites ucun bruit.

Il est bien entendu que la lorgnette aussi pourra ous être d'une grande utilité. Il suffit de la tenir dans ne main pour amortir le bruit des coups.

Enfin, il reste certainement de grandes découvertes faire dans cet ordre d'idées. Je m'en rapporte pour ela aux intéressés.

Ainsi, une forte doublure d'ouate glissée dans le ;ant de peau est le meilleur des préservatifs. On ris-ue, il est vrai, de souffrir un peu de la chaleur ; mais ue n'endurerait-on pas quand il s'agit de ne pas être gréable à un camarade ?

RÉOUVERTURE DE LA GAITÉ.

14 janvier.

Orphée aux Enfers, joué pour la première fois à la Gaité, le 7 février 1874, ne quitta l'affiche que le 16 novembre 1875. Le total des recettes s'élevait à près de DEUX MILLIONS !

La reprise d'un ouvrage qui a de tels précédents est toujours fructueuse. Aussi M. Vizentini a-t-il eu rai-son plutôt deux millions de fois qu'une en remontant

le magnifique opéra-féerie d'Offenbach pour inaugur[e]
la reprise de sa direction à la Gaîté.

Orphée aux Enfers va lui permettre de prépar[er]
quelque autre féerie, en prenant son temps et s[es]
aises.

Pour cette fois, par exemple, il a fallu se hâter.

Depuis quinze jours, on a passé toutes les nuits a[u]
théâtre. Aussi, les machinistes, les artistes et les em-
ployés, qui sont généralement sur les dents, ne sont-i[ls]
pas fâchés de voir enfin luire la rampe sur la premièr[e]
ce qui va leur procurer un repos relatif.

Seul, M. Vizentini, qui pendant les répétition[s]
s'est démené comme l'une de ses déesses dans un bén[i]-
tier, est encore frais et dispos, ainsi qu'au premier jou[r].
Ce diable d'homme est absolument infatigable.

— Reposez-vous donc un peu ! lui disait hier so[n]
fidèle Baudu.

— Me reposer !... c'est cela qui me fatiguerait, pa[r]
exemple... — affirmait le fougueux Albert.

Allez donc répondre à des arguments aussi im-
prévus !

Grande animation féminine ce soir dans les cou-
lisses : la plupart des déesses se plaignent du peu d[e]
confortable qui règne dans leurs loges. Ces jolies im-
mortelles rêvaient des lambris dorés, des glaces et de[s]
tapis, et, retombant de leurs nuages dans la réalité
elles ont dû se contenter de chaises de paille pour tou[t]
mobilier.

Peschard a pris la loge de Mlle Marimon ; Piccol[o]
celle de Marie Heilbron ; Christian, lui, s'est empar[é]
de celle de Bouhy.... il espère bien y trouver quelque[s]
points d'orgue oubliés.

Quant à la loge de Capoul, elle a été transformée e[n]
un bain : c'est ainsi qu'on désigne l'endroit où plu-
sieurs « Suzanne » abritent leurs charmes sous un[e]
onde transparente et pure.

Les splendeurs d'*Orphée,* d'ailleurs complétement nouvelées, peuvent se passer d'historien.

Elles ont fait aujourd'hui un effet non moins grand ı'il y a quatre ans.

Le cortége des dieux, le ballet des mouches et le bacıanal final ont soulevé des transports d'enthousiasme.

Mais j'ai surtout à vous parler des

INTERPRÈTES ANCIENS ET NOUVEAUX

Côté des hommes

Christian. Rayonnant de joie. A embrassé sa bonne *oudre de Tolède* (*sic*) quand on la lui a rendue. Se eplonge avec délices dans les calembours, jeux de mots, alembredaines. Je m'étais proposé d'en noter quelues-uns, dans le tas, mais il y en a tant eu — et presue tous si drôles — que le talent d'un sténographe n'y ıurait pas suffi.

Noter les calembours de Christian, autant vouoir compter les étoiles ! Il va sans dire que l'excellent ›apa Piter ne parle plus des chanteurs sérieux qu'en ıffectant un dédain des plus divertissants.

Grivot. Désolé, lui !... Regrette ses succès de trial ıu Lyrique. On a beau lui affirmer que rien ne l'empêchera d'en avoir d'aussi complets à la Gaîté, il se contente de secouer tristement la tête, persuadé que son avenir est brisé ! Parle d'aborder la carrière italienne. En attendant fait contre fortune bon cœur et dissimule son chagrin en marchant sur les mains.

Habay. Aborde pour la première fois le rôle de Pluton. Un des rares acteurs-amateurs de Paris. N'a pas besoin de faire du théâtre pour vivre et, cependant, ne pourrait vivre sans faire du théâtre.

Meyronnet. — Pour lui faire reprendre le rôle et le crincrin d'Orphée, Vizentini a dû l'arracher mo-

mentanément au pupitre du chef d'orchestre de l'Ambigu. Aussi, de temps en temps, lorsqu'il n'a rie à dire ou à racler, le voit-on oublier subitement o il se trouve, et triste, le regard noyé de larmes, fair des gestes désespérés. C'est qu'alors il croit accompagner encore la *Cause célèbre* ou la *Case de l'oncl Tom.*

J. Vizentini. — N'oublions pas ce personnag sans lequel il n'y a pas de pièce à la Gaîté et sans lequel il n'y en avait pas non plus au Lyrique. Ses incarnations sont plus nombreuses que celles de Vautrain : on l'a vu Commandeur de plantations dan *Paul et Virginie,* Doge de Venise dans le *Bravo,* seigneur polonais dans *Dimitri,* invité dans la *Clé d'Or* Pierrot dans le *Timbre d'argent,* Brahmane dans *S j'étais roi!* enfin nous le revoyons ce soir, et toujour avec un nouveau plaisir, sous la toque rouge du jug Rhadamante, dans *Orphée.*

Côté des Dames

Peschard. Enfin! ne joue pas de travesti. Nous a prouvé ce soir que le costume masculin ne lui étai nullement indispensable pour plaire. Le public a paru charmé de cette métamorphose qui a pris toutes les allures d'une révélation : personne n'en croyait sa lorgnette!

Entendu pendant qu'elle chantait l'*Evohé* du dernier acte :

— Décidément, nous sommes toujours au Théâtre-Lyrique!

Perret. La Diane rêvée, idéale, la Diane consacrée, la plus complète des Dianes passées, présentes et à venir, véritable Diane antique auprès de laquelle les autres ne sont que des Dianes en toc. Malgré cette per-

ction de spécialiste, reste la Diane malgré elle, rieuse de se remontrer en Diane. Habituée maintenant à la prose sérieuse de Jules Barbier ; fait la moue chantant *tontaine tonton*. Parle de rompre son engagement.

Ne faites pas cela, mademoiselle !

Claudia. Tiens, une Junon agréable à voir ! Enfin, n a donc rompu avec cette déplorable tradition qui ous a valu tant de Junons laides. Jupiter la trompait, ne direz-vous ?... Ce n'est pas une raison.

Piccolo. Un amour d'amour brun. Vainement on 'est évertué à lui expliquer que l'amour a toujours été lond. A répondu d'un petit air très-entendu que la uance ne fait rien à la chose et que d'ailleurs, le blond ui allait fort mal.

Après tout, chacun a sa façon de comprendre l'amour, n'est-ce pas ?

Fanny Robert. La direction demandait une Vénus tous les échos. Les Vénus sont rares sur le pavé de Paris et nulle ne répondait. Cependant, à la fin, il s'en est présenté une, un peu timidement, comme une femme qui, bien que sûre d'elle-même, n'est pas habituée à jouer les Vénus en public. Mlle Fanny Robert est jolie et surtout très-bien faite. Marseillaise de naissance, elle est venue à Paris en passant par Orange.

La capitale l'attirait, elle y serait venue quand même, sur les mains au besoin. On affirme — et je donne ces renseignements sous les plus expresses réserves — qu'elle a servi de modèle pour certain tableau gymnastico-académique qui attirait les amateurs à une vitrine du boulevard Montmartre. Douée d'un fier trac. A juré de prendre le théâtre au sérieux. Mais professe dès à présent, une sainte horreur pour les répétitions générales qui finissent après l'heure des soupers.

Ramellini. L'Opinion Publique. La sœur de la Ra-

mellini qui a débuté dans *Gilles de Bretagne*. Sa sœu nous a prouvé qu'elle avait une belle voix ; elle nou prouve ce soir qu'elle a une belle jambe.

Heumann-Flore. Se trouve dans l'Olympe comm chez elle. Déesse par complaisance en attendan mieux.

Desnoyelles-Thémis. Christian la présente ainsi « La justice, messieurs, la justice pour tous ! »

Ce seul mot me dispense (*ter*) d'en dire plus long.

Sabine-Amphitrite. S'était fait faire à son idée, ur costume qui lui a coûté 2,000 francs. Le directeur a refusé le costume.

Que de larmes à la mer !

Dareine. Une Minerve plantureuse. Arrive de la Renaissance, après une station de quelques soirées au petit théâtre de la Porte-Saint-Denis.

La représentation finit à une heure fort avancée.

La musique toujours jeune d'Offenbach a grisé tout le monde. On sort en dansant et en chantant.

J'entends deux critiques graves — apôtres de l'art sérieux — s'en aller en fredonnant :

Tra la la la la, partons !

BABIOLE.

15 janvier.

Après les grivoiseries de la *Petite Muette* et les excentricités de l'*Etoile*, M. Comte a voulu essayer d'une opérette champêtre. Que j'avions aucune raison pour n'pas reconnaître que l'directeur des Bouffes, jarnigué, recherche à c'te heure tout ce qui peut varier nos amusements, cré coquin !

Du reste, M. Laurent de Rillé, l'auteur de la partiion, n'aurait jamais voulu se conformer carrément ux habitudes et traditions des Bouffes. Depuis qu'il a crit la musique de la *Liqueur d'or*, dont les représentations furent supprimées dès la cinquième en vertu le l'état de siége et au nom de la morale outragée, M. Laurent de Rillé est devenu le plus pudibond des ıommes et des musiciens.

Il a refusé maintes fois de collaborer avec des librettistes dont les pièces lui convenaient fort, mais avaient e grave défaut de ne pas présenter les conditions de lécence et de chasteté auxquelles il tient avant tout.

Pendant les répétitions de *Babiole,* il avait, paraît-il, des frayeurs quotidiennes: le nom de Clairville l'effrayait un peu, il lui conseillait de voiler d'un pseudonyme sa compromettante et gauloise notoriété ; il ne voulait accepter que des couplets pouvant se chanter, comme les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, dans un pensionnat de demoiselles. Dans son zèle extra-moral, il chicanait sur tout, trouvait les petites femmes trop jolies ou trop effrontées et se plaignait amèrement que les jupes fussent trop courtes et les corsages trop échancrés.

Ce n'est que petit à petit, et avec des ménagements extrêmes, qu'on est parvenu à lui faire faire de la musique sur certains couplets croustillants sans lesquels il n'y aurait pas d'opérette aux Bouffes, cette opérette fût-elle villageoise.

Mais le pauvre homme est persuadé — paraît-il — que les gaillardises lui sont particulièrement interdites, que l'on pourrait fort bien prendre contre son opérette des mesures extraordinaires, et qu'au besoin on remettrait Paris en état de siége, dans le seul but de faire subir à *Babiole* le triste sort de la *Liqueur d'or*.

On a monté *Babiole* avec tant de hâte qu'on s'est aperçu, il y a trois jours, que les artistes n'avaient

même pas eu le temps d'apprendre complètement leurs rôles et qu'il a fallu leur accorder un petit ajournement.

C'est que, pour toute la troupe, les études de la nouvelle pièce se compliquaient d'une partie chorégraphique fort importante. Daubray, Jolly, Scipion et la plupart des artistes étaient même fort peu enthousiastes de cette partie de leur rôle.

La danse n'est pas ce que j'aime,

Disaient-ils en venant les uns après les autres demander à n'être pas du ballet.

En revanche, les jeunes ténors Minart et Jannin étaient ravis d'avoir l'occasion de faire valoir, devant les avant-scènes, leur grâce et leur légèreté.

La première fois qu'on répéta les nombreux pas de l'ouvrage, il se passa un incident curieux.

Les demoiselles de la figuration et des chœurs, habituées peut-être des bals du high-life à Valentino, emportées par un zèle d'ailleurs très-louable, se livrèrent à un cancan échevelé auquel les régisseurs scandalisés se hâtèrent de mettre fin.

C'était bien un cancan qu'il fallait, les auteurs tenaient beaucoup à cet effet nouveau, mais pas un cancan ordinaire. On voulait avoir un cancan Louis XV, un cancan qui fût en rapport avec la perruque poudrée.

Pour arriver à régler définitivement cette partie importante de l'œuvre, M. Comte s'est adressé à M. Pluque, le danseur de l'Opéra, qui fit ses premiers pas, à l'âge tendre de six ans, sur la scène du théâtre enfantin qui enfanta les Bouffes.

Sous la direction de ce spécialiste, les danses prirent enfin tournure et Daubray lui-même arriva à faire preuve d'une élévation et d'une sûreté de pointes

qu'il ne se connaissait pas lui-même jusqu'à présent.

Très-gentils et très-frais les costumes des villageoises du passage Choiseul.

Cependant, celui que Mlle Marie Albert nous a montré au deuxième acte m'a paru d'un luxe exagéré. Je parierais que, même sous Louis XV, les meunières se mettaient rarement ainsi. Les fleurs brodés sur la faille sont de fort bon goût, je n'en disconviens pas; mais avec des garnitures d'un prix aussi élevé, on risque fort de ne plus passer que pour une villageoise de bal masqué.

J'aime mieux la toilette simple et coquette de Mlle Blanche Miroir, blanche comme le nom de celle qui la porte, avec des rubans bleus sur le corsage et des liserés bleus sur les ruches blanches qui terminent la jupe.

Quant à Paola Marié, je l'engage à changer de chapeau, puis — lorsqu'elle aura changé de chapeau — à chercher un tablier d'une coupe moins baroque, puis — quand le tablier aura été remplacé — à se faire faire une autre jupe et peut-être même — eh! mon Dieu, pourquoi pas? — peut-être même un autre corsage. Après quoi, il n'y aura plus aucune raison pour qu'elle ne soit pas aussi joliment costumée que les autres.

Et maintenant, si M. Comte voulait suivre mon conseil, il mettrait, à partir de demain, sur l'affiche des Bouffes :

A neuf heures et quart : Le *Pas des fiançailles*, grand ensemble par le corps de ballet composé de choristes et de coryphées;

A neuf heures vingt-cinq : Pas de deux par M. Minart et Mlle Marie Albert;

A neuf heures trente : Pas de quatre par MM. Daubray, Minart, Mlles Blanche Miroir et Marie Albert;

A neuf heures trente-deux : Cancan Louis XV par

MM. et Mmes Daubray, Minart, Jolly, Paola Marié Blanche Miroir et Marie Albert;

A dix heures : Menuet par toute la troupe;

A dix heures cinq : Galop final.

Et peut-être M. Comte sera-t-il appelé, grâce à cela à exécuter lui-même une danse qui ne manque pas d'agréments :

La danse des écus.

LE CHAR.

18 janvier.

Ce soir, l'Opéra-Comique convoquait le ban et l'arrière-ban de la petite et grande presse pour la seule audition d'un petit acte.

Un petit acte, lorsqu'il est bon, vaux certes mieux qu'un long ouvrage ennuyeux ; mais le chroniqueur théâtral a naturellement ses préférences, et les meilleures pièces, à ses yeux, sont celles qui, par leur développement, lui fournissent plutôt matière à chronique.

Aujourd'hui, sous ce rapport, maigre pitance. Le *Char* est un opéra-comique antique, d'une simplicité de décors et de costumes non moins antique, et n'ayant pas à juger la partition et le livret, il ne me reste guère qu'à vous en présenter les auteurs.

Le compositeur, M. Emile Pessard, est le frère de notre sympathique confrère, directeur de la presse au ministère de l'intérieur.

Bien qu'il n'ait encore eu qu'un acte représenté — *la Cruche cassée,* à l'Opéra-Comique — M. Emile Pessard, musicien acharné, prix de Rome très-brillant, est un travailleur infatigable. Il a fait paraître plu-

ieurs albums de musique fort appréciés, et il est au-
eur d'un grand opéra, *le Capitaine Fracasse*, dont la
artition est terminée et qui figurait au premier rang
armi les ouvrages reçus au Théâtre-Lyrique par
M. Vizentini.

Malheureusement, les jeunes musiciens, plus infor-
unés encore que les jeunes auteurs, ne parviennent
as facilement à se faire jouer. Le petit acte de ce soir,
entre autres, attend son tour depuis bien longtemps !

Mais Emile Pessard , très-philosophe, se console
des loisirs forcés que lui font les directeurs de théâtre,
en organisant de temps en temps des fanfares orphéo-
niques. Il en a formé une à Triel, un petit pays des
environs de Paris, — mais un vrai village exclusive-
ment peuplé de vrais villageois, bien que situé à une
heure de la capitale, — et là, pendant tout l'été, le di-
manche, on peut voir l'auteur du *Char*, conduisant
son orchestre en plein vent, et recueillant des succès
locaux très-flatteurs.

Le jeune musicien était bien ému, ce soir, et l'on
comprend l'anxiété qu'il dut éprouver lorsque M. Danbé
a donné à ses musiciens le signal de l'attaque.

Depuis plusieurs jours, son frère Hector, avec une
sollicitude quasi paternelle, n'a cessé de le réconforter
par les propos les plus encourageants.

— Que crains-tu? lui disait-il encore hier, — ça va
à merveille, ton *Char* marchera comme sur des rou-
lettes...

— Eh parbleu ! — ripostait Emile — je comprends
que cela te paraisse peu de chose, à toi, qui es attelé
au char de l'Etat !

Paul Arène, l'auteur de *Jean de Figues*, est un de
ces écrivains dramatiques qui ne vont jamais au spec-
tacle. Toutes les fois que l'une de ses pièces est mise à
l'étude, il est obligé de se faire indiquer l'endroit où
se trouve le théâtre qui va le jouer.

Ainsi, lorsque M. Carvalho a commencé les répétitions du *Char*, il a écrit à Paul Arène de venir le voir

Celui-ci qui, bien entendu, n'avait jamais mis les pieds salle Favart, est allé tout droit au Vaudeville pensant se rendre à l'Opéra-Comique.

Et comme il ne connaissait pas M. Carvalho, pas même de vue, il s'est présenté dans le cabinet de M. Raymond Deslandes, et, le prenant pour le directeur de l'Opéra-Comique, il lui a dit qu'il venait s'entendre avec lui au sujet du *Char*.

Surpris d'abord, M. Deslandes a fini par comprendre la méprise de Paul Arène et, tout en riant beaucoup, il s'est empressé de lui indiquer la route qu'il devait suivre pour se rendre à la salle Favart, et voir M. Carvalho.

Des trois auteurs, j'ai gardé Alphonse Daudet pour le troisième rang, pour d'innombrables et excellentes raisons. D'abord ce classement justifie le célèbre proverbe : *aux derniers les bons!* et, en cela, les collaborateurs de l'auteur du *Nabab*, qui sont en même temps ses plus grands admirateurs, ne sauraient qu'approuver ce premier motif. De plus, je lui donne ici le rang auquel il s'est placé modestement de lui-même, car c'est sur sa volonté expresse et malgré les protestations de Paul Arène que le nom de celui-ci précédera le sien sur l'affiche. Enfin, autre raison, qui me dispense d'en fournir encore d'autres, que pourrais-je vous dire sur Alphonse Daudet? je n'ai pas à vous faire connaître un écrivain de cette valeur et de cette notoriété...

Il me suffira de rappeler que ce n'est pas la première fois qu'il aborde l'opéra-comique. La salle Favart lui doit déjà un charmant petit acte, en collaboration avec Poise : *Les Absents*. Il n'a pas assisté à la représentation de ce soir. On me disait, dans les coulisses, qu'il dînait avec Gambetta.

Salle très-sympathique et très-brillante.

La situation de M. Hector Pessard a valu à son frère Emile la présence de deux ministres : MM. de Marcère et Waddington.

Ces deux hommes d'Etat ont pu constater, par l'acte nouveau, le peu de progrès qu'a fait la blanchisserie depuis Alexandre le Grand.

La blanchisseuse modèle de l'ouvrage représentée par Mlle Irma Marié, est loin de rappeler les blanchisseuses modernes célébrées par Monselet. Elle porte un délicieux costume, d'une tendresse de couleur exquise, sans compter le collier d'or et les anneaux d'or aux oreilles. On comprend après cela que les fils de roi courtisaient les blanchisseuses. Il est vrai que l'héroïne de MM. Daudet et Arène est une blanchisseuse de fin.

Mais que nous voilà loin de la Gervaise de *l'Assommoir!*

L'*ALBANI* DANS *RIGOLETTO*.

19 janvier.

L'Albani a fait ce soir sa véritable rentrée aux Italiens. Celle de l'autre soir, dans *Lucia,* coïncidant avec la reprise d'*Orphée,* n'avait eu pour témoin qu'un public partagé entre la Gaîté et Ventadour, tandis qu'aujourd'hui tous les dilettanti sont réunis, comme les montagnards de la *Dame blanche,* pour prodiguer leurs ovations à la charmante diva.

On a tant de fois repris *Rigoletto*, et on le reprendra tant de fois encore qu'il me paraît tout à fait fastidieux de parler de l'œuvre. Ne nous occupons donc que de l'héroïne de la soirée, de l'Albani.

La célèbre chanteuse possède un fétiche, un fétiche

vivant : un petit chien maltais qui porte le doux nom de *Beauty*. Le joli petit animal lui fut donné, la veille de ses débuts, en Amérique. Or, la cantatrice est persuadée que le chien lui a porté bonheur. Ce n'est pas seulement à sa voix qu'elle doit ses triomphes dans les deux mondes, c'est aussi à Beauty. Il va sans dire que le chien ne quitte jamais sa maîtresse. Il a traversé l'Océan et la Manche, il a visité l'Espagne et l'Italie, bref il a parcouru le monde comme Joconde en courtisant les chiennes de tous les pays. L'Albani refuserait de chanter, si Beauty ne se trouvait pas dans sa loge.

Un soir, par exemple, à Covent-Garden, Beauty s'est faufilé derrière sa maîtresse et on l'a vu apparaître en scène, jappant joyeusement et trottinant autour de la chanteuse, au beau milieu de l'air de la folie de *Lucia*.

A Paris on aurait ri ; à Londres on a applaudi et rappelé, avec le même enthousiasme, la diva et son chien.

L'Albani n'a pas seulement, en fait d'animaux, ce petit chien dont elle raffole et qui l'accompagne dans tous ses voyages.

Elle possède aussi un rossignol qui lui procure, en ce moment, de bien grands soucis.

Philomèle — c'est le nom de l'oiseau — est un rossignol parfaitement élevé, apprivoisé et qui, malgré sa captivité, chante comme au temps de ses amours.

Sa maîtresse, d'ailleurs, lui donne la réplique du matin au soir. C'est une lutte perpétuelle de trilles, de vocalises, de roulades, de points d'orgue, de notes piquées, et nul ne saurait dire si c'est le rossignol qui surpasse la chanteuse ou la chanteuse qui surpasse le rossignol.

Or, tous les journaux ont raconté l'épouvantable traversée que la diva a subie en nous arrivant de Londres.

Le mal de mer a-t-il éteint la voix de Philomèle ?

Toujours est-il que, depuis son voyage, Philomèle ne chante plus.

En vain, sa maîtresse l'excite-t-elle par des prodiges vocaux, en lui disant : « Fais-en donc autant, si tu peux ! » L'oiseau reste muet.

Né en Angleterre, ce rossignol posséderait-il l'amour-propre national jusqu'à ne vouloir chanter qu'aux bords de la Tamise ?

En ce cas, il ne ressemblerait guère à Mlle Albani qui, elle, est toujours heureuse de chanter à Paris et qui regrette beaucoup de n'avoir pu traiter avec M. Escudier que jusqu'à la fin du mois d'avril. Elle aurait volontiers fait des sacrifices pour nous rester pendant une partie de l'Exposition, mais son directeur de Londres, M. Gye, s'est montré inflexible : Mlle Albani retournera à Covent-Garden pour la saison.

En attendant, l'éminente artiste est installée à l'hôtel de Liverpool, où elle est accompagnée de sa jeune sœur, de sa gouvernante, d'un secrétaire et d'un nombreux personnel.

Là, chaque matin, elle est forcée de subir les ennuis de la grandeur.

Tous les fournisseurs de la capitale viennent lui demander audience, les uns pour lui faire des offres de service, les autres pour lui demander l'autorisation de donner son nom à quelque chapeau nouveau, ou à quelque confection d'une forme inédite.

Ce soir, l'Albani était un peu souffrante. Mais le public ne s'est aperçu de rien et il a poussé la cruauté jusqu'à lui faire bisser l'admirable strette du troisième acte et le fameux quatuor de la fin.

Au foyer de Ventadour, on me raconte un mot d'ouvreuse.

On répétait, dans un théâtre qu'il est inutile de nommer, une opérette nouvelle.

— Eh bien, demandait quelqu'un à une ouvreuse du théâtre qui avait assisté à plusieurs répétitions générales, est-elle jolie votre nouvelle pièce?

— Très-jolie!

— Et la musique?

— Oh! la musique, s'écria l'ouvreuse avec enthousiasme, elle est charmante!

— Vraiment?

— Oui, monsieur, rien que des airs connus!

---

22 janvier.

Ce soir, le hasard m'avait placé au théâtre devant deux artistes qui, sans écouter un traître mot de ce qui se débitait en scène, poursuivaient une conversation qui semblait les intéresser fort. Ils s'exprimaient assez haut pour me rendre indiscret malgré moi.

Le sujet de l'entretien était d'ailleurs assez curieux pour moi : il s'agissait des journalistes.

— As-tu vu, disait l'un, la façon indigne dont ce misérable X... me traite dans son dernier feuilleton ?

— Ne m'en parle pas, répliqua son voisin, il n'a même pas de ménagements pour moi.

— Du reste, ses confrères ne valent pas mieux que lui...

— Ces êtres-là ne respectent rien...

— Ils insultent des gens qui ne peuvent leur répondre!

— Les anthropophages sont plus estimables!

— Ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on écrit sur mon compte!

— Ah! moi, on peut bien dire que je n'ai aucun talent... les journaux me sont fort indifférents.

— Et à moi donc!... je ne les lis jamais!

« Je ne les lis jamais ! » Quand un artiste a majestueusement lancé ce gros mensonge, il croit avoir tout dit. Aussi mes deux causeurs en restèrent-ils sur ce dernier mot.

C'est bien, sans que je l'aie jamais cherché, la vingtième fois qu'il m'arrive de surprendre de tels propos.

Entre eux, comédiens et comédiennes affectent un dédain superbe pour la presse.

Et cependant, ils éprouvent le constant besoin de faire parler d'eux. Pour cela, tout prétexte leur est bon. Il n'est pas jusqu'aux deuils de famille qui ne fournissent l'occasion d'une réclame.

Ah ! si nous voulions révéler les démarches qu'on sait faire quand il s'agit d'obtenir les bonnes grâces d'un journaliste ! Que d'édifiantes révélations !

En revanche, dans ce monde où l'on a l'épiderme si chatouilleux, on ne laisse que rarement voir le plaisir que l'on peut éprouver en présence d'un éloge — fût-il immérité.

Ah ! les éloges. Est-ce qu'ils ne leur sont pas dus ?

Le plus léger reproche, glissé en passant, fait oublier à ces modèles d'ingratitude tout ce qu'on a pu leur dire d'aimable pendant plusieurs années de suite.

Il va sans dire que les exceptions ne sont heureusement pas rares.

Ainsi, dans le petit travail suivant, j'ai cité des artistes parmi lesquels il en est incontestablement auxquels ce que je viens de dire plus haut ne pourrait s'appliquer sans injustice.

J'ai voulu tout simplement rechercher jusqu'à quel point il faudrait exagérer la louange pour satisfaire l'orgueil professionnel des comédiens en général.

Encore une fois, je prends, au hasard, les premiers noms qui se présentent sous ma plume, à seule fin de prouver combien il faudrait se couvrir de ridicule pour ne compter aucun ennemi dans les théâtres.

Voici donc quelques formules admiratives que mets à la disposition de messieurs les critiques.

MOUNET-SULLY. — Ce qui nous plaît surtout dar cet acteur, c'est le naturel ; il est sobre dans ses gest et mesuré dans sa diction. Signe particulier : modes et recherchant les conseils de tous.

CROIZETTE. — Que dire de la nouvelle Célimène ? Mars est morte, vive Croizette !

SARAH BERNHARDT. — Un critique sévère a dit qu'el rappelle Rachel. Je ne veux pas dire qu'elle la dépass mais, à coup sûr, elle l'égale.

LÉONCE. — Chacune des créations de cet artiste montre sous un jour nouveau. — Il est difficile c faire preuve à la fois de plus de souplesse et de plus c variété.

ALICE REGNAULT. — La charmante comédienne fa tous les jours des progrès étonnants. Voilà bien résultat d'un travail assidu et d'une existence exclus vement consacrée à l'art dramatique.

VILLARET. — Le ténor idéal. Le Mario français. L voix est non-seulement d'une force retentissante, ma encore d'un charme pénétrant.

ROSINE BLOCH. — Ce qui me séduit dans not grande tragédienne lyrique, c'est surtout le feu, passion qu'elle apporte à chacune de ses créations. O peut lui appliquer, en les modifiant un peu, les beau vers d'Alfred de Musset sur la Malibran :

Connais-tu donc si peu l'ingratitude humaine ?
Quel rêve fais-tu donc de te tuer pour eux !
Quelques bouquets de fleurs te rendent-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux ?

Mais ne sais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortent du cœur
De ta joue amaigrie augmentent la pâleur ?

Mais ne sais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente,
Ta main de jour en jour se pose plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

ENGEL. — Ce jeune ténor ne mérite qu'un seul reroche : ses apparitions sont trop rares, il se ménage rop. Lorsqu'on possède comme lui la voix de Roger, e talent de comédien de Couderc, la beauté d'Elleviou t la désinvolture de Montaubry, on ne devrait laisser chapper aucune occasion de se montrer au public.

J. GRANIER. — Ce n'est pas une étoile, c'est la huiième merveille du monde en personne. On comprend u'après l'avoir créée, sa mère se soit reposée, comme e Seigneur après la création du monde. Granier n'a pas de rivale. Il est vrai que, dernièrement, on nous a montré à la Renaissance, dans un de ses rôles, une jeune fille charmante, douée d'une voix fort agréable, comédienne intelligente, ayant enfin tout ce qu'il faut pour réussir. Eh bien, tout le monde a eu l'audace de la comparer à Granier. C'est ce qui l'a perdue !

CHRISTIAN. — Ne parlons que de l'homme d'esprit, que de l'improvisateur étonnant qui n'a qu'à ouvrir la bouche pour en laisser tomber des perles. Comme on sent que ses calembours ne sont jamais préparés à l'avance! Et puis, comme il les choisit avec soin, comme il écarte impitoyablement tout ce qui pourrait choquer le goût des délicats.

Par exemple, je n'ose pas garantir que, même en élevant leurs phrases dithyrambiques à ce diapason, MM. les critiques ne feraient plus aucun mécontent.

CHARLEMAGNE.

23 janvier.

Une grande solennité littéraire vient d'avoir lie au Troisième Théâtre-Français : la première représer tation d'une tragédie inédite d'un auteur inconnu.

Je commence par constater, à regret, un fait qui r prouve pas en faveur des goûts littéraires de la majc rité du public parisien : les cochers ne connaisser pas le Troisième Théâtre-Français.

J'en ai pris un ce soir, un cocher de la Compagnie non pas un jeune fraîchement débarqué à Paris, mai un vieux qui sait son boulevard sur le bout du doigt

— Cocher, au Troisième Théâtre-Français !

— Plaît-il ?

— Au Troisième Théâtre-Français !

— Ah ! oui, à l'Odéon.

— Non.

— Rue Richelieu, alors ?

— Pas du tout, voyons, boulevard du Temple...

— Bon, le théâtre Déjazet !

Théâtre Déjazet ! Horreur ! Jouez donc des tragédie: d'auteurs inconnus, formez donc des élèves pour la Maison de Molière ! Les cochers en sont encore aux *Bonnes Filles de Béranger* et aux *Femmes de Paul de Kock !*

Et pourtant ce n'était pas une petite affaire pour M. Ballande que la tragédie de ce soir.

Charlemagne était en répétition depuis bientôt cinq mois.

Quand on lui en parlait, l'excellent administrateur de la maison de M. de Calonne répondait en hochant la tête :

– Oh! c'est une grosse affaire! Il y a des décors, costumes, c'est une pièce à spectacle enfin.

Et, en effet, dans la pensée de l'auteur, *Charlemae* était une pièce à spectacle. Il rêvait des palais menses, des cortéges somptueux, des costumes resants d'or, des armures magnifiques; à la cour de arlemagne les grands dignitaires de l'Eglise et de mpire, les archevêques et les évêques superbes; au ais de Witikind les druides sévères, et les jeunes ronnes belles à ravir avec leur cheveux blonds tresen nattes comme les cheveux de Gretchen.

Hélas! de toutes ces splendeurs entrevues en rêve, qui reste est bien peu de chose. De malheureux urants recrutés dans le quartier — et qui ont dû e bien gênés sous leurs habits sacerdotaux — n'ont donner qu'une faible idée de ce qu'étaient les évêes du temps de Charlemagne; quant aux seigneurs ancs, pâles, maigres, chétifs, le public a énergiement refusé de les prendre au sérieux.

— Ce sont des Francs de quatre sous! disait-on à té de moi.

D'ailleurs, les blagueurs incorrigibles des premières, ur lesquels rien n'est sacré, ni Charlemagne, ni itikind, ni Harold, ni les tragédies inédites d'aurs inconnus, ont eu beau jeu.

Ainsi, au troisième acte, alors que les druides et rchidruide racontent à une druidesse de leur conissance des choses du plus haut intérêt, j'ai entendu irmer très-sérieusement par un spectateur qui paissait attentif, qu'en nous exhibant tous ces hommes grands peignoirs blancs, l'auteur avait eu l'inten-on de nous faire voir ce qu'était le Hammam à l'époe du roi Witikind.

Dans le rôle de Charlemagne, le Troisième Théâtreançais nous a montré ce soir, pour la dernière fois,

un jeune acteur qui passe d'emblée sur la gran scène de la rue Richelieu.

M. Sylvain est tout naturellement l'aigle de la ma son. M. Ballande se sent ému en le regardant : c'e lui qui l'a découvert, conseillé, inventé ! Ses cam rades ont redoublé de zèle depuis son engagement, j'en vois plusieurs, dans cette vaillante petite troup qui, tôt ou tard, seront, comme M. Sylvain, tirés l'ombre.

Avant de terminer, disons un mot de l'auteur.

On se demandait avec inquiétude, dans les couloi si M. Fabert était un jeune, s'il comptait faire enco d'autres tragédies, s'il avait besoin pour vivre de plume de dramaturge?

D'abord on ne savait trop quoi répondre à ces que tions.

On s'en consolait en plaisantant.

— Ce doit être un joueur ! disait-on, puisqu'il fait *Charlemagne !*

— Comme il a dû s'ennuyer en écrivant cette tr gédie !

— On affirme que c'est un ancien maître de pe sion.

La lumière a fini par se faire.

Fabert est un pseudonyme sous lequel se cache ex-notaire de la ville d'Orléans.

Le notaire d'Orléans est aujourd'hui membre conseil général et il confectionne des tragédies po son plaisir, comme on pêche à la ligne, comme joue au billard.

Vous me direz que cela n'est pas étonnant de la p d'un ex-notaire qui a dû passer sa vie à faire actes !

LE PETIT DUC.

25 janvier.

C'était en janvier 1876.

Les journaux avaient annoncé que MM. Meilhac et [H]alévy venaient de promettre, au directeur de l'Opéra-[C]omique, une pièce en collaboration avec M. Charles [L]ecocq.

M. Meilhac communiqua au *Figaro* la lettre sui[v]ante qu'il venait d'adresser au compositeur en vogue :

« Mon cher Lecocq,

« Cette affaire de l'Opéra-Comique revenant sur le [t]apis, je suis bien obligé, moi aussi, de dire mon mot. [N]otre théorie (à Ludovic et à moi), est qu'il ne faut ja[m]ais déranger une collaboration heureuse. Il nous a [s]emblé, après le succès de *la Petite Mariée*, que nous [n]e trouverions jamais une meilleure occasion d'appli[q]uer notre théorie. Si peu que nous nous soyons vus, [j]e pense que vous nous connaissez assez pour être bien [s]ûr que si, au lieu d'être un succès immense, la *Petite* *[M]ariée* n'avait été qu'un demi-succès, nous vous au[r]ions fait tout de suite la pièce que nous vous avions [p]romise.

« Tout à vous,

« Henri MEILHAC. »

C'était en janvier 1877.

Meilhac, avant de se coucher, avait pris dans sa bibliothèque un roman : *Le Dernier amour de Mirabeau*.

Il le parcourait depuis quelque instants et déjà il sentait le sommeil venir lorsqu'il fut frappé par ces quelques lignes :

« Le duc de Bourbon ayant été marié fort jeune, le sépara de sa femme. Il parvint à enlever cette d nière du couvent où on l'avait enfermée. »

— Tiens, se dit-il, mais voilà un sujet d'opéra-c mique!

Et il se mit à rêver, à chercher, à creuser.

Il s'endormit en murmurant :

— Quel joli rôle pour Granier!

Le lendemain, à déjeuner, Halévy et lui proposère l'affaire à Koning. Le jour même, le traité fut sigr Le compositeur, choisi par le directeur et les auteu fut précisément l'auteur de *la Petite Mariée :* Char Lecocq.

Nous sommes le 25 janvier 1878.

Le tout Paris des grandes solennités théâtrales a siste à la première représentation du *Petit Duc,* l'heureux théâtre de la Renaissance.

Dans les couloirs, au lieu du *Petit Duc,* on dit : *Le Petit Marié.*

L'opérette nouvelle débute, en effet, par un mariag Un mariage à la cour de Louis XIV, s'il vous plaî

Il devient à peu près impossible de parler de la faço intelligemment prodigue dont M. Koning monte l ouvrages représentés à son théâtre, du goût exquis qu préside à la mise en scène, de l'importance des déco sur une des scènes les plus exiguës de Paris, sans mé riter le reproche de banalité.

Et cependant, à chaque œuvre nouvelle on est bie forcé de faire au jeune directeur des compliments nou veaux.

Il est certain, par exemple, qu'on ne pouvait plu apporter à un impresario une pièce se passant sous l règne de Louis XIV ou de Louis XV sans l'entendr s'écrier :

— Mauvaise époque! Costume usé, archi-usé! L mise en scène nuira fatalement à l'œuvre. Le public n

assez de vos grands seigneurs en tonnelets et en ha-
its carrés, de vos sempiternels pages !

M. Koning a prouvé ce soir — ce dont pour ma part
: me doutais bien un peu — que tout peut se refaire,
ourvu qu'on le refasse avec goût, et que le public ne
e lasse jamais de ce qui est joli à l'œil.

Or, il est impossible de rêver quelque chose de plus
racieux, de plus complet — au point de vue spécial
e la mise en scène — que ce premier acte du *Petit Duc.*

Le décorateur nous a transporté dans l'antichambre
u grand appartement du roi, c'est-à-dire dans la pièce
ite de l'Œil-de-Bœuf. C'est la reproduction exacte de
ette fameuse salle du palais de Versailles, avec ses lu-
nières se reflétant dans les glaces, ses dorures resplen-
lissantes, ses couleurs d'une harmonie si douce.

L'entrée des mariés a fait sensation.

Je n'ai jamais vu de costumes de pages plus réussis ;
es demoiselles d'honneur ont des toilettes d'une élé-
gance éblouissante; les seigneurs sont bien des sei-
gneurs; quant aux mariés — Jeanne Granier et une
débutante, M[lle] Milly Meyer, — je vous défie de trou-
ver dans aucun autre théâtre du même genre un couple
aussi gracieux, aussi vraiment jeune.

Bref on a pu, pendant quelques instants, se croire
très-réellement à la cour du grand roi.

Que j'en connais, des théâtres d'opérettes, où le dé-
filé des grands seigneurs, des pages et des demoiselles
d'honneur nous aurait plutôt rappelé la Cour...tille !

Le premier acte est celui qui se prêtait le mieux aux
enchantements de la mise en scène.

Au second acte, je ne vois plus à signaler qu'un gra-
cieux lever de rideau formé par les demoiselles nobles,
en uniformes lilas, avec des coiffes blanches, prenant
leur leçon de musique.

Au troisième acte enfin, le camp pour lequel je repro-
cherai à M. Cornil d'avoir abusé de tons beaucoup

trop crus. On ne se figure pas l'armée de Louis XI dressant ses tentes dans un vaste plat d'épinards.

Le public attendait avec une véritable et légitime im patience la rentrée de Jeanne Granier.

Les applaudissements unanimes qui ont salué l charmante artiste à son entrée, au premier acte, ne per mettent pas d'élever des doutes à cet égard.

Tout le monde raffole de la « petite Granier. » Seule elle suffit au succès d'une pièce. C'est, sans contredi aujourd'hui, la plus choyée, la plus populaire de chanteuses d'opérette. Les auteurs du *Petit Duc* ont e l'excellente idée de nous la montrer, cette fois, en tra vesti, mais dans un travesti qui se travestit au secon acte, où son costume de paysanne excentrique a ob tenu un succès de fou rire.

Rien de plus amusant que le costume de ce peti colonel de dix-neuf ans déguisé en campagnarde de environs de Lunéville, avec une jupe rayée d'une am pleur invraisemblable, — une jupe de mère Gigogne — des manches de la même étoffe, si larges et si bouf fantes qu'on se demande avec curiosité si elles nou cachent quelque truc comme dans les féeries, un im mense tablier en soie d'un rouge vif, et un corsage.. Oh! ce corsage, trop étroit, avec un lacet croisé sur l devant, mais un lacet mou, mal attaché, zigzaguan sur une chemisette épaisse et informe, ce corsage es une véritable trouvaille d'une drôlerie irrésistible.

Mlle Granier, qui abordait les travestis pour la pre mière fois, s'est facilement initiée, paraît-il, à l'art d marcher comme un homme. Bien mieux, sous sa jupe de paysanne, elle continue à marquer le pas militaire d'une façon si divertissante qu'on a bien réellemen l'illusion d'un garçon embarrassé par les vêtements fé minins.

En revanche, elle n'est pas habituée encore à la cui-

ısse qu'elle porte pendant la première partie de l'acte u camp, une vraie cuirasse, lourde et gênante.

— Les culottes, cela va encore, dit-elle, mais décidé-ıent la femme n'est pas faite pour porter la cuirasse!

Ce qui contribue, dans une non moins large mesure ue la mise en scène, aux nombreux succès de la Re-aissance, c'est la variété que M. Koning sait intro-uire dans l'interprétation de ses ouvrages.

Il avait Vauthier, fort choyé par son public. Cela ne a pas empêché d'engager Ismaël pour la *Tzigane*. ussi aujourd'hui a-t-on revu Vauthier avec un ex-rême plaisir, et le spectateur, de cette façon, ne s'ha-ıitue jamais aux qualités d'un artiste au point d'en tre blasé.

L'engagement de Mlle Desclauzas rentre dans cet in-énieux système. Comme Suzanne Lagier dans la *Cause célèbre*, Desclauzas joue le rôle d'une grande lame, directrice d'une maison d'éducation. Si elle n'est ɔas chanoinesse, c'est tout comme. Le théâtre vit de contrastes, n'est-ce pas?

Quant à la débutante, Mlle Milly Meyer, elle est rès-mignonne, très-gentille. Elle a dix-sept ans, a chanté le répertoire de Théo à l'Eldorado et a été déni-chée par M. Koning aux Bouffes-du-Nord. Il paraît qu'elle est brune à la ville, sa perruque blonde ajoute à l'ingénuité de son visage. Cette très-jeune personne m'a paru digne des fleurs d'oranger dont elle est cou-verte au premier acte. Le théâtre vit d'illusions, n'est-ce pas?

Un bon point pour le costume du *magister* Berthe-lier : houppelande en velours noir fané à grandes palmes vertes, manches en lustrine verte, calotte noire, tricorne noir, mantelet noir sur les épaules. Sous le bras, un parapluie d'un vert très-clair.

C'est Pétillon — sous Louis XIV!

Autres bons points aussi — pendant que j'y suis - à Mmes d'Asco et Piccolo.

Pages ou cantinières, ces deux intéressantes pen sionnaires du théâtre de la Renaissance ont égalemen plu aux connaisseurs.

A l'acte du camp, Mlle Piccolo porte très-crânemen le grand chapeau à plumes et la cuirasse de la canti nière.

— Une femme cuirassée, disait-on d'elle, la voi imprenable!

— Eh bien, cela la changera!

A la répétition générale d'hier soir, M. Lecoc après le premier acte, était positivement désolé.

— Cela marche trop bien, disait-il, et une répétitio générale sans accrocs est le présage d'une mauvais première.

Heureusement dans le finale du second acte, plu sieurs choristes détonnèrent.

— Eh bien, dit-on au compositeur, vous devez êtr content à présent, l'accroc demandé s'est produit ?

—Comment, s'écria-t-il, on m'a massacré mon final et vous voulez que je sois content?

Ce qui prouve qu'il est bien difficile de rassurer u auteur à la veille de sa première.

Et maintenant, il ne nous reste qu'à souhaiter MM. Meilhac, Halévy et Lecocq, pour leur *Petit Du* un succès aussi durable et aussi fructueux que celu de la *Grande Duchesse!*

LE NID DES AUTRES.

27 janvier.

La grippe — la fâcheuse grippe — a retardé de plus de quinze jours la première représentation, à l'Odéon, de la comédie de MM. Aurélien Scholl et Armand d'Artois : *le Nid des autres.* C'est d'abord Mlle Chartier qui a été atteinte ; à peine commençait-elle à aller mieux que Mlle Marie Eiram a eu son tour ; quand Mlle Eiram a pu redire « merci » sans rappeler l'Entrepôt des vins, c'est Mlle Lody qui a été prise du fatal coryza.

Aussi quand on demandait à Scholl des nouvelles de sa comédie, répondait-il :

— Toutes mes interprètes passent leurs journées à se moucher. Ce n'est plus du *Nid des autres* que j'ai à m'occuper, mais du *nez des autres!*

Bref, la nouvelle comédie a certainement coûté plus cher en réglisse, en pâte pectorale et en tisanes variées qu'en frais de mise en scène, car les trois tout petits actes du *Nid des autres* ne se prêtent à aucun déploiement de décors, et en fait de toilettes je ne puis vous signaler que celles de l'agréable Mlle Chartier, d'une excentricité voulue, fort bien en rapport avec le personnage qu'elle est appelée à représenter.

La seconde a fait assez d'effet. C'est une robe en velours noir avec tablier de satin paille à appliques de velours noir garnies de jais.

Mais ce n'est pas sur la mise en scène que comptait le public fort élégant qui garnissait la salle de l'Odéon, où la grande avant-scène de gauche était occupée par S. M. la reine Isabelle et des personnes de sa maison.

Dans une pièce d'Aurélien Scholl, ce que l'on guettait c'étaient les mots.

Il y en a beaucoup et — n'ayant pas la moindı notion de la sténographie — je n'ai pu en noter qu deux ou trois.

Un artiste, tant soit peu bohême, se présente che un de ses amis — un richard.

— Que lui avez-vous dit? demande ce dernier à so domestique.

— Je lui ai dit que monsieur était à déjeuner.

— Et que vous a-t-il répondu?

— Il m'a répondu que monsieur était bien heureux

Une femme plaide en séparation avec son mari.

Le mari raconte à un ami qu'il a reçu de nombreu papiers timbrés dans lesquels on l'accuse de toute sortes de crimes imaginaires.

— Tenez, s'écrie-t-il, voici le dernier... il y en a troi pages et cela ne coûte que sept francs cinquante!

— Ils y perdent!

Il va sans dire que ma bonne fée m'avait encore un fois donné pour voisin ce critique à la conversation s attachante, que je rencontre aux seules premières d l'Odéon, ce brave, cet excellent Anatole Le Grincheux

Le Grincheux m'a paru fort sensible aux choses ai mables que j'ai dites à son sujet dans plusieurs de me chroniques et ce soir encore il n'a pas craint de me lais ser lire au fond de sa pensée.

— Le croiriez-vous, m'a-t-il dit, en levant les bra en l'air ce qui, chez lui, dénote une extrême colère dans *Balsamo* — dans ce fameux *Balsamo!* — il y a... un feu d'artifice!

— Un feu d'artifice d'esprit? Les mots de Dumas

— Non pas, un vrai feu d'artifice, s'il vous plaît! E une illumination!

— Une illumination! Qu'est-ce que cela vous fait Connaissez-vous rien de plus littéraire?

— Comment! littéraire! une illumination ?

— Certainement, puisqu'elle sera en vers!

— En vers!

— Mais oui, en verres de couleur!

— Il n'y a jamais moyen de causer sérieusement vec vous!

Quand le *Nid des autres* est joué, quand les noms es auteurs ont été applaudis par tout le monde, Anaole reste dans son fauteuil.

— Vous restez pour le *Médecin de Molière!*

— Oui.

— Dame, c'est la pièce d'un jeune, M. Aristide Roger...

— Ce n'est pas pour cela, c'est parce que je ne l'ai pas vue!

— Eh! quoi, vous ne vous êtes pas dérangé pour la pièce d'un jeune, vous?

— Je ne pouvais pas! Duquesnel fait tout ce qu'il peut pour désobliger la presse! Il a célébré l'anniversaire de Molière le même jour que le Théâtre-Français!

— Dame, un anniversaire!

— Cela ne fait rien! Il aurait pu s'arranger autrement!

Le Château-d'Eau aussi aurait pu s'arranger de façon à ne pas jouer son nouveau drame — un drame inédit — le soir même de la première de l'Odéon.

Je garderai *Georges le Mulâtre* pour la semaine prochaine.

Mais il m'est impossible de ne pas dire quelques mots du *Dernier jour des jeux de Saxon,* à-propos intercalé dans la revue du Théâtre-Taitbout.

Etant donné que le public étonnant et heureusement très-spécial qui fréquente ce temple du *boucan* se soucie fort peu de ce qu'on y joue et vient là plutôt pour se faire entendre que pour entendre lui-même, l'idée de cette intercalation me paraît pratique et ingénieuse. De cette fa-

çon, la revue pourra ne jamais quitter l'affiche et par venir, de transformations en transformations, jus qu'aux âges les plus reculés!

Je conseillerai seulement aux auteurs d'en corser u peu le titre et de l'appeler dorénavant :

On fera du bruit ce soir ou *le Couteau de Jeannot*

FÉVRIER

LA REPRESENTATION DES ITALIENS.

2 février.

Sur les bords du Danube bleu, dans les montagnes neigeuses des Balkans, d'Europe en Asie, de Kars à Andrinople, les malheureux que le sort des batailles a frappés, étendus sanglants sur un lit d'ambulance, cosaques et bachi-bouzouks, eussent été bien étonnés si on leur avait dit aujourd'hui :

« En ce moment, tout ce que Paris compte de jolies Parisiennes, de riches étrangères, d'actrices pimpantes, de vraies élégantes, d'artistes marquants, tout ce que la grande ville possède de célébrités en tous genres, va, vient, quête, dépense, s'agite, se presse et se prodigue pour vous ! »

Telle était pourtant la vérité.

Paris nous offre, de temps en temps, le spectacle magnifique des fractions les plus disparates de sa brillante société, se réunissant pour la même œuvre charitable.

Tantôt c'est une grande artiste dont il s'agit de mettre la vieillesse à l'abri du besoin ; tantôt c'est à de pauvres inondés qu'il faut rendre leur maisonnette et

3.

leur modeste mobilier ; aujourd'hui on est venu apporter son offrande — bien faible en proportion des maux à soulager — aux blessés de la guerre d'Orient.

Disons tout de suite que cette représentation si annoncée, si impatiemment attendue, a été ce qu'elle promettait d'être : curieuse surtout au point de vue de la salle, une des plus brillamment composées qu'il nous ait été donné de voir.

Foule au dehors et au dedans ; des centaines de badauds dans la rue pour « voir arriver le monde ; » des entêtés essayant quand même d'avoir une place au bureau, bien qu'il n'en reste pas une seule et qu'on ait tout, absolument tout loué, jusqu'aux coins les plus obscurs de la dernière galerie, jusqu'aux couloirs où l'on a le droit de se promener moyennant dix francs; un défilé somptueux d'équipages prolongeant leurs files jusqu'aux grands boulevards et tout le long de la rue du Quatre-Septembre ; de charmantes actrices dévalisant les passants ; des hommes vidant leur porte-monnaie dans les corbeilles qu'on leur tend de tous côtés ; une animation extraordinaire ; un empressement sans exemple ; de jeunes commissaires galants et pleins de zèle ; le foyer, les couloirs, le vestibule garnis de fleurs et d'arbustes, voilà — rapidement tracé — l'aspect de la fête.

De tous les côtés, la lorgnette rencontre des visages connus. Elle peut fouiller — cette lorgnette — jusqu'aux galeries supérieures, certaine d'y dénicher quelque célébrité artistique ou mondaine dont l'unique ambition est de pouvoir dire : « J'y étais ! »

J'ai noté des noms — au hasard — et je les transcris, sans ordre, tels que je les trouve sur mon carnet.

Voici d'abord dans les avant-scènes : le baron et la baronne Adolphe de Rothschild, le duc et la duchesse de Castries, le baron et la baronne de Soubeyran, le marquis de Scepeaux, la duchesse de Bauffremont ;

dans les loges : la comtesse de Camondo, la princesse de Bourbon, la comtesse d'Amboise, M. et Mme Ulman, Mme Paine, la vicomtesse de Trédern, Mme Bischoffscheim, la comtesse Aguado et Mme Jacobs avec M. Bourrée, ancien ambassadeur de France en Turquie, Mmes Stern, Roussel, Ratisbonne, la générale Doubelt, le ministre des Etats-Unis, M. L'Hospital, la baronne Springer, le baron et la baronne Edmond de Rothschild, M. et Mme Vuhrer, le baron et la baronne E. de Hirsch, le prince de Sagan, le duc d'Audiffret-Pasquier et la famille Léon Say dans deux baignoires réunies en une seule, le comte et la comtesse de Moltke, Mlles de Reszké et Albani, qui avaient tenu à payer leur loge bien qu'elles eussent déjà payé de leur personne au concert, Mmes Edwards, Hillel, Ellissen, le comte et la comtesse Potocki, M. et Mme Ephrussi, M. et Mme de Mun, le baron et la baronne Goldschmidt, Mme Mackay, le prince Poniatowski, Mme Heine, puis un peu partout : Patrice de Mac-Mahon, de Janzé, Delamarre, le comte Walewski, le comte d'Osmond, Plummer, Levert, Guizot, le prince de Furstenberg, de la Pena, le baron de Kœnigswarter, le baron de Bussière, de Noirmont, Marovisch et enfin une quantité d'actrices parmi lesquelles Mlles Krauss, Doche, Moisset, Schneider, Baretta, Paola Marié, Lasseny, Alphonsine Demay, Donvé, etc.

Les coulisses, le petit foyer des artistes ont été envahis par tous ceux qui n'ont pu se caser dans la salle. Bien des gens sont parvenus à s'y faufiler sous prétexte de chanter dans les chœurs ; un inconnu s'est fait passer pour « le coiffeur » de la Comédie-Française.

Pendant le concert et la représentation des intermèdes, tous ces curieux restent collés aux portants, essayant de voir et d'entendre, profitant d'une porte qui s'ouvre pendant une seconde pour jeter un coup d'œil dans la salle ; au moment de la *Fille de madame*

Angot ils perdent toute réserve et on les voit, perchés les uns sur les autres, se presser contre la fenêtre du salon de Mlle Lange.

Le concert a été ce que sont tous les concerts de ce genre, fort brillant, mais peut-être un peu long.

Presque toutes les artistes sont — par une coïncidence singulière — habillées en rose.

L'Albani a une toilette de faille rose relevée par des dentelles blanches; Céline Chaumont — qui est venue réciter un charmant rondeau inédit de Meilhac — a une robe rose relevée par des garnitures roses; la gentille Mlle Samary a une toilette non moins rose, mais une toilette de pensionnaire, avec des petits volants plissés sur le bas de la jupe et une ceinture — rose, naturellement.

Mlle de Reszké seule porte une robe complétement noire, toute garnie de jais noir.

On applaudit, on rappelle avec un entrain qui ne se ralentit pas un instant — sur la demande expresse des artistes on a supprimé toute espèce de claque — et, enfin, vers quatre heures et demie, commence l'entr'acte qui n'a pas été l'un des moindres attraits de la matinée.

A ce moment, on cesse d'être au théâtre.

On se trouve transporté tout à coup dans une immense salle de fête. Le couloir et le foyer sont tellement pleins de monde qu'il est à peu près devenu impossible d'y circuler. Pendant que Waldteufel et son orchestre exécutent les plus jolies valses de Strauss, les artistes du Vaudeville, installés derrière d'élégants comptoirs surmontés de la croix de Genève, vendent le joli éventail dessiné par Clairin et du champagne généreusement et gratuitement offert par la maison G. H. Mumm. Judic, Léonide Leblanc, Céline Montaland, Alice Regnault débitent des fleurs et des programmes. Judic ne reçoit que de l'or; pas une pièce

ınche. On donne à Mlle Legault deux cent cinquante ıncs pour une rose ; c'est pour rien. Mlle Pierski nd un louis les programmes sur lesquels elle a mis signature — plus cher que l'*Entr'acte*.

Dans ce steeple-chase intéressant — vrai prix de la ɔurse — voici les noms des trois premières :

Anna Judic, arrivée première d'une ıcolure . (3,800 fr.)
Léonide Leblanc, deuxième (3,600 —)
Alice Regnault, troisième (2,700 —)

Céline Montaland et Mlle Marot, du Vaudeville, ɔnt arrivées — *dead-heat* — bonnes quatrièmes, avec ,700 francs chacune.

Les jeunes commissaires, les organisateurs de la eprésentation se multiplient, pendant cet entr'acte. ɅI. Arthur Meyer, qui a fait preuve en tout ceci d'une éritable intelligence de grand impresario, est entouré, ollicité de tous côtés, tiré de droite à gauche, pouruivi, harcelé, complimenté. Le pauvre garçon est à noitié mort de fatigue ; il a le chapeau de travers et ı cravate en désordre. C'est à peine s'il parvient à épondre à tous ceux qui lui adressent la parole.

La sonnerie électrique rappelle tout le monde dans ı salle. C'est le moment solennel. On va passer à la eprésentation du deuxième acte de la *Fille de madame Angot*, avec la distribution que vous savez.

Les fantaisies de ce genre n'ont généralement qu'un seul mérite : celle d'assurer la recette. Malgré le zèle des artistes, malgré l'exécution, parfaite dans ses détails, on n'arrive pas, après huit ou dix jours de répétitions hâtives, à constituer un bon ensemble. Le public a pourtant souligné l'entrée de Capoul et celle de Gailhard, absolument méconnaissable sous son costume d'agent de police. Pierson, — dans son rôle de soubrette, qui comporte quelques lignes à peine, — excite des murmures flatteurs. Quant à Daubray,

on l'a applaudi à tout rompre. Le costume de ce Poı ponnet étonnant mérite les plus grands éloges, et il ‹ impossible de se figurer une tête plus comique a dessus d'une cravate plus abracadabrante.

On s'était demandé avec inquiétude si Christi: respecterait le texte dans le personnage de Lariva dière.

Pendant une bonne moitié de l'acte, on a pu croi qu'oui.

Aussi Christian paraissait-il triste et embarrassé.

A la fin, n'y tenant plus, il a souligné la sortie ‹ la basse-chantante de l'Opéra en s'écriant :

— Enfin, voilà un fameux gaillard !

Christian a été récompensé aussitôt par une doub salve d'applaudissements.

Mais ce qui est certain, ce qui a frappé une fois ‹ plus tous ceux qui s'occupent sérieusement de théâtr c'est que l'on ne sort jamais impunément les gran‹ succès de leur cadre.

On s'est dit assez généralement, après la représer tation d'aujourd'hui, — ce dont pour ma part je n doutais bien un peu — que la *Fille de madame Ango* si bien à sa place sur la scène populaire des Folie n'eût probablement fourni partout ailleurs — au Variétés, par exemple — qu'une moyenne de cer ou cent cinquante bonnes représentations.

Conclusion ?

La recette a été d'environ 44,000 francs.

La vente des programmes, des éventails, des fleuı et du champagne a produit de treize à quatorze mil francs.

Total : 57,000 francs.

LA *FEMME DE CHAMBRE.*

8 février.

Salle très-gaie et très-parisienne, au Gymnase, à la emière représentation de la *Femme de Chambre*, la omédie nouvelle de M. Paul Ferrier. M. Ferrier ompte un peu dans tous les mondes de nombreux et ncères amis qui tous — chose extraordinaire ! — lui ouhaitaient, ce soir, un grand succès.

Quelqu'un qui lui en souhaitait un immense — est-besoin de le dire ? — c'était M. Montigny. Après le remier acte, qui avait fait beaucoup d'effet, le fidèle ecrétaire général de la maison se montrait dans les ouloirs, tout à fait rayonnant, se mêlant aux groupes t se frottant les mains quand il entendait dire :

— Ils ont eu *Bébé*, ils vont avoir *Nounou*, voilà la *Femme de Chambre*, c'est décidément une série heu-euse !

Mais on n'a pas revu M. Derval, à l'autre entr'acte.

La comédie de ce soir n'a guère d'histoire. Le chro-iqueur revient bredouille. Sauf Mlle Hélène Monnier, une bourgeoise coquette et élégante, les actrices qui ouent dans la pièce remplissent des rôles de domesti-ques où, malgré toute leur bonne volonté, il leur a été impossible de donner carrière à cette fantaisie luxueuse de toilettes qui distingue les pensionnaires du Gym-nase.

Rien que des robes montantes !

Mlle Alice Regnault elle-même n'a pu se soustraire à la consigne.

On m'affirme d'ailleurs que la jolie femme de cham-bre — car la femme de chambre n'est autre que Mlle Re-gnault — se sent, depuis qu'elle est au Gymnase, une vocation irrésistible pour l'art sérieux.

Pendant toute les répétitions, loin de refuser l conseils, elle sollicitait ceux du directeur, de l'auteu de ses camarades, de ses amis intimes, de tout mon enfin.

Elle arrivait tous les jours la première. Cinq m nutes avant l'heure fixée, on pouvait voir son cou s'arrêter boulevard Bonne-Nouvelle. L'excelle M. Derval lui ayant fait observer que le coupé n'éta pas le fait d'une comédienne sérieuse, elle renonça a coupé et n'arriva plus aux répétitions qu'en fiacr Un jour même on la vit arriver en omnibus.

La femme capable de pareils sacrifices peut prétend à tout !

Pour moi, je n'hésite pas à déclarer qu'on a trou Mlle Regnault plus jolie que jamais dans ses toilett d'une si piquante simplicité.

— Le jour où elle voudra gouverner la maison d'u célibataire !... disait à côté de moi un membre d Jockey, elle n'a qu'à m'envoyer l'adresse de son burea de placement.

Le tapissier de M. Montigny a eu l'occasion de s distinguer dans la salle à manger du second acte qu avec ses grands buffets vitrés, sa glace sans tain à tra vers laquelle on aperçoit la maison d'en face, ses dres soirs et sa grande suspension, rappelle bien exactemer les salles à manger des bonnes maisons bourgeoises.

ERNANI.

13 février.

M. Escudier est décidément un directeur avisé.

Voyant *Hernani* faire salle comble à la Comédie Française, il s'est dit que le moment était revenu d reprendre l'*Ernani* de Verdi à l'Opéra italien.

Il a pensé sans doute que les spectateurs, gens très-perficiels à Paris, feraient aisément confusion entre ; deux *Hernani* (avec ou sans H).

Cette supposition est d'autant plus logique que les médiens de la rue Richelieu ont, pour la plupart, ıabitude de chanter les vers du maître et qu'en les outant on n'est jamais bien sûr de ne pas se trouver ıns un théâtre lyrique.

Tout le monde connaît la profonde aversion de ictor Hugo pour les adaptations de ses pièces en péras. Le poète a même dû bien souffrir, car il est eu d'auteurs dont les œuvres aient été, aussi souvent ue les siennes, assaisonnées à la mode de Scribe et ansformées en drames lyriques.

Dernièrement encore, on se rappelle avec quel en-rain il refusa l'autorisation nécessaire à M. Vizentini oour donner au Lyrique une traduction de la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. Il est vrai qu'on aurait pu passer outre; mais il aurait fallu pour cela changer les noms les personnages historiques de la pièce et leur en donner d'autres tels que Durand, Beaucanard, Du-pont, etc. Le titre même aurait disparu pour faire place à quelque chose comme ceci :

AMÉLIE VERDURET

OU LES SUITES

D'UN SOUPER A PONTOISE

faut convenir, du reste, que la haine du poète pour ces fâcheuses métamorphoses s'explique, de reste, lorsqu'on jette les yeux sur la traduction en français de la traduction de ses drames en italien lyrique.

Ainsi, en ce qui concerne *Ernani,* je recueil dans la brochure de M. Piave, les perles suivantes :

« Que reste-t-il au bandit, que tout le monde aba donne, si le vin lui fait défaut ? »

« Jouons, » — dit un personnage qui a sans dou vu *Robert le Diable* — « l'or est une vaine chimère !

Un autre s'écrie :

« A travers les forêts et les ravins, nous n'avons q le mousquet et le poignard ; et la nuit venue, ils son dans des grottes horribles, notre unique oreiller. »

A l'acte de mariage avec Ruy Gomez :

Tous. — « Que cette union soit heureuse comm elle le mérite, et que les enfants qui en naîtront repr duisent les vertus et la beauté des parents, comm l'onde limpide réfléchit les rayons du soleil. »

Au dénouement, le vers admirable de Dona S mourante :

Devions-nous pas dormir ensemble cette nuit ?

reparaît sous cette forme étonnante :

« Le lit nuptial devait être pour nous l'oreiller de l mort. »

Quant au cri final de Sylva, il devient tout simple ment épique. Le vieil Espagnol, au lieu de se poi gnarder, se contente d'examiner les cadavres de se victimes, en chantant d'une voix caverneuse et d'u air convaincu :

« Le démon de la vengeance peut maintenant s réjouir ! »

A force d'adapter, de métamorphoser, de traduire e de sophistiquer les phrases empanachées et superbe d'Hugo, il n'y a pas de raisons pour qu'on n'en arriv un jour à défigurer ce beau langage au point d'e faire un dialogue aussi bourgeois que possible.

Voyez-vous, par exemple, l'entrée de Ruy Gomez,

rprenant au premier acte don Carlos et Hernani près de sa fiancée, et interpellant de cette façon :

— « Eh bien, dites donc, vous autres, ne vous nez pas. Vous venez faire la cour à ma nièce, à une eure pareille. Ah, sacredié ! je voudrais que tout le uartier fût là pour le voir. Où avez-vous donc été evés, mes petits messieurs ? De mon temps ce n'est as comme ça qu'on agissait ; nous y mettions au oins des procédés, nous autres, nous ne faisions pas s gommeux, les godelureaux auprès des femmes onnêtes. Une petite noce de temps en temps, je ne dis as : il fallait bien rire un peu, on était jeune. Mais hasser sans permis sur les terres du voisin, jamais de a vie ! »

Aux inconvénients que je viens de citer vient s'en jouter un autre pour le grand poète, c'est d'entendre lire par un imbécile quelconque :

— *Hermani !*... quel chef-d'œuvre !... et quelle dé-icieuse musique !

NINICHE.

14 février.

Fidèle à son serment de ne plus monter d'opérettes, le directeur des Variétés, après la *Cigale*, vaudeville en trois actes, vient de nous convoquer à la première représentation de *Niniche*, autre vaudeville en trois actes.

L'histoire, l'impartiale histoire, constatera toutefois que la pièce de MM. Hennequin et Millaud pourrait, à la rigueur, être considérée comme pièce de transition entre le vaudeville et l'opérette, car non-seulement le rôle de l'héroïne y est tenu par l'étoile de la chanson-

nette, Mme Judic, mais on y a remarqué plusieur morceaux de musique nouveaux : duos, rondeaux romances et couplets.

M. Bertrand invoque, il est vrai, les circonstance atténuantes.

— Oui, dit-il, *Niniche* contient de la musique iné dite, mais elle a été composée, cette musique, par l chef d'orchestre de mon théâtre, M. Marius Boullard Cela faisant, je reviens plus que jamais aux ancienne traditions et l'on pourrait, à la rigueur, se croire au temps où M. Doche écrivait la musique des *Filles d. Marbre.*

En outre, les auteurs ont tenu à garder quelque ponts-neufs et l'on peut se donner, dans *Niniche,* la satisfaction d'entendre Judic chanter un rondeau su l'air de *Renaudin de Caen* et un couplet sur l'air non moins connu du *Colonel* de Scribe. Un vrai régal.

L'histoire de l'enfantement de *Niniche* pourrait se rédiger en une quantité innombrable de chapitres.

PREMIÈRE PARTIE.

Millaud embêté par Hennequin.

On sait que l'auteur des *Trois Chapeaux* a élevé le quiproquo à la hauteur d'une institution. A ses yeux, le premier devoir d'une situation théâtrale, c'est d'être embrouillée. Si vous lui parlez de la *Closerie des Genêts*, par exemple, le drame le plus compliqué du répertoire, il vous dira très-sérieusement que cela pèche par la simplicité.

Aussi, toutes les fois que Millaud lui apportait une situation, une scène quelconque, Hennequin lui répondait :

— Cela n'est pas assez corsé.

— Comment ?

— Mais certainement. Voilà une femme qui se ouve en présence de son mari, et elle croit que c'est on mari ? Vous n'y pensez pas !

Alors Hennequin corsait, embrouillait, compliuait, si bien que Millaud n'y voyait plus que du eu.

Quand il s'agissait de travailler, d'écrire, le pauvre arçon perdait la piste de ses personnages, ne savait lus s'il écrivait telle scène pour Baron ou pour Judic, elle autre pour Aline Duval ou pour Dupuis. Il finit lors par prendre une résolution héroïque. Il entra hez un papetier et s'y rendit acquéreur d'une forte oîte de pains à cacheter multicolores.

Rentré chez lui il prit quatre pains à cacheter, de ouleurs différentes.

Sur le pain à cacheter rose, il écrivit le nom de udic, sur le vert celui de Dupuis, sur le bleu celui l'Aline Duval et sur le blanc celui de Baron.

« Ici, se dit-il, je fais entrer Judic ! »

En avant le pain à cacheter rose.

— Ici, c'est au tour de Baron!

En avant le pain à cacheter blanc.

— Ici, Baron disparaît derrière un paravent et cède la place à Dupuis.

Le pain à cacheter blanc est remplacé par le pain à cacheter vert.

Quand il eut usé sa boîte de pains à cacheter, la pièce était à peu près terminée.

Je dis « à peu près » — car les ouvrages de ce genre s'achèvent surtout, après la lecture, aux répétitions mêmes.

Cette lecture et ces répétitions pourraient former la seconde partie de l'*Histoire de Niniche*.

SECONDE PARTIE

Les auteurs embêtés par les acteurs.

Aux Variétés, d'abord, il est bien rare que la lectur d'une pièce fasse un effet complétement bon.

Neuf fois sur dix, Dupuis n'est pas content de so rôle.

Après la lecture de *Niniche,* Dupuis déclara, non seulement — selon la coutume — qu'il n'était pas con tent, mais il refusa d'abord totalement de se charger d personnage de Grégoire.

Baron affirmait que son diplomate polonais étai « une vraie panne. »

Seul, Lassouche était enchanté.

Eh bien ! par suite des remaniements successifs subi par le nouveau vaudeville, il s'est produit ceci :

A la répétition générale, Dupuis était content d son rôle;

Baron était ravi du sien ;

Seul, Lassouche se plaignait.

Quelqu'un qui n'est pas fâché d'être enfin délivr de *Niniche,* c'est M. Bonnesœur, le régisseur des Variétés.

J'ai dit que Dupuis a commencé par refuser d jouer.

Aussi, pendant la première quinzaine, M. Bonnesœur a-t-il dû remplacer Dupuis aux répétitions.

Pendant la seconde, Judic étant allée à Monaco, le même Bonnesœur a joué et chanté le rôle de la diva.

C'était bien de la besogne pour un régisseur seul.

Les changements considérables opérés depuis le jour de la lecture jusqu'à la veille de la première ont forcé les auteurs à laisser en route les rôles de Germain, de Léonce, de Cooper et... ce qui est plus grave... celui d'Hamburger.

Hamburger jouait un jockey dans le troisième acte, qui se passait aux courses.

On me raconte que le jour où son rôle a été supprimé, il a dit aux auteurs d'un ton vraiment lamentable :

– Je serai donc toujours un artiste incompris !

Très-brillante salle, cela va sans dire, et très-animée. On se demande avant le lever du rideau :

– Y aura-t-il beaucoup de portes ?

M. Hennequin a, comme auteur dramatique, la réputation de ne pas pouvoir se passer de portes.

Il le sait et s'en montre un peu embarrassé.

– Quand un de mes actes se joue dans un salon, dit-il en riant, il faut donc que je supprime les portes et que je fasse entrer et sortir mes personnages par des trappes ?

En attendant, dans le premier acte de *Niniche*, aux bains de Trouville, M. Hennequin a remplacé les portes par des cabines.

Il y en a de toute espèce et de toutes grandeurs : Cabines ordinaires; cabines roulantes, cabines de maître seigneur, puis la tente élégante de la comtesse Korska, autrement dit : Niniche.

Au troisième acte, qui se passe sur un palier d'hôtel, M. Hennequin s'est rattrapé complétement : trois portes à droite, trois à gauche et une double porte au fond.

On a pris la précaution de les numéroter.

Niniche, c'est Judic :

Sa première entrée en peignoir de flanelle est originale et gracieuse.

D'ailleurs, tout le monde — dans ce premier acte — nous montre, plus ou moins, ses avantages naturels sous le costume collant du bain.

Judic est en costume de bain quand elle ôte son peignoir pour recevoir une douche.

Dupuis, qui administre la douche, est en costur de maître baigneur.

Aline Duval est en costume de bain, Daniel Bac (en costume de bain !

Vous comprenez que cela ne manque pas de charme Baron, en sa qualité de diplomate polonais, échap seul au maillot. Il est, pendant ces trois actes, voué l'habit noir. Un habit noir constellé de décoration de croix, de plaques, de grands et de petits cordon On dirait qu'il promène, sur sa poitrine, une vitri de marchand de décorations du Palais-Royal. Po accuser le côté fantaisiste de sa diplomatie, Baron du reste, eu l'excellente idée de se mettre un pantalc d'un rose très-clair, et ce pantalon seul suffit poi laisser comprendre au public que le diplomate com Korniski n'a jamais été reçu par notre ministre d affaires étrangères.

Un autre pantalon abracadabrant, fantastique, i sensé; c'est le pantalon de Lassouche : un carreau q n'est pas un carreau, des raies qui ne sont pas des raie un mélange de couleurs incroyable, des zigzags impc sibles, quelque chose d'indescriptible enfin.

En entrant aux Variétés, M. Lassouche semb avoir renoncé aux rôles de domestique qui ont fait fortune. Il joue les gommeux maintenant. Fleur d'é gance, il lance les modes nouvelles et donne le ton au tailleurs en vogue.

On a fait un succès énorme à son pantalon, on l acclamé par deux salves d'applaudissements, j'ai vu moment où on allait le bisser.

L'AMI D'UN TEL.

21 février.

Tous les Parisiens qui connaissent leur théâtre ont : frappés depuis longtemps du très-grand nombre ndividualités sans mandats, qui encombrent bruyam-ent les salles de spectacle, les coulisses, les anti-ambres de direction, voire même les foyers et les lo-s d'artistes.

Qu'on me permette d'abord un petit rapproche-ent.

Il existe dans toutes les troupes de modestes artistes, noitié figurants, auxquels on confie de temps à autre 1 rôle de domestique, dont la mission se borne à ap-rter une lettre, à faire circuler des plateaux ou à inoncer les divers invités de la marquise. Ces pau-es gens ne tiennent pas grande place dans un théâtre; 1 pourrait presque s'en passer, mais, comme, à la gueur, ils servent à quelque chose, on a désigné l'es-ce sous un titre consacré en argot.

Ce sont les *utilités* de la scène.

Les personnages dont je m'occupe font encore moins besogne; ils n'en font même pas du tout.

Mais en revanche, que de bruit!

On les voit partout. Aux premières, ils obtiennent s meilleures places sans bourse délier; ils connaissent ut le monde sans que personne soit à même de dire pourquoi, ni comment; ils ont leurs entrées dans un 1 plusieurs théâtres où on les a laissé pénétrer sans iotif sérieux et où on les tolère par habitude ou sim-e indifférence.

Ce sont les *inutilités* de la salle.

Généralement, c'est à la faveur de relations plus ou ioins banales avec un journaliste, un artiste, un au-

4

teur ou un directeur qu'ils pénètrent dans la place
Chaque théâtre en possède un certain nombre.

Chose remarquable. Dès qu'un homme arrive à s
faire une situation dans le monde dramatique, il s
trouve subitement environné d'amitiés dont il ne soup
çonnait même pas l'existence. Aussi n'est-il pas un artist
en renom, un auteur applaudi, un journaliste influen
qui ne soit flanqué de son entourage de gêneurs com
promettants.

Parfois en voyant une nouvelle figure dans u
théâtre, on s'informe auprès de quelqu'un de la mai
son.

— Quel est ce monsieur — demande-t-on — u
journaliste ?

La réponse ne varie guère :

— Nullement... mais il a une grande influence ic

— Je comprends : c'est l'auteur de la pièce nou
velle ?

— Pas le moins du monde.

— Alors, que fait-il ?... quels rapports a-t-il ave
votre théâtre ?

— Aucuns, oh ! ce n'est pas le premier venu...

— Mais encore ?...

— C'est l'ami d'« Un tel ! »

L'ami d'« Un tel ! »

Ce titre suffit.

Il suffit qu'un quidam se cramponne à un artis
ou à un directeur pour qu'il arrive petit à petit
étendre ses ventouses de pieuvre à tout le personn
d'un théâtre, à s'imposer quand même dans un milie
qui n'est pas le sien et à obtenir finalement plus d'in
fluence que l'ami qui a servi de marchepied.

L'ami d' « Un tel » est facile à reconnaître au pre
mier coup d'œil à son langage et à ses manières.

C'est rarement un homme bien élevé.

On le trouve tantôt sous le vestibule du théâtre, a

oudé familièrement au contrôle, tantôt dans les coulisses, bavardant comme une pie, gênant les artistes et es machinistes, tutoyant les petites femmes, exaltant elle pièce et débinant telle autre selon le lieu où il se trouve.

Sa situation, comme toutes les situations fausses, n'est pas exempte de petits désagréments. De temps à autres, il avale bien quelques couleuvres. Mais peu fier par tempérament, il les digère dans la perfection.

Ainsi, lorsqu'il a maladroitement offusqué l'amour-propre d'un acteur, il n'est pas rare d'entendre celui-ci riposter brutalement :

— De quoi vous mêlez-vous? Est-ce que vous êtes à votre place? Que faites-vous ici ?

Et autres aménités qui restent sans répliques de sa part.

Parfois même un régisseur grincheux le met carrément à la porte; mais, comme il n'a pas de rancune, il revient le lendemain par la fenêtre et se fait ainsi supporter à force de platitude.

Beaucoup de ces intrus cherchent cependant un prétexte pour expliquer leur présence constante. Ils ont toujours une « affaire » en train, une « combinaison théâtrale » en vue, un « projet d'association » en l'air.

Tout cela, bien entendu, est présenté par eux sous une forme vague qui ne signifie absolument rien et ne peut les compromettre. Si quelque naïf leur demande :

— Qu'est-ce qui vous amène ici tout les soirs ?

Ils répondent aussitôt en clignant de l'œil d'un air mystérieux :

— Oh ! j'ai de grands intérêts dans la maison !

Ou bien encore :

— Vous entendrez bientôt parler de quelque chose.

Il y a quelque temps, un acteur d'une certaine répu-

tation, qui se fait accompagner au théâtre d'un ami comme d'autres se font accompagner de leur chien voulut régulariser la situation de cet ami et demanda à son directeur de pourvoir celui-ci d'une situation officielle quelconque.

Le directeur était fort embarrassé : d'une part, il tenait à être agréable à son pensionnaire, et d'autre part, il ne se souciait pas de congédier un de ses employés pour le remplacer par un individu d'ailleurs incapable de tenir le plus petit emploi.

Après de longues recherches, il eut une heureuse inspiration et l'ami d' « Un tel » put mettre sur ses cartes la formule suivante :

X...

Pédicure honoraire du théâtre des...

Par exception, on trouve, parmi ces personnages, des gens qui ont au moins le mérite d'être relativement convenables.

Ce soir justement, je me suis rencontré au foyer d'un théâtre de genre, avec un monsieur d'une tenue assez élégante, s'exprimant d'une façon correcte, et qui fréquente assidûment cet endroit, depuis quelques mois, comme ami d'un petit journaliste qui y vient quelquefois.

Tout à l'heure, le hasard d'une conversation générale nous fait échanger quelques mots. Il me parle de tout les théâtres, traite incidemment la question du droit des pauvres et me donne les recettes de *Niniche* et du *Petit Duc*. Et comme, ahuri par son bavardage, je me dispose à battre en retraite, il s'interrompt et me tend sa carte en ajoutant avec le plus gracieux sourire :

— Permettez-moi, cher monsieur, de profiter de

occasion qui se présente et de souhaiter que nous
ıssions bientôt plus ample connaissance.

Quelle n'est pas ma surprise lorsqu'en jetant les eux sur la carte qu'il venait de me donner, je lis :

DURAND

Vins en cercles et en bouteilles

Au moins celui-là ne venait pas au théâtre sans notifs !

---

24 février.

Aujourd'hni avait lieu, à la salle des conférences, e *centième* des feuilletons parlés de M. H. de Lapommeraye.

Depuis quelques jours, il n'était question que des préparatifs faits par notre confrère pour célébrer dignement cette solennité. Le soir du 99e feuilleton, il y a huit jours, on s'entretenait déjà, dans la salle, des splendeurs par lesquelles le sympathique conférencier devait consacrer dignement le succès de ses représentations hebdomadaires de critique vocale.

Les magnificences attendues ont été encore dépassées. M. de Lapommeraye a laissé bien loin derrière lui le luxe déployé, en pareil cas, par certains directeurs, dans la décoration de leur salle et de la façade de leur théâtre, et je crois que sa petite fête peut défier, dans le passé, le présent et l'avenir, toute espèce de comparaison.

Dès le matin, M. de Lapommeraye s'était pavoisé avec un goût parfait ; il s'est couvert de banderoles et de petits drapeaux multicolores qui voltigeaient au gré du vent et s'alliaient on ne peut mieux à sa phy-

sionomie et à son gracieux sourire. Lorsqu'il s'illu mina ensuite, à l'heure de l'ouverture des bureau avec des lampions et des verres de couleur, le cou d'œil devint littéralement féerique.

Comme toujours en pareil cas, le spectacle se ter mina un peu plus tôt qu'à l'habitude. Les habitués — il en est qui n'ont pas manqué un seul des cent feuil letons parlés — les habitués remarquèrent même qu l'orateur brûlait un peu... la tribune.

C'est que, de même que les directeurs ont l'habitud d'offrir à chaque centième un souper à leurs artiste M. de Lapommeraye s'offrait à lui-même un soupe de *centième* chez Brébant, où il est allé s'enfermer, cet effet, dans un cabinet particulier, à l'issue de l conférence.

Ce souper a été, paraît-il, très-gai et très-animé.

Au dessert, le convive s'est adressé la parole pour s féliciter.

Puis, il s'est répondu avec un à-propos, qu'il n'a p s'empêcher d'applaudir à tout rompre.

Ensuite, il a porté plusieurs toasts qu'il a accueilli avec frénésie: il a bu à la 200e en se promettant de s retrouver lui-même, au même endroit ce soir-là.

Après le souper, il a fait enlever son couvert et le danses sans lesquelles il n'y a pas de fête de *centièm* ont alors commencé.

M. de Lapommeraye a valsé et polké avec tou l'entrain de sa bouillante nature, regrettant seulemen de ne pouvoir organiser un cotillon ou un lancier lui seul.

A deux heures du matin, sa danse a pris un carac tère général.

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY.

(Avant la première.)

25 février.

Le Vaudeville fait relâche ce soir. Jeudi prochain ura lieu la première représention des *Bourgeois de 'ont-Arcy*, la comédie nouvelle de Victorien Sardou, un des événements les plus importants de la saison ramatique.

J'ai voulu, avant la première, recueillir quelques étails concernant cette pièce, attendue avec tant de uriosité, et j'ai passé une partie de ma soirée dans les oulisses du Vaudeville, où l'on se livrait avec ardeur u travail énergique des raccords.

Les répétitions ont été fatigantes, paraît-il, mais les *3ourgeois de Pont-Arcy* inspirent tant de confiance à ous les artistes que c'est à peine si l'on se ressent des atigues. Et d'ailleurs, il est bon de détruire une lé-;ende. Sardou est, il est vrai, l'auteur le plus méticuleux le France. Il règle sa mise en scène avec un soin prodi-;ieux dont le public ne se doute même pas, mais dont — à coup sûr — il subit l'influence. Seulement, il faut endre cette justice à l'auteur de *Dora,* c'est que ses pièces ne se répètent pas plus longtemps que celles des autres. On croit assez volontiers que les directeurs ne montent qu'en tremblant les comédies de Sardou, ef-frayés du temps qu'il leur fait perdre, des relâches qu'il leur fait subir. Rien n'est moins exact.

— Pour faire une pièce en cinq actes, me disait Sardou dernièrement, il me faut cinq mois, pendant lesquels je travaille cinq heures par jour, après quoi cinq semaines de répétitions suffisent pour la faire jouer.

Les *Bourgeois de Pont-Arcy* sont, dans la pensée

de leur auteur, destinés à former un pendant à *N* *bons villageois.*

L'action se passe dans la petite ville moderne q n'est plus celle de Picard, ni même celle de Balzac, petite ville que les chemins de fer ont, pour ain dire, *parisianisée,* la petite ville dont les habitan connaissent Paris, y sont allés, y vont continuell ment.

Cette petite ville de Pont-Arcy n'existe bien entend que dans l'imagination de l'auteur.

Il est vrai qu'elle y a pris une importance telle q Sardou en parle comme s'il y était né.

Quand il s'est mis à faire le scénario de son nouv ouvrage, Sardou a été frappé tout d'abord par cette n cessité dans laquelle il se trouvait de bâtir une vill une ville qui serait bien à lui par exemple, dont il con naîtrait les moindres détours et où il pourrait faire a ler et venir ses personnages sans jamais se tromper d chemin.

Alors, tout en cherchant sa pièce, tout en agença ses scènes, tout en ciselant dans sa pensée les caractèr de ses héros, tout en combinant son intrigue, tout e arrêtant les principales lignes de son œuvre, Sardo s'est livré à un travail assez curieux.

Il a dessiné, petit à petit, et au fur et à mesure qu l'idée de sa comédie se développait dans son esprit, l plan de sa petite ville imaginaire.

Je me trouvais chez lui, à Marly, le jour précisémen où il venait de terminer ses cinq actes. Le plan, qu était sur sa table de travail attira mon attention.

— Qu'est ceci ? demandai-je curieusement.

— C'est le plan de Pont-Arcy ! répondit-il.

Et, oubliant pendant quelques instants que Pont Arcy n'avait jamais existé :

— Pont-Arcy, ajouta-t-il, sur la rivière de l'Orge

Jne jolie petite ville qui ressemble à toutes les es de province. Tenez, regardez !

Et, m'expliquant le plan qu'il avait sous les ıx :

— Voici la ville haute. dit-il encore. Le château it là, autrefois, sur une hauteur, commandant la ıte. Aujourd'hui il est en partie ruiné. Ce qu'il en te a été transformé en caserne de gendarmerie. st comme le vieux couvent des Cordeliers qui se uve aux environs du château et qui est devenu mu- et bibliothèque : c'est comme l'ancien rempart qui t aujourd'hui de promenade publique, le mail : des inconces ! La ville haute forme un véritable dédale ruelles, de petites places, de marchés aban- nnés. On y trouve une vieille fontaine gothique, ;ez belle, et, à l'extrémité, du côté de la campagne, ancien cloître devenu l'église Saint-Médéric, ıand le chemin de fer a passé par Pont-Arcy, on a turellement construit, autour de la gare, de belles et ındes maisons modernes : c'est la ville neuve avec ı théâtre, son marché couvert, son grand hôtel et ı grand café. Enfin, de l'autre côté de la rue cen- ıle, la ville basse a gardé son aspect d'autrefois. C'est le long de la rivière qui alimente les moulins à eau, e sont situées les tanneries, les maroquineries, les peteries qui font la fortune du pays. C'est là que de- eure l'une des principales familles de ma comédie, ns la Maison rose, la maison du maire, un riche archand de papiers peints, représentant la bour- oisie moderne, comme les personnages de la Maison ıint-André, que vous voyez là, à gauche, en face du uare, représentent les idées anciennes de la pro- nce !

En parlant ainsi, Sardou se figurait positivement ı'il avait parcouru les ruelles de la ville haute de Pont- rcy, qu'il avait admiré la fontaine gothique, visité le

cloître, logé au Grand-Hôtel, et, qui sait, peut-êtr vu jouer l'une de ses brillantes comédies au théâtre (l'endroit par une troupe de passage.

Une fois sa ville créée, Sardou a, selon son hab tude, formé le dossier de ses personnages. On ne se : gure pas ce que l'infatigable travailleur a amassé (notes, noirci de papier avant de se mettre définitiv ment à l'œuvre. Il est vrai qu'il lui reste aujourd'hu dans les notes dont il ne s'est pas servi, en fait de pe sonnages qui ont disparu, en fait de scènes ébauché et qu'il a fallu écarter, de quoi faire plusieurs autr comédies.

En commençant, Sardou s'était dit : Je ferai tou une ville ;

Ensuite il voulut se contenter de tout un qua tier ;

Finalement il ne s'est attaché à peindre que tou une famille.

Et c'est encore beaucoup.

La pièce n'est pas politique, mais cependant comn l'action se passe entre le 16 mai et les élections d'oct bre, on comprend qu'il a été impossible à l'auteur (ne pas effleurer les questions les plus brûlantes du m ment.

Cependant, Sardou a tenu à ne froisser aucune op nion et sa politique est si peu agressive, que M. Ba doux, auquel les *Bourgeois de Pont-Arcy* avaie été soumis par la censure, a rendu lui-même la c médie à l'auteur en lui disant :

— Je tiens à ce que votre pièce soit jouée telle q vous l'avez faite !

C'est la première fois qu'une comédie est remise Sardou sans qu'on lui demande de changements.

Comme la plupart de ses œuvres, celle-ci débute p deux actes de comédie pure, deux actes satiriques comiques. Les trois autres sont dramatiques.

— On m'a souvent reproché cette façon de cons-
tr re mes pièces, m'a dit Sardou, mais je la crois
b ıne et je n'y changerai rien. Pendant mes deux
p miers actes, je cherche à tirer de mes caractères tout
c qu'ils peuvent donner d'amusant, puis une fois en-
t dans l'action, dans le drame, je ne m'en écarte plus.
G âce à ce procédé, le public qui a commencé par rire,
b n disposé, ne demande qu'à pleurer un peu pour
f ir la soirée. Si je le faisais pleurer d'un bout
d la pièce à l'autre, il est probable qu'il finirait par
d e :

— Oh ! oh ! c'est bien sombre. Nous ne sommes
p urtant pas à l'Ambigu !

Et si je le faisais rire de huit heures à minuit, il
en irait en disant :

— Oh ! oh ! c'est bien léger. Il n'y a pas de pièce du
t ut !

Ce qui prouve d'ailleurs mieux que tout le reste que
Sardou a raison, c'est la longue et magnifique série de
succès qui va du théâtre Déjazet au théâtre du Vaude-
ville et à laquelle viendra s'ajouter demain un succès
nouveau :

Celui des *Bourgeois de Pont-Arcy !*

LES ADIEUX DE BRESSANT

27 février

— Mon Dieu ! s'écriait un jour une femme d'es-
prit, qu'est-ce que les jeunes premiers ont donc fait au
ciel pour vieillir !

Bressant appartenait à cette race de comédiens qui
devraient toujours rester jeunes. Jamais, paraît-il,

personne n'a mieux que lui réalisé le type de Love lace. Il avait pour lui la jeunesse, une voix agréabl une physionomie sympathique et une élégance d convention qui, aux yeux des bourgeois, paraissai irrésistible. Aussi — comme le faisait observer ce soi aux Français, un de ses camarades — est-ce peut-êtr le seul acteur de ce monde que l'on n'ait jamais cri tiqué.

Mais, hélas ! le temps a marché. On ne peut pa toujours jouer les Almaviva, et tout le monde n'est pa apte à jouer les Bartholo. Bressant s'est donc retiré du théâtre, et la belle représentation qui vient d'avoi lieu aux Français, en son honneur et à son bénéfice clôt définitivement sa carrière artistique.

Il est tout à fait inutile de passer la salle en revue.

Elle est la reproduction exacte de toutes celles qu'on admire à toutes les représentations extraordinaires. La grande majorité des abonnés de la maison se re-trouvent à leurs places habituelles.

La recette atteint le joli chiffre de trente-deux mille francs.

C'est plutôt dans les coulisses qu'il faut aller chercher l'intérêt et le côté pittoresque de la soirée.

Tous les habitués du foyer viennent naturellement s'y réunir pendant les entr'actes ; ajoutez, à ce contingent étranger, plusieurs journalistes et toute la troupe au grand complet, et vous aurez une idée de l'affluence qui se presse de l'autre côté du rideau.

Pendant l'intermède de chant — un intermède à sensation : Faure et Mme Carvalho — cette affluence a pris de telles proportions sur la scène que M. Perrin a dû prendre ensuite une mesure radicale et en interdire absolument l'accès.

M. Bardoux, le ministre de l'instruction publique, est venu, lui aussi, passer quelques instants au foyer ;

il a tenu à dire un mot aimable à tous les sociétaires. Ceux-ci m'ont paru enchantés de la bonhomie et de la simplicité de manières de l'Excellence.

On ne voit pas souvent, même à la Comédie-Française, de représentation extraordinaire aussi brillante que celle-ci.

Mais aussi que de soins, que de travail pour la préparer !

C'est la première fois, depuis bien longtemps qu'une représentation d'adieux s'organise ainsi sans le secours du bénéficiaire.

Les sociétaires et l'administrateur général ont donc tenu à faire de leur mieux.

Un détail donnera une idée de ce dévouement et de ce zèle amical : il n'y a pas moins de cinq semaines que tous les artistes répètent chaque jour le spectacle d'aujourd'hui.

Ce soir, M. Delaunay était radieux. Il était très attaché à Bressant, et c'est lui qui en qualité de semainier — le hasard a de ces inspirations — présidait à la solennité.

Pendant que cette fête, sans précédents, avait lieu à la Comédie-Française en son honneur, Bressant était presque seul, chez lui, terrassé par la maladie qui le tient depuis déjà longtemps éloigné de la scène.

Pourtant, il a pu prévoir, dès hier, l'effet produit par la partie la plus touchante de la représentation, et dont une sorte de répétition a eu lieu devant lui.

A la fin de *M. de Pourceaugnac*, en présence de tous les artistes rassemblés, on a intercalé, pour la circonstance, quelques vers de M. Aicard.

Ces vers forment une lettre qui est apportée, au dernier moment, comme venant de Bressant, pour remercier les artistes qui lui ont prêté leur concours.

Depuis quelques jours, les vers de M. Aicard, très-

touchants dans leur simplicité, produisaient une tell émotion lorsque Coquelin, chargé de lire la lettre, le répétait au théâtre, que la plupart des auditeurs pleuraient en les écoutant et en songeant au pauvre absent.

Hier, Coquelin se rendit chez Bressant pour lu faire entendre cette lettre si émouvante.

On devine sans peine l'effet produit.

Bressant, touché, ne put retenir ses larmes et serr silencieusement les mains de Coquelin. Celui-ci tent aussitôt de réagir contre cette émotion d'ailleurs bie douce.

— Allons... allons, ne pleurez donc pas comm cela, lui dit-il avec effort.

Et tout en s'efforçant de lui faire entendre raison il avait lui-même les yeux remplis de larmes.

LES BOURGEOIS DE PONT-ARCY.

28 février.

Il est devenu fastidieux de parler du bruit qui précède l'apparition d'une comédie nouvelle de Sardou Cette fois comme toujours, l'empressement a été considérable. Tout ce que Paris compte de notabilités d toute sorte assiste à cette solennité. On s'est montr tellement désireux d'y être quand même, que les place inférieures ont fait prime tout comme les loges et le fauteuils, et qu'on voit à la seconde galerie des personnages connus.

Naturellement, l'œuvre de Sardou constitue pou le Vaudeville l'affaire capitale de la saison.

C'est l'équivalent de la Revue annuelle pour cer-
tains petits théâtres.

Lors de la distribution, chacun voulut être de la pièce, et presque tous les artistes furent pourvus d'un rôle plus ou moins important, sans que les plus mal partagés songeassent à se plaindre.

On aura vu rarement une collection aussi complète de jolies femmes. Il y a bien une ou deux exceptions à constater, mais elles sont compensées par tant de talent!...

Quel est en effet le théâtre où l'on pourrait trouver un ensemble de grâce et de charme comparable à celui que présentent Mlles Pierson, Bartet, Montaland et Massin ?

Il n'est pas jusqu'aux petites servantes, Mlles Marot et Delta, qui ne s'avisent de se montrer charmantes.

Mme Alexis, elle-même, m'a paru en beauté.

Les acteurs semblaient s'être appliqués à se faire des têtes caractéristiques pouvant représenter, sans allusions trop directes, des types politiques.

Delannoy, qui s'affirme sans cesse comme centre-gaucher, s'est fait, à peu de chose près, la tête de M. Grévy. Il ne lui manque que la sonnette.

Parade, dont les opinions varient de scène en scène, a recouvert son front d'une de ces mèches parlementaires qui peuvent, à la rigueur, suffire pour créer une réputation politique.

Joumard ressemble à François Ier, ainsi, du reste, que l'exige son rôle.

Boisselot, le journaliste Léchard, s'est fait la tête d'un de ces bohêmes comme on en voit tant au café de Suède... ou à Pont-Arcy.

Un jeune artiste, M. Colombey, remplit le rôle épisodique d'un conseiller de Préfecture intermittent.

Avant de le voir débiter, au Vaudeville, la prose d Sardou, nous l'avons entendu chanter, aux Bouffes la musique d'Offenbach.

Un rôle important, celui de la mère, a été très-dif ficile à distribuer. On renonça successivement Mme Pasca et à Mlle Fargueil, qui, pour des raisons di verses et malgré leur grand talent, ne réalisaient n l'une ni l'autre le type de bourgeoisie provincial rêvé par l'auteur.

C'est au milieu de ces hésitations que l'on pensa Mlle Delaporte, qui venait justement de créer d'un façon remarquable un rôle de mère, dans une comédi de M. Légouvé, *La Séparation*, jouée en matinée a Vaudeville.

Rien de plus simple que les deux toilettes c Mlle Pierson.

A la vérité, elle a fait, pendant les études des *Bour geois de Pont-Arcy*, de fréquentes visites à sa coutu rière. Il ne s'agissait pas de lui commander des toi lettes, mais de prendre quelques leçons pour rempl brillamment la partie pratique de son rôle de coutu rière, dans la scène où elle improvise, à l'aide de gra vures de modes, une toilette pour Mlle Montaland.

Mlle Massin est, selon son habitude, habillée à ravi Elle a toutes les peines du monde à montrer dai sa tenue la petite nuance « province » indiquée par dialogue.

Il y a, au troisième acte, de par l'action même, u lutte d'élégance entre Mlles Bartet et Montaland.

Mlle Bartet a ouvert les hostilités avec une toilet fort brillante.

Mais le costume bizarre de Mlle Montaland a su tout fait sensation.

Ce costume a été composé et exécuté d'après les in dications précises et détaillées de Sardou.

C'est, comme le dit elle-même la charmante actrice ans la pièce, une toilette athénienne révolutionnaire, ne toilette qui doit affirmer les nouvelles idées avan-ées de son mari,. M. Trabut, une toilette enfin qui à lle seule est une véritable profession de foi.

Elle se compose : d'un peplum à la grecque attaché ux épaules par des serpents ; d'une jupe en crêpe de hine, brodée d'or, avec des couronnes civiques, et 'une ceinture rouge. Coiffure Tallien, bandelettes ouges et couronne de chêne d'or. Brodequins à la recque.

Seule, au milieu de ces élégances parisiennes, Mme Alexis et ses deux filles représentent les modes ont-Arçoises dans toute leur originalité bouf-onne.

Poignée de mots recueillis au passsage.

On discute une candidature. Delannoy veut empê-her son neveu Berton d'affronter les calomnies et les nédisances de la lutte électorale :

— Crois-moi, lui dit-il, on ne fait un honorable u'après avoir tout fait pour le déshonorer !

On place à l'avance les convives d'un grand dîner fficiel auquel doivent assister toutes les notabilités de Pont-Arcy.

— Vous mettrez l'abbé un tel à côté de vous? de-nande-t-on à Céline Montaland.

— Non, s'écrie-t-elle, si je suis trop décolletée, ça le gêne !

— Où nous rencontrer ici sans éveiller l'atten-ion ?

— Décidément, pour les rendez-vous de province, il n'y a que Paris.

Parade apprend à sa femme que le préfet vient de lui retirer l'appui du gouvernement. Il n'est plus can-didat officiel.

— Pourquoi ne le suis-je pas? ai-je demandé au préfet.

— Pourquoi le seriez-vous? m'a-t-il répondu.

Ingénieuse description du Tribunal de commerce actuel.

Un avoué de province, parlant du Prado de 1849, qu'à cette époque il fréquentait comme étudiant :

— Le Prado! il était en face du Palais-de-Justice. On l'a remplacé par un monument de travers, surmonté d'un ballon!

— En revenant de Paris, dit Delannoy, je me suis trouvé en chemin de fer avec notre nouveau sous-préfet.

— Il est ici?

— Non. On l'a révoqué en route!

Au troisième acte, Berton remet à Mlle Pierson une liasse de trente-quatre billets de mille francs.

On m'affirme que Sardou, toujours soigneux, toujours épris de la couleur locale, ne voulut pas entendre parler des billets fictifs dont les théâtres se servent en pareille circonstance.

— Il faut absolument, aurait-il dit à Berton, que vous remettiez à mademoiselle, de véritables billets de mille.

Le Vaudeville compte, paraît-il, de nombreux capitalistes, car le lendemain, chacun serait arrivée à la répétition avec 34,000 francs en billets de banque authentiques.

Il y eut même, ajoutait le conteur de cette petite histoire, un assaut de générosité. Auteur, directeur, artistes, tous voulaient fournir cet *accessoire* et offraient leur argent.

Enfin, Sardou aurait donné lui-même les billets de banque, c'est-à-dire un capital pouvant rapporter un revenu annuel de 1,700 fr. et qui resterait impro

luctif pendant toute la durée des représentations des *Bourgeois de Pont-Arcy.*

A vrai dire, je n'ai pas eu l'occasion de vérifier l'exactitude de cette petite anecdote.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Sardou, s'il a réellement fait ce sacrifice, trouvera une certaine compensation en touchant ses droits d'auteur.

MARS

LE BALLON MOREL.

2 mars.

Mis en goût par les deux cents représentations du *Drame au fond de la mer*, M. Castellano pria l'an dernier M. Ferdinand Dugué de lui donner une autre pièce du même genre.

M. Dugué, qui est devenu dramaturge scientifique, et qui puise ses inspirations tantôt dans le règne végétal et tantôt dans le règne minéral, pensa qu'après avoir vu se dérouler un drame dans le fond de la mer, le public ne serait peut-être pas fâché d'en voir un autre qui se passerait dans le ciel.

Il a donc apporté le *Ballon Morel* au directeur du Théâtre-Historique.

Il est même plus juste de dire que la nouvelle pièce provient de la collaboration de M. Castellano et de M. Ferdinand Dugué. En effet, pendant que l'auteur cherchait des situations nouvelles, le directeur se creusait la tête pour trouver des décors et des cadres inédits.

Ce double travail amenait entre les deux collaborateurs des conversations dans le genre de celle-ci :

— Vous savez que j'ai une scène d'amour dans mon second tableau ! disait M. Dugué.

— Parfait, répondait M. Castellano, moi, j'ai déco vert un décor où elle produira le plus grand eff C'est la cataracte de Kérouma!

— Je viens d'écrire une scène poignante, fais: M. Dugué, celle où le personnage sympathique pur le traître de la pièce.

— Bravo! s'écriait M. Castellano, moi, j'ai trou un moyen ingénieux de rajeunir cette scène connu Elle aura lieu dans un ballon.

Enfin, quand la pièce de M. Dugué fut terminée qu'il remit le manuscrit à M. Castellano, le directe du Théâtre-Historique lui apprit qu'au lieu d'un déc à cinq ou six transformations comme celui du *Dra au fond de la mer*, il gratifierait sa nouvelle pièce d'ı décor qui n'en aurait pas moins de quatorze.

On juge de la joie enfantine que manifesta M. Fe dinand Dugué en apprenant cette heureuse nouvel Un décor avec quatorze transformations, quel cl pour sa pièce!

Aussi comprend-on facilement avec quelle imp tience fébrile le public attendait ce soir le décor f meux.

L'action languissait-elle un peu? un journaliste h sardait-il pendant un entr'acte une légère critique s la pièce :

— Un peu de patience, lui disait-on, attendez l quatorze transformations!

Le moindre inconvénient de ce genre de spectacl c'est que, jusqu'au tableau à sensation, on ne sait j mais quel sera l'accueil définitif fait à la pièce. L artistes peuvent se donner du mal, s'époumonner pe dant les actes qui précèdent le clou décoratif, on ne l écoute guère, puisqu'on n'est pas venu pour eux, le résultat ne se décide que vers la fin de la représe tation.

Ainsi, ce soir, ce n'est qu'à minuit un quart, apr

n entr'acte de quarante minutes — et précisément ans l'acte du ballon où il ne se prononce pas une eule parole, que M. Dugué a pu juger de l'effet produit par son dialogue.

Le public tenait à vérifier les promesses de la direction.

Chacun comptait à mi-voix les diverses transformations; certains de mes voisins en trouvaient à peine ıne demi-douzaine, tandis que d'autres en découvraient jusqu'à quarante ou cinquante. Il est assez lifficile, en effet, de savoir où commence et finit une ransformation.

Voici, quant à moi, celles que j'ai notées au passage:

Nuages blancs;

La terre disparaît peu à peu;

Première apparition du ballon;

Nuages roses;

Coucher du soleil;

Nuit;

Etoiles fixes;

Etoiles filantes;

Le jour commence à poindre (beau temps);

Le jour s'élève (temps brumeux);

Pluie, tonnerre, rafales;

Réapparition du ballon; cette fois il est à moitié détruit par la tempête et va s'abîmer dans les dessous.

Détail assez curieux. Il a été employé pour ces diverses transformations plus d'un kilomètre de toile.

Rothomago, la féerie du Châtelet, n'en a pas nécessité la moitié.

Un artiste très-flatté de son rôle, c'est assurément Montal, qui espère que son directeur continuera de lui confier des rôles sympathiques.

Il paraît pourtant que ses camarades, habitués depuis si longtemps à le voir représentant des traîtres, ne peuvent se faire à sa nouvelle incarnation.

Ainsi, Mlle Jeanne Marie, dont il assure le bonheu à chaque instant, dans la nouvelle pièce, ne peu prendre la bonté de M. Montal au sérieux et ne l'ap proche qu'avec une terreur insurmontable.

A chaque drame inédit du Théâtre-Historique M. Artus, le chef d'orchestre, veut absolument éblou le public par le charme et la variété mélodique de se compositions musicales.

Cette fois, le fameux décor aux transformations lu a permis de donner un libre cours à sa verve harmo nique : trémolos, ensembles, finales, il n'a rie épargné.

On m'affirme d'ailleurs que M. Artus était palpitant.

Rencontrant M. Dugué pendant un entr'acte :

— Vous êtes ému, lui dit-il, en lui serrant la main, mais pas autant que moi.

— Comment, vous, ému ! lui demanda l'auteur stupéfait ; et pourquoi ?

— Dame, pensez donc, je donne, ce soir ma 76e *partition !*

---

4 mars.

Un Mardi-Gras mouillé comme celui d'aujourd'hui a naturellement valu aux théâtres — à leurs spectacles du jour et du soir — une affluence véritablement extraordinaire. La foule était énorme et partout les artistes ont eu le plaisir de jouer devant des spectateurs qui ne demandaient qu'à s'amuser, qu'à rire ou qu'à pleurer, des spectateurs venus avec le parti pris de s'en aller satisfaits et qui se divertissaient d'un rien. Public unique, comme on n'en trouve que de loin en loin et qui donne un relief singulier aux œuvres théâtrales,

isant paraître les médiocres bonnes et les bonnes su-érieures.

C'est dans nos théâtres seulement que le carnaval gite son restant de grelots. Dans la rue surtout, par ne journée pluvieuse, les quelques masques, précédés e cornets à bouquin, grelottants et misérables, les oitures couvertes d'enseignes en calicot, les réclames mbulantes des magasins de nouveautés et des bals ublics ne présentent qu'un spectacle lamentable et ndigne d'une grande ville.

Les jeunes étudiants espagnols qui ont si crânement t si gaiement entrepris d'infuser un sang nouveau au arnaval parisien mourant d'anémie, ont prouvé qu'il uffirait d'un peu d'initiative pour rendre à Paris, endant les trois jours gras, son aspect animé d'autre-ois.

Qu'on se hâte donc de suivre l'exemple.

Les Espagnols vont partir et, malgré l'accueil em-pressé qu'on leur a fait de toutes parts, il est probable qu'ils ne reviendront plus. Ces aimables étudiants, qui auront fait, l'an prochain, un pas de plus vers la Fa-culté et vers le barreau, cesseront de nous apporter l'en-train de leurs seguédilles et de leurs boléros.

Il faudra donc que Paris ne compte que sur lui-même.

Eh bien, c'est au grand élément artistique de Paris, aux directeurs de théâtre, aux acteurs, aux actrices, aux auteurs, aux critiques, à tous ceux qui vivent par et pour le plaisir de la grande ville, qu'il appartient de donner l'élan.

Qu'au carnaval prochain, à la mi-carême si l'on veut, on organise le grand cortége des Directeurs et des Artistes de Paris ! Et l'on donnera une fête unique, comme Paris seul peut en donner. Et l'on viendra des quatre coins de l'Europe assister au carnaval parisien. Et tous les ans, pendant ces trois jours de folies, Paris

oubliera ses querelles, ses haines, tout ce qui le divise pour acclamer ses éternels amuseurs.

Le voyez-vous d'ici ce Cortége du Théâtre et l'écla qu'il jetterait sur le carnaval parisien?

D'abord, conduit par le Droit des Pauvres, escorté par plusieurs syndics sonnant de la trompe, le Cha des Directeurs ouvrirait la marche.

On y verrait Halanzier en Oreste, appuyé sur Perrin en Pylade, Duquesnel en Dubarry (costume de la présentation), Carvalho en Homme-Orchestre, Montigny en vieux de la vieille, Deslandes en Sardounapale Roger en bourgeois de Pont-Arcy, Bertrand jeune en courrier de cabinet, Bertrand aîné en directeur qu cherche à remplacer l'opérette par le vaudeville, Rit et Larochelle en orphelines, Cantin en gagne-petit Comte en chercheur d'or, Koning en génie de la publicité, Sari en lutteur et Weinschenk en nouveau-né.

Puis, le Char des Auteurs conduit par Péragallo e Roger, escorté par les marchands de billets et les chefs de claque en mousquetaires rouges.

Le char contiendrait Sardou en Actualité, Offenbach en boîte à musique, Meilhac en contrôleur des Variétés, Halévy en contrôleur de la Renaissance. Gondinet en blanchisseuse lavant de vieilles couches, Dumas en Marie-Antoinette (costume de la présentation) d'Ennery en marchand de ficelles, Clairville en Système Diviseur.

Viendrait ensuite le Char des Critiques où Sarcey en Joseph Prudhomme, Paul de Saint-Victor en feu d'artifice, Claretie en encrier inépuisable, Banville en berger, Caraguel en bergère, Fournier en dictionnaire universel, Monselet en Cupidon, Zola en docteur Tant-Pis et La Pommeraye en docteur Tant-Mieux soulèveraient les transports de la foule.

Enfin pour terminer ce cortége splendide : les chars des acteurs et des actrices.

Que diriez-vous de Croizette en Mère-Gigogne, de Sarah Bernhardt en mât de cocagne, de Théo en fruit défendu, de Judic en sirène, de Granier en grande mariée, d'Antonine en dauphin (costume de la présentation), de Peschard en gamin et de Paola-Marié en gamine?

N'y a-t-il pas là de quoi éclipser à jamais le souvenir de l'ordre et de la marche du Bœuf gras?

MAITRE PÉRONILLA.

12 mars.

Par le temps de *Pont-Arcy*, de *Balsamo* et de *Misérables* qui court, il est difficile à un directeur de théâtre qui se respecte de convoquer la presse pour la première *première* venue.

Aussi M. Comte nous a-t-il offert ce soir une opérette nouvelle d'Offenbach pour se mettre, dans sa sphère, au diapason de ceux de ses confrères qui nous ont offert ou vont nous offrir du Sardou, du Dumas et du Victor Hugo.

C'est, qu'en effet, Offenbach est resté le Dieu musical du passage Choiseul. Dès qu'il apparaît aux Bouffes, ce diable d'homme a le don d'y apporter un mouvement inaccoutumé.

On sait quel rôle important les nerfs ont joué jusqu'à présent aux répétitions d'Offenbach. Mais, cette fois, il paraît que le maëstro a inauguré une manière nouvelle et bien inattendue. Au lieu du personnage cassant, emporté et autoritaire qu'ils connaissent si bien, les pensionnaires de M. Comte ont eu affaire, pendant les études de *Maître Péronilla,* à un compositeur gai, aimable, familier, d'un caractère égal et

d'une douceur exceptionnelle. C'était à ne pas le reconnaître.

Offenbach était même un jour de si joyeuse humeur que, s'élançant sur la scène pendant que les artistes dialoguaient en dansant à la fin du troisième acte, il se mêla à ces derniers, et, la bouche en cœur, le sourire sur les lèvres, esquissa, tout en imitant avec ses doigts le bruit des castagnettes, un fandango tellement gracieux qu'il fut couvert de bravos par toute la troupe et par les machinistes ahuris.

Malheureusement, il fut impossible de conserver ce piquant intermède, et Offenbach n'a jamais voulu consentir à se produire comme danseur espagnol devant le vrai public.

M. Comte a fait grandement les choses pour monter la pièce de son compositeur favori : décors neufs, costumes charmants.

J'ai dit que la pièce se passe en Espagne. Néanmoins, la toile du fond du premier acte rappelle énormément le paysage que l'on découvre du haut de la terrasse de Saint-Germain. C'est tellement frappant que l'on a pu croire un instant que le pavillon de droite représentait le pavillon Henri IV.

Les costumes sont tous fort jolis.

Il faudrait les citer sans exception. Mais ce genre d'inventaire demandant à être écourté, je me borne à en décrire deux ou trois à titre d'exemples.

Ainsi Daubray est désopilant dans son pourpoint marron à épaulettes et trousse cerise avec croisillons noirs; le tout agrémenté d'or. Il est coiffé d'un sombrero noir dont les bords immenses encadrent très-drôlement sa large face réjouie.

Mes compliments aussi à Mme Peschard : son costume noir et groseille, un peu sévère malgré le superbe manteau écarlate, a l'inappréciable avantage de

maigrir considérablement. On croirait revoir le joli ırçon de la *Timbale*.

En revanche, Paola-Marié n'a pas cherché à s'aminr, mais elle n'en porte pas moins crânement sa jolie .ouse de soie gris fer, serrée à la taille, et le petit ıapeau à claque et à cuillère d'ivoire que les étudiants ;pagnols viennent de rendre célèbre.

La débutante, Mlle Humberta, a tout de suite plu ux connaisseurs de l'orchestre. Elle est tout à fait entille, cette petite mariée espagnole, dans sa jolie ›ilette de faille blanche agrémentée d'argent avec einture mauresque en faille cerise.

Son maintien est modeste, et elle porte la fleur 'oranger avec une conviction touchante qui nous onne le droit de croire à son talent de comédienne. Mlle Humberta a les yeux un peu petits, mais très-ex›ressifs; la bouche est un peu grande,

> Mais c'est sans doute exprès pour montrer en riant
> Un brillant chapelet de perles d'Orient...

Comme on dit dans une pièce de vers dont le titre n'échappe.

Le lever du rideau du second acte est d'une coueur exquise. Les costumes des officiers de bouche ;ont dignes d'être signés Grévin.

L'officier en chef est Mlle Fanny Robert, à laquelle es nombreuses demoiselles qui garnissaient les avant;cènes et les loges ont prodigué les sourires d'encouragement.

Un détail qui n'a pas échappé aux boulevardiers :

Mlle Fanny Robert porte un maillot couleur... citron.

On a remarqué aussi la façon gracieuse dont les coryphées qui entourent la dernière Vénus d'*Orphée aux enfers* tiennent leurs mandolines.

Peut-être les petites femmes des Bouffes ont-elle pris des leçons avec MM. les étudiants espagnols, c qui expliquerait à la rigueur le séjour prolongé à Pari des joyeux sociétaires de la Estudiantina.

Deux autres débuts encore :

Celui de M. Thibaut, ancien chef d'orchestre de l Gaîté, que M. Comte a eu l'heureuse inspiration d'en gager;

Celui de Mme Girard, la mère de la gentille Serpo lette des *Cloches de Corneville*.

On me raconte que Mlle Juliette Girard, qu'une in disposition causée par la fatigue avait depuis quelque soirs éloignée de la scène, a tenu, malgré son méde cin, à assister à la répétition générale de *Maître Pe ronilla*.

— Vous comprenez, disait-elle à ceux qui blâmaien son imprudence, qu'il serait mal à moi de m'abstenir Maman peut avoir besoin de mes conseils !

On a beaucoup souligné les passages du rôle d Daubray, dans lequel Maître Peronilla, ancien choco latier retiré des affaires, fait allusion à son ancienn profession.

Quelques chuts maladroits partis du fond de l'or chestre, après les couplets du chocolat, ont contribu à donner aux rires et aux applaudissements des spec tateurs une couleur politique absolument imprévue.

— Est-ce le public qui s'est fâché ? demandait-or dans les coulisses où l'on ne se rend pas toujours ur compte exact des dispositions de la salle.

— Non, c'est plutôt le *Bien public !*

14 mars.

La première des Bouffes m'a empêché d'assister à . reprise de la *Fille des Chiffonniers*, mais je suis llé à l'Ambigu ce soir et j'avoue que les péripéties de : vieux mélodrame un peu démodées et passées à état de rengaîne, m'ont fortement intéressé, grâce au elief que les deux principaux interprètes, Charles 'érey et Alexandre, donnent à leurs rôles de Bamoche et de la mère Moscou.

Depuis plusieurs années, Charles Pérey n'avait pas eparu au théâtre. L'excellent acteur me semble pourant avoir gardé les sympathies des spectateurs du oulevard qui ne lui marchandent pas les applaudisements.

Une phrase qu'il prononce à certain moment de la oirée :

« Ah! ça, est-ce que je vais devenir fou? » me rapelle une anecdote dont il fut le héros — il y a pas nal de temps — que d'autres ont probablement raconée avant moi, mais qui me paraît en tous cas suffisamment intéressante pour pouvoir être reproduite.

Un soir, Pérey dînait chez Brébant. Il mangea copieusement, puis, le repas terminé et la table desservie, il se mit à lire un journal.

Il en était arrivé aux faits divers, quand, interpellant le garçon :

— Eh bien, lui dit-il, qu'attendez-vous pour me servir ?

— Monsieur a demandé quelque chose?

— J'ai demandé à dîner, parbleu!

Le garçon regarda Pérey avec des yeux fort étonnés.

— A dîner, balbutia-t-il, mais monsieur a fini...

— Comment, j'ai fini?

— Oui, il y a un quart d'heure.

— Moi, fit Pérey, qui ne se souvenait plus de rien.

Le garçon se mit à énumérer les plats qu'il avait servis à l'artiste.

— Ah! ça, s'écria celui-ci tout à coup, absolument comme dans la pièce de ce soir, est-ce que je deviens fou?

Et en proie à une émotion bien compréhensible, il courut au théâtre du Châtelet où Dumaine jouait à cette époque.

— Mon ami, cria-t-il en faisant irruption dans la loge de ce dernier, je viens te demander un service.

— Qu'y a-t-il?

— Fais-moi enfermer! Je viens de devenir fou!

Dumaine, très-effrayé d'abord, parvint à calmer Pérey. Il l'interrogea, le força à rester au théâtre, le reconduisit chez lui. Le lendemain, Pérey était parfaitement dispos. Il avait eu une absence momentanée, une lacune de mémoire qui n'a rien de commun avec la folie, et il en fut quitte pour la peur.

On vous a dit hier combien Alexandre emploie de talent dans son rôle de la mère Moscou. Jamais acteur n'était parvenu à produire autant d'effet, et un effet aussi soutenu, dans un rôle travesti. Tour à tour gaie et touchante, la mère Moscou nous représente bien réellement une vieille bonne femme moustachue, et il y a des moments où l'on oublie qu'il y a un pantalon d'homme sous ses jupons.

Or, on m'a raconté, ce soir, comment Alexandre s'y est pris pour composer ce type d'un réalisme si saisissant.

Né d'une famille d'ouvriers, Alexandre avait une vieille mère qu'il adorait.

Quand on lui distribua le rôle de la chiffonnière, une brave femme, un cœur excellent sous une enve-

loppe un peu grossière, Alexandre se dit que jamais il ne trouverait de modèle meilleur à étudier que la vieille maman. Elle était aussi bonne, pour sûr, que la mère Moscou, et elle avait des façons de parler, de marcher, d'aller et venir qu'il lui serait facile d'imiter. Pendant plusieurs semaines, il observa ses moindres gestes, il nota les intonations de sa voix, il copia son rire, puis songeant à l'une des situations les plus importantes de son rôle :

— Dis donc, mère, — lui dit-il un beau soir, — j'ai envie de te demander quelque chose de bien drôle...

— Eh! quoi, mon Dieu?

— Tu as dansé dans ta jeunesse, pas vrai?

— Cette question!

— Je suis bien sûr que les danses de ton temps étaient autrement jolies que les nôtres!

— Oh! pour ça, oui...

— Eh... bien... dis... voudrais-tu m'en montrer une?

— Moi!

— Oui, toi... Je t'ai prévenue que j'allais te demander quelque chose de bien drôle...

— Mais je ne sais plus, mon garçon, jamais je ne pourrai...

Et la mère Alexandre, tout en riant et en traitant son fils de toqué, se mit à esquisser un entrechat du temps jadis.

Alexandre, ce soir-là, s'en alla heureux.

Quelques jours après, sa mère assista à la première représentation de la *Fille des Chiffonniers*.

Quand vint la scène de l'entrechat :

— Ah! le gredin, s'écria la maman, tout en riant beaucoup, le gredin! Il m'a volé mon pas!

Le pas d'Alexandre — ou plutôt de la mère d'A-

lexandre -- obtint un succès colossal, un succès qu dure encore et que la présente reprise de la *Fille de Chiffonniers* n'épuisera certainement pas.

BALSAMO.

17 mars.

C'est le dix-septième jour du mois de mars — 1878 ans après la naissance de Jésus-Christ — l'an 6591 de la période julienne — l'an 2631 de la fondation de Rome — l'an 2625 de l'époque de Naborasjar — l'an 1294 de l'Hégyre — l'an 86 de la République française — un lundi — à sept heures vingt-deux minutes du soir, que le tout Paris, littéraire, artistique, financier et mondain a eu l'immense bonne fortune de voir enfin le rideau se lever sur le premier acte de *Joseph Balsamo.*

Si, à l'occasion d'un si grand événement, la Bourse n'a pas cru devoir suspendre ses transactions, si les boutiques sont restées ouvertes, si aucun arrêté du ministère de l'instruction publique n'a accordé aux collégiens des vacances spéciales de huit jours, c'est que M. Alexandre Dumas s'est formellement opposé à toute manifestation extérieure. Mais Paris, la France, l'Europe, le Monde n'en ont pas moins attendu, en frémissant, l'éclosion définitive de cette œuvre tant annoncée.

***

Il est sérieusement question d'élever, au milieu du foyer de l'Odéon, un monument commémoratif, une simple colonne en marbre blanc, sur laquelle seraient gravés en lettres d'or les noms de ceux qui ont assisté à cette mémorable soirée.

Les spectateurs des âges futurs y liront les noms
ivants :

Émile Augier, Octave Feuillet, Auguste Maquet,
Ennery, Maurice Sand, Henry Houssaye, Dérou-
le, Meissonnier, Protais, Girault, Aimé Millet, Toul-
ouche, Madeleine Lemaire, la princesse Mathilde,
duchesse de Castries, Mme de Beaumont, Mme de
asilewitz, Mlle de Tanlé, de Marcère, ministre de
ntérieur, Albert Gigot, préfet de police, Ferdinand
uval, préfet de la Seine, Jules Simon, Janvier de la
otte, le prince Troubetzkoï, le prince Galitzine, le
aron Larrey, la marquise de Poilly, le général Lam-
ert, le contre-amiral Duperré, Joubert, Moreau-Chas-
n, de la Charme, de Borda, Bixio, Geffroy, Regnier,
albot, Baretta, Lodi, Lia Félix, Lloyd, Doche,
asca, Rousseil, et enfin Alexandre Dumas en per-
onne, qui est resté, pendant toute la soirée, dans
avant-scène du rez-de-chaussée.

La pièce a commencé devant une salle pleine, ce
ui prouve, mieux que tout le reste, la curiosité exci-
ée par cette première.

***

Vous ne devinerez jamais quel était le spectateur le
lus attentif, le plus ému, le plus ravi de la salle ?

C'était M. Duquesnel, le directeur de l'Odéon en
ersonne.

Blotti au fond de son avant-scène, il savourait
effet que produisaient ses costumes avec un conten-
ement indicible.

Pensez donc que depuis plusieurs mois, que dis-je,
lepuis un an au moins, M. Duquesnel n'avait pas
l'autre pensée en tête : *Balsamo* et toujours *Balsamo*.
Livres, gravures, portraits du temps, il a tout con-
ulté pour reconstituer cet ensemble éblouissant : la
cour de Louis XV. Il a fait fabriquer les étoffes, tisser

les soies, frapper les velours; il a cherché des bro ries de l'époque chez des marchands invraisemblabl il a surveillé lui-même ses couturières et ses tailleu et il éprouve, tout naturellement, ce soir, les dou émotions d'un collectionneur qui s'est donné un n infini pour réunir une quantité de belles choses qui, après les avoir suffisamment admirées lui-mên peut enfin les faire admirer aux autres.

***

La première surprise de la salle se manifeste à l'e trée de Porel. Tant que l'excellent et sympathiq acteur n'a pas ouvert la bouche, personne ne le reco naît. Il est si bien grimé, ridé, parcheminé, ce duc Richelieu, encore droit et gaillard malgré ses soixan quinze ans, que l'on commence par se demander :

— Qui donc est-ce?

Il parle. La voix n'a pas de rides. Elle est toujou chaude, vibrante, jeune. Et aussitôt tout le mon s'écrie :

— Tiens! c'est Porel!

Même murmure à l'entrée d'Andrée de Taverney.

— Qui est-ce? demande un unanime chucho ment.

— C'est Mlle Jullien, la débutante.

Petite, peu jolie, ayant un type israélite des pl accentués, la nature ne s'est pas montrée généreu pour Mlle Jullien, à laquelle elle ne semble av donné, en fait d'attraits, qu'une voix d'un charr exquis. On m'affirme cependant que la jeune fille p sédait, il y a quelques années, un des plus gracie visages qu'il soit possible d'imaginer. Des chagrir des déceptions ont modifié ses traits.

D'une famille bourgeoise, ayant reçu une excellen éducation, pianiste distinguée, parlant l'angla

omme une Anglaise, une vocation irrésistible a poussé .I[lle] Jullien vers le théâtre. Tous ceux qui la connaisent proclament que c'est une charmante personne et ın excellent cœur.

Pendant le siége, elle demeurait avec ses parents, ue de Naples, dans une maison dont le rez-de-chaus-ée était vide. M[lle] Jullien obtint l'autorisation d'ins-aller une ambulance dans ce rez-de-chaussée, et on ›ut la voir, tous les matins, en robe de laine, avec un ablier blanc, le brassard de Genève au bras, s'en aller hez les familles riches du quartier, quêter pour *ses* oldats. Dans l'après-midi, il y avait affluence d'élé-;antes au rez-de-chaussée de la rue de Naples, et 'était à qui porterait à M[lle] Jullien de l'argent ou des 'êtements, ou de la nourriture pour ses blessés. On 'appelait alors la *jolie ambulancière.*



Au milieu des éclairs et des coups de tonnerre, Bal-ıamo fait son entrée dans le modeste intérieur des Ta-verney.

Balsamo, c'est Lafontaine.

On sait que l'éminent comédien est un travailleur sérieux qui, lorsqu'il a la responsabilité d'une grande création, ne laisse rien au hasard de l'inspiration, vit ıvec son personnage, l'étudie, le creuse, s'identifie ıvec ses défauts et avec ses qualités, bref s'incarne si bien dans son rôle qu'il arrive à oublier, par moments, ıa personnalité propre.

Ainsi, depuis qu'il étudie Balsamo, Lafontaine croit sérieusement qu'il possède le don de double vue. La volonté aidant, il est d'une lucidité incroyable. Il pré-dit les changements de température vingt-quatre heures avant le baromètre le plus sûr, et affirme, lui qui est fort peu au courant des choses du turf, que le

prochain Derby sera gagné par un cheval du comte d
Lagrange.

Aussi l'autre jour, un machiniste de l'Odéon, devai
lequel on avait parlé de cette vertu surnaturelle, l'a-t-
pris à part pour lui poser à brûle-pourpoint cette que
tion :

— Monsieur Lafontaine, ma femme est sur le poir
d'accoucher. Voulez-vous me dire si ce sera d'un gai
çon ou d'une fille ?

***

On a remarqué, au premier acte, le piano sur lequ
Mlle Jullien joue une ariette du dix-huitième siècle.

C'est le premier piano carré fabriqué en 1780 dar
les ateliers de Sébastien Erard, par le père d'Adolph
Quidant.

Inutile de dire, d'ailleurs, qu'autant que possib
les accessoires de la pièce sont des objets du temps. .
n'oserais même pas affirmer que la galette qui figu
sur le buffet des Taverney n'est pas une galette c
l'époque. Quant à la perdrix que Dalis partage av
ses hôtes, elle a été, à coup sûr, tuée sous le règne c
Louis XV. Il est impossible, n'est-ce pas, de pouss
plus loin la minutie dans les détails ?

***

Au second acte, dans un adorable décor, gai et ens
leillé, de Chéret, voilà la Dauphine.

Elle est jolie, presque belle déjà. Ses cheveux d'er
fant sont admirablement plantés. Le tour de son v
sage est un ovale allongé. Son front est noble et droi
Sous des sourcils singulièrement fournis, les yeux c
la Dauphine, d'un bleu sans fadeur, parlent, viven
sourient. Son nez est aquilin et fin, sa bouche, petit
mignonne et bien arquée.

Regardez bien : c'est le portrait d'Hélène Petit.

Eh bien, non ; c'est le portrait de la Dauphine, ex-ait du beau livre des frères de Goncourt : *Histoire de Iarie-Antoinette.*

Grâce à l'arrangement de la toilette et de la coiffure, râce aux illusions de la scène, Hélène Petit nous sem-le reproduire trait pour trait, la Dauphine Marie-An-oinette à quinze ans.

***

Continuons les portraits.

Nous voici à la fameuse réception de Versailles. 'est un éblouissement de lumières, d'or, de velours, e satin, de soie, de pierreries. Les grands lustres en ristal de roche, éclairent non pas des comédiens, non as des comparses; mais la véritable Cour de Louis XV vec ses toilettes ruineuses et ses costumes splendides. u fond les glaces de la galerie reflètent les lumières, es dorures, les allées et venues de cette foule magnifi-ue. Ce qu'il a fallu éviter, c'était la reproduction, par es glaces, de la salle de l'Odéon, très-brillante il est rai, mais ne donnant plus qu'une idée imparfaite des nodes d'avant la Révolution. On y est parvenu en oilant les glaces et en leur enlevant ainsi une grande artie de leur force de réflexion.

Un murmure de sensation se fait entendre dans la alle :

La du Barry fait son entrée.

Tout Paris sait déjà que la du Barry, dans *Joseph Balsamo,* est représentée par Mlle Léonide Leblanc.

La du Barry était, paraît-il, l'idéal de la jolie femme rançaise du dix-huitième siècle.

L'idéal de la jolie femme du dix-neuvième, c'est Léonide Leblanc.

Je n'ai pas le plaisir d'avoir connu la du Barry, elle 'a pas dû être plus jolie que Léonide.

Sur sa robe fond blanc à guirlande de roses, copi fidèle d'une robe de la du Barry, les diamants et le perles sont prodigués avec tant de profusion que cel paraissait la réalisation d'un conte des *Mille et un Nuits*.

La robe de Léonide Leblanc a coûté une douzain de mille francs; elle est garnie de trois cent mill francs de diamants et de deux cent mille francs d perles.

Que de princesses en ce monde
Ne pourraient en montrer autant!

Cette garniture princière a produit, vous le compre nez, une impression profonde.

En lorgnant un peu attentivement, on aurait pu constater que sur l'éventail de Mlle Léonide Leblan — un éventail fait tout exprès pour elle, par M. Ar mand Dumaresq — se trouvent, d'un côté, les arme de la comtesse du Barry, et de l'autre, ses armes par lantes : deux colombes se saluant du bec, entourée d'amours, tenant des guirlandes de roses.

A propos des diamants désormais célèbres, on m raconte une anecdote amusante. L'Odéon est, depui la meute de Louis XIV, le théâtre des chiens. Toute les actrices de la maison en possèdent au moins un qu'elles amènent aux répétitions. Il y en avait mêm un dans la pièce, qu'on appelait Mahon.

— Qu'est-ce que c'est que Mahon ? demandait Bal samo à Taverney.

— C'est le chien qui nous garde! répondait Taverney

On a naturellement coupé le chien et la réplique.

Or, aux dernières répétitions générales, Léonid Leblanc arriva au théâtre flanquée d'un énorme boule dogue, qui montrait les dents à tous les camarades d sa maîtresse.

Voyons, lui dit Lafontaine, cela n'est pas raisonnable de te faire accompagner par un chien pareil. Passe ncore pour les havanais, mais un boule-dogue !

— Ce n'est pas pour moi, répliqua Léonide, c'est ɪour eux !

— Pour qui ?

— Pour mes diamants. Tu comprends que je ne me isque pas à laisser cinq cent mille francs de pierreries lans ma loge sans prendre certaines précautions.

— Je comprends, et c'est bien différent.

Le boule-dogue est donc installé dans la loge de sa naîtresse. Il veille sur le trésor de Léonide. Avis aux ndiscrets.

***

L'autre tableau à effet, c'est le tableau de la place Louis XV — un coin de la place seulement, vu de l'entrée des Champs-Élysées, et peint par Chéret, déjà nommé, d'après une gravure du temps. On a raconté plusieurs fois que, vers la fin du feu d'artifice, quelques fusées mal dirigées causent une affreuse panique dans la foule et que l'on assiste alors, pendant une minute, à un écrasement terrible, l'écrasement dans la nuit. Des cris stridents, des plaintes étouffées, puis la nuit complète, puis plus rien. Un rayon de lune vient percer les nuages et dissiper les ténèbres. La place est jonchée de cadavres, femmes, enfants, vieillards. C'est d'un aspect saisissant et d'un réalisme atroce.

Il est bien inutile, après ce grand effet, de parler du cabinet de Balsamo et de son magnifique mobilier Louis XIV, ni du charmant petit salon du dernier tableau, reproduction exacte d'un petit salon de Trianon, tel qu'il est représenté dans le bel ouvrage de Paul Lacroix, le *Dix-huitième siècle*, édité par Didot.

Je tiens à dire seulement — avant de terminer —

que la question des paniers a été fortement discuté par les jolies actrices de l'Odéon. En porterait-on N'en porterait-on pas ? L'amour de l'exactitude a fir par avoir le dessus sur la coquetterie féminine. C'e un triomphe sans précédent. On a seulement recom mandé que les paniers seraient des paniers moyens pas trop exagérés. Toutes ces dames en ont, excepté bien entendu, la soubrette Mlle Chartier, qui, elle s'est rattrapée sur les mouches — des mouches que j reverrai bien souvent dans mes rêves.

***

Et c'est tout. La représentation finit à une heure Anatole le Grincheux, le critique que j'ai le plaisir d rencontrer à toutes les premières de l'Odéon, s'en va navré, et on l'entend murmurer :

— Des diamants, un feu d'artifice, Versailles, Tria non, est-ce qu'il se figure qu'il recoit une subventio pour...

Sur la scène de l'Odéon, Duquesnel court vers La fontaine.

— Eh bien, Balsamo, lui demande-t-il, combien d temps jouerons-nous la pièce nouvelle ?

Et Balsamo répond :

— Toujours !

Nous verrons bien si Lafontaine possède réellemen le don de double vue.

PLAISIRS DES PREMIÈRES.

18 mars.

Au lendemain d'une grande première, qui a excité rmi les Parisiens une véritable émulation d'engoueent, il me semble intéressant d'examiner de sangoid les plaisirs variés qui attendent, dans ces soirées lennelles, les spectateurs que le devoir professionnel y appelle pas.

Il est bien entendu que je ne m'occupe pas de ceux ixquels la direction adresse un service, ni même des rasites qui trouvent toujours le moyen de se faufiler ins ces petites fêtes. Ceux-là, du moins, trouvent une mpensation relative aux ennuis de toute sorte auxiels ils s'exposent par ce fait seul qu'ils n'ont pas eu payer leur place.

Mais les autres ?

Tâchons d'énumérer une faible partie des tribulations uxquelles ils s'exposent avec tant d'empressement.

Pour assister à une première sérieuse, il faut :

I

Payer 90 francs une place qu'on paie cent sous les pirs ordinaires.

II

Risquer de trouver sa place occupée.

Dans ce cas, quand on s'adresse au contrôle, on s'atre invariablement cette réponse :

— Oui, monsieur, il y a un double emploi, mais ce 'est pas la faute du théâtre, c'est la faute de l'agence.

De sorte qu'il ne vous reste pour unique satisfaction u'à passer la soirée dans le couloir, sur les genoux 'une ouvreuse.

III

Aller au théâtre, sans savoir si l'on passera ou n
une soirée amusante, alors qu'il serait si simple d'
tendre vingt-quatre heures pour être fixé sur la val
de la pièce.

IV

Dissimuler ses impressions avec une extrême p
dence.

Eviter de s'écrier :

— Mon Dieu, que cette pièce m'embête !

Pour ne pas recevoir un soufflet d'un voisin ami
la direction ou des auteurs.

Ne pas dire davantage :

— Mon Dieu, que cette pièce est charmante !

Pour ne pas s'attirer une affaire avec un direct
concurrent qui n'admet pas qu'on joue de jolies piè
ailleurs que chez lui.

V

Se résigner à ne jamais entendre le premier a
d'une pièce, à cause du vacarme exceptionnel que f
les retardataires, toujours plus nombreux ces jours-

VI

Être certain, même dans des pièces excellentes, d
valer des passages ennuyeux qui vous font bâiller
qu'on coupe dès le lendemain.

VII

Subir une interprétation généralement inférieur
celle des jours suivants.

Il est vrai qu'on s'en console en disant :

– Ce diable de D..., il ne sait jamais son rôle les j rs de première !

– Ah ! la pauvre Z... ! est-elle assez mauvaise ! quel : elle a ! elle est toujours ainsi les soirs de première !

– X... ne s'est pas encore bien assis dans son rôle... is vous verrez ça dans un mois.

VIII

Voir Sarcey se ronger les ongles.

IX

Au lieu d'assister à une représentation normale, qui it avant minuit, ne s'en aller qu'à une heure ou ux du matin.

X

Lutter, se bousculer, se disputer pour ravoir les orceaux de son pardessus, que l'ouvreuse, vu l'en- mbrement, a entassé avec des tabourets, des petits ncs, et des parapluies mouillés ; bien heureux encore à la place de votre fourrure, on ne vous rend pas un ster de dix-neuf francs cinquante.

XI

Éprouver le dégoût de voir, à la sortie, un monsieur ui a passé la soirée à débiner la pièce, se jeter dans les as de l'auteur en s'écriant :

— Ah ! mon vieux, quel chef-d'œuvre !

---

19 mars.

Au Théâtre-Italien clôture des représentations c ractéristiques de Mlle Marie Dumas.

Malgré l'attrait et la variété du programme, je coı tate de nombreux vides.

Par bonheur, dès qu'une pièce est terminée, artistes qui l'interprètent passent de la scène dans salle et c'est ainsi que vers la fin de la soirée les fa teuils d'orchestre sont presque tous occupés.

Il ne se donne plus aujourd'hui de représentati extraordinaire sans le concours de notre confr M. Henri de la Pommeraye.

La soirée commence donc par une causerie de l'ir puisable conférencier qui résume en quelques m les efforts tentés par Mlle Marie Dumas pendant saison qui vient de s'écouler.

Puis, après une pièce inédite, les *Amours de Hig Life*, fort bien jouée par Mlles Antonine et Ma Dumas, vient l'intermède dans lequel Mme Engally Remenyi obtiennent un vif succès.

Le célèbre violoniste hongrois est rappelé trois f par un public enthousiaste.

Viennent ensuite les deux premiers actes des *F cheux*, dans lesquels Coquelin aîné révèle des tale de danseur et de chanteur, que je ne lui connaiss pas. Enfin, la soirée se termine par la première rep sentation de *Masques et Bouffons*, folie-coméd d'après l'ancienne comédie italienne.

En somme, représentation très-intéressante qui r malheureusement pas eu, au point de vue de la rece du moins, tout le succès qu'elle méritait.

La seconde représentation de *Balsamo* ayant c passablement houleuse, de nombreuses protestatio

ant accueilli certains passages violents de la pièce, suis retourné à l'Odéon ce soir.

l'y trouve une salle splendide, très-calme et très-entive. Dans les coulisses, on paraît certain que les cidents tumultueux de la veille ne se renouvelleront s. On en est même tellement sûr, que l'on fête fort iement, dans la loge de Léonide Leblanc, le succès la du Barry.

Et, en effet, grâce à quelques coupures adroites, âce à l'atténuation de certaines scènes qui avaient ru trop vives, la représentation a fort bien marché, désormais tout prétexte à manifestation politique mble avoir disparu.

Quand je dis tout prétexte, j'en excepte, bien en-ndu, l'apparition de Marat autour de laquelle les lères d'une partie de la salle continuent à se déchaî-er. Le malentendu de la première représentation et la seconde, persiste. Quand la toile tombe sur le om de Marat lancé par le vétérinaire des écuries Artois, quelques spectateurs applaudissent le décor l'effet d'ensemble du tableau de la place Louis XV. e n'est donc pas Marat qu'on acclame et cependant ussitôt des chuts et des sifflets partent de toutes parts l'orage se déchaîne. Mais l'orage de ce soir n'est u'un tout petit orage et les sifflets sont timides. Ce-endant il est bien probable que l'on continuera à luter Marat tant que *Balsamo* se jouera.

Un homme bien étonné de s'entendre dire qu'il a it de la politique dans sa pièce, c'est Dumas. Dumas voulu esquisser à grands traits un tableau de la ociété française, vers la fin du règne de Louis XV ; n'a jamais songé à être agréable ou désagréable à n parti politique quelconque et quand on lui soutient e contraire, il s'écrie :

— J'ai donc fait de la politique sans le savoir !

Quant à M. Duquesnel, l'incident Marat lui a rap-

pelé un souvenir de son enfance, qui a plus d' rapport avec ce qui se passe aujourd'hui.

C'était aux environs de Compiègne. Un montre de Passion était venu installer sa baraque dans village, et le petit Duquesnel y était allé avec bonne.

Il admirait les poupées qui se mouvaient comme petits hommes, quand tout à coup un bouvier, fort gars, se mit à brandir son gourdin en s'écriant :

— Judas, c'était un misérable, c'est lui qui a ven notre Dieu !

Et en même temps il fit pleuvoir sur le Judas question une grêle de coups de gourdin.

— Ne tapez donc pas, criait vainement le patron la baraque, vous allez m'abîmer mon Judas, un Jud en bois tout neuf, fait de ce matin seulement.

Le bouvier ne voulut rien entendre.

— C'est lui qui a vendu notre Dieu ! criait-il to jours.

Et il finit par casser un bras et une jambe au Jud tout neuf, fait du matin.

Le petit Duquesnel remarqua même que le jard des Oliviers reçut pas mal d'atouts.

Or, il se rappelle aujourd'hui cette histoire de s enfance et il voudrait bien que le public ne se co portât pas vis-à-vis de son Marat comme le bouvi vis-à-vis du Judas du montreur de marionnettes.

On comprend qu'il tienne à son jardin des Olivie étant donné une location splendide et une rece comme celle de ce soir : 7,500 francs !

LES MISÉRABLES.

21 mars.

Les faiseurs de légendes raconteront ce qui suit :

« Quand Victor Hugo vint au monde — ce siècle vait deux ans — les fées entourèrent son berceau.

« Toutes voulurent lui faire un de leurs dons les lus précieux.

— Tu auras du génie ! dit l'une.

— Tu auras la force, dit l'autre, la santé, l'éternelle eunesse !

— Tu auras l'éloquence! dit une troisième.

— Tu auras l'esprit, la bonté, la bienveillance ! ıjoutèrent un tas de fées sans importance.

« Mais soudain un grand bruit se fit. Le ciel s'obs-:urcit. On vit entrer une méchante fée, vieille, laide, ɔossue, que par une fatalité impardonnable personne ı'avait songé à inviter.

— Moi aussi, s'écria-t-elle en ricanant, je veux te aire mon cadeau.

« Tout le monde se regarda, consterné.

« La fée leva sa baguette sur le nouveau-né et dit l'une voix glapissante :

« — Tu auras... Paul Meurice !

« La nuit devint complète, on entendit — au loin — le roulement du tonnerre ; les fées s'enfuirent épouvantées, suivies de la méchante vieille qui ricanait toujours. »

Voilà ce qu'ils raconteront, les faiseurs de légendes.

Le maître, en effet, a eu Paul Meurice. Et, hélas ! il l'a toujours.

Paul Meurice est l'ombre de cette grande lumière, la tache de ce soleil.

Nous venons, cette fois encore, à propos des *Mi- rables*, d'en faire la triste expérience.

Pour ces pièces qui commencent avant huit heu du soir et qui finissent après une heure du matin, est de tradition de laisser assister à la dernière répé tion générale — même quand celle-ci se passe à hu clos — les quelques journalistes qui en font la deman et qui peuvent, grâce à cela, préparer tout à l'a leur article du lendemain. C'est une faveur bien mir que l'on accorde à quelques-uns d'entre nous da tous les théâtres sans exception. Il est certain q Hugo, si le cas lui avait été soumis, se serait confor à cet usage. Mais Hugo ne s'est guère occupé *Misérables*, qui, après tout, ne sont pas son dram mais un drame tiré de son roman par son fils Charl Hugo n'est venu qu'à trois répétitions. Il a délég ses pleins pouvoirs à Paul Meurice, et voici ce q ce dernier a imaginé.

Pour être admis à la répétition générale des *Mis rables*, il fallait subir un interrogatoire en règle. J' transcris les demandes et les réponses.

D. Quelle est votre opinion politique ?

R. Je suis républicain.

D. Etes-vous républicain modéré, opportuniste radical ?

R. Je suis républicain radical.

D. Quels sont les journaux que vous lisez ?

R. Je n'en lis qu'un seul : le *Rappel*.

D. Avez-vous applaudi ou sifflé le nom de Marat l'Odéon ?

R. Je l'ai applaudi.

D. Quel est le plus grand homme des siècles passé présents et à venir ?

R. C'est Victor Hugo.

D. Et quel est l'homme qui vient immédiateme après lui ?

R. C'est Paul Meurice.

— C'est bien, vous pouvez entrer. *Dignus es intrare!*

Tous ceux qui ont refusé de se prêter à cette petite ormalité ont été exclus.

Et voilà comment M. Paul Meurice s'est comporté, gissant pour ce drame, dont il eût été incapable l'écrire le premier mot, comme si l'œuvre avait été sienne, c'est-à-dire un de ses drames ridicules et mortnés qu'il offre de temps en temps aux Parisiens récalcitrants.

Ah ! s'il avait pu supprimer du même coup le service de la première à quelques-uns d'entre nous !

Mais il n'a pas pu, le pauvre homme!

Ce matin, dès onze heures et demie, il y avait déjà queue devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Un certain nombre d'individus appartenant sans nul doute aux nouvelles couches sociales attendaient avec mpatience l'ouverture des bureaux.

Je me figurais naïvement que ces misérables étaient des admirateurs de Victor Hugo, perdant avec joie une ournée de travail afin de pouvoir applaudir le grand poète, mais un boulevardier expert m'a tiré d'erreur.

— Vous voyez bien ces individus, m'a-t-il dit, en me désignant les gens qui faisaient queue devant le théâtre, eh ! bien, presque tous sont venus là dans le doux espoir de revendre ce soir vingt ou vingt-cinq francs à des amateurs de premières les places qu'ils auront achetées cinq ou six francs au bureau du théâtre. Ce ne sont pas des spectateurs, mais des spéculateurs !

Voilà une catégorie de misérables dont il n'est question ni dans le roman de Victor Hugo, ni dans le drame de Charles.

On sait que les *Misérables* ont été joués pour la

première fois à Bruxelles, au théâtre des Galerie: Saint-Hubert, le 3 janvier 1863.

Mais on a remanié considérablement le drame d(Charles Hugo, qui ne comportait pas moins de dix-sept tableaux, dont un prologue en trois tableaux et ur épilogue. La pièce était divisée en deux parties, la pre-mière intitulée *Fantine*, et la seconde : *Jean Valjean*

On y remarquait des tableaux portant les titre bizarres que voici :

Le soir d'un jour de marche. Une mère qui e1 rencontre une autre. Deux malheurs mêlés font di bonheur. Nuit derrière laquelle il y a le jour.

Il ne reste de tout cela, en fait de titres singuliers que la *Tempête sous un crâne*. Tous ceux qui ont l1 le roman savent que tel est le titre d'un de ses plu beaux chapitres, mais il y avait ce soir parmi le spectateurs pas mal de gens n'ayant jamais lu les *Mi-sérables* et qui se figuraient, quand le rideau s'est lev sur ce tableau, qu'ils allaient voir un décor représen-tant la mer en courroux.

On sait que par ordre de la Faculté, Mlle Tallendiér a dû quitter le rôle de Fantine, circonstance qui a re-culé d'une huitaine de jours la première des *Misé-rables.*

Mlle Jane Essler qui la remplace, n'avait depui longtemps paru sur aucune scène parisienne. Elle avai été elle-même assez gravement indisposée et avai failli s'empoisonner il y a quelques mois à la suit d'une trop grande absorption de je sais quel produi pharmaceutique.

Elle était même encore souffrante lorsqu'on es venu lui offrir le rôle, mais cette proposition a, paraî il, achevé sa guérison, et en moins de huit jours ell a été prête à jouer Fantine, ce qui est — on le recon-naîtra — un joli tour de force.

Par exemple, si après la façon étonnante dont elle

fredonné la chanson de Fantine, Mlle Essler obtenait jamais un prix de chant... j'irai le dire à Halanzier.

Malgré l'incontestable variété de son grand talent, M. Dumaine semble vouloir passer à l'état de spécialiste. La spécialité qu'il aborde depuis quelque temps appartient d'ailleurs à un genre sympathique : celui des forçats plus ou moins innocents.

Dans le Jean Renaud de la *Cause célèbre*, il nous a fait pleurer sur la longue captivité qu'on lui faisait injustement subir ; on l'a vu parcourant la scène de l'Ambigu, puis celle de la Porte-Saint-Martin, recouvert de la livrée du bagne et tout cela pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Cette fois, nous le revoyons sous les traits d'un autre forçat, Jean Valjean, une excellente nature au fond, quoique galérien libéré.

Comme artiste, M. Dumaine n'est pas moins honnête homme que les faux scélérats qu'il représente, car il n'a pas volé, ce soir, les applaudissements de son public.

MM. Ritt et Larochelle ont fait de grands frais pour le drame de Charles Hugo.

Ils ont eu recours aux meilleurs décorateurs et, ne pouvant rien pour l'éclat des costumes d'une pièce qui se passe en 1823, il nous ont offert du moins une série de décors absolument jolis.

Parmi ceux-là, j'ai remarqué :

La campagne aux environs de Toulon, par Robecchi, un paysage très-chaud de ton et très-exact comme couleur ; la salle des assises à Arras, par Poisson, et les deux décors de Chéret, surtout le second : le bois de Montfermeil, une merveille de poésie mystérieuse.

L'entrée de la petite Cosette, traînant son grand seau en bois dans lequel elle vient chercher de l'eau à la fontaine, l'apparition de la pauvre petite fille en haillons, au milieu de ce grand décor de forêt, plein

d'ombre, a fait courir un long frémissement dans toute la salle.

La petite Daubray qui joue le rôle de Cosette et qui a été l'objet d'une véritable ovation est la même qui, dans le prologue de la *Cause célèbre*, a fait verser tant de larmes.

Seulement, cette fois, au lieu de paraître au commencement de la pièce, elle ne paraît qu'à la fin.

La pauvre petite se couchera bien tard, pendant pas mal de mois.

LA VIE ORDINAIRE.

24 mars.

Je vous signale un type de spectateur qui tend à se multiplier. La première des *Misérables* et la reprise de *Monsieur Alphonse* m'ont fourni l'occasion de l'observer de très-près.

C'est le monsieur qui étendu plutôt qu'assis dans son fauteuil, affecte de donner des signes d'un étonnement profond toutes les fois qu'autour de lui on commence à essuyer quelques larmes. C'est le spectateur blindé, inaccessible aux émotions, qui n'admet pas que l'on puisse s'attendrir au théâtre, devant une belle action ou pleurer devant une grande infortune. Plus le public s'émeut, et plus il se tord, lui, plus il pouffe, plus il éclate !

Il jette sur la salle des regards empreints de commisération, des regards qui veulent dire :

— Tas de gobeurs que vous êtes, si vous saviez quelle pitié vous m'inspirez !

Est-il donc plus intelligent que les autres, ce spectateur que rien ne touche ?

Mon Dieu non.

Seulement, il a une façon toute spéciale de juger les uvres dramatiques.

Pour lui, l'évêque Myriel des *Misérables,* est un iais ; le commandant de Montaiglin de *Monsieur Alhonse* est un idiot. Il ne comprend pas que des homies raisonnables puissent se laisser prendre aux boures énormes que débitent ces sublimes gâteux.

— Est-ce qu'il y a des gens de cette force-là dans la ie ordinaire ! s'écrie-t-il.

La vie ordinaire.

Voilà son grand argument!

— Comment, vous dit-il à la Porte-Saint-Martin, n homme viendra chez vous ; sachant que c'est un orçat qui sort du bagne, vous lui donnerez asile ; il ous volera vos couverts et, pour le récompenser de ette belle action, vous aurez la candeur de lui offrir ar-dessus le marché les uniques flambeaux d'argent ui ornent votre cheminée ?

— J'avoue, répondez-vous, qu'un tel héroïsme serait au-dessus de mes forces et que très-probablement e livrerais mon forçat à la gendarmerie, mais c'est récisément pour cela que la générosité sublime de 'évêque Myriel me va droit au cœur. J'admire son acion parce qu'elle est surhumaine !

— Allons donc, votre Myriel est un nigaud !

— C'est un saint !

— Un saint ! je veux bien, mais en rencontrez-vous ouvent, des saints, dans la vie ordinaire ?

Au Gymnase, il vous dit :

— C'est du joli. Vous apprenez que votre femme a ommis une faute, avant son mariage, et non-seulenent vous lui pardonnez, mais encore vous adoptez 'enfant né de cette faute ? Dites, le feriez-vous ?

— Je ne crois pas, je ne sais pas ce que je ferais. Mais le pardon de Montaiglin est plein de grandeur!

— De grandeur... de grandeur... votre Montaiglin n'a pas de sang dans les veines !

— Cependant...

— Est-ce que... dans la vie ordinaire... Montaiglin pardonnerait à sa femme... comme cela... brusquement... sans même lui adresser un mot de reproche!

La vie ordinaire... Toujours la vie ordinaire... Il ne sort pas de là.

S'il fallait l'écouter, il faudrait bannir du théâtre l'héroïsme, la pitié, l'amour, l'honneur, la clémence, le patriotisme, enfin tous les sentiments divins qui, dans tous les temps et à toutes les époques, ont inspiré les auteurs de génie, depuis Euripide et Sophocle jusqu'à Corneille et Victor Hugo.

On ne pourrait plus mettre en scène que des êtres banals et plats, et toute la poétique du théâtre contemporain se résumerait dans le mariage d'Adolphe et d'Ernestine ou dans les conversations de Jocrisse et de M. Prud'homme.

Les grandes figures, impossibles! Est-ce que, dans la vie ordinaire, on voit de grandes figures? Les dévouements, les abnégations, les sacrifices, tout ce qui a le don d'émouvoir les foules, de remuer dans l'âme humaine ce qu'elle peut avoir de grand et de généreux, tout cela, impossible encore! La vie ordinaire, rien que la vie ordinaire...

Un seul décor : la Bourse.

Pour personnages uniques, des coulissiers.

Pas d'autres émotions que la hausse et la baisse.

Voilà où nous mènerait l'idéal du spectateur que je vous signale.

Et notez que par une contradiction inexplicable, ce même spectateur est celui qui, au théâtre, se révolte le plus devant les actions repoussantes ou les personnages infâmes.

Ainsi ceux qui, à la Porte-Saint-Martin et au Gym-

hase, trouvent Myriel stupide et de Montaiglin ridicule, s'écrient en voyant, à l'Odéon, M. de Taverney vendre sa fille au duc de Richelieu :

— C'est révoltant ! Un père qui vend sa fille ! A-t-on jamais vu cela... dans la vie ordinaire ?

PLUS QUE LE MAXIMUM !

27 mars.

Ce soir, dans un théâtre de genre, en passant devant le contrôleur, je lui jette négligemment ces paroles :

— Eh bien, cela va toujours, on continue à faire le maximum ?

Le contrôleur ouvre de grands yeux féroces et me répond avec un sourire qui semble avoir des prétentions ironiques :

— Le maximum ! Allons donc, monsieur, pour qui nous prenez-vous, nous faisons plus que le maximum !

Ce contrôleur est dans le mouvement ; il est à la hauteur du puffisme moderne et il pourra, quand bon lui semblera, rédiger des réclames pour les échos de coulisses.

Car je ne sais si cela vous a sauté aux yeux comme à moi, mais on ne se contente plus aujourd'hui de ces bonnes petites réclames modestes d'autrefois, qui annonçaient tout bonnement le chiffre de la recette d'une pièce en vogue ; il faut encore parvenir à prouver que l'on fait des recettes meilleures que le voisin, et quand le voisin encaisse le maximum, on se hâte d'annoncer que l'on a encaissé *plus* que le maximum.

Ce mot « *plus* » me fait rêver.

Ouvrez un dictionnaire — n'importe lequel — pourvu cependant que ce soit un dictionnaire français — et

cherchez la signification du mot *maximum*. Vous y trouverez celle-ci :

Maximum s. m. (de l'adj. lat *maximus*, le plus grand). Valeur la plus grande que puisse atteindre une quantité variable.

La *plus grande*, c'est bien entendu. Un théâtre peut faire cinq mille francs ; il faut pour cela que toutes ses places soient occupées. Cependant, un soir, en entassant les spectateurs les uns sur les autres, il parvient à en faire 5001. Eh bien son maximum, à partir de ce dernier soir, sera de 5001 francs. On ne peut pas dépasser le maximum ; on ne peut jamais faire *plus* que le maximum.

A la rigueur, on peut placer des spectateurs dans le trou du souffleur, debout dans les couloirs, sur les genoux des musiciens de l'orchestre ; on peut les suspendre à des trapèzes autour du lustre ; les mettre à cheval sur les girandoles ; on peut les emballer dix-huit dans une loge de trois places ; installer les petits sur les épaules des grands ; il y a mille manières enfin de mettre à profit leur enthousiasme et le désir qu'ils ont d'entrer quand même dans une salle déjà comble ; mais ce supplément de recette, en venant s'ajouter à la recette ordinaire, ne fait qu'augmenter le chiffre qui forme le maximum. On a beau s'ingénier, chercher un moyen par tous les moyens possibles, le maximum reste le maximum, et quand on parle d'avoir fait *plus* que le maximum, on dépasse le but de la réclame.

Ah ! la réclame, comme MM. les directeurs en abusent et comme, à force d'en jouer, ils vont rendre le public incrédule et méfiant.

Je raconterai un de ces soirs les nombreux petits trucs employés par les entrepreneurs de spectacle pour allécher les spectateurs : c'est toute une étude à faire. Je veux m'en tenir, pour le moment, au truc de la recette,

ıe la plupart des impresarii parisiens emploient avec ı égal bonheur.

Le plus connu est celui qui consiste à comparer les cettes de la dernière pièce jouée avec celle que l'on a ·présentée un an auparavant.

Ainsi on lisait, par exemple, il y a deux ans, dans les ɔurriers de théâtre :

« Les trente premières représentations de la *Grande ʼocotte* ont produit 142,847 francs et cinquante cenmes de recettes au théâtre des Folies-Espagnoles. ʼest 847 fr, 50 de plus que la *Petite Poularde,* qui ıt — on s'en souvient — un des plus grands succès e ce théâtre. »

Mais on lisait il y a un an :

« Les trente premières de *Feuille de Laurier* ont ɔroduit 143,282 francs et vingt-cinq centimes de re-ettes au théâtre des Folies-Espagnoles. C'est 434 fr. 75 le plus que la *Grande Cocotte,* qui fut — on s'en souient — un des plus grands succès de ce théâtre. »

Après quoi, on est tant soi peu étonné de lire cette année :

« Les trente premières de *Fleur de Cactus* ont produit 144, 391 francs de recettes au théâtre des Folies-Espagnoles. C'est 1,109 francs de plus que la *Feuille de Laurier*, qui fut — on s'en souvient un des plus grands succès de ce théâtre. »

On n'explique pas — cela va sans dire — que l'on a augmenté le prix des places ; on néglige de faire savoir que l'on a augmenté le nombre des fauteuils ; non, un succès qui se respecte doit éclipser le succès qui l'a précédé, sans quoi il cesse d'être un succès.

Si bien que dans dix ans d'ici les théâtres sont con-

damnés à faire le double des recettes actuelles ou bie à jouer devant des salles à moitié vides.

Franchement il y a là un danger que je signale MM. les directeurs. Ils ont en ce moment, tous o presque tous, atteint le *maximum* de la réclame ; qu'i ne s'avisent pas de vouloir faire *plus* que le max mum. Je crois avoir démontré que c'est impossible.

AVRIL

LES FORFAITS DE MADEMOISELLE SARAH BERNHARDT

2 avril.

Ce soir, les abonnés de la Comédie-Française ont eu le plaisir de voir Mlle Sarah Bernhardt dans le rôle d'Alcmène, d'*Amphitryon*, qu'une maladie subite l'avait empêchée de jouer lors de l'intéressante reprise de la saison dernière. La charmante comédienne ne se ménage pas. C'est vendredi dernier, seulement, que M. Perrin l'avertit du projet qu'il méditait pour aujourd'hui et, depuis ce moment, repassant son rôle, allant le répéter au théâtre et jouant *Hernani* le soir, c'est à peine si elle à eu le temps de tordre le cou à quelques colombes.

Car, il est probable que vous le savez déjà, l'aïeule si tragique de *Rome vaincue,* la vaillante et superbe Dona Sol d'*Hernani*, la touchante et séduisante Alcmène d'*Amphitryon* est, comme l'appelle une de ses bonnes amies, une vraie Néron femelle.

Mlle Sarah Bernhardt a des goûts sanguinaires, des instincts féroces, et sachant qu'on ne peut impunément couper des hommes en morceaux, elle se rattrape sur les animaux.

On ne se doute pas des passe-temps horribles ima-

ginés par cette jeune et charmante femme, d'apparence si douce et si frêle.

J'avoue, quant à moi, que je ne les aurais jamais soupçonnés sans une lettre anonyme, dans laquelle les forfaits de Mlle Sarah Bernhardt m'ont été révélés avec toutes sortes de détails épouvantables.

Rien n'est plus digne de foi qu'une lettre anonyme, et notez que celle à laquelle je fais allusion a été répandue à un grand nombre d'exemplaires et est parvenue à plusieurs de mes confrères; ce qui prouve suffisamment qu'elle n'avait pas été écrite dans le désir de nuire.

On y racontait, en termes indignés, que l'éminente sociétaire de la Comédie-Française se trouvant, l'autre jour, chez elle, dans son atelier, avec quelques amis, impatientée par les bonds d'un petit chat qui sautait sur les bahuts chargés de bibelots et se faisait les griffes sur les tapis de Smyrne, avait empoigné la pauvre petite bête par la peau du cou et l'avait jetée toute vivante dans un calorifère bourré de charbon ardent.

Je ne plaisante pas. La lettre contenant cette ridicule histoire a été envoyée partout. Aucun journal, bien entendu, ne l'a insérée; personne n'y a ajouté foi. Ceux-là mêmes qui ne connaissent pas Mlle Sarah Bernhardt se disaient qu'une femme, une artiste, était incapable d'une pareille cruauté.

Mais il se trouve toujours quelques âmes charitables qui ne demandent qu'à servir de fil conducteur à la calomnie.

On se chuchota donc la chose d'oreille en oreille, en disant :

« Vous savez, je n'y crois pas, mais enfin voilà ce que l'on raconte! »

Puis on se mit à faire des variations sur le thème du petit chat rôti vivant.

Mlle Sarah Bernhardt, racontait-on, avait empoi-

ɔnné de ses blanches mains deux singes qui avaient ɛssé de lui plaire.

Elle avait coupé la tête à un chien pour essayer de ɛ́soudre le problème de la vie après la décollation.

Quelques personnages, plus hardis, allaient jusqu'à ısinuer que le fameux squelette Lazare, que Mlle Sarah ɜernhardt possède dans sa chambre à coucher, pouvait ien être, lui aussi, l'une des victimes de la terrible ctrice.

Le joli hôtel de l'avenue de Villiers devenait une 'our de Nesle, le palais d'une Borgia, une demeure ıaudite où des trappes s'ouvraient sous les pas des nfants et où des hommes gisaient sanglants au fond es noires oubliettes.

La police? Elle le sait, dit-on comme dans la *Muette* e Pothey, mais elle ne peut rien faire. Nous manuons de comédiennes; quand par bonheur on en ouve une, mieux vaut fermer les yeux sur les faiblesses de sa vie privée.

Eh bien! franchement, il est temps d'arrêter en si eau chemin les calomniateurs et les crédules, ceux ui ont inventé cette jolie fable et ceux qui la propaent. Mlle Sarah Bernhardt a des ennemis et des jaloux, ɛla se conçoit; je la crois femme à s'en consoler. Mais engage vivement ces personnages, s'ils veulent que ɛurs lettres anonymes servent à quelque chose, s'ils e tiennent pas à faire une dépense inutile de timbresoste, à trouver des histoires plus vraisemblables.

Admettez-vous un seul instant, qu'une personne ui aime les animaux puisse s'amuser à brûler des hats, à décapiter des chiens et à empoisonner des inges?

Non.

Croyez-vous qu'une personne qui n'aime pas les nimaux recherche leur société?

Non.

Quand on possède dans sa maison six chiens, u perroquet, trois chats et des oiseaux, aime-t-on l animaux?

Oui.

Tel est le cas de Mlle Sarah Bernhardt.

J'ai fait l'inventaire de sa ménagerie; j'ai pris d renseignements sur ses bêtes; et — pour confondre jamais les calomniateurs, — je vous présente :

DOUSCHKA. Lévrier russe, femelle. A figuré dans l *Danicheff*. Représentée sur le portrait de l'actrice, p Clairin. Caractère un peu aigri. Regrette peut-êt ses succès dramatiques.

PRIM. Lévrier russe, mâle noir. Fils de Douschka du chien que le général Prim donna à Henri R gnault. Vif, malin, malgré sa qualité de lévrier. A de dix-huit mois. Déjà grand, mais grandira enco car il est Espagnol, quoique lévrier russe.

MIRZA. Caniche blanche, quatre ans. Ne qui jamais sa maîtresse. L'accompagne même au théât Va jusqu'à apprendre ses rôles.

LION. Dogue de Bordeaux, offert par M. Raph Bischoffsheim. Splendide chien de garde, tout à f digne du nom qu'il porte. Pas commode la nuit, m bon garçon au soleil.

OTHELLO. Petit terrier anglais, noir. Sa couleur sa nationalité lui ont valu le nom du héros de Shak peare. Affecte des allures romantiques.

LAZARETTE. Levrette gris-fer, aussi maigre que squelette Lazare. C'est pourquoi on l'a appelée Laz rette.

BIZI-BOUZOU. Perroquet, ara, rouge, bleu et ve Parle une langue que personne ne comprend, p même lui.

KICKETT. Chatte blanche. Sans histoire.

MICHETTE. Autre chatte blanche. Egalement sa histoire.

Sans nom. Chat de gouttière, gris fer. Est entré, un ur, à l'hôtel, s'y est installé et, s'y trouvant bien, y a u domicile, — ce qui lui permettra de voter, le jour ı les chats auront leur suffrage universel.

Une famille de poissons rouges. Dans le bassin de cour. Heureux... comme des poissons rouges dans eau.

Ce n'est pas tout. Mlle Sarah Bernhardt a aussi des ıites. Mais dame! celles-là, toutes les fois qu'elle en encontre sur les étoffes précieuses de son atelier, sur es tentures en damas noir de sa chambre, elle les crase impitoyablement. Ces exécutions sommaires euvent-elles lui être imputées à crime? Je soumets le as à la Société protectrice des animaux.

LE CABINET PIPERLIN.

4 avril.

M. Montrouge a la bonne fortune de ne pas nous onvoquer trop souvent. Grâce à ses auteurs assermentés, il n'a joué depuis qu'il préside aux destinées lu sous-sol dramatique de la rue Scribe, que des pièces qui ont fourni une honorable carrière. Son vaudeville le cet hiver, *le Coucou*, a gaillardement doublé le cap le la centième, ce qui ne semblait possible à l'Athénée que pour les Revues de fin d'année.

Ce soir encore, ce n'est qu'après les trois mois passés sur l'affiche par les *Boniments de l'année* que l'Athénée change son spectacle, et, comme le directeur de ce coquet théâtre tient à ses habitudes, surtout lorsqu'elles sont bonnes, il est présumable que le *Cabinet Piperlin* nous fera, lui aussi, quelques loisirs pendant la durée d'un nouveau bail de cent représentations.

Je n'ai pas que des compliments à faire, et je cr devoir signaler à M. Montrouge la désignation quelc peu prétentieuse de comédie bouffe qu'il donne à nouvelle pièce. Est-ce que, suivant le déplora exemple des compositeurs auxquels la qualificati d'opérette ne semble pas digne de leurs partitions, auteurs de pièces de genre commenceraient à dédaign le titre de vaudeville dont se contentaient les nomn Scribe, Bayard, Désaugiers, Dumersan, Duvert, La sanne et tant d'autres ?

Même remarque, à plus forte raison, pour le lev de rideau, *les Filles du Doge*, que l'affiche quali pompeusement d'opéra-comique.

Il est vrai que les interprètes de cet ouvrage c chanté faux consciencieusement, comme s'ils appar naient à un théâtre de musique subventionné, ma cet ensemble de couacs même ne justifie pas l'étique d'opéra-comique donnée à cette marchandise passab ment frelatée.

Comme le troisième tableau de la *Cigale*, celui second acte du *Cabinet Piperlin* représente un atel de peintre. Naturellement on y voit des toiles de to les genres.

Ce décor, habilement brossé, est de M. Menessie dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à propos d'u toile très-remarquée dans la *Sixième partie du mond* pièce dramatico-scientifique donnée à Cluny, il y quelques mois.

Mais tout dans ce tableau n'est pas de M. Menessie Les accessoires, les toiles de chevalet sont l'œuvre d artistes de la troupe, ce qui confirme ce que j'ai racon précédemment à propos des aptitudes extrêmement v riées que doivent réunir les pensionnaires de l'Athéné

Le directeur, fidèle à son principe d'utiliser tous l talents, a mis à contribution la palette lumineuse M. Lacombe, qui possède comme paysagiste, un

taine patte. M. Montrouge, donnant le bon exem-
, broyant les couleurs à ses moments perdus, a brossé
e marine pour l'atelier du peintre Allart, qui a lui-
ème esquissé l'empereur romain auquel il travaille
. lever du rideau de l'acte.

Seul, M. Duhamel, complétement oblitéré en ma-
ère de beaux-arts, n'avait rien fait pour ce petit musée.
n a tiré un parti relatif de sa bonne volonté en lui
isant donner une couche d'ocre jaune aux châssis
our simuler *approximativement* l'or des cadres.

M. Montrouge eut moins de succès auprès des au-
urs lorsqu'il leur demanda de prendre leur part de
tte besogne de rapin. MM. Hippolyte Raymond et
urani refusèrent énergiquement de s'armer de la
rosse et de la palette au détriment d'un inoffensif
rré de toile.

A joindre à la nomenclature des effets dramatiques
us audieu Hasard.

Les auteurs du *Cabinet Piperlin* avaient besoin
'un signal destiné à faire venir un mari.

Un jour qu'ils cherchaient ensemble un moyen aussi
riginal que possible, un roulement de tambour for-
nidable retentit dans l'appartement voisin.

— Le tambour ! s'écria Raymond stupéfait.

— C'est chez mon voisin, le peintre Aimé Perret,
— répondit tranquillement Burani, — il m'avertit de
ette façon que Judic, dont il fait le portrait pour le
rochain salon, vient d'arriver chez lui. Ce roulement
eut dire : « Venez causer un peu théâtre pour dis-
raire une jolie poseuse. »

Raymond n'en écoute pas davantage... Avec sa pé-
ulance habituelle, il court au bureau et griffonne
uelques mots à la hâte sur son scénario.

Le signal était trouvé.

LE FEUILLETON DE LA NOUVELLE ECOLE.

5 avril.

— Avez-vous lu, me demandait-on ce soir dans l coulisses des Variétés, le dernier feuilleton de Sarce
— Ma foi, non. Est-ce qu'on y dit du mal de vou
— Ce n'est pas cela. Il s'agit du compte rendu d *Misérables*. Le public ayant accueilli par des mu mures la fastidieuse complainte de Fantine, com plainte aujourd'hui coupée, voici comment s'expri le critique théâtral du *Temps* :

« C'est Mlle Jane Essler qui a *écoppé*. »

— Eh bien, quoi, cela vous étonne, mais M. Sarce dans presque tous ses feuilletons, cite avec compl sance une ou deux expressions empruntées à l'arg des coulisses. Ce sont des citations, soigneuseme soulignées, et voilà tout.

M. Francisque Sarcey est un écrivain qui ne rec devant aucune hardiesse, un innovateur qui per sans doute que la critique élevée a fait son temps que le moment est venu d'inaugurer la critique ré liste, la critique à la portée de tous, le feuilleton éc en argot. Est-il bien utile de consacrer, au prem mélodrame venu, une de ces belles pages comme Ga tier aimait à en ciseler, un de ces feuilletons étinc lants comme Paul de Saint-Victor en fait encor Est-il vraiment besoin de se donner tant de mal?

Non. La familiarité du style est une bonne cho et, puisqu'elle a réussi jusqu'à ce jour au feuilleto niste du *Temps*, il n'y a vraiment pas de raison po qu'il ne continue pas à l'employer.

Je me demande même pourquoi nous ne lirions pa avant peu, des feuilletons de Sarcey complèteme écrits en argot des coulisses ou d'ailleurs.

Quelle joie pour le farouche critique s'il avait p

ıployer plus complétement ce joli langage, à propos Balsamo, par exemple, comédie pour laquelle il a t preuve de tant de parti pris.

Et comme le public eût été charmé de lire un mpte-rendu libellé dans les termes délicieux que ›ici :

« Enfin, ça y est. Après nous avoir fait tirer la lanıe pour *Balsamo,* M. Duquesnel a fini par accouıer de son ours.

« On sait que depuis longtemps, tous les copins du recteur de l'Odéon ne cessent de faire un boucan à ·ut casser autour de cette grande machine. Quand .nsanité des pièces nouvelles nous faisait faire un ɜz, il se trouvait quelqu'un pour nous dire :

« — Oui, tout ça, c'est de la rude camelotte... mais ɔus verrez *Balsamo,* ça sera rien bath !

« Et autres rubriques du même tonneau.

« Et la réclame, en a-t-on assez pincé !

« Nous avons tous lu, dans ces canards impurs que : n'ouvre jamais, des articles où l'on cherchait à épa:r les populations en décrivant les décors pommés ou ıême les frusques huppées auxquels quarante prolé-ıires turbinaient jour et nuit.

« Un tas de blagues, quoi !

« Malgré toute cette mousse, *Balsamo* n'a rien assé.

« Voyons un peu ce que la nouvelle pièce a dans le entre.

« On nous montre d'abord un petit sournois qui arive toujours en sondeur sous le fallacieux prétexte ɩu'il en tient pour une bégueule de la haute qui ne e gobe pas et sur laquelle veille son benêt de frère, qui ırrive toujours à la façon des carabiniers de mon ami)ffenbach; puis une vieille galette de gentilhomme lans la dêche, auquel ce vieux roublard de Richelieu

propose d'acheter sa fille pour le roi, que la Du Ba ne sait plus faire rigoler comme il faut et qui s'emb à trois francs l'heure; une drôlesse de servante qui demande qu'à faire toutes sortes de gredineries, pou que ça lui fourre du poignon dans la profonde. N voyons aussi Marie-Antoinette qui s'évanouit en ap cevant une carafe qui pique un fard, la Du Barry dégoise un tas d'indécences et enfin Balsamo, un ch latan, un sauteur qui se ballade à travers l'action s qu'on sache ni pourquoi ni comment. Celui-là, com monteur de coups, enfonce encore M. Duquesnel fabrique de l'or et du poil à gratter, dit la bonne av ture, repasse les ciseaux, les canifs et les lames de soir, tond les chiens, coupe les chats, prépare le trio phe des immortels principes de 89 et magnétise somnambules extra-lucides.

« Quelle jolie société !... Sont-ils assez intéressan tous ces pignoufs !

« C'est tout au plus s'il y a une scène qui m' botté, celle où Andrée, que Balsamo vient de fa pioncer magnétiquement, raconte la fumisterie d elle a écoppé.

« Un breuvage l'avait engourdie, cependant e voyait ce qui se manigançait autour d'elle : Le vient d'abord, mais la voyant pâle, il la croit mach bée et s'esbigne; au roi succède Gilbert, le lar amoureux; celui-là, loin de se carapatter, profite l'occasion pour... satisfaire son béguin. Naturelleme Andrée ne veut fournir aucun détail sur cette ma vaise plaisanterie et se fait réveiller par Balsamo.

« Eh bien, à part cette scène qui est émouvan pour de vrai, le public se fouille sur toute la ligne.

« On me dira : et les décors ?... et les pelures copié sur des tableaux du temps ?... et la galerie des glaces? et la présentation?... et le coup de chahut de la pla

uis XV ?... et les diamants de Mlle Léonide Leblanc?
« Ma réponse sera facile :
« — C'est pas tout ça!... Sommes-nous à la Gaîté
au Châtelet?... Est-ce que M. Duquesnel va long-
nps nous la faire à la féerie? — Vous me dites que
le Léonide Leblanc porte 700,000 francs de bou-
ons de carafe à l'acte de la présentation, qu'est-ce
e cela prouve? que c'est une personne calée, qui a
belles connaissances, voilà tout! et puis je préfère
toc, moi!
« Oui ou non, M. Duquesnel a-t-il une subvention
ur la flanquer par les fenêtres?
« Quant à moi, si j'étais le ministre de l'Instruction
blique et des Beaux-Arts, je n'irais pas par quatre
emins avec le directeur de l'Odéon, et je te lui flan-
erais une lettre à cheval pour lui demander compte
la façon dont il emploie la braise du gouverne-
ent. »

Au besoin, M. Sarcey, s'il adoptait ce système de
utale franchise littéraire, pourrait cultiver ses excel-
ntes dispositions naturelles en relisant *l'Assommoir*
son confrère en critique théâtrale, M. Emile Zola.

LES FOURCHAMBAULT

7 avril.

Le téléphone et le phonographe, si l'on avait pu en
staller dans la salle du Théâtre-Français pendant les
rnières répétitions de la pièce d'Emile Augier, au-
ient pu rendre de grands services à ceux qui tenaient
savoir, à l'avance, de quoi il était question dans la

nouvelle comédie de l'illustre auteur du *Maria d'Olympe*.

Les précautions les plus minutieuses ont été pri: pour éloigner toute oreille indiscrète des répétitioı Généralement ces précautions sont bien inutiles : oı beau donner des répétitions générales à huis-clc mettre les journalistes en quarantaine, consigner à porte les amis les plus intimes, le soir de la premi on est toujours sûr de rencontrer quelqu'un qui vc glisse à l'oreille :

— Vous savez... c'est mauvais!

Ou :

— Vous allez passer une bonne soirée, c'est moi c vous le dis!

Ce quelqu'un complète naturellement son avis ı des renseignements plus précis; il vous cite des scèı entières, des mots; souligne les faiblesses de telle tuation et fait ressortir les beautés de telle autre. Br il se trouve qu'avant le lever du rideau tout le mor est plus ou moins fixé sur ce qui va se passer.

Mais ce soir il n'en a pas été ainsi.

A ceux qui demandaient :

— Qu'est-ce que c'est que les *Fourchambault ?*

On répondait :

— Ce sont les *Fourchambault !*

Et voilà tout.

Aussi la curiosité était-elle très-vivement excit L'affiche annonçait que l'on commencerait à h heures; à huit heures et quart, toutes les places — presque toutes — étaient occupées. Par extraordinai et, pour cette fois seulement, il n'y a pas eu de ret dataires. Inutile d'ajouter que la salle avait l'asp brillant et solennel des premières à sensation. La pc tique et l'Académie, le gouvernement, la haute finaı et même le monde des petits théâtres y avaient ı représentants nombreux. Pendant les entr'actes,

oyer et dans les couloirs, la circulation était à peu ɔrès impossible.

Au sortir de cette représentation, une des plus ·mouvantes à laquelle nous ayons assisté depuis long-emps, le rôle du chroniqueur frivole est extrêmement ifficile. Quand on a la tête encore toute pleine des ›elles choses que l'on vient d'entendre, quand on tres-aille encore au souvenir des scènes magnifiques que 'on a vues se dérouler, il est bien pénible d'avoir à onstater que la seconde toilette de Mlle Reichemberg st d'un goût charmant et que Mlle Croizette a paru ›ien grosse, bien grosse.

Cependant, comme aucun détail ne saurait être in-ifférent, quand il s'agit d'une œuvre qui sera le grand vénement de l'année théâtrale, je m'empresse de trans-rire tout ce que mon carnet contient de notes.

Cette première, tant attendue, aurait dû avoir lieu epuis longtemps. Déjà, lorsque passa *Hernani*, la co-ıédie d'Augier était absolument prête. Le succès ersistant du drame de Victor Hugo prolongea l'at-:nte.

Plus tard, la mort de Mme Guyon occasionna un ouveau retard; Mlle Agar fut immédiatement enga-ée pour reprendre le rôle de Mme Bernard, mais on ut recommencer les répétitions avec elle.

Du reste, toute cette période d'ajournements succes-fs fut loin d'être inactive. L'auteur et ses interprètes ı profitèrent avec ardeur.

Emile Augier, plus difficile à satisfaire que le public ême, se livra à un travail incessant pour augmenter ıcore les éléments de succès, retouchant, perfection-ınt, cherchant de nouveaux mots et de nouveaux fets. Jusqu'au dernier moment, cet excès de cons-ence littéraire se manifesta chez le grand écrivain amatique et motiva même un nouveau retard de ıinze jours dans l'apparition de son œuvre.

Selon leur habitude, les éminents comédiens de la rue Richelieu ne se sont pas montrés moins soigneux moins scrupuleux que l'auteur, ce qui prouve que dé cidément, au théâtre, la confiance en soi est en raiso inverse du talent. Certes, le public s'imaginerait diffi cilement tout ce que représente de zèle, de dévoue ment, de recherches patientes et d'études laborieuses pour de tels artistes, l'interprétation d'une comédi comme les *Fourchambault*.

Got et Coquelin surtout se sont livrés à un trava acharné. Abordant l'un et l'autre un rôle qui n'est pa absolument de leur emploi, ils se sont tellement iden tifiés avec leurs personnages, il les ont si sincèremen vécus que depuis longtemps déjà ils en étaient arrivé à faire abstraction de leur propre individualité. Ains lorsque Coquelin était rencontré ces jours-ci par u ami quelconque, celui-ci l'appelait en vain par so nom; il fallait le nommer Fourchambault pour qu se retournât.

Les deux artistes ont surtout pioché en commun grande scène du cinquième acte, qu'on baptisait dé à la sortie de *scène des deux hommes*, nom sous lequ elle est sans doute appelée à rester non moins célèb que la fameuse scène des *trois hommes*, de *Dora*.

Non contents de fouiller la situation de cette gran scène et d'en disséquer le dialogue pour réaliser le idéal, Got et Coquelin y songeaient encore, chacun son côté, en dehors des répétitions. Souvent l'un l'autre trouvait même un effet pour son partenaire et lui indiquait spontanément.

— J'ai pensé hier soir à telle chose pour vous, dis Got, en expliquant son idée à Coquelin.

— Bravo! ripostait celui-ci; de mon côté, j'ai à vo soumettre une modification que vous feriez peut-ê bien d'adopter.

Et tout cela sans la moindre arrière-pensée de jalousie ou de susceptibilité.

Entre artistes de cette valeur. Il n'y a pas place pour les considérations mesquines d'une vaine rivalité.

L'émulation leur suffit.

On sait que, dans un rôle de mère destiné à Mme Guyon, Mlle Agar faisait sa seconde rentrée au Théâtre-Français.

Il y a, dans la vie de Mlle Agar, un fait qu'on a mal raconté et qui, à plusieurs reprises, a failli entraver sa carrière artistique. Lors des jours sinistres de la Commune, Mlle Agar était à Paris avec la plupart de ses camarades de la Comédie. Un soir, sous prétexte de charité, les sanglants gredins du gouvernement révolutionnaire eurent la fantaisie d'organiser un concert aux Tuileries. Ils firent demander à M. Edouard Thierry, alors administrateur général, de leur prêter le concours de quelques-uns de ses pensionnaires. M. Thierry pria Mlle Agar de se dévouer. Il s'agissait de sauver le théâtre. Elle accepta. Lorsqu'elle se trouva au milieu de la foule ignoble qui envahissait le palais, son courage fut mis à une rude épreuve : on lui demanda de dire la *Marseillaise*. Elle refusa. Or, ce que l'on ne sait pas, ce que le public n'a jamais su, je crois, c'est que — peu de jours après ce refus — Mlle Agar, suspecte, dénoncée à la préfecture de police par des lettres anonymes, fut emprisonnée et qu'elle n'a dû la vie qu'au dévouement d'un gardien qui laissa son cachot ouvert le jour de l'entrée des troupes à Paris.

Mlle Agar a eu l'abnégation, ce soir, de porter des cheveux blancs. Mais il lui a été moins facile d'atténuer l'éclat de ses yeux qui démentait peut-être un peu l'âge qu'elle voulait paraître.

Les décors des *Fourchambault* n'auront pas d'histoire. Ils sont ce qu'ils doivent être pour une comédie dont l'action ne se passe que dans des intérieurs bour-

geois : d'un agencement parfait, mais d'une grande simplicité.

Cependant, M. Perrin trouve toujours un prétexte ingénieux pour donner carrière à ses goûts d'artiste. Cette fois, ne pouvant rien offrir aux yeux dans ses décors mêmes, il a du moins profité des fenêtres pour faire exécuter de très-jolies toiles de fond qui nous montrent le Havre de près, de loin et sous toutes les faces. Par ces fenêtres on a successivement une vue du Havre à vol d'oiseau, prise de la côte d'Ingouville, un aspect du petit bassin et un autre du grand, pris d'un hôtel du Havre, avec sa forêt de mâts et son large quai formant la place du théâtre.

Tous les Havrais du Havre viendront voir cela.

Dans les coulisses, chacun était rayonnant. M. Delaunay, qui a décidément la bonne fortune d'être toujours semainier dans ces grandes occasions, questionnait avidement tous les visiteurs des entr'actes sur les impressions de la salle. M. Augier, qui a passé sa soirée dans le théâtre, se dérobait modestement et de son mieux aux compliments que chacun s'empressait de lui apporter. Cependant il a dû, à la fin du spectacle, subir la douce violence de ses interprètes qui l'ont félicité chaleureusement, ce dont il les a remerciés en leur rendant la pareille avec une émotion éloquente.

On a remarqué que Got, littéralement acclamé au moment où il se présentait pour nommer l'auteur, en avait paru touché jusqu'aux larmes. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, lié par une ancienne et constante amitié à l'éminent académicien, il était encore plus ému et plus heureux du triomphe de la pièce que de son grand succès personnel.

A ce sujet, signalons une innovation dans la façon de faire cette annonce. M. Got, qui a décidément la spécialité des innovations en pareil cas, s'est exprimé ainsi :

« Messieurs, la pièce que la *Comédie-Française* eu l'honneur de représenter devant vous est de 1. Emile Augier. »

Il y a, dans cette nouvelle forme, une expression ·ès-heureuse qui fait rejaillir sur les artistes, sociéaires et pensionnaires sans exception, les honneurs de ı soirée et les rend tous solidaires du succès.

Cette formule collective ne pouvait être mieux naugurée qu'à l'occasion d'une première qui restera une des plus belles de la Maison de Molière.

LA BRÉSILIENNE.

8 avril.

Lorsque M. Paul Meurice vint proposer aux direcəurs de la Porte-Saint-Martin de jouer, pour la preıière fois à Paris, le drame tiré des *Misérables* de 'ictor Hugo, ces messieurs, pleins de confiance dans ɜ nom rayonnant du grand poète, acceptèrent avec nthousiasme.

L'affaire fut conclue sans hésitation, et déjà IM. Ritt et Larochelle allaient remercier M. Meuice, lorsque ce dernier, tirant de sa poche un voluıineux rouleau de papier, tint à peu près ce langage :

— Attendez. Je ne veux pas seulement vous procuɛr une bonne affaire, je vous en apporte deux. Outre ɜs *Misérables* pour la Porte-Saint-Martin, voici un rame inédit pour l'Ambigu.

— Comment, s'écrièrent avec joie MM. Ritt et Laochelle, Victor Hugo a consenti à écrire un drame nédit pour la scène de l'Ambigu ! Mais c'est la forune !

— La pièce n'est pas de Victor Hugo.

— Ah! et quel en est l'auteur?

— Moi, fit modestement M. Meurice.

Les directeurs de la Porte-Saint-Martin devinren horriblement pâles, mais trop polis pour laisser voi leur désillusion, ils prirent en tremblant le manuscri que leur tendait M. Paul Meurice.

Et voilà à peu près comment *la Brésilienne* fu reçue et mise en répétition à l'Ambigu.

Les répétitions du nouveau drame ont été lentes e pénibles.

De tous les auteurs dramatiques, M. Paul Meuric est assurément celui qui abuse le plus des *béquets*. (O entend par ce mot les changements, les amplification qu'un auteur fait à son manuscrit.)

Plus les répétitions avançaient, plus le nombre de *béquets* se multipliait. Chaque jour, au début de l répétition, M. Meurice distribuait des *béquets*; deux heures, nouveaux *béquets*; à quatre heure autres *béquets*.

Les artistes l'appelaient Paul Béquet, le citoyen B quet, l'Homme-Béquet.

Ces malheureux ne savaient plus où donner de tête. Mlle Fargueil, Mlle Lody, M. Villeray, M. Cl ment Just, à force de voir modifier ou amplifier leu rôles, finissaient par ne plus s'y reconnaître du tou Dès que M. Meurice apparaissait, tous se mettaie à trembler, redoutant une nouvelle distribution.

Le souffleur de l'Ambigu a failli en faire une mal die. Hier soir encore, les directeurs de la Porte-Sain Martin ignoraient si *la Brésilienne* pourrait pass aujourd'hui. En effet, à cinq heures du soir, M. Meu rice les avait menacés d'un nouvel envoi de béque qui fort heureusement n'est pas arrivé.

Il faut rendre cette justice aux directeurs de l'Am bigu, c'est qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu pour assur à « l'œuvre » de M. Paul Meurice un sort brillan

s ont engagé tout exprès MM. Villeray et Clément ıst, Mlle Fargueil, qui a déjà remporté à l'Ambigu ı succès dont on se souvient encore, et la mignonne ille Lody, pensionnaire de l'Odéon, à laquelle *Balımo* fait des loisirs.

Mlle Fargueil, pour faire honneur à son rôle, s'est vrée à une grande dépense de toilettes. Ses robes de irées et de fêtes nocturnes ont dû lui coûter un bon rix. Il me semble seulement que la célèbre artiste buse un peu des robes à queue. Le public des hautes gions de l'Ambigu n'a pu s'empêcher de manifester on étonnement toutes les fois que, par un de ces ouvements tournants dont elle a le secret, Mlle Farueil faisait décrire un demi-cercle à sa traîne. Je suis ersuadé que, dans toute la pièce, c'est là surtout ce ui a frappé les spectateurs des galeries supérieures.

M. Deshayes a eu un joli succès d'entrée. Personne ie l'a reconnu. Il lui a suffi pour se transformer totaement de se mettre une paire de favoris blonds du neilleur effet. Grâce à ces favoris, M. Deshayes — qui oue le rôle d'un jeune docteur célèbre — avait bien éellement l'air d'un médecin. C'était à lui demander ıne consultation!

M. Victor Hugo assistait à la représentation — dans ıne loge de face.

Comme il a dû souffrir!

ALMA L'INCANTATRICE.

9 avril.

M. Escudier est dans une bonne voie. Il a compris que le répertoire du Théâtre-Italien, si riche qu'il fût, commençait à s'user un peu, et que les habitués

les plus résignés s'en lassaient à la fin. Aussi, apr nous avoir donné dans le courant de la saison u opéra inédit d'un compositeur non moins inédit, a-il offert, aux dilettanti parisiens, quelque chose d plus corsé encore : un ouvrage entièrement nouvea de l'auteur de *Martha*.

La partition nouvelle a son histoire : histoire asse piquante, ma foi.

Le directeur des Italiens avait eu l'idée de deman der à M. de Flotow un opéra pour l'Albani. M. d Flotow avait promis. Il s'était mis à l'œuvre. Quan il vint à Paris, il y a deux ou trois mois, il remit M. Escudier un ouvrage de M. Lauzières de Thé mines, le savant critique musical de *la Patrie*, u opéra en trois actes et quatre tableaux. Les trois pre miers actes étaient complétement terminés, le qua trième tableau seul manquait.

— Eh quoi ! s'écria M. Escudier, je compte su vous, et vous me laissez dans l'embarras. Vous n'ave pas fini, vous avez encore tout un tableau à faire, ja mais nous ne serons prêts à temps !

— Mon Dieu ! lui répondit M. de Flotow, qui res semble à M. Escudier comme le Groënland aux Tro piques, si vous avez peur d'un retard, je puis vous of frir une autre partition, toute faite, celle-là. Le livre est de Saint-Georges ; le titre : *Alma l'Incantatrice.*

— Un livret français ! Vous n'y pensez pas ! Est-c que nous aurons le temps de traduire ?

Alors, M. Lauzières de Thémines, qui assistait la conversation, prit la parole et s'engagea formelle ment à adapter en peu de jours le texte de Saint Georges à la scène italienne.

Mais quand il commença son travail, il vit, no sans terreur, que ce texte était fort incomplet. Ainsi partout où il fallait deux couplets, Saint-Georges n'e

ait fait qu'un seul. La mort ne lui avait pas laissé temps d'achever sa besogne. Ce qui avait suffit au usicien était insuffisant pour l'exécution de l'œuvre. fallait donc non-seulement traduire, mais créer. . Lauzières se dit qu'un bon traducteur doit souf-r et se taire « sans murmurer, » et — c'est le cas de dire — il mit les morceaux doubles.

Seulement — c'est ici que commence le côté amu-nt de l'histoire — quand l'opéra fut traduit, livré, , mis en répétition, Mlle Sanz d'abord, Mlle Albani suite, s'en furent trouver l'auteur et lui deman-rent de corser un peu leurs rôles.

— Je voudrais un boléro de plus? lui dit la Sanz.

— Bien, mon enfant.

— Si vous vouliez m'ajouter un air? lui dit l'Al-ıni.

— Oui, mon enfant.

Puis ce fut le tour des changements. M. de Flo-w, avec une placidité sans pareille, consentit à tout que ses interprètes semblaient désirer. Enfin, un au jour, M. Escudier lui-même prit le compositeur part.

— Mon Dieu, lui dit-il, elle est charmante votre ırtition, et cependant... il y manque quelque chose.

— Quoi donc?

— Un duo pour la soprano et le ténor... un duo amour. Un opéra italien sans duo d'amour, ce n'est us un opéra italien!

— Vous avez raison! répondit de Flotow.

Et il composa son duo d'amour.

Bref, il fit plus de musique pour cet opéra complé-ment achevé qu'il ne lui en restait à faire pour le ıatrième tableau de l'opéra de M. de Lauzières.

Malgré tout on est parvenu à donner la première *Alma* à l'époque fixée, de façon à profiter des der-

nières représentations de l'Albani avant son dép
pour Londres.

Il est vrai que, pour cela, M. de Flotow, pend
toute la durée des répétitions, est arrivé au théâtr
huit heures du matin, aidant lui-même à copier
musique, collant des bandes sur les mesures q
voulait supprimer, tellement à sa besogne qu'il se p
sait de manger. Son déjeuner se composait généra
ment de pain trempé dans du café noir. Les rép
tions commençaient le matin et continuaient le s
quand on ne jouait pas. Grâce à l'exemple du maëst
tout le monde déployait un zèle extraordinaire.
mais études n'ont été menées plus rondement. Il f
ajouter, à la gloire de M. de Flotow, que jamais aussi
ne vit, dans un théâtre, compositeur plus accom
dant, plus doux, plus bienveillant.

On me raconte qu'à l'une des dernières répétitio
M. Escudier s'était montré mécontent de la façon d
un morceau avait été compris par les artistes.

— Je trouve que cela ne va pas! dit-il à M. de F
tow.

— Moi aussi! répondit celui-ci.

— Mais alors... pourquoi ne leur en faites-vous
l'observation?

— Oh! cela leur ferait tant de peine!

Les décors d'*Alma* sont jolis, gais, lumineux;
costumes — ceux des artistes surtout — sont d'
richesse souvent exagérée.

Que Mlle Sanz, la cabaretière de Lisbonne, n
montre, pour le plus grand plaisir des yeux, de ric
étoffes coquettement relevées sur sa jambe fine, pa
encore. J'ai connu des cabaretières qui avaient
écus.

Mais Mlle Albani, l'incantatrice, une bohémier
sans sou ni maille, une pauvresse qui court les gra

iemins, n'a-t-elle pas tort de porter des soies lamées or à quarante-huit francs le mètre? C'est affaire de onvention, me direz-vous. Soit. Mais la convention a s limites, et j'ai regretté, quant à moi, cet excès de ixe qui a trop laissé percer la cantatrice sous l'incan-:trice.

LE PREMIER ÉTRANGER.

10 avril.

Je l'ai vu tout à l'heure, à *Niniche*, fauteuil d'or-:hestre nº 92. C'est un homme ordinaire, ni grand ni petit, ni mince ni gros, ni jeune ni vieux; un nez sans :onséquence, la bouche moyenne, les cheveux d'une nuance indécise. On lui a entendu dire, comme il montait l'escalier des Variétés, en assez bon français, mais avec un fort accent, qu'il venait à Paris pour l'Exposition. La nouvelle s'est aussitôt répandue, l'homme a été aussitôt signalé.

On en voit tous les jours, des étrangers, aux Variétés comme dans les autres théâtres de Paris, mais en fait d'étrangers venus pour l'Exposition, c'est le premier. Aussi a-t-il été accueilli avec joie, comme on accueille la première feuille verte après un hiver rigoureux, le premier rayon de soleil après un mois de pluie. Pensez donc que ce premier étranger est l'avant-coureur de tous ceux que l'on attend par centaines de mille. Il annonce la pluie d'or qui doit enrichir les Parisiens en général et les directeurs de théâtre en particulier — absolument comme la première hirondelle annonce le printemps.

On l'a donc, pendant toute la soirée et sans qu'il

s'en doutât, entouré de mille soins; on a eu pour l mille attentions délicates.

M. Chavannes lui-même l'a conduit à sa place;

Les ouvreurs, après avoir pendu son pardessus da un coin, de façon à pouvoir le lui rendre à sa pr mière réquisition, ont préalablement épousseté le fa teuil sur lequel il allait s'asseoir;

Il est arrivé à ce fauteuil sans avoir eu à bouscul personne, tous les spectateurs s'effaçant sur son pa sage avec un empressement touchant;

Comme — avant le lever de rideau — sa lorgnet s'est égarée du côté d'une baignoire occupée par d demoiselles, il a vu non sans surprise ces demoisell lui envoyer des baisers;

Une fois le rideau levé, Judic n'a paru jouer qu pour lui; pour lui tous ses sourires, ses clignemen d'yeux les plus provoquants, les câlineries les plu douces de sa voix;

De temps en temps, un employé du théâtre, dissi mulé derrière son fauteuil, faisait mouvoir un peti ventilateur de poche, l'empêchant ainsi de souffrir d la chaleur;

Pendant l'entr'acte, M. Bertrand, en habit noir e cravate blanche, est venu à lui et, après les saluts d'u sage, l'a invité à passer dans les coulisses;

Dans les coulisses, une collation était servie; colla tion bien simple : des sorbets, du champagne frappé quelques gâteaux et d'excellents cigares;

M. Bertrand lui a tour à tour présenté ses principau pensionnaires;

Comme il manifestait le désir d'entendre le duo d la *Belle Hélène* par Dupuis et Judic, ces excellents artistes se sont empressés de le lui chanter — dans le cabinet directorial, — M. Marius Boullard tenant le piano;

L'étranger ayant fait comprendre qu'il était né à Copenhague, Aline Duval, à son exclamation du second

:te : « Les Polonais sont mes meilleurs clients ! » a
outé : « Après lès Danois ! »

Comme on était parvenu à savoir également qu'il
mait à se coucher à minuit moins vingt, on s'est ar-
ıngé de façon à terminer le spectacle un quart d'heure
lus tôt que d'habitude ;

A la sortie, des paravents habilement disposés le
ırantissaient contre les courants d'air ;

Un coupé capitonné, que M. Bertrand avait fait ve-
ir à la hâte de chez un loueur voisin, l'attendait à la
orte ;

L'étranger y est monté, pendant que trois employés
u théâtre lui tenaient des parapluies ;

Quand il est arrivé au Grand-Hôtel, le cocher a re-
ısé d'accepter un pourboire ;

Ce qui fait que demain — si l'étranger prend des
ıotes — il écrira sur son carnet :

« Rien de plus confortable, de plus charmant que les
héâtres de Paris. On y fait aux étrangers un accueil
ıagnifique. Les contrôleurs sont pleins de courtoisie,
es ouvreurs pleins de prévenance ; pas de poussière sur
es fauteuils ; on ne souffre jamais de la chaleur. En
evanche, rien à craindre des courants d'air et la certi-
ude de trouver, les soirs de pluie, des voitures com-
nodes et rapides conduites par des cochers qui sont
les gens du meilleur monde. »

Si telles sont les impressions du premier étranger
'attends avec curiosité celles du dernier.

LE TRIOMPHE DE LA PAIX.

17 avril.

En donnant sa première audition en habit noir un Jeudi-Saint, le nouveau directeur du nouveau Théâtre lyrique semble confesser que ces sortes de solennité n'auront jamais rien de folâtre.

Ces auditions sont imposées à M. Escudier par son cahier des charges : il s'exécute et voilà tout.

Du moins cherche-t-il autant que possible, à n nous faire entendre que des œuvres d'hommes de talent tels que les auteurs du *Triomphe de la Paix* Mes lecteurs connaissent M. Parodi, le poète tragique de *Rome vaincue;* c'est sur ses strophes éloquentes e émues que M. Samuel David a composé son ode-symphonie. Ce jeune compositeur, assez apprécié dans l monde des musiciens, n'a eu jusqu'à présent que rare ment l'occasion de se faire jouer au théâtre. On comprend qu'il ait saisi avec empressement la perche d l'audition en habit noir.

Il n'y en avait pas que sur la scène, des habit noirs.

Dans la salle, on avait scrupuleusement tenu compt de l'avis du coupon de service :

« Une toilette de soirée est de rigueur. »

Et cependant, ces coupons ne peuvent être qu provisoires, puisqu'ils portent encore la mention « Théâtre-Italien », alors qu'ils nous sont délivrés pa la direction du Théâtre-Lyrique.

Je suppose d'ailleurs que cette double direction, cett exploitation de deux genres différents dans une seul et même salle, sera cause — dans les premiers temp — de plus d'une méprise.

Déjà tout à l'heure j'ai entendu près de moi u

›nsieur à l'air candide, un bon bourgeois venu avec billet de faveur, qui s'écriait après la première :tie :

— Je n'étais jamais venu à ce théâtre, mais je ne ›yais pas que je comprendrais l'italien avec autant de ilité !

Etant donnée une audition en habit noir, j'aurais ılu tout au moins qu'elle eût un double résultat.

Tout en facilitant à des musiciens nouveaux le ›yen de se faire entendre et juger par des critiques ignés, elle pouvait servir à MM. les tailleurs de ris pour exhiber les coupes les plus correctes ou les ıs originales du vêtement de gala.

De cette façon, si l'on n'était parvenu à attirer les ettanti, on eût été certain d'attirer les élégants qui, ıvant les symphonies et les odes, seraient venus étu- :r les nouvelles modes masculines.

Mais, hélas ! il a suffi d'un simple coup d'œil sur estrades de la scène pour voir que ce n'est pas ainsi e M. Escudier a compris les auditions en habit noir.

Les malheureux choristes ordinaires du Théâtre- lien, qui nous ont déjà donné quelques distractions sque nous les avons vus en grands seigneurs d'épo- es et de pays divers, ne sont pas non plus précisément ; types accomplis d'élégance moderne. Ce soir, ils :taient des habits dont la coupe était aussi fantaisiste e variée : plus d'un de ces vêtements aux reflets ver- :res datait certainement d'un mariage ou d'une pre- ère communion sous le règne de Louis-Philippe.

Vus d'ensemble, ces braves gens offraient assez ıctement le gracieux et souriant tableau d'un groupe porteurs des Pompes funèbres.

La chaussure était à l'avenant : le godillot rempla- t la botte vernie.

Le compositeur du *Triomphe de la Paix*, bien que s-fatigué par les répétitions de sa symphonie, a tenu

à diriger en personne l'orchestre du nouveau Théâtr Lyrique. Ambition bien excusable chez un musicie qui attend son tour — et quel tour! — depuis u vingtaine d'années!

Malgré, ou peut-être à cause de l'énergie fébrile av laquelle il conduisait, M. Samuel David semblait bout de forces à la fin de l'audition.

Sous le vestibule, à la sortie, je surprends un échan de poignées de mains entre deux diplomates :

Un Russe et un Anglais.

Le voilà, le vrai triomphe de la paix.

LA LIQUIDATION DE PAQUES.

20 avril.

Voyez, mesdames et messieurs, c'est le grand déb lage du Bazar dramatique! A la veille des fêtes Pâques un arrivage sérieux d'articles de choix, ne ou retapés, vient d'inonder la place. Il y en a pour to les goûts, pour les grandes et pour les petites bours pour les enfants et pour les grandes personnes, po ceux qui aiment à rire et pour ceux qui aiment à pl rer. Entrez, mesdames et messieurs, c'est la boutiqu treize, voyez la vente, voyez la vente!

Nous avons d'abord un stock de petites pièces en acte, genre Gymnase.

Et pas de petites pièces ordinaires! Il y en a u messieurs, *la Cigarette* qui est tout bonnement d' de nos meilleurs fabricants d'articles de Paris, M. He Meilhac, de la maison Meilhac et Halévy, celle même où a été confectionné *le Petit Duc* joué en

oment avec tant de succès au théâtre de la Renais-nce.

M. Meilhac s'est adjoint cette fois un très-fin cise-ur parisien, M. Charles Narrey qui vient tous les urs faire une partie de billard avec lui dans son en-esol de la rue Drouot. La *Cigarette* est le fruit d'une rie innombrable de carambolages. C'est de la bonne ıvrage, allez! Vous y verrez Mlle Dinelli, en costume ı plus pur javanais, avec ses cheveux noirs défaits, teint légèrement bruni, fumant le narghilé, étendue ır une pile de coussins, et Mlle Legault, en toilette ange, comme il convient à une Hollandaise des co-nies, fumant des cigarettes ensorcelées telles que la gie n'en fournit jamais!

Puis une autre pièce de M. Quatrelles, bien connu : nos clients, un petit acte écrit pour cette actrice de pt ans qui fait verser tant de larmes, tous les soirs à Porte-Saint-Martin. Oui, mesdames, c'est la même etite fille qui après avoir joué son rôle de *Mademoi-lle Geneviève* au Gymnase, va jouer Cosette dans les *Iisérables.* Sept ans! elle n'a que sept ans, la petite aubray, et on lui donne deux rôles à jouer en une ule soirée. Il faut le voir pour le croire!

Nous avons ensuite la grrrande reprise de la *tatue!*

Voilà assez longtemps qu'on vous la promettait, ıesdames et messieurs, cette grrrande reprise!

Voilà plus d'un an qu'on vous mettait l'eau à la ouche en vous en parlant, de la grrrande reprise.

La fermeture des magasins de la Gaîté lyrique l'avait ıcore une fois retardée, la grrrande reprise.

Mais enfin, la voici, la voilà! C'est une reprise omme on n'en voit pas tous les jours!

Venez voir, prenez l'article en main et vous convien-rez que c'est un article bien fait.

Article d'Orient avec caravanes dans le désert, dan-

ses d'almées, sorcelleries d'une qualité supérieure et oiseau rare, une perle fine, un phénomène : un tér inédit!

Oui, mesdames et messieurs, un ténor qui poss un ut! Un ut, un véritable ut, pas un ut en ruolz en plaqué, un ut pour tout de bon, un ut qu'il la à onze heures douze minutes, montre en main. l exemple n'allez pas croire que le jeune Talazac, un butant soigneusement réservé pour la grrrande repri soit un ténor commode. Il a fait inscrire dans son gagement qu'il ne dirait jamais de poëme. Il chant tout ce que l'on voudra, seulement il refuse énergiq ment d'ouvrir la bouche pour parler. Et cependa mesdames et messieurs, vous l'entendrez tout de mê dans la *Dame Blanche*. M. Carvalho engagera un tiste de comédie tout exprès pour les parties du r qui ne regardent pas le chanteur et au besoin un au pour faire les gestes.

Par ici, vous verrez, mesdames et messieurs, u grande machine féerique, genre Châtelet, la reprise *Sept Châteaux du Diable*, un article d'Exposition.

Voici d'abord une façade superbe. Remarquez appareils Jablochkoff qui versent des torrents de mières électriques sur les becs de gaz de la pla Entrez et vous retrouverez les mêmes éblouisseme en scène, à l'enfer du premier acte et à l'apothéose la fin.

Regardez ces superbes poupées, elles se nomm Thérésa, Donvé, etc., portent des costumes pres neufs, et disent papa et maman sans qu'on leur app sur le ventre comme à celles de Giroux.

Admirez ces ballets, ces décors, ces trucs et vo surtout le bel assortiment spécial de petites femmes corps de ballet, article d'exportation.

Mais remarquez surtout les jouets d'enfants, la pa tomime chinoise qui fait rire les moutards et ame

s bébés à la féerie, où l'on vous conduisait vous-
ème il y a vingt ou trente années !

Ce n'est pas tout, mesdames et messieurs ! Le théâ-
e Cluny est de la fête ! Les amateurs de drame trou-
ront dans le *Mariage d'un Forçat,* de MM. Brault
Alexis Bouvier, un grand assortiment de crimes va-
és, d'assassins extra-fins et de forçats sympathiques,
nme dans la *Cause célèbre* et dans les *Misérables.*
e forçat de Cluny ne ressemble pas toutefois aux for-
ts de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin. Il est
mpathique, mais il n'est pas innocent ! Ne confondez
s ! Notre forçat n'est pas au coin du quai !

Je vous recommande tout spécialement une repro-
iction du Bal Bullier. Vous l'avez déjà vue dans
autres drames de Cluny, mais je suis sûr que vous la
verrez toujours avec un nouveau plaisir. Du reste le
il de ce soir est un bal masqué. Attention délicate !
ous y trouverez des chicards et des bébés, des lanciers
olonais et des laitières ! C'est un lot complet de cos-
mes de carnaval, n'ayant servi qu'une douzaine de
is !

Enfin, messieurs, voici un nouvel article qui est
ppelé à prendre une jolie petite place sur celle de
aris, dans le genre des Bouffes, c'est Mlle Fanny Ro-
ert, la nouvelle Manoëla de *Maître Peronilla.*

Cette adorable personne a tous les charmes néces-
ires pour plaire au public comospolite de cette année ;
le saura à la fois se rendre digne des suffrages des
nglais, des Russes, des Américains, des Turcs, des
atignollais et même des Italiens.

Voyez, messieurs, mettez l'article en main.

Voyez la vente ! Voyez la vente... Prenez ce qui vous
laît au déballage !

LA PREMIERE DU PHONOGRAPHE.

22 avril.

Peu de choses à glaner dans les théâtres. La préser pourrait se borner à constater qu'en général on a f partout d'excellentes recettes — ce qui ne serait guè Heureusement, une invitation pour la première exp rience publique de l'étonnant phonographe de l'éto nant Edison me tire d'embarras. C'est à partir de d main seulement que le nouvel instrument fonctionne le jour et le soir, pour le public payant, dans le lo des Conférences, du boulevard des Capucines. Aujou d'hui il n'a opéré que pour les représentants de la pres seulement.

On est venu à ses débuts avec autant d'empres ment que s'il s'agissait d'un artiste célèbre. Des cri ques, des directeurs de grands journaux, des artist quelques-uns des conférenciers ordinaires de la maiso défilent curieusement devant la table où l'instrume est exposé. Au premier rang, se trouve M. le préfet police. Au début de l'expérience, M. Franck Géral nous a expliqué l'instrument brièvement, clairemen facilement; il nous a raconté en peu de mots la d'Edison, l'inventeur américain, un homme de tren cinq ans qui, en huit ans de temps, n'a pas pris moi de 165 brevets d'invention, et qui est loin d'avoir fi Mais le phonographe et son mécanisme d'une si m veilleuse simplicité ont été décrits à plusieurs repri et point n'est besoin d'y revenir.

Disons seulement que son succès a été colossal que, bien certainement, pendant plusieurs mois, to Paris voudra assister aux séances de phonographie boulevard des Capucines.

Le duo de la *Muette* par MM. Gilandi et Lorai

es imitations de Plet répétés par le phonographe insi qu'une foule d'autres expériences ont été accueillis avec des cris de stupéfaction et des transports de oie.

L'instrument, tel qu'on le présente, est susceptible le plus d'un perfectionnement. Ces perfectionnements sont, dès à présent, trouvés. Ils nous arriveront sous peu.

On s'occupe surtout de corriger la faiblesse d'émission qui transforme la voix du baryton le mieux doué en voix de polichinelle.

— Et quand on y sera parvenu, demandait-on à côté de moi, que fera-t-on de cette invention prodigieuse? A quoi servira-t-elle?

Mais à bien des choses. Le phonographe — croyez-le bien — est appelé à jouer un rôle sérieux. Et, pour ne pas sortir de ma spécialité, je crois qu'il peut — au point de vue purement théâtral — rendre des services immenses.

Exemples :

Une chanteuse, dans tout l'éclat de son talent, n'a qu'à débiter une seule et unique fois son répertoire devant des phonographes en nombre suffisant pour le recueillir tout entier. Vienne la vieillesse, la fatigue, la perte de voix. Qu'importe? La chanteuse, munie de ses appareils, continue à paraître en public. Seulement au lieu d'ouvrir la bouche, elle tourne la manivelle du phonographe, qui chante le rôle à sa place, avec la voix du temps jadis. La chanteuse peut vieillir impunément, mourir même, sa voix nous reste.

Plus jamais rien de faible dans l'audition de nos opéras. Si le phonographe avait été inventé plus tôt, M. Halanzier nous donnerait aujourd'hui *Guillaume Tell* avec la voix de Duprez, la *Muette* avec celle de Nourrit.

Vous rendez-vous compte de l'utilité qu'aurait le

phonographe, pour les élèves du Conservatoire (même pour les sociétaires arrivés de la Comédi Française, s'il avait existé du temps de Talma?

Il suffirait à présent de consulter l'un de ces instru ments pour se rendre compte des intonations du gran tragédien et de la façon dont il parlait ses rôles. Ce se rait un professeur éternel.

Dès maintenant, toutes les fois qu'un artiste aur fait une création remarquable, on pourra le faire pho nographier. Ceux qui apprendront le rôle après l sauront tout de suite de quelle façon le créateur l nuançait, le disait, comment il soulignait tel mot e glissait sur tel autre.

On conserverait aussi des phrases, des apostrophe restées célèbres. Que de fois, des vieux amateurs d théâtre nous disent encore :

— Ah! les jeunes gens, vous n'avez pas entendu u tel dire telle chose!

Il est vrai, par exemple, que s'il eût existé plus tôt l phonographe aurait pu nous conserver :

Le *Bon appétit, messieurs!* de Frédérick;

Le *Gnouf! gnouf!* de Grassot;

Elle me résistait, je l'ai assassinée, de Laferrière;

Je le savais! de Boutin;

Les *sapristi,* de Félix;

Et autres tics ou accents célèbres.

Le phonographe après avoir servi à reproduire les grands exemples à imiter, pourrait, en outre, compléter la leçon d'une manière saisissante en indiquant aux jeunes gens ceux qu'il faut à tout prix se garder de suivre.

Le même appareil fera entendre successivement la voix délicieuse, la méthode de Bouhy et l'organe enroué du baryton Vavasseur, afin de frapper les jeunes élèves du Conservatoire par ce contraste saisissant. De

ıême dans la comédie, la déclamation de M. Montal ıendrait faire apprécier le charme et la justesse de la iction de M. Delaunay.

Ce genre d'exercices comparatifs, ne pourrait même tre multiplié à l'infini... faute de bons exemples à pposer aux innombrables îlotes dramatiques.

Le progrès amènera, soyez-en certains, une vulgari-ation rapide. L'usage du phonographe est appelé à se ;énéraliser dans des proportions considérables.

Bientôt l'industrie, cette sœur cadette de la science, :omme dirait M. Prudhomme, inondera la place de ›honographes à la portée de toutes les bourses. Les ırtistes en vogue se feront entendre simultanément sur :ous les points du globe à l'aide de l'appareil de M. Edison.

On donnera, dans une même soirée, une chanson-sonnette de Judic, un monologue de Saint-Germain, un air de Bilbaut-Vauchelet, un récit de Coquelin aîné, sans déranger ces artistes et par la seule grâce d'un phonographe *ad hoc*.

Il y aura bien des contrefaçons qui feront entendre Fanny Robert, au lieu de la véritable Niniche; il se vendra bien, dans le commerce, au bazar de l'Hôtel-de-Ville, des phonographes de pacotille, mais la loi punira ces contrefacteurs-là comme les autres.

Bref, le phonographe, n'arrivât-il qu'à détrôner la boîte à musique, ce serait déjà un immense service qu'il aurait rendu à l'humanité.

---

23 avril.

Un début intéressant ce soir aux Italiens, celui de Mlle Ambre, dans la *Traviata*.

La nouvelle Violetta n'est pas une Violetta ordinaire.

Nous l'avons vue, depuis un an, à toutes les bell premières, aux premières musicales surtout. Qua: elle entrait dans sa loge ou dans son avant-scène, éti celante de diamants, très-élégante, possédant cet grâce pleine de souplesse des femmes d'Orient, s: chant comme personne s'adosser contre son fauteui plutôt étendue qu'assise et semblant s'isoler dans salle, n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour la scène, : laissant griser par la musique au point de battre l mesure du bout de son éventail d'ivoire, toutes l(têtes, presque instinctivement, se tournaient de so côté et on entendait murmurer de l'orchestre a balcon.

— Voilà la comtesse d'Ambroise!

Comtesse, en effet, elle l'était et elle l'est encore Mlle Emilie Ambre. Comtesse de fraîche date, il es vrai, mais comtesse authentique, figurant sur le livr d'or de la vieille noblesse néerlandaise.

L'histoire de la débutante est pourtant des plu: simples.

Algérienne de naissance, artiste convaincue et ardente, amante passionnée de l'art, Mlle Ambre, tou enfant, bégaya ses premières chansons, à Alger, dans des concerts sans importance.

Quand l'enfant fut devenue une jeune fille elle vint en France, s'engagea dans le premier théâtre de province venu, ne se donna même pas le temps d'achever son éducation musicale, chanta tout ce qu'on lui demandait de chanter, heureuse d'être au théâtre, n'ayant pas d'autre ambition et s'y consacrant corps et âme.

Quand la province lui eut donné un peu de l'expérience qu'elle était venue y chercher, elle s'engagea à l'étranger.

Elle débuta au grand théâtre de La Haye.

Sa fortune actuelle lui vient de là.

S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas, aime beau-
up les artistes. Il a une préférence très-marquée
ur les chanteuses. Ses concerts du palais du Loo
nt célèbres. La voix de Mlle Ambre eut le bonheur
plaire au souverain mieux que toutes celles qu'il
ait entendues jusqu'alors. Il protégea l'artiste, lui
moigna une amitié des plus vives, la combla de pré-
nts.

C'est grâce à cette protection royale que Mlle Ambre
trouve avoir, aujourd'hui, hôtel à Paris, château à
eudon, des petits palais remplis de merveilles artis-
ques, de chefs-d'œuvre en vieux Saxe et en vieux
èvres, pour plus d'un million de diamants et un
tre de comtesse — comme autrefois la Du Barry.

Mais les grandeurs et les splendeurs n'ont pu tuer
passion du théâtre.

Retirée de la scène pendant quelque temps, elle at-
ndait avec impatience l'occasion d'y remonter. Cette
casion s'est présentée. M. Escudier lui a ouvert
utes grandes les portes des Italiens. Mlle Ambre a
alisé ce soir un des rêves les plus chers de toute sa
ie : elle a débuté devant un public parisien !

Il ne m'appartient pas de vous dire si ce début a été
eureux. Mais je puis constater cependant qu'il avait
cité une vive curiosité, dans un certain monde fémi-
in surtout. Toutes les baignoires — ou presque
utes — sont garnies de femmes charmantes.

On s'attendait, de la part de la débutante, à un
rand déploiement de toilettes tapageuses. L'acte du
ıl, notamment, ne lui fournissait-il pas le moyen
'exhiber son écrin royal? Mais Mlle Ambre a eu le
on goût et l'esprit de ne pas nous fournir le spectacle
uquel on s'attendait. L'artiste vise à d'autres succès
u'à des succès de lorgnette. Ses toilettes n'ont rien eu
'extraordinaire, et, à part un collier assez beau,
uelques brillants dans les cheveux et aux oreilles, elle

ne s'est parée d'aucun bijou éclatant. Elle a mên poussé la réserve jusqu'à garnir sa robe de bal de fil granes d'argent, de jais blanc et de quelques verrot ries sans valeur.

Puisqu'on est en train de rejouer la *Traviata*, pourrait-on changer la toilette ridicule de la femme chambre de Violetta ? Ce ne serait pas une bien for dépense. On irait même jusqu'à changer la femme chambre, que je n'y verrais pas d'inconvénient. I pendant qu'on y serait, on ferait bien aussi de renou veler les toreadors et les Espagnoles de fantaisie q représentent avec trop d'exactitude les travestissemen de l'ancienne Courtille.

A QUOI PENSE UN TÉNOR ITALIEN.

24 avril.

Je me le demandais, hier soir, en voyant le jeur ténor Nouvelli représenter, dans la *Traviata*, le pe sonnage d'Alfredo, auquel Capoul a donné tout r cemment un caractère si passionné et si émouvant.

A quoi peut bien penser un ténor italien, penda qu'il est censé jouer son rôle ?

Car ses mouvements automatiques, toujours l mêmes, son œil distrait, sa mine ennuyée, prouve surabondamment qu'il pense à tout, excepté à la s tuation de la pièce. Il ne s'anime, de temps en temp que pour soupirer une romance ou pour enlever u duo, mais dès que l'on entame les récitatifs, cette ani mation passagère disparaît. Et alors... à quoi pe bien penser un ténor italien ?

J'ai essayé de surprendre le secret de ses rêverie

ıis je n'oserais pas garantir que j'y sois arrivé et je ı donne ce qui suit qu'à titre d'essai seulement.

Premier acte de la *Traviata*.

Violetta, une coupe de limonade gazeuse à la main, ante le fameux *brindisi*.

« *Libiamo — Buvons! L'amour a des baisers plus ux au bruit des verres!* »

Alfredo, *assis, regarde la salle.* — Il y a du onde ce soir! Et du beau monde! Cependant, la ison est pas mal avancée. Effet de l'Exposition. ıens, voilà la dame en blanc qui m'a tant lorgné utre jour! Elle est jolie. Quel peut bien être ce eux monsieur qui l'accompagne? Son mari, sans oute. Usiglio (le chef d'orchestre) m'a l'air d'être de auvaise humeur. Il tape sur son pupitre comme il lui en voulait. (*Il lève le bras droit en l'air.*)

La scène se vide. Violetta reste seule avec Alfredo. lle détache une fleur de son bouquet.

« Riportralo quando sara apassito. Vous me la rapporterez quand elle sera fanée. »

Alfredo (*il prend la fleur avec transport*). C'est ôle; il suffit que je me mette à table au théâtre pour voir faim. Aussi j'ai dîné de trop bonne heure. Mais souperai. Précisément il y a fort longtemps que je ai mangé du macaroni... (*Il lève le bras gauche en air. Haut :*) *Oh! quanto v'amo!* Oh! si je vous ime!

Second acte de la *Traviata*.

Les adieux déguisés de Violetta à Alfredo. Elle s'efforce de retenir ses pleurs.

« *Ama mi, Alfredo. — Aime-moi, Alfred, autant que e t'aime!* »

Alfredo. — Non, le vieux monsieur ne doit pas tre son mari. Il a l'air trop galant. Mais quoi donc, lors? Son oncle, peut-être. Elle m'a encore lorgné. e ne mangerai pas de macaroni, à souper. Il n'y a

rien de lourd comme cela, le soir! (*Il porte la main son cœur.*)

Le père Germont console son fils que Violetta vie d'abandonner : « *Di Provenza, il mar, il suol, ta Pr vence, ton pays, la mer...* »

Alfredo. — Eh bien! oui, il lui en veut à son p pitre. Comme il tape! Ce Pandolfini m'ennuie! To les effets sont pour lui! C'est égal, la dame ne lorg que moi... (*Il porte les deux mains à sa poitrine.*) Bo le voilà qui commence son point d'orgue! Et penda ce temps-là, je meurs de faim... Après cela... le mac roni... en mettant beaucoup... beaucoup de poivre. ce n'est pas si lourd qu'on veut bien le dire... (*froisse avec colère la lettre de Violetta*)

Final du second acte.

Violetta : « *Di questo core,* — tu ne peux cor prendre tout l'amour qui est dans mon cœur! »

Alfredo (*le bras gauche en l'air*). Elle est ravie moi, la dame en blanc... (*Il baisse le bras gauche lève le bras droit.*) Nous n'en avons plus pour lon temps maintenant... Un quart d'heure d'entr'ac vingt minutes d'acte. Je serai libre à onze heures dix. (*Il baisse le bras droit et lève le bras gauche.*) Esc dier est dans sa baignoire... C'est un brave homm mais il me fait jouer trop souvent! (*Il lève les de bras.*) Il devrait me défendre de chanter quand je su enrhumé. C'est peut-être ce satané rhume qui n creuse... Voyons, Usiglio, cher maëstro, tu vas cass ton bâton de chef d'orchestre... (*Il baisse les deu bras et chante plus fort que les autres :*)

Ah ! qûante peni !

Dernier acte. Scène d'amour. Après la scène, Vi letta se laisse tomber sur une chaise, la tête renvers en arrière.

VIOLETTA. — *Gran Dio!* Mon Dieu! mourir si eune.

ALFREDO. — Ah! certainement non... ce n'est pas son oncle... C'est son mari, le voilà qui s'endort. Elle me lorgne plus que jamais. Elle est charmante!... J'en ai des crampes dans l'estomac... de vraies crampes... Ma foi, j'en mangerai, du macaroni... Qui ne risque rien n'a rien! (*Il tombe à genoux auprès de Violetta, morte.*)

MAI.

1er mai.

Maigres, bien maigres ce soir, les recettes de théâtre. Sauf quelques rares privilégiés comme les Français, la Renaissance, qui, avec le *Petit Duc*, réalise encore 3,562 francs, les théâtres ressemblent au cerveau de M. Paul Meurice. Ils sont absolument vides.

Le spectacle est dans la rue, sur le boulevard.

Aussi tous les malheureux que leurs fonctions retiennent enfermés dans les salles de spectacle aspirent-ils après le moment bienheureux où à leur tour ils pourront aller voir les illuminations.

On ne se figure pas avec quel entrain ils expédient la besogne !

Les contrôleurs se hâtent de compter leur recette, tâche heureusement fort courte pour la plupart d'entre eux.

Les acteurs jouent avec une rapidité vertigineuse. Celui-ci oublie volontairement sa romance ; celui-là, pressé d'en finir, passe toute une scène. Une actrice ne change pas de toilette et porte la même robe pendant cinq actes. Dans un théâtre que je pourrais citer, tel acte qui dure ordinairement trois quarts d'heure est expédié ce soir en vingt-cinq minutes. Chose inouïe et qui ne s'était jamais vue : Dupuis débite son rôle de *Niniche* sans perdre de temps !

Les ouvreuses elles-mêmes sollicitent dès le milie du spectacle les spectateurs de reprendre leurs pa dessus.

Par exemple un théâtre sur lequel il me serait impo sible de donner le moindre renseignement, c'est l'Opér dont aucun cocher — et j'en ai pris plusieurs dans seul but — ne pouvait s'approcher à moins de deux c trois cents mètres, tant était grand l'encombrement d abords du gigantesque monument.

En revanche, j'ai vu à onze heures du soir toute ur famille qui se désolait dans un idiome étranger : c pauvres gens avaient loué une loge dont la foule r leur a pas permis de prendre possession.

Un directeur désolé de la pénurie des spectateu n'a pu s'empêcher de dire en voyant la masse de b dauds :

— S'il pouvait tomber une bonne averse, on se réfu gierait peut-être ici.

RÉOUVERTURE DE L'HIPPODROME.

17 mai.

Après son énorme succès de l'an passé, la directio de l'Hippodrome, quand la bise fut venue, pouvait s croiser les bras et attendre tranquillement le retour d la saison d'été. C'est ce qu'elle n'a pas voulu faire.

Loin de s'endormir sur ses lauriers, M. Zidler se mi à examiner quels pouvaient bien être les vices de so entreprise.

Il y en avait un qui sautait aux yeux : la nécessit de régler les représentations sur les caprices du baro mètre, de fermer les jours de pluie, de voir la recett compromise les jours de grande chaleur, d'avoir

ompter avec le vent, avec l'orage, autant qu'un capiaine de navire. On prit donc une grande résolution. es arènes de l'Hippodrome étaient à ciel ouvert, on e décida à les couvrir. De cette façon on pouvait donner es représentations tous les jours sans exception..

On n'épargna ni le travail, ni l'argent. Les ouvriers e s'arrêtèrent pas plus la nuit que le jour et, en quelues mois d'hiver, on acheva une œuvre gigantesque, n immense plafond de plus de 1,600 mètres carrés, ne couverture mobile s'ouvrant pendant les beaux ours et se fermant les jours de pluie, un toit qui ne omporte pas moins de 640,000 kilos de fer!

Pendant qu'on y était, on reconstruisit la salle, les curies, les dépendances, si bien que les arènes de l'Hippodrome — les arènes couvertes les plus vastes et les lus somptueuses qu'il y ait dans le monde entier — euvent prendre place aujourd'hui parmi les grandes uriosités de Paris — à côté des monuments que l'on e peut pas ne pas visiter.

J'ai parcouru l'établissement jusque dans ses écuries es plus reculées, et je déclare n'avoir jamais rien vu le plus intéressant, de plus complet, de mieux aménagé. On a tiré parti de tout avec une ingéniosité extrême. Ainsi, sans compter les écuries qui renferment environ deux cents chevaux — l'Hippodrome possède en outre une ferme d'élevage — sans parler des vastes espaces réservés à la ménagerie, et qui contiennent actuellement des chameaux, des éléphants, etc., on trouve, autour des arènes de l'avenue de l'Alma, des bâtiments avec des magasins de costumes plus grands que ceux de l'Opéra, des loges bien installées pour les écuyers et les écuyères, la sellerie, la salle des armures où l'on exposera les armures qui doivent servir au prochain tournoi, des remises pour les voitures et les chars, les magasins d'accessoires, un petit cirque où se

donnent les répétitions de haute école et des chevau dressés en liberté, enfin la chambre des machines dai laquelle deux machines à vapeur de la force de ce chevaux sont spécialement affectées au service (l'éclairage électrique.

Cet éclairage ne sera pas une des moindres attra tions des fêtes de nuit qui vont commencer bientôt. l'Hippodrome, le soleil ne se couchera jamais. L feux du jour seront remplacés par des feux factices au près desquels tous les éclairages que nous avons vu jusqu'à présent ne sont que des jeux d'enfants.

Parmi les curiosités nouvelles de la maison, il fau mentionner aussi un carrosse de gala qui n'est pas u carrosse de gala ordinaire. C'est celui du feu duc (Brunswick. Le feu duc ne s'en est servi que pour le grandes cérémonies de son règne. La caisse du carros est jaune, couverte d'armes très-finement peintes; le roues sont rouges, sculptées et dorées.

M. Zidler, qui a trouvé cette voiture chez un carro sier de Paris où elle était depuis des années, l'a trans formée en calèche et s'en sert aujourd'hui pour rempla cer le char antique sur lequel ses artistes opéraient leu entrées et leurs sorties. O décadence des carrosses d gala ! Avoir porté un souverain régnant et véhicule maintenant des gymnasiarques en maillot et de écuyères qui envoient des baisers au public !

La partie mobile de la toiture n'est pas encore absolu ment achevée, et cependant la pluie n'a gêné personn aujourd'hui.

La salle était splendidement composée. Tous le journaux étaient représentés; le dessus du panier d monde des courses, le monde élégant, le monde artis tique, le monde des théâtres, le monde galant garnis

ent les loges et les gradins de l'immense amphi-
éâtre dont l'aspect était vraiment grandiose.
Au pourtour l'animation était extrême et c'est à peine
l'on pouvait circuler du côté des bars.
Les émouvantes courses en char, dans lesquelles
ous avons revu l'intrépide Adèle sans laquelle il n'y a
s de courses en char, les courses plates, les courses
s postillons à dix-huit chevaux ont obtenu leur suc-
s ordinaire. Parmi les écuyères nouvelles j'ai aperçu
lle Becker qu'on peut encore voir aux Folies-Drama-
ques où elle joue un petit rôle dans les *Cloches de*
orneville. Cette jolie personne monte un cheval de
ute école comme si elle n'avait jamais monté que
la. L'art dramatique mène à tout !
Les étonnants Japons, Bevans et ses automates, les
apézistes Gonza et Azella, la pittoresque pantomime
s *Zeg-Zeg*, épisode d'un voyage au Soudan, dont les
agnifiques costumes sont dessinés par M. Thomas,
t été bruyamment et longuement applaudis. Bref, le
ccès de la représentation d'ouverture a été énorme.
D'ailleurs, afin de prouver l'importance que la direc-
on de l'Hippodrome attache à toutes les parties de son
treprise, il suffira de dire que l'orchestre est dirigé par
. Albert Vizentini, l'ex-directeur du Théâtre-Ly-
que ! On pourra, grâce à ce concours précieux, ajou-
 au spectacle équestre les attraits d'un véritable con-
rt et qui sait si, un de ces jours, nous n'assisterons
s à la reprise de *Paul et Virginie*, arrangé en panto-
ime équestre.

LES ABANDONNÉS.

11 mai.

M. Larochelle a monté, en moins de vingt jours drame populaire de M. Louis Davyl dont la premi vient d'avoir lieu à l'Ambigu. Par exemple, il a fa travailler ferme, car les ouvrages de ce genre avec l va-et-vient continuel, leur défilé de tableaux et de ty plus ou moins réalistes sont toujours difficiles à me en scène.

Naturellement on n'a guère eu le temps de se rui en décors, et les rues de Paris qu'on nous a serv ressemblent à s'y méprendre à des quartiers de pe ville de province, mais à cela près les yeux ont enc trouvé leur compte au spectacle de ce soir.

Au théâtre, sur la scène, dans la chaire du contr tout le monde rayonne. Directeurs, artistes, emplo n'ont jamais vu une si belle salle : des habits et cravates blanches partout !

— Dorénavant, s'écrie le contrôleur en chef avec gueil, nos premières seront plus brillantes que ce des Italiens !

Je regrette d'arracher une douce illusion à ce fo tionnaire si dévoué, mais la vérité m'oblige à lui prendre que les spectateurs en costume de soirée n' endossé le *sifflet* — ô Sarcey, pardonne-moi cet e prunt ! — que pour se rendre, après la représentati à la fête que donne M. Cantin, en l'honneur de l'an versaire des *Cloches de Corneville*.

Le principal rôle de femme des *Abandonnés* é destiné à Mlle Rousseil.

Mais depuis qu'elle a écrit *la Fille d'un prosc* cette artiste est devenue si exigeante, paraît-il, que directeurs raisonnables reculent devant son enga

ıent. C'est aux conditions exagérées faites par [lle Rousseil aux directeurs de l'Ambigu, que nous evons d'avoir revu Mlle Périga, une actrice errante, ui reparaît de loin en loin — de trop loin en trop oin, selon moi — dans les théâtres de drames.

Le premier rôle d'homme est naturellement échu à I. Deshayes. A côté de lui, au second plan, un artiste, on moins intermittent que Mlle Périga, joue un rôle 'Anglais. Au point de vue de l'accent, il ne laisse rien désirer — on me dit d'ailleurs que M. Stuart a créé à ondres, en anglais, des rôles importants et qu'il y ait même fort apprécié — mais au point de vue de la ise, c'est autre chose. Si M. Stuart se figure que les rands seigneurs anglais, renommés pour la correction e leur toilette, sortiraient avec un pardessus marron parements de velours comme celui qu'il porte pendant les six tableaux de la pièce, c'est qu'il ne s'est jamais donné la peine d'étudier les modes de Londres. [lle Laurence Gérard, au contraire, est habillée avec n goût parfait. Les cheveux rouges lui vont fort bien; elle m'en croit, elle n'en mettra plus d'autres.

Pendant les entr'actes, on cause avec une animation xtraordinaire.

J'ai rarement vu les couloirs d'un théâtre aussi houeux, même un soir de première. Des groupes se forment partout : on y discute avec chaleur; les voix s'échauffent et sur plusieurs points des mots aigres, des pithètes malsonnantes sont échangés.

Ce n'est certes pas la pièce qui cause toutes ces alterations. Je n'ai pas besoin d'ailleurs d'écouter bien ongtemps pour constater que la condamnation de Danval est sur le tapis, et que c'est le cas de l'ex-pharmacien de la rue Maubeuge qui motive toutes ces disutes.

Vers le milieu de la soirée, autre cause d'agitation. La nouvelle de la tentative d'assassinat commise au-

jourd'hui à Berlin sur l'empereur Guillaume s'e répandue, et les conversations reprennent de plus bel sur ce nouveau sujet.

Les enfants semblent prendre chez MM. Ritt et La rochelle une place aussi importante que jadis au pet théâtre Comte. Avec la *petite* Daubray, nous avons v se produire à la Porte-Saint-Martin, dans le petit Ge vais des *Misérables*, la *petite* Caroline Courbois. No retrouvons celle-ci dans les *Abandonnés*; il lui faut, elle aussi, ses deux théâtres dans la même soirée.

Mais ce n'est pas tout. Nous voyons en outre ce so une multitude d'autres gamins ou gamines dans le t bleau où se trouve le fameux arbre de Noël.

On m'affirme que toute cette jeune troupe a répé sous la direction de la *petite* Daubray, dont l'autorit en matière de scènes enfantines, est maintenant ho de discussion.

M. Davyl, se rappelant le passage d'un discou princier si chaleureux pour notre pays, a mis, à la fe de Noël, dans la bouche de son personnage angla les paroles mêmes du prince de Galles :

« Tout mon cœur est avec la France ! »

Cette phrase a été accueillie par des applaudis ments unanimes, et la manifestation sympathique d public s'est encore accentuée lorsqu'une voix un p enrouée, partie du cintre, a crié :

— A la bonne heure !

Gobin, qui n'attendait qu'un bon rôle pour avoir u succès, représente un ouvrier travaillé par la passi du théâtre, et remplaçant le langage usuel par d tirades empruntées au répertoire mélodramatique, même aux opérettes en vogue.

A la place de MM. Ritt et Larochelle, je mettra dès demain, sur l'affiche de l'Ambigu, comme pour l revues :

« Tous les soirs, à dix heures, grande scène d'imitations, par M. Gobin. »

Rien qu'à cause de cela, les *Abandonnés* ne seraient pas abandonnés... par le public.

PSYCHÉ.

21 mai.

Avec la reprise de *Psyché*, ou, pour mieux dire, avec la première de *Psyché*, nouvelle manière, M. Carvalho nous offrait ce soir l'une des épaves qu'il a précieusement recueillies dans le naufrage du Théâtre-Lyrique.

On peut même dire qu'il a commencé à récolter ce que son ex-confrère Vizentini avait si péniblement semé.

Pour ce dernier, l'opéra d'Ambroise Thomas était un des plus brillants atouts qu'il avait encore à jouer lorsqu'il fut contraint de renoncer à une tâche artistique par trop lourde. Sur son radeau de Méduse, il entrevoyait *Psyché* au fond d'un sombre horizon, comme la voile lointaine qui pouvait assurer son salut en lui ramenant, peut-être, les recettes fantasmagoriques de *Paul et Virginie*. Pour cette partie suprême, il tenait en réserve une interprétation hors ligne : Heilbron, Engally et Bouhy. Bref, il comptait la jouer à coup sûr.

M. Carvalho, qui sait ouvrir les mains à propos lorsqu'il s'agit de prendre le bien où il se trouve, ne s'est pas contenté de s'emparer de la partition, il a engagé en même temps Heilbron et Engally. Il est vrai qu'il fut moins heureux du côté de Bouhy; mais, à défaut de ce dernier, enlevé par l'Opéra, il possédait dans

sa troupe un jeune baryton, M. Morlet, que ses débuts dans la *Surprise de l'Amour* avaient mis hors de pair, et il se hâta de lui confier le rôle de Mercure.

On comprend donc l'empressement du public à la première de ce soir et l'impatience avec laquelle on a attendu jusqu'à neuf heures moins un quart le lever du rideau annoncé pour huit heures.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts assistait à la représentation dans une avant-scène.

Ainsi que je viens de le dire, bien que l'œuvre de M. A. Thomas ait été représentée en 1857, nous avons plutôt assisté ce soir à une première qu'à une reprise.

Tout dans *Psyché*, poëme et partition, a été complétement refait : on a supprimé le dialogue pour lui substituer des récitatifs; les scènes ont été transformées, des tableaux ajoutés, deux rôles autrefois tenus par Prilleux et Sainte-Foy et qui semblaient mauvais, — est-ce parce qu'ils étaient comiques ? — ont été réduits en figurations.

Enfin, on a tant arrangé, tant diminué par-ci, tant augmenté par-là, tant retaillé partout, que *Psyché* est aujourd'hui un opéra aussi inédit que possible.

Depuis le poëme de La Fontaine, Psyché a inspiré de nombreuses œuvres et aux poëtes et aux musiciens.

Ce fut d'abord la fameuse tragi-comédie-ballet en cinq actes, à laquelle travaillèrent Molière, Quinault et Pierre Corneille, et dont la musique fut composée par Lulli.

En 1678, l'Académie royale de musique joua une autre tragédie lyrique en cinq actes, avec prologue. Attribuée d'abord à Thomas Corneille, elle fut ensuite revendiquée par Fontenelle. Lulli en avait également fait la musique.

En 1842, M. V. de Laprade, de l'Académie française, a publié un poëme sur Psyché.

Il en existe encore plusieurs de valeurs diverses, et

je crois même qu'au moment syndicologique, les directeurs de la salle Taitbout se disposaient à monter une *Psyché* quelconque, aujourd'hui sans asile.

Dans l'après-midi, on avait eu une vive émotion à l'Opéra-Comique.

Mlle Heilbron avait fait dire qu'il lui était impossible de chanter.

M. Carvalho se désolait comme un homme qui ne connaît pas bien sa jolie pensionnaire. Son ex-confrère Vizentini était autrement aguerri contre les incidents de ce genre.

Il était au courant des frayeurs *in extremis* de la chanteuse, les jours de premières.

Mlle Heilbron adore son métier, mais elle voudrait ne jamais avoir de premières. Malheureusement, comme elle ne peut commencer par la seconde, sa terreur la reprend à chaque occasion nouvelle.

Les jours de création, son esprit se frappe, se surexcite à ce point que cette seule influence morale suffit généralement pour la rendre malade et provoquer un malaise qui ne laisse pas que d'augmenter encore son embarras.

De là, des bulletins à sensation comme celui que M. Carvalho a reçu aujourd'hui au dernier moment.

Il est vrai que tout s'arrange à la fin et qu'une fois bien en règle avec sa propre tradition, Mlle Heilbron reprend courage et revient aisément sur une première décision.

Elle nous a paru fort jolie l'aimable chanteuse, quand elle a fait son entrée, toute de blanc habillée, en tunique blanche et une couronne de roses blanches dans ses cheveux noirs. De vifs applaudissements ont salué son entrée, et nous nous sommes rappelé alors l'époque, pas bien lointaine en somme, où Marie Heilbron, une petite fille à peine connue, sortant de l'école de Duprez, débutait à ce même Opéra-Comique dans

je ne sais quel lever de rideau. Que de changements depuis ce temps-là, n'est-ce pas, mademoiselle?

Mme Engally aussi a été reçue par le public de l'Opéra-Comique comme une ancienne connaissance bien qu'elle n'ait jamais chanté rue Favart. L'ex-pensionnaire du Théâtre-Lyrique porte avec une certaine désinvolture la tunique courte et le bonnet phrygien d'Eros. Mais elle ne sait toujours pas marcher en scène et je crains bien que cet art-là ne lui soit jamais familier

On ne lui a pas marchandé les ovations ce soir, et pendant qu'on l'acclamait, plus d'un spectateur du balcon s'est tourné instinctivement vers la loge de M. Halanzier.

M. Carvalho a fait des frais sérieux de costumes et de décors. Celui du palais de Psyché, peint par Rube et Chaperon, est joli. A la place du grand ballet écrit par M. Ambroise Thomas pour sa nouvelle partition, on nous en a servi un tout petit et pas bien méchant. Il est vrai que les danseuses font totalement défaut à l'Opéra-Comique, et que l'on ne peut malheureusement pas en recruter au Conservatoire comme on y a recruté des chanteuses pour le fameux chœur des Nymphes, un des rares morceaux qui restent de l'ancienne partition.

Pendant les entr'actes, j'ai assisté à une petite scène qui s'est renouvelée plusieurs fois et qui me paraît digne d'être racontée.

Il y a, au foyer du public, un piano qui sert probablement aux répétitions. Un piano assez ordinaire, en palissandre, comme on peut en rencontrer dans les loges des portiers les moins élégants.

Devant ce piano on avait mis un garde municipal en faction.

Toutes les fois que quelqu'un s'approchait de l'instrument et s'y appuyait machinalement, la garde s'avançait en s'écriant :

— Ne touchez pas au piano, s'il vous plaît!

On se reculait, un peu surpris, et quand on inter-geait le municipal, quand on lui demandait si ce ano était donc bien extraordinaire, il répondait en se sant la moustache :

— Que je ne sais pas s'il est extraordinaire ou pas, ais que je sais que c'est ma consigne!

Drôle de consigne, tout de même! M. Carvalho st-il figuré, par hasard, que l'on pourrait, en s'en ant, emporter ce piano pour se jouer des airs de *yché* en voiture?

LE CHAT BOTTÉ.

18 mai.

Les féeries nouvelles sont rares. Tout le monde n'est s disposé à risquer sa fortune — voire même celle s autres — sur une seule carte. Je sais bien que le ccès sourit assez généralement à ces sortes de spec-les, mais enfin on peut — une fois par hasard — ne mettre dans le mille, et les insuccès sont désas-ux.

M. Weinschenck, le nouveau directeur de la Gaîté, û se faire ce raisonnement quand il a pris possession son théâtre. Mais comme il est absolument impos-le de jouer à la Gaîté autre chose que des pièces à ors et à costumes, son parti a été vite pris. M. Vizen-i, quand il a dû mettre bas les armes, avait com-ncé à monter une féerie en trois actes et une quan-énorme de tableaux; M. Weinschenck a pour-vi l'œuvre de son prédécesseur.

Le *Chat botté*, de MM. Ernest Blum et Tréfeu, était illeurs — dans le principe — une féerie assez

simple, n'ayant plus rien de commun avec les fée modernes de ces dernières années — scientifique autres — une féerie bonne enfant avec des trucs b enfants — des lits qui s'agrandissent, des fauteuils se haussent sur leurs quatre pieds, et des arcs-triomphe qui se transforment en table toute servi des notaires bons enfants qui se flanquent par t lorsqu'ils arrivent pour signer le contrat, et des gé bons enfants qui mènent le tout à la baguette.

Mais peu à peu le cadre s'est agrandi. On a multi les ballets, les cortéges, les apothéoses, et quand toile s'est levée ce soir, le nouveau directeur a pu dire avec fierté qu'il avait dépensé une forte som pour en arriver là.

Lorsqu'un directeur prend possession d'un thé qui change absolument de genre, la plus grande d culté qu'il rencontre est tout d'abord de former troupe.

Le nouvel impresario de la Gaîté n'a pas eu c peine. L'obligeant M. Bertrand, qui ne demande prêter une partie de ses artistes aux directeurs c l'embarras, et qui a déjà tenté une première expéri de ce genre aux Menus-Plaisirs avec M. Duréc offert avec empressement ses pensionnaires à M. We chenck, qui lui donne en retour, outre une so fixe tous les soirs, une part quelconque sur la rec

Nous avons donc retrouvé à la Gaîté un ce nombre d'artistes des Variétés :

Mlle Gabrielle Gauthier qui aborde pour la mière fois l'emploi des Peschard et des Zulma Bo et qui éprouvait ce soir l'émotion inséparable premier pantalon;

Mlle Berthe Legrand, à laquelle Grévin (est-ce Grévin?) a dessiné un costume de sorcière en cha qui lui va très-mal et qui la vieillit, alors qu'ell rive à l'âge où les femmes sont encore jeunes;

Mlles Lynnès, — la cadette, une très-mignonne en·
ıt qui, après avoir joué une fille de roi dans une
ɔrise du *Voyage dans la Lune,* en rejoue une ce
.r dans le *Chat botté;* puis l'aînée, que l'on aperçoit
peine dans un rôle effacé, si bien que l'on disait
ns la salle :

— Elle a abandonné son droit d'aînesse à sa sœur!
Enfin, les deux Baretti, si jolies et si séduisantes.
les n'ont à la vérité pas grand'chose à dire, mais
ır beauté parle pour elles.

La plus jeune me semble destinée à remplacer avan·
ʒeusement les Mariani et les Derval (ne pas con-
ıdre avec l'excellent secrétaire du Gymnase) qui
ıient monopolisé dans les féeries l'emploi des lutins
·tant des murs.

e retrouve également à la Gaîté : Dailly, Germain
Guyon, ces trois chevaliers errants de la troupe de
Bertrand, que l'on déménage du boulevard de
asbourg à Monaco, de Monaco aux Arts-et-Mé-
·s, que l'on voit partout enfin, sauf aux Variétés,
ɪui parlent de mettre, sur leurs cartes de visite, cette
ılification :

ARTISTES DES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Enfin, un nouveau pensionnaire des Variétés : Gri-
.

Celui-là, par exemple, n'est pas absolument en-
nté de reparaître dans une féerie. Je ne sais si ce
re, parfois amusant, a jamais été l'objet de sa voca-
ı, mais il est certain qu'il l'a pris en horreur de-
s qu'il a chanté des romances et des ensembles *pour*
vrai dans les représentations de l'ex-Théâtre-Ly-
ıe.

'assé au grade de chanteur sérieux, il n'avait déjà

repris son rôle de Mercure, lors de la dernière appa tion d'*Orphée*, qu'avec des larmes dans la voix, peu de temps après, ayant rencontré un camarade s le boulevard Montmartre :

— Qu'as-tu donc? tu sembles tout joyeux, lui manda ce dernier.

— Ce que j'ai!... répliqua Grivot en se frottant mains, j'ai que je vais changer d'air! Cette maud Gaîté peut ressusciter maintenant, on ne m'y ve plus; je ne jouerai plus dans les féeries.

— Ah bah! Pourquoi?

— Dame, c'est tout à fait impossible : je viens de gner avec Bertrand, je suis des Variétés!

L'infortuné trial oubliait qu'il ne suffit pas de gner avec le directeur des Variétés pour *être* des riétés.

Et, amère fumisterie de la destinée, c'est sur la sc dont il était plus que rassasié que son nouveau dir teur lui fait remplir — à lui artiste à peu près lyri — le rôle d'un *chat!*

J'arrive aux décors, aux trucs et aux costumes.

Je n'ai, du reste, à parler de *la pièce* qu'à ce p de vue extérieur et pittoresque, qui est, à vrai dir plus important dans ce genre spécial.

Sous ce rapport, il y a, dans le *Chat botté*, de fets ratés et des effets réussis. Il m'est doux de c mencer par ces derniers.

Citons donc, parmi les bonnes choses du pre acte, le finale dansé des lumières. Cet effet n'est absolument inédit : nous avons déjà vu *quelque* des danseuses et des figurantes se trémousser en tant des lanternes vénitiennes montées sur mancl balai, mais comme il réussit toujours, on ne peut applaudir quand il est bien mis en scène. La toil fond, représentant dans le lointain une ville illu née, a été très-remarquée.

Dans ce premier acte, j'aime moins, mais beaucoup
oins le cortége des prétendants. Un malveillant me
re que les costumes en ont été dessinés par Grévin,
ais ils laissent tant à désirer — surtout comme fan-
ısie — que j'ai peine à croire cette petite calomnie,
r, en vérité, tous ces prétendants ne peuvent guère
étendre à l'originalité du costume.

Autre critique. Pourquoi nous montrer, à la Gaîté,
ı nouveau ballet des Mouches, après celui que nous
nons d'y revoir tout récemment ?

On me dira que ce ballet est intitulé, sur l'affiche,
Ballet des Fleurs animées. » Mais malgré la pré-
nce de quelques fleurs, c'est encore l'élément mouche
ıi domine.

C'est dans le second acte que l'on a essayé d'accu-
uler les attractions.

On y voit le fameux troupeau de moutons articulés
- un joli truc acheté par Offenbach à Londres et qu'il
ait l'intention d'intercaler dans son *Don Quichotte;*
ville de fer, avec des manœuvres exécutées par des
nazones complétement vêtues de perles de toutes
ouleurs; la ville d'or — trop de jaune! — et enfin le
ıllet des Monnaies.

C'est la grande surprise de la soirée. Et il y a vrai-
ıent bien de quoi. Jugez-en.

Le mauvais génie vient d'enlever la fille du roi. Et
ut à coup, pour célébrer cet enlèvement, on voit en-
er des femmes-drapeaux, pavillons de toutes les na-
ons, russes, anglais, autrichiens, italiens, améri-
ıins, belges, prussiens mêmes, et enfin le drapeau
icolore. Au fond, au milieu des soleils tournants et
u-dessous d'une immense guirlande de femmes sus-
endues, on voit... Quoi? Je vous le donne en mille :
ı colonnade du Trocadéro!

Ce ballet des Monnaies est le ballet de l'Exposition.

O Perrault, qu'en penses-tu ?

Grâce à la durée des actes, durée qui n'est dépass que par celle des entr'actes, il est plus de minu quand commence le troisième acte.

Je me sauve... comme un chroniqueur.

Ce qui me console un peu, c'est que je ne perdr pas tout.

Un ami dévoué, qui veut bien rester jusqu'au bo me fait une douce promesse :

Il me racontera l'apothéose!

ENTRE DIRECTEURS.

27 mai.

Vous savez ce que l'on nous prépare? Si la loi s le droit des pauvres n'est pas immédiatement mise discussion à la Chambre, si la réduction demand n'est pas accordée, MM. les directeurs viennent de d cider, dans une réunion suprême, qu'ils se mettraie immédiatement en grève. Plus un théâtre ouvert pe dant l'Exposition. Les étrangers réduits aux seu cafés-chantants et forcés de rester à l'hôtel les soirs pluie.

Je reviendrai sur les résultats assez imprévus q pourrait avoir cette mesure radicale; pour le momen ce qui m'a surtout frappé, ce n'est pas l'entente d directeurs se réunissant contre l'ennemie commun l'Assistance publique; ce sont les épisodes assez p quants qui ont dû signaler cette assemblée d'impr sarii.

Après tout — au droit des pauvres près — ces me sieurs ont des intérêts diamétralement opposés les u aux autres. Ils n'échappent pas — en général — à petit sentiment de jalousie qui se développe tant da

ɛ milieu des gens de théâtre. Évidemment, les con-'ersations qui se sont tenues à la réunion de l'autre ɔur ont dû se signaler par une forte dose de perfidie, t j'en ai imaginé quelques-unes, à titre d'exemples.

PREMIÈRE CONVERSATION

M. CARVALHO, directeur de l'Opéra-Comique, et M. HALANZIER, directeur de l'Opéra.

M. CARVALHO. — Ainsi, mon cher confrère, vous omptez jouer l'Opéra pendant toute la durée de l'Ex-ɔosition?

M. HALANZIER. — Sans doute.

M. CARVALHO (*pressant tristement la main de 1. Halanzier*). — Je vous plains bien sincèrement.

M. HALANZIER. — Pourquoi?

M. CARVALHO. — Parce que vous allez manger beau-oup d'argent.

M. HALANZIER (*surpris*). — C'est-à-dire que j'en-aisserai chaque soir le maximum.

M. CARVALHO (*avec amertume*). — Allons donc! 'otre théâtre n'est pas fait le moins du monde pour xploiter un genre nécessitant des frais aussi im-ɿenses que le Grand-Opéra...

M. HALANZIER (*avec un soupir*). — Il est vrai que ɿ coûte cher. Ainsi, pour le *Polyeucte*, de Gounod, ue je répète en ce moment ..

M. CARVALHO. — Parbleu! Croyez-en mon expé-ience. Laissez-moi là Gounod et *Polyeucte*. Renon-ez aux *Huguenots*, à l'*Africaine*, à *Faust*. Ne voyez-ous donc pas que cette musique sérieuse casse la tête u public? Il préfère la musique joyeuse, facile... et près tout, il vient surtout pour votre escalier!

M. Halanzier. — Pourtant, mon cahier des charges...

M. Carvalho. — Un cahier des charges est fait pour être violé. Voyez nos confrères. Croyez-moi, n'hésitez pas, allez trouver Cantin et demandez-lui carrément l'autorisation de reprendre la *Fille de Madame Angot.*

DEUXIÈME CONVERSATION

M. PERRIN, directeur de la Comédie-Française, et M. BALLANDE, directeur du Troisième-Théâtre-Français.

M. Ballande. — Mon cher confrère, je suis désolé de vous le dire, mais la Comédie-Française est dans une très-mauvaise voie.

M. Perrin. — Vous n'y pensez pas? Jamais, au contraire, elle n'a été dans un pareil état de prospérité...

M. Ballande. — Méfiez-vous. Cette prospérité cache un abîme.

M. Perrin. — Nous faisons salle comble tous les soirs.

M. Ballande (*avec un rire satanique*). — D'autres aussi ont fait salle comble. Ils ne s'en sont pas moins ruinés. Croyez-moi, renoncez d'abord à exploiter votre répertoire classique. La tragédie vous tuerait. Ensuite, ne vous adressez plus à des auteurs comme Augier ou Dumas. Laissez la comédie dramatique qui a fait son temps et abordez franchement la farce.

M. Perrin. — Vous voulez que la Comédie-Française?...

M. Ballande. — Savez-vous ce que je ferais à votre

place? Je m'adresserais à Hennequin et je lui demanderais une pièce avec des portes. Je voudrais que toutes mes pièces nouvelles eussent des couplets dont je confierais la musique à des compositeurs en vogue. Voilà le seul moyen de sauver la Comédie-Française.

TROISIÈME CONVERSATION

M. CASTELLANO, directeur des Théâtres-Historique et du Châtelet, et MM. RITT et LAROCHELLE, directeurs de la Porte-Saint-Martin.

M. Castellano. — Votre situation m'inspire de sérieuses inquiétudes.

MM. Ritt et Larochelle (*effrayés*). — Lesquelles ?

M. Castellano. — On assure que vous voulez continuer à jouer le drame.

M. Ritt et Larochelle. — Sans doute. Notre théâtre n'est-il pas un théâtre de drame? Nos acteurs ne sont-ils pas des acteurs de drame?

M. Castellano. — Et qu'importe? Ne voyez-vous pas que le drame se meurt, que le drame est mort?

MM. Ritt et Larochelle. — Tel n'est pas notre avis. D'ailleurs, nous varions notre programme. C'est ainsi que nous reprenons le *Tour du Monde*, une féerie.

M. Castellano. — Ah! mes pauvres amis, quelle folie! Je vous en conjure, il en est temps encore, renoncez à ce funeste projet. Reprendre le *Tour du Monde*, mais c'est insensé! Vous allez faire des frais considérables pour réaliser des recettes infimes!

MM. Ritt et Larochelle. — Il faut bien pourtant que nous jouions quelque chose!

M. Castellano (*d'un air fin*). — Ah! si j'étais di recteur d'un magnifique théâtre comme le vôtre, j sais bien ce que je ferais.

MM. Ritt et Larochelle. — Que feriez-vous?

M. Castellano. — J'y monterais immédiatemen l'opéra. Ne voyez-vous pas que ce qui manque aujour d'hui, ce sont les théâtres lyriques? Ce que veut l public, c'est de la musique, toujours de la musique encore de la musique!

QUATRIÈME CONVERSATION

M. COMTE, directeur des Bouffes-Parisiens, et
M. KONING, directeur de la Renaissance.

M. Comte. — Mon cher confrère, je ne vous diss mulerai pas que c'est avec un véritable chagrin qu je vous vois persister à jouer l'opérette.

M. Koning (*surpris*). — Pourtant, mes recettes so excellentes.

M. Comte. — Pour le moment peut-être. Mais vous continuez, vous finirez infailliblement par vo ruiner.

M. Koning. — Rien ne le prouve. J'ai de nombreu traités avec Lecocq, Meilhac et Halévy, ils ont d engagements avec moi; je possède une étoile qui e vaut bien une autre : Jeanne Granier...

— M. Comte. — C'est précisément là ce qui m'e fraye pour vous. Supposez un instant que Leco tombe malade, que Meilhac et Halévy cessent d'écrir que Mlle Granier perde sa voix. Voyez votre situatio elle est terrible. En moins d'un an, vous êtes ruiné fond en comble.

M. Koning. — Selon vous, que devrais-je faire?

M. Comte. — A votre place, je renoncerais à l'opérette. Du reste, c'est un genre condamné! Voilà dix ans que Sarcey annonce toutes les semaines que l'opérette vient de rendre le dernier soupir. Croyez-moi, abordez la comédie dramatique.

Les directeurs ainsi conseillés suivront-ils les excellents avis de leurs confrères ?

Entre nous, il est permis d'en douter.

JUIN.

REPRISE DU *TOUR DU MONDE.*

1er juin.

Etant donnée l'énorme réputation dont le *Tour du Aonde en* 80 *jours* jouit à l'étranger, les directeurs de a Porte-Saint-Martin ont pensé qu'une reprise de cet uvrage, pendant la période *exceptionnelle,* devait orcément être fructueuse. Ils ont fait graisser les roues u fameux train du Pacifique, ils ont renouvelé les nneaux de leurs serpents, redoré leurs indiens et signé n nouvel engagement avec l'éléphant qui, lors du dé-euner donné à l'occasion de la trois-centième repré-entation, eut l'extrême bonne grâce de venir partager otre repas au Grand-Hôtel et que, depuis ce jour, ous avons toujours un peu considéré comme un con-rère.

Cependant, MM. Ritt et Larochelle ont voulu ajou-er aux attraits déjà bien suffisants du drame à spec-acle quelques clous nouveaux. Non-seulement ils ont grandi leur ballet, mais ils ont engagé un dompteur e la famille des Delmonico, pour exhiber cinq lions nagnifiques et d'un caractère peu commode, s'il faut 'en rapporter à leur réputation.

M. d'Ennery a raconté, lui-même, la façon étrange

et romanesque dont les fauves ont été capturés. Il n me reste donc que peu de détails à donner à leu sujet.

Voici comment le tableau de la forêt de Samarang s trouve arrangé.

Une énorme cage prend presque toute la scène de l Porte-Saint-Martin. Ses barreaux sont dissimulés tan bien que mal par les branches des arbres, le feuillage e les lianes.

Dumaine, Lacressonnière, Alexandre, Mmes Patr et Marie Laure se trouvent en scène, escortés par l nègre Macamo.

Un rugissement formidable se fait entendre. Le voyageurs s'enfuient épouvantés. Seul, Macamo rest et attend. A ce moment, dans les coulisses, on appro che une petite cage de la grande et, par un double je de portes, on donne aux fauves un semblant de liberté

Ils entrent en gambadant comme des écoliers l'heure de la récréation, mais aussitôt le regard et auss la cravache du dompteur gâtent tout leur plaisir et le rappellent à leur triste position.

L'effet produit par le roi du désert et sa famille présentés dans une cage vingt fois plus grande qu toutes celles qu'on avait vues jusqu'à ce jour, a ét assez grand.

Les amateurs d'émotions fortes ont regretté seule ment que Dumaine et Lacressonnière aient « lâché ce bon Macamo au moment du danger. L'idée de voi Dumaine terrasser un vrai lion a mis l'eau à la bouch de bien des gens.

Ce qui a été difficile à régler, par exemple, c'est l rugissement qui doit donner l'éveil aux héros de l pièce.

Le lion joue au besoin à saute-mouton ; il fait l beau comme un simple caniche, il va même, — quan on le lui demande — jusqu'à traverser des ronds e

papier, comme une écuyère du Cirque. Mais on n'est point encore parvenu à lui inculquer les principes les plus élémentaires de l'art dramatique.

On a eu beau prendre le fauve le plus intelligent de la société Macamo, on n'a jamais pu lui faire comprendre ce que c'est que la réplique, et le rugissement demandé partait, tantôt trop tôt, tantôt trop tard, parfois même, il ne partait pas du tout.

Alors on a eu recours aux moyens extrêmes.

Quand le lion doit pousser son cri, on lui enfonce je ne sais quoi dans les flancs et, la douleur aidant, il joue son rôle avec un naturel que les plus grands artistes eux-mêmes n'ont pas toujours rencontré.

Je me demandais ce soir en voyant l'influence que cinq lions peuvent avoir sur une reprise, pourquoi on ne jouerait pas éternellement le *Tour du Monde ?*

Les directeurs de la Porte-Saint-Martin, leurs successeurs et les successeurs de leurs successeurs pourraient lui assurer la perpétuité de la vogue et en faire le plus inépuisable de tous les succès inépuisables du passé, du présent et de l'avenir en renouvelant les tableaux sans en modifier sensiblement l'action.

Le sujet se prête merveilleusement à toutes les combinaisons géographiques que l'esprit humain peut engendrer.

La pièce faisant dérouler devant nos yeux des tableaux représentant diverses étapes du voyage de Philéas Fogg, on comprend aisément qu'il sera facile de reproduire successivement, dans les reprises futures, des régions non encore parcourues par les voyageurs de la Porte-Saint-Martin.

Ainsi, il est certain que la Chine et le Japon — dont il est question dans le célèbre roman de Jules Verne — fourniront des tableaux et des ballets merveilleux.

Lorsque la fête indienne du deuxième acte aura terminé sa longue et brillante carrière, il suffira de trans-

porter l'action à Siam pour faire avec le public un nouveau bail de cent représentations. On pourra même conserver l'éléphant à la seule condition de le badigeonner en blanc, afin de lui refaire à lui aussi, une virginité de popularité.

De même l'acte du chemin de fer pourrait faire place à une scène de caravane dans le désert, la fête en Malaisie passer la main à une autre fête donnée par les chercheurs d'or de Californie et les dompteurs de tigres succéder aux dompteurs de lions.

D'ailleurs, notre globe possède, en fait de mise en scène, un répertoire qu'on n'aura jamais le temps d'épuiser d'ici le jour, sans doute encore éloigné, de la fin du monde et du Jugement dernier.

L'itinéraire seul deviendrait peut-être quelque peu fantaisiste, mais à la rigueur et pour motiver, par exemple, une petite excursion au milieu des glaciers du pôle Nord ou tout autre prétexte à décoration, on en serait quitte pour intituler la pièce de MM. d'Ennery et Verne :

Le Tour du Monde en 160 jours !

SALLES D'EXPOSITION : LA SALLE DU VAUDEVILLE.

4 juin.

C'est aujourd'hui le moment ou jamais d'étudier l'aspect du public cosmopolite et départemental qui remplit les théâtres et prive tant de Parisiens de billets de faveur.

J'ai essayé, bien des fois, de dépeindre à mes lecteurs la physionomie spéciale d'une salle de spectacle, les soirs de première.

Je crois y être parvenu. Tout le monde sait aujourd'hui que le Président de la République assiste quelquefois aux premières de l'Opéra et jamais à celles du Troisième-Théâtre-Français, que Sarcey se ronge les ongles dès qu'une pièce a cessé de lui plaire, que Bisschofsheim est un excellent client pour les bouquetières, qu'il ne faut pas dire trop de bien de Koning devant M. Comte, ni de Cantin devant M. Koning, que M. un tel — ne le nommons pas — se fait volontiers remplacer à sa place de critique par Mlle une telle — ne la nommons pas davantage — et que ce sont généralement les amis de l'auteur qui débinent la pièce nouvelle dans les couloirs.

Ce que j'ai fait pour les salles de premières, je voudrais le faire pour les salles d'Exposition.

Seulement, comme chaque salle a ses spectateurs spéciaux, j'ai pensé que la plupart d'entre elles présenteraient une physionomie spéciale, et j'ai commencé aujourd'hui, par le Vaudeville, une série que j'espère continuer à loisir.

Les directeurs sont généralement aux petits soins pour *leurs étrangers,* mais je doute qu'aucun d'eux ait poussé la prévenance aussi loin que le Triumvirat du Vaudeville.

MM. Roger, Deslandes et Bertrand, désireux de faciliter au public international l'opération intéressante qui consiste à vider une partie de son portemonnaie au profit de leur bureau de location, ont fait placarder à l'entrée du Vaudeville l'indication de toutes les places de la salle en russe, en italien, en espagnol, etc.

On s'imagine la stupéfaction des spectateurs parisiens à la vue des inscriptions de ce genre :

Chairs at the orchestre and first gallery.

Plazas clamados banos.

Piazze chiamate castelli.

Sans compter le russe, que la typographie se refuse à reproduire.

La direction ne s'en tiendra pas là. Déjà les Javanais dont le langage pittoresque n'est pas représenté, ont fait entendre des réclamations auxquelles il faudra bien faire droit. Les différents patois manquent encore à la collection, et le chinois ne brille que par son absence regrettable.

Les provinciaux sont en majorité au Vaudeville.

L'étranger — malgré le luxe de plaques dont je viens de parler — est plus rare.

Du reste, pour certains visiteurs de province, le théâtre a tant soit peu la saveur du fruit défendu.

Dans les petites villes, ce genre de plaisir est généralement *mal porté* et *la société* — comme dirait M. Sardou — reste claquemurée lorsqu'une troupe quelconque vient donner des représentations dans la salle de la place des Acacias ou de la rue de Paris.

Beaucoup de provinciaux ne vont donc au théâtre que lorsqu'ils font un voyage à Paris. Aussi n'est-il pas étonnant que leurs impressions nous paraissent étranges, à nous autres boulevardiers.

— Quelle est cette actrice? demande une dame en voyant Mlle Pierski, la nouvelle Clarisse Trabut.

— Céline Montaland, répond le mentor du groupe en consultant un *Entr'acte,* qui le renseigne sans doute depuis huit jours.

— Par exemple!... je ne l'aurais jamais reconnue!

— Comme elle a maigri depuis 1867!

— Et puis, quelle manie de ce teindre en blonde, ça ne l'embellit guère.

— (*Montrant Mlle Kalb.*) Et celle-ci?

— (*Cherchant son programme.*) Mlle Massin!...

— Ah! oui!... celle qu'on disait si élégante dans le courrier de l'*Indépendant.* Le fait est qu'elle s'habille à ravir.

— Il y a de bonnes couturières à Paris, maintenant.

— On ne ferait pas mieux chez nous. On dirait que cette robe a été faite par les sœurs Barillet, de la rue Française.

D'autres comparent les types que Sardou a mis en scène aux notabilités politiques et autres de leur connaissance.

On entend des dialogues de ce genre :

— Ce Brochat! Est-il assez nature? C'est tout le portrait de l'oncle Barnabé!

— Et Trabut! Comme c'est bien notre ancien maire Toupinel!

— Et Mme Cotteret! c'est tout à fait la femme de l'avoué Brigard!

— Et Mme de Saint-André! C'est la cousine Octavie en personne!

— Et le journaliste Séchard, c'est le rédacteur de notre *Echo!*

— Comme Clavajol ressemble à notre sous-préfet!

Tous sont bien persuadés que c'est leur ville natale que Sardou a voulu peindre lorsqu'il a écrit les *Bourgeois de Pont-Arcy*.

Pendant ce temps, derrière moi, un monsieur ne cesse de parler avec animation, en anglais, à son compagnon attentif.

Après avoir patienté quelques instants, je ne puis m'empêcher d'inviter du geste ce bavard à se taire complétement.

— Pourquoi voulez-vous que je me taise? me dit-il aussitôt dans un français dépourvu de toute espèce d'accent.

— Parce que vous êtes ici comme tout le monde : pour écouter.

— Au contraire, je n'y suis que pour parler.

— C'est trop fort !... vous vous moquez de moi à présent !

— Pas du tout... je suis interprète : il faut bien que je traduise la pièce à ce gentleman, puisqu'il me paye pour ça !

PREMIÈRE INAUGURATION DU THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

10 juin.

M. Brasseur a pensé qu'une seule inauguration ne suffisait pas pour un théâtre autour duquel, avant sa naissance, on a déjà fait tant de bruit. Il nous a invités à une inauguration en deux parties. Hier soir, on est venu voir la salle ; demain on viendra voir la pièce.

Le directeur de la nouvelle salle des Nouveautés a pris, il me semble, un parti fort sage. On aurait eu demain, en admirant l'architecture, des distractions qui n'auraient pas manqué de nuire à *Coco ;* tandis que maintenant, la connaissance avec le cadre étant faite on se préoccupera uniquement de ce qu'il peut contenir. Et je puis ajouter, sans crainte de contradiction que si l'un répond à l'autre, M. Brasseur peut, pour ses débuts, compter sur un joli succès.

Il n'y a pas, à Paris, un seul théâtre de genre qui puisse se vanter de posséder une aussi jolie salle.

On n'entendait, hier, que des exclamations de surprise et des compliments dont l'architecte profitait.

— Comment ! On est arrivé à faire cela sur l'ancien emplacement des Fantaisies-Parisiennes !

— C'est merveilleux !

— Il paraît qu'on peut y jouer des féeries !

— Les artistes ne sont pas beaucoup moins bien logés qu'à l'Opéra !

— Le foyer, à lui seul, paraît plus grand que tout l'ancien local!

La façon dont M. Brasseur est arrivé petit à petit à mettre les Nouveautés dans des meubles aussi somptueux ne laisse pas que d'être assez curieuse.

On sait que l'excellent et sympathique comédien avait l'habitude de faire tous les ans une tournée artistique en province. Le succès de cette tournée périodique lui donna l'idée, lorsqu'il quitta le Palais-Royal, de chercher à Paris une sorte de pied-à-terre dramatique pour y donner des représentations pendant une partie de l'année. On lui offrit alors la salle vacante des Fantaisies-Oller.

— Avec 25,000 francs, lui disait l'architecte, on vous arrangera quelque chose de très-coquet.

— Et ce sera une vraie salle de théâtre?

— Dame! il y aura bien une galerie, des loges, mais ce ne sera pas un théâtre dans toute l'acception du mot. Un véritable théâtre vous entraînerait à des frais bien plus grands!

— Et combien coûterait-il, votre véritable théâtre?

— Il vous faudrait bien compter 120,000 fr.

— Ce serait très-joli, alors?

— Ce serait bien, mais... vous comprenez... pour 120,000 fr. vous ne pouvez pas avoir la plus jolie salle de Paris.

— Ma foi, cela me conviendrait assez d'avoir la plus jolie... Voyons, vous qui avez fait la Renaissance, vous ne pourriez donc pas me construire quelque chose d'aussi bien?

— Oh! parfaitement. Seulement... la Renaissance... ce n'est pas peu de chose, et si 220,000 fr. ne vous font pas peur?

— Hum!... enfin, puisque c'est nécessaire, marchez!

Et M. de Lalande marcha.

Et il arriva, ce qu'il arrive toujours en pareil cas : les devis furent de beaucoup dépassés.

Bref, — détail qui ne surprendra aucun de ceux qui ont fait construire ; — cette salle que M. Brasseur avait prise avec l'intention d'y dépenser 25,000 fr. n'en a pas coûté moins de 350,000 fr.

Il paraît même que M. le directeur doit s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Les représentants des principaux journaux de Paris, des auteurs, des artistes, ont assisté à l'ouverture d'hier soir.

En fait de discours officiels, nous n'avons eu qu'un prologue rimé par Clairville, et spirituellement débité par Mlle Cécile Montaland. Après quoi la plupart des artistes présents se sont succédé sur la scène. On a ri, on a applaudi, on a même un peu dansé au foyer, puis les gens de l'inauguration ont regagné leurs foyers, les uns en carrosse, les autres à pied, en souhaitant heureuse chance à Monsieur le Directeur.

COCO.

12 juin.

La jolie salle des Nouveautés était trop petite ce soir pour contenir tous ceux qui auraient voulu assister à la première de *Coco*. Plus d'un a payé fort cher le droit d'entrer... au foyer. On tenait à pouvoir dire : « J'y étais ! » Une vraie solennité de derrière les fagots.

Dans la pensée du directeur, le vaudeville de MM. Delacour, Clairville et Grangé a surtout pour but de montrer au public les artistes du nouveau théâtre, le personnel militant, l'orchestre, les décorateurs, les machinistes, je dirais même le maître de ballet, si je

pouvais croire que l'étourdissant pas espagnol dansé par Céline Montaland, Silly et Brasseur a été réglé par un professeur de chorégraphie quelconque.

Je vais donc, si vous le voulez bien, imiter la direction du nouveau théâtre et vous faire rapidement passer en revue les grandes et les petites individualités dont il se compose.

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter :

Brasseur. — Vous le connaissez. Qui sait, peut-être même, l'imitez-vous quelquefois ? On peut dire que la moitié des jeunes gens de Paris consacre une heure ou deux par semaine à l'art d'imiter Brasseur. Depuis qu'il est directeur, l'artiste s'est étrangement modifié. Quand les auteurs de *Coco* lui ont apporté leur pièce, il n'a fait qu'une seule observation :

— Mon rôle n'est pas assez mauvais !

Les auteurs furent stupéfaits. Brasseur a toujours passé pour un acteur assez difficile à contenter.

— Mon rôle n'est pas assez mauvais, continua-t-il pourtant. Vous comprenez bien que je ne veux pas avoir l'air d'un directeur qui profite de la situation pour accaparer les bonnes créations. Je demande qu'on me sacrifie, je veux être sacrifié !

On conçoit que ces messieurs aient hésité avant de se rendre à la volonté de Brasseur. Quand on a un comique de cette valeur sous la main, on tient généralement à lui ménager des effets. Mais toutes les fois qu'on lui en ajoutait un, Brasseur — au rebours de ses anciennes habitudes — poussait un soupir en murmurant :

— Allons, décidément, il n'y a rien à faire! Je vais avoir un bon rôle !

Christian. — Vous le connaissez. Avant de l'enga-

ger, Brasseur lui a fait prêter serment. Il a juré qu'il respecterait scrupuleusement, et toujours, la prose des auteurs. Plus de calembours, pas même un petit. Christian poussera-t-il l'amour du jeu de mots jusqu'à se parjurer ? C'est ce que l'histoire impartiale nous dira un jour.

Numa. — Vous le connaissez. C'est lui qui, dans *Andréa*, de Sardou, joua si drôlement une scène de gandin ivre. Il a quitté le Palais-Royal en même temps que Brasseur. Les deux comédiens s'en sont allés bras dessus bras dessous. A titre d'ancien camarade, Brasseur l'a mis troisième sur son affiche — en attendant la vedette.

Richard. — Vous le connaissez probablement. Ce n'est pourtant pas celui qui joue au Théâtre-Français, ni celui qui a joué à l'Odéon. On l'a vu un peu partout. Depuis Cluny où il a débuté, jusqu'à la Comédie-Française, où il a tenu l'emploi de Coquelin pendant la Commune. Il a passé au Gymnase, au Vaudeville, et abandonne momentanément la comédie pour le genre plus léger des Nouveautés.

Martin et Seiglet. — Si vous les connaissez, c'est bien sans vous en douter. Ces deux acteurs de province ont joué, pendant quinze ans, côte à côte, aux Célestins, de Lyon; puis, l'un est entré au Gymnase, l'autre à l'Ambigu. Ils sont heureux de se retrouver ce soir.

Blanche. — Vous ne le connaissez pas... A moins que le hasard ne vous ait conduit cet hiver à une matinée de la Gaîté, où il donnait la réplique à Coquelin, dans le *Matamore*, de Cyrano de Bergerac. Cependant, l'apparition de ce débutant était assez escomptée dans le monde des artistes, où il a déjà une certaine notoriété.

Reyar. — Vous ne le connaissez certes pas. Il excelle à imiter le cor de chasse avec son nez.

Mais si c'était un inconnu pour vous avant la soirée d'aujourd'hui, il était connu, bien connu, dans le quartier Latin où sous son véritable nom de Falinski, il se livra, pendant plusieurs années, à des mystifications qui lui ont fait une réputation légendaire entre la rue Saint-Jacques et le carrefour de l'Odéon. Il était alors étudiant honoraire en médecine.

Céline Montaland. — Vous la connaissez. Les nouveaux théâtres peuvent remplacer les anciens, les directions peuvent changer, les auteurs se rouiller, les genres se modifier, elle est, elle sera toujours jolie, toujours jeune, toujours charmante. L'opérette l'a possédée aussi bien que le drame, la féerie et la comédie. L'autre soir, à la fête d'inauguration des Nouveautés, elle nous a dit les vers de Clairville, comme bien des soubrettes, à la Comédie-Française, ne disent pas les vers de Molière. Elle a tenu à les redire ce soir.

Silly. — Vous la connaissez, mais vous l'avez certainement vue plus souvent dans la salle que sur la scène. On ne la retrouve qu'à de longs intervalles. Toutes les fois qu'elle paraît elle réussit, et pourtant son succès n'a jamais été suivi d'un engagement durable. Espérons que M. Brasseur aura l'intelligence de rompre avec cette tradition.

Juliette Darcourt. — Vous la connaissez. Elle a chanté partout où l'on chante. C'est elle qui a fermé les Fantaisies-Oller, c'est elle qui ouvre le théâtre des Nouveautés. Elle est jolie. Mais où diantre achète-t-elle ses chapeaux ?

Blanche Méry. — Vous la connaissez. Jusqu'ici — au théâtre du moins — elle n'a fait que des créations peu importantes. Mais elle veut arriver. Et ce que femme veut...

Aubrys. — Vous la connaissez peu. Une des actrices les plus opulentes de Paris — au point de vue du cor-

sage — a passé par une foule de théâtricules, depuis les Folies-Marigny jusqu'aux Bouffes du Nord. Une des rares artistes qui consentent à jouer les duègnes sans avoir atteint la quarantaine.

Dareine. — Vous ne la connaissez guère, bien qu'elle ait porté le maillot à la Gaîté et à la Renaissance. Ne demande qu'à se faire connaître.

Il n'est pas bien utile de vous présenter les autres pensionnaires féminins de la troupe Brasseur. Il y en a de gentilles, d'autres qui le sont moins, d'autres qui ne le sont pas du tout.

Quand il recruta ce bataillon enjuponné, M. Brasseur reçut, entre autres visites, celle d'une « jeune » personne qui s'est exhibée sur des scènes d'ordre tout à fait inférieur. Lui ayant demandé ce qu'elle savait faire, il reçut cette réponse :

— J'ai 300,000 francs de diamants !

Cela parut original au directeur, qui lui accorda une audition.

Elle se fit entendre dans plusieurs morceaux de son répertoire.

Quand l'audition fut terminée :

— Tout cela est fort bien, répondit Brasseur, mais où sont les diamants ?

— Ah ! monsieur, répliqua la « jeune » personne, ma mère vient d'être très-malade... les diamants sont au *clou*. Mais vous comprenez que si vous m'engagez... au bout de quinze représentations, je serai à même de les dégager... j'en fais mon affaire !

Brasseur n'alla pas plus loin. Il refusa formellement de se prêter, même indirectement, à cette petite industrie.

Cette anecdote suffira pour prouver, je l'espère, qu'au Théâtre des Nouveautés on ne tient pas seulement au physique, mais encore au moral.

Quelques présentations rapides du personnel administratif suffiront pour compléter le tableau.

Un grand nombre des employés viennent du Palais-Royal.

M. Castel, le régisseur, a longtemps rempli les mêmes fonctions au théâtre de la rue Montpensier.

Il en est ainsi du chef-machiniste, M. Colombier, des six musiciens de l'orchestre et du concierge du théâtre.

Quand je vous aurai dit que le chef d'orchestre est M. Lindheim, qui était, l'an dernier encore, chef d'orchestre aux Variétés, et qui a conduit la plupart des grandes opérettes d'Offenbach; que le secrétaire est M. Achille Desouche, et le contrôleur en chef M. Boieldieu, ancien secrétaire du Vaudeville de la place de la Bourse, vous connaîtrez les Nouveautés aussi bien que Brasseur lui-même.

Il me reste pourtant à vous parler du décorateur. Ce n'est — excusez du peu — que Robecchi.

Ce nom seul me dispense, etc.

de vous en dire plus long sur les charmants décors de *Coco*.

Je tiens cependant à signaler spécialement le bateau à vapeur qui a eu les honneurs de la soirée. Ne vous récriez pas!... C'est un véritable bateau à vapeur, exécuté avec une perfection et un réalisme extraordinaires.

On assiste même à toutes les péripéties du voyage de ce paquebot étonnant, grâce à un panorama qui se déroule sur le fond de la scène : d'abord le départ, avec la foule sur la jetée du Havre; puis, la côte de Sainte-Adresse, les phares, et enfin ce que M. Prud'homme appelle l'immensité des flots.

L'illusion est complète, et si les spectateurs n'en ont pas eu le mal de mer, c'est une attention délicate dont il faut savoir gré à M. Robecchi.

LE SECRET DE MISS AURORE.

15 juin.

Après avoir joué *Populus* beaucoup plus longtemps qu'ils n'ont l'habitude de jouer les autres drames, les sociétaires du théâtre du Château-d'Eau, sur lesquels la manne de l'Exposition ne tombe guère, ont compris la nécessité de frapper un grand coup pour se faire, eux aussi, un public d'étrangers.

Ils se sont dit que le seul attrait d'une bonne pièce ne suffirait peut-être plus en ce moment. Le *Tour du Monde* vient, en effet, de retrouver un regain de grand succès, grâce à ses lions, et la plupart des autres théâtres qui prospèrent font surtout de l'argent, soit par leurs étoiles, soit par un clou de mise en scène.

Ils ont donc cherché tout d'abord dans le répertoire mélodramatique une pièce aussi intéressante que possible, mais présentant avant tout un tableau à sensation, une attraction irrésistible, un effet mirobolant, quelque chose comme le fameux incendie de la *Madone des Roses*, par exemple.

Dans cet examen laborieux, ils ont successivement passé en revue le plafond mobile de la *Maison du Baigneur*, le célèbre truc anglais de la noyade du *Lac de Glenaston*, le décor descendant de *Jean la Poste*, la locomotive homicide de l'*Affaire Caverley*, le rêve du fumeur d'opium de la *Prise de Pékin*, le passage du

Mont-Saint-Bernard, de *Marengo*, et jusqu'à l'invisible *Tremblement de terre de Mendoce.*

Seulement, pour être fort précieuse, la bonne volonté ne laisse pas que d'être insuffisante en pareil cas. Il ne suffit pas de découvrir un clou, il faut avoir *les moyens* de l'enfoncer. Les artistes du Château-d'Eau n'étant pas riches, devaient se contenter d'un clou aussi bon marché que possible, d'un décor à sensation au plus juste prix.

Ils se sont rappelé à propos le *Secret de Miss Aurore.*

Cette pièce jouée pour la première fois, le 3 juillet 1863, au théâtre du Châtelet, avait été arrangée par Lambert Thiboust, d'après une traduction de M. Bernard Derosne. C'était la mise au théâtre du célèbre roman de miss Braddon, qui, on le sait, est à George Sand ce que Dickens était à Balzac.

La pièce obtint alors un grand succès auquel contribua, pour une large part, le truc des spectres impalpables.

Aujourd'hui, ce truc est fort connu. On a pu l'apprécier et l'applaudir à peu près partout. Il est d'une application simple et peu coûteuse. En voici la recette :

Vous placez dans le fond du théâtre une immense glace sans tain ; vous faites descendre dans les dessous une demi-douzaine de figurants revêtus de suaires ; un lampiste, placé à une distance calculée, braque sur eux une lanterne — avoir soin de l'éclairer ; — les figurants gesticulent comme des spectres et vous obtenez, par ce moyen, un effet saisissant.

Cependant, même pour présenter le truc relativement modeste des spectres impalpables, il faut une somme plus forte que pour remonter une pièce de Bouchardy ou d'Anicet Bourgeois. Or, comme je viens déjà de le dire avec regret, les artistes du Château-

d'Eau ne sont pas millionnaires.. Aussi ont-ils dû pour monter le *Secret de Miss Aurore,* se livrer à tout une série de privations, et je ne sais rien de plus tou chant que l'émulation et l'esprit de sacrifice dont il ont fait preuve.

Ainsi, M. Bessac, l'administrateur, qui avait besoi d'un chapeau gibus, y a renoncé momentanément, e nous avons pu le voir au contrôle coiffé d'un simpl melon.

M. Gravier, qui, depuis plusieurs mois, emplissa une tirelire pour s'acheter une pipe en écume de mer en a généreusement versé le contenu à la masse M. Péricaud, qui écrit de nombreuses saynètes pou les cafés-concerts, en a pondu ce mois-ci une demi douzaine de plus qu'à l'ordinaire; enfin, Mlle Dau doird s'est privée de New-Moon-Hay, ce qui est u sacrifice au moins aussi dur que les autres.

Grâce à cette entente, que je n'ai pas l'intention d railler ici — bien au contraire — les artistes sont arri vés à produire ce soir, à l'acte-clou des apparitions un effet de terreur suffisamment respectable.

Par exemple, je les engage à surveiller leur per sonnel s'ils veulent éviter les incidents du genre d celui-ci, qui se passa au Châtelet, en 1863, pendan une représentation du *Secret de Miss Aurore.*

Une jeune et trop sensible figurante avait depui quelques jours accordé le plus clair de son estime à u Don Juan machiniste. Les deux amoureux, obligé de fuir la surveillance d'un mari jaloux, ne pouvaien guère se rencontrer que dans les dessous du théâtre.

Ce soir-là, au moment même où l'entretien arrivai à son maximum d'intérêt et d'animation, alors que le tourtereaux oubliaient le monde entier et l'endroi même où ils se trouvaient, la trappe qui les recouvrai s'ouvrit brusquement pour l'effet des apparitions et l

couple amoureux, se reflétant sur la glace, apparut subitement aux yeux du public stupéfait.

Les spectateurs de cette représentation eurent toutes les peines du monde à croire que les spectres étaient aussi impalpables que le promettait l'affiche.

---

19 juin.

Tous les soirs, de neuf heures à minuit moins deux, les passants peuvent voir errer tristement et la tête baissée, sous les arcades du Théâtre-Français, un certain nombre de personnages assez décemment mis et qui semblent accablés par une grande douleur.

Ce sont les anciens Romains de la maison de Molière.

Subissant, à l'heure du spectacle, une impulsion dont ils ne sont pas maîtres, ces infortunés viennent et reviennent tourner autour du théâtre dont ils se croyaient les accessoires les plus indispensables, et d'où pourtant on vient de les bannir.

Les opinions sont tellement partagées sur cette grave question de la claque, que je m'abstiendrai soigneusement de laisser pressentir la mienne pour ne pas compliquer le débat.

On ne sait même pas au juste ce qui a motivé la décision du comité de la Comédie.

Il y a bien un prétexte apparent :

— Cette institution est immorale, humiliante pour les artistes, aurait dit un fougueux tragédien au nom de ses camarades.

Si on voulait s'arrêter à cet argument et prendre la peine de le discuter, il suffirait, je crois, de poser la question suivante :

— Si la claque est une immoralité, pourquoi fonc tionne-t-elle depuis si longtemps... sans qu'on en a fait justice ?

Je crois qu'il faut chercher la véritable raison de l disparition des claqueurs dans un ordre d'idées pure ment administratif.

Dans notre année d'Exposition, il devenait urgen par suite de la cherté des denrées nécessaires à l'alimer tation des classes laborieuses, d'améliorer un peu l situation des malheureux sociétaires, qui n'ont chacu que trente ou quarante mille francs de bénéfices annuel pour vivre.

C'est dans ce but charitable qu'on aura songé a supplément de recette assez considérable que l'o trouve en remplaçant par des spectateurs ordinaire les préposés aux applaudissements qui meublaient l parterre.

Et pour quelques-uns ou quelques-unes des artiste: ce n'est pas, voyez-vous, un petit sacrifice que la sup pression de la claque.

Le concours de cette institution immorale n'éta pas toujours inutile à la naissance ou au maintie d'une réputation. Avec la claque, on pouvait se con soler de l'humeur inégale du public ; on avait, tou comme les camarades plus en vue, son petit succès *bravos, murmures, rappels, entrées, sorties* ne man quaient jamais à qui savait se concilier les bonn grâces de ces messieurs.

Il se trouve, il est vrai, des enragés de scepticism qui osent affirmer que, le plus souvent, ces témo gnages flatteurs n'étaient pas désintéressés, et que cer tains comédiens, pour avoir des petits *cris spontané:* étaient obligés de les solder en faisant la command On considère même cette dépense comme l'une d plus lourdes charges du petit budget personnel c quelques actrices, à l'article intitulé « dragées. »

Tous ces propos me paraissent le résultat d'une malveillance éhontée, et, pour mon compte, je ne puis y croire.

Admettre que des comédiens, ennemis des institutions humiliantes et immorales, aient salarié des claqueurs !...

Allons donc !

C'est trop invraisemblable, n'est-ce pas ?

Mais quelle perturbation dans l'existence des abonnés romains qui avaient contracté la douce et régulière habitude de venir *chauffer* le spectacle tous les soirs.

A part deux ou trois commis salariés, les claqueurs payaient une petite redevance dont la modicité leur permettait de revenir souvent. Les plus fidèles obtenaient même la gratuité absolue au bout d'un certain temps.

Ces braves gens étaient de tenue modeste, mais plus convenable toutefois que celle des claqueurs d'autre part. On en citait deux ou trois qui, depuis un quart de siècle, n'avaient manqué aucune représentation. Beaucoup d'entre eux ne pouvaient parler de Rachel qu'avec des larmes dans la voix.

Les jours de première, les *anciens* formaient, au centre du groupe, un petit cénacle de critiques, et il leur arrivait de faire mentalement plus d'une remarque sévère pour l'auteur... tout en applaudissant à tour de bras par devoir professionnel.

C'est aux résultats qu'on juge toutes les réformes humaines.

Jusqu'à présent, en ce qui concerne celle-ci, on ne peut même pas les préjuger.

Le public ordinaire, habitué à se laisser guider, a encore tout un apprentissage à faire : souvent, ses manifestations se produisent d'une façon tellement inattendue, que les artistes en sont décontenancés.

Le plus piquant, c'est la recrudescence de jalousie que le caprice du public provoque entre les comédiennes. Celles-ci se soupçonnent mutuellement, me dit-on, d'avoir, à défaut de feu la claque officielle, leur petite claque officieuse.

Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la plupart des intéressés ne savent encore s'ils doivent se réjouir de la nouvelle mesure.

Par exemple, une chose les préoccupe déjà pour la prochaine saison d'hiver.

Avant que la claque fût licenciée, les *mardis* se terminaient. On n'a donc pas pu juger de l'effet produit ce jour-là par le nouvel état de choses.

Aussi les artistes, sachant à quel point les abonnés sont peu expansifs, se demandent-ils avec une certaine inquiétude ce que deviendront pour eux les représentations hebdomadaires, lorsque les seuls applaudissements qu'on y entendait leur feront défaut.

A combien de degrés au-dessous de zéro ces représentations glaciales vont-elles encore dégringoler ?

LES BOHÉMIENS DE MOSCOU.

20 juin.

Je les avais entendus deux fois : avant-hier au *Figaro,* à l'occasion de la visite de S. M. le Schah de Perse ; hier chez M. de Villemessant, qui s'était donné le luxe de les faire venir chez lui, dans son hôtel de l'avenue du Bois de Boulogne. Mais l'impression que m'avaient laissé leurs chansons d'une saveur exquise, leurs chœurs étranges, leurs danses bizarres, était si vive que j'ai voulu les entendre une troisième fois, ce

soir même, aux concerts de l'Orangerie, où ils sont engagés pour un mois.

Ils sont quarante. Vingt-cinq femmes et quinze hommes. Yeux vifs, brillants, perçants comme ceux de l'oiseau de proie, nez crochus, chevelures épaisses, dents blanches et aiguës; ils ont gardé sur leur visage le hâle du soleil égyptien, bien qu'ils soient nés dans le pays des neiges. Ce sont les enfants de Bohême, de la grande famille errante, qu'on retrouve gitanes en Espagne, tziganes en Hongrie, zingari à Naples, gypsies en Afrique. Frères, oncles, neveux, tantes, mères, fils et filles, tous se ressemblent, et on retrouve dans la vieille, fardée, peinte, éteinte, comme un dernier reflet de la jeunesse, de la fraîcheur, de la pétulance qui vous charme dans la fille de seize ans que l'on voit à ses côtés.

Les voilà groupés ; les femmes assises, couvertes de soie aux couleurs brillantes, les tuniques frangées d'or et d'argent, des fleurs dans les cheveux, chargées de bijoux extravagants ; les hommes debout, graves, l'œil fixé sur le chef qui se tient au milieu, une guitare à la main.

C'est Nicolas Chichkine, fils d'Ivan Chichkine, chef suprême de la bande, un des dix-neuf Chichkine que l'on compte dans le chœur. Un beau garçon, à l'air intelligent, amoureux de musique comme tous les siens. Il fait un geste imperceptible, un signe de tête, et le chœur éclate, tour à tour vif, enlevant, sauvage comme un cri de révolte ou doux, langoureux, plaintif comme un murmure d'amour.

Aux voix graves des contraltos se mêlent les timbres suraigus des soprani, tandis que les basses profondes des hommes grondent en soutenant un point d'orgue sans fin. A des chansons comiques, populaires, qui vont courir Paris avant quinze jours, succèdent des romances pleines de tendresse ; puis les ensembles de-

viennent pressés, une jeune fille se détache, presque une enfant, qui danse en s'accompagnant de la voix, tandis que charmés, conquis, rêvant au passé, nous évoquons la gracieuse Esmeralda et que nous cherchons instinctivement la chèvre absente.

*
* *

Cette troupe, appelée, croyons-nous, à un succès considérable, est une des meilleures des cinq ou six bandes chantantes que possède la Russie. Les *Rossignols de Koursk* — c'est ainsi qu'on les nomme — sont, là-bas, de toutes les grandes fêtes. La cour impériale les protége. On les mande souvent au palais de l'Empereur. Dans les restaurants de nuit de Saint-Pétersbourg, aux Iles, à l'Ermitage de Moscou, les boyards, après dîner ou après souper, se paient les bohémiens à raison de cent roubles l'heure. Très-choyés, grassement rémunérés, ces artistes demeurent à Moscou dans un quartier spécial, appelé Jyvoderka, où ils sont propriétaires de leurs habitations. Ce sont, comme on voit, des musiciens rangés et suffisamment cossus. *Bohémien* n'est pas du tout synonyme de *bohême*.

La direction des Concerts de l'Orangerie avait chargé M. Kazynski, un violoniste russe de beaucoup de talent, commissaire aux auditions musicales de l'Exposition, d'engager ces chanteurs qui, généralement, se reposent pendant l'été, et à les emmener à Paris.

On ne peut rien rêver de plus comique que l'épopée de leur voyage.

C'était la première fois que les rossignols de Koursk quittaient leur pays. On avait eu grand'peine à les y décider. Enfin ils partirent. Ceux qui ont parcouru la Russie en chemin de fer savent que le tunnel y est

ıtalement inconnu. Aussi les bohémiens suppor-
rent-ils fort gaillardement le trajet de Moscou à la
ontière allemande. Mais au premier tunnel, une
ène inattendue se produisit. Les frères, les sœurs,
s mères, les tantes, les fils et les filles se jetèrent à
:noux en poussant des cris de terreur.

Vainement, le pauvre M. Kazynski essaya-t-il de les
lmer. Ils refusèrent de l'entendre et l'accablèrent
injures. La nuit soudaine qui les enveloppa, le bruit
ı sifflet prolongé par les échos du souterrain, la
mée rouge de la machine qui pénétrait dans les
agons en les suffoquant à moitié; tout cela les rendit
:téralement fous.

— Misérable! crièrent-ils au malheureux violoniste-
lo, tu nous conduis en enfer! Damné! Satan! Nous
ulons retourner à Moscou!

Et après avoir donné libre cours à leur colère, ils se
irent tous, à l'unisson, à murmurer une prière.

— Laissez-moi vous expliquer, leur dit Kazynski,
issez-moi vous faire comprendre ce que c'est qu'un
nnel. Le souterrain que nous traversons est creusé
ns une montagne...

— Aïe! Hou! hou! firent les femmes en pleurant,
us sommes perdues! Nous avons une montagne sur
tête.

Et les injures durèrent tant que dura le tunnel.



Enfin le jour revint. On arriva à la douane alle-
ande.

Un employé ouvrit la portière de l'immense wagon
troisième classe qu'occupaient les musiciens et leur
ide.

— Tout le monde descend pour la visite des ba-
ges, dit l'employé en allemand.

— Jamais nous ne descendrons, s'écrièrent les B hémiens avec cet ensemble que l'on apprécie ta dans leurs chants.

Et il fallut avoir recours à des moyens quasi vi lents pour les y contraindre.

Ils finirent cependant, au bout d'une douzai d'heures de trajet, par se familiariser avec les tunn et les changements de wagon, quand une autre que tion vint jeter le trouble parmi eux : la question change des monnaies.

En Allemagne, ils venaient, à chaque buffet, plaindre à leur impresario, sous prétexte qu'on le avait fait payer un bock trente marcs — c'est-à-di trente-sept francs cinquante ! — confondant avec l pfennings. Ils commençaient à comprendre la vale de la monnaie allemande quand il leur fallut, en Be gique, faire connaissance avec le système décimal. l nickel leur parut joli. Les Bohémiens aiment tout qui brille. Ils étaient heureux de recevoir, en échan de leurs pfennings de cuivre, une quantité égale pièces qui leur semblaient d'un métal précieux. s'en emplirent les poches et, à peine entrés en Fran ils furent tout étonnés de voir que le nickel y est a solument proscrit. C'est naturellement M. Kazyns qui leur parut responsable des dures épreuves au quelles ils se trouvèrent exposés depuis leur départ Moscou. Ah ! que ce pauvre violoniste-solo a donc de choses à se faire pardonner !

Vainement essaye-t-il, en ce moment, de leur fa accepter un engagement à Londres où on leur fait propositions magnifiques.

— Notre religion nous défend d'aller en mer ! répondent-ils.

Tout le nickel des deux mondes ne les ferait pas venir sur leur décision.

*
* *

Très-religieux, d'ailleurs, et de mœurs fort sévères, es Bohémiens.

Les femmes, avec leurs sourires provoquants, leurs eux pleins de promesses, leurs allures pleines d'abandon, qui vous lancent des regards si drôles entre deux ouffées de cigarette, restent — malgré les apparences - fidèles à leur tribu. On en cite une seule qui a déserté » pour devenir princesse. Mais ce funeste emple n'a jamais été suivi par d'autres.

Il est bon d'ajouter que la Bohémienne en question ait été achetée trente mille roubles au chef de sa oupe par le prince G... Au bout de fort peu de mps, le prince, de plus en plus épris, se décida à ouser son emplette. Les cancans de la Perspective ewski prétendent que le prince n'est pas précisément heureux époux et que sa femme — gâtée par une plorable éducation de famille — lui témoigne sa connaissance en lui administrant de temps en temps qu'en langage de boulevard on appelle « une vo- e ».

***

On voit par tout ce qui précède que, pour être des anteurs agréables, des artistes de race, les Bohé- iens de Moscou, malgré le milieu raffiné dans le- el ils ont l'habitude de vivre en Russie, ne sont pas cessibles à tous les bienfaits du progrès et de la civi- ation modernes.

A Paris, ils sont installés dans un hôtel plus que odeste des Batignolles. En attendant le soir, ils pas- nt leur temps à dormir, à fumer et à prendre du thé. thé joue dans leur existence un rôle considérable, les vins les plus exquis leur semblent fades auprès leur breuvage favori.

Mais si sauvages qu'ils soient, certains échos de s mœurs parisiennes sont cependant arrivés jusqu'à

eux, et, l'autre soir, au *Figaro*, quand on leur
montré Offenbach, quelques-unes des Bohémienn
— les plus jolies — se sont mises à fredonner, trè
gentiment, la lettre de la *Périchole*.

Il est vrai que la musique d'Offenbach est répandu
dans l'univers entier, et que les anthropophages eu
mêmes, au dessert, chantent peut-être le « to
tourne » de la *Vie Parisienne* ou l'air à boire des *B
vards*.

SALLES D'EXPOSITION : LE THÉATRE - FRANÇAIS.

27 juin.

Un fait qui prouvera mieux que tout le reste l'in
portance de la Comédie Française aux yeux du pub
expositionnel, c'est que, malgré la chaleur, les r
cettes n'y ont presque pas baissé.

On pourrait croire que ce sont surtout les prov
ciaux de passage à Paris qui forment, en ce mome
la clientèle du théâtre de la rue Richelieu ; ce ser
une erreur. Les étrangers y sont également no
breux. Notre grande scène classique jouit d'une ré
tation universelle. Paris, la Chronique, les boulev
diers créent de temps en temps des types dont on pa
ensuite, un peu partout, au Nord et au Sud, com
s'il s'agissait de quelque personnage de renc
Mlle Croizette, par exemple, est célèbre dans les p
les plus lointains. Aussi y a-t-il parmi nos visite
internationaux, des gens nullement initiés à no
langue et qui, néanmoins, vont aux Français — qu
ques-uns pour voir Mlle Croizette, comme si elle av
été construite par M. Garnier.

Le foyer surtout présente un spectacle curieux.

On s'y promène comme dans un musée.

Des groupes de provinciaux stationnent autour des ›ustes.

On entend des exclamations.

— Tiens, regarde donc celui-là, comme il a le nez rochu.

— A la bonne heure... là-bas... voilà un joli ;arçon !

— Je trouve qu'il a l'air fier!

— Il y a bien de quoi... Avoir son buste ici, cela :quivaut aux plus grands honneurs.

Un père de famille s'arrête devant le marbre repré-entant Ponsard.

Il se retourne vers sa femme et ses deux filles en rappant dans ses mains :

— Chapeau bas! leur dit-il, voici Ponsard, le plus ;rand auteur moderne. Il était de Vienne, en Isère.

Puis avec orgueil :

— De la même ville que nous!

Le monsieur raconte ensuite une foule d'anecdotes; Il a connu un ami de Ponsard, et il a aperçu Pon-ard lui-même plus d'une fois, quand il rentrait chez ui comme un simple mortel. Il avait, malgré son mmense talent, une mise des plus modestes. Plus 'une fois, il a failli faire la partie de dominos avec ui.

La femme et les deux filles écoutent avec recueille-nent.

Le père, en examinant le buste de l'auteur de *Lu-rèce*, a les yeux remplis de larmes.

Les huissiers du foyer, Picard et Lesage, ne doivent ›as être enchantés de ce public de passage. Habituel-ement, leur existence, au milieu des spectateurs pari-iens, est exempte de tout tracas; il est bien rare u'on ait à leur demander un renseignement, car, à orchestre comme à la dernière galerie, on est plus

ou moins des habitués de la maison. Ils peuve donc, chaque soir, goûter les douceurs d'une somn lence que nul ne songe à troubler.

Mais, en ce moment, ils sont sans cesse aux pris avec de braves gens qui veulent absolument avoir d indications sur les pièces, les artistes et surtout s Molière.

Et vous voyez de quel air les deux huissiers peuve recevoir en pleine poitrine des questions de ce genr

— Alors, c'est bien ici la maison de Molière?

— C'était ici son salon, n'est-ce pas?

— Et sa chambre à coucher, peut-on la voir?

— Nous sommes bien sous son toit?

— On a dû faire des réparations depuis sa mort?

— N'est-ce pas, Monsieur, que c'est en argent ma sif, la chaîne que vous avez autour du cou?

— Savez-vous des histoires sur Molière?

— Vous devriez vendre des petites médailles comn celle que j'ai achetée aux Invalides.

— Il avait du bien, n'est-ce pas, à part cette ma son?

— Sa maison n'a jamais été hypothéquée, n'est- pas?

— C'était un homme d'ordre?

— Cela a été une bien grande perte pour la littér ture, hein?

Un autre provincial, qui a lu dans un journal u série d'articles sur le foyer de la Comédie-Françai que l'on cite comme étant le rendez-vous d'un gra nombre de célébrités artistiques, demande avec u certaine stupéfaction, à l'huissier, comment il se f qu'il ne voie ni M. Delaunay, ni M. Got, ni M. Ma bant, ni M. Coquelin, ni aucun des sociétaires se pr mener avec des peintres ou des journalistes.

Il croit avoir droit à cette exhibition, et il est pre que tenté de réclamer au contrôle.

Inutile de dire que le grand succès de curiosité est ·our la fameuse statue de Voltaire, devant laquelle on ntend les propos les plus bizarres.

— Je trouve qu'il ressemble à notre ancienne bonne, .it un brave rural de Pont-Arcy ou d'ailleurs.

— Comme il a les mains maigres! comme il a l'air naladif pour un homme qui vient de mourir centeaire!

Autre réflexion, entendue sous le péristyle d'en ›as.

— Voilà la statue de Talma!

— Il est bien peu vêtu!

— Dame, tu comprends, à cette époque-là, les aristes ne gagnaient pas encore ce qu'ils gagnent auourd'hui!

JUILLET.

LE CAPITAINE FRACASSE. — PETITE CORRESPONDANCE.

1er juillet.

Dans certains quartiers de Paris, à certaines heures e la journée, les sergents de ville ont beau tenter d'inu-les efforts, il leur est impossible d'éviter les encom-rements de voitures.

De même, les directeurs de théâtres, à certaines épo-ıes de l'année, en plein hiver par exemple, n'arrivent ıs toujours à empêcher que deux ou trois premières ent lieu le même soir.

Mais aujourd'hui, en juillet, alors que les pièces ›uvelles sont plus rares qu'un cocher complaisant, ı aurait pu, avec un tout petit peu de bonne volonté, ırranger de façon à ne pas nous inviter dans deux en-·oits à la fois.

On ne l'a pas voulu. Le Gymnase a refusé de céder pas au Lyrique, et le Lyrique a tenu à ne pas s'effa-r devant le Gymnase. Si bien qu'il a fallu partager soirée entre le vaudeville de MM. Hennequin et de ajac et l'opéra-comique de MM. Catulle Mendès et essard.

Au Gymnase, on attendait avec une légitime imp
tience la pièce nouvelle des auteurs de *Bébé*. Ces m
sieurs avaient promis un pendant à leur grand suc
de l'année dernière, et, pour succéder à *Bébé*, ils p
paraient *Nounou*. Mais *Nounou* est restée en route.
Najac et Hennequin s'étaient engagés à la livrer pc
la fin du mois de mars. Les jours se passèrent. *Noun*
ne venait pas. Le Gymnase s'épuisait à repren
toutes les comédies de son répertoire, les auteurs
donnèrent même pas signe de vie. Un beau matin
apprit — boulevard Bonne-Nouvelle — qu'ils étai
partis pour la campagne. La campagne !... En pl
hiver !... On ne savait même pas où ils étaient all
M. Montigny parlait de les faire afficher en promett
une bonne récompense à celui qui les rapporterait
Gymnase.

Enfin ils revinrent comme ils étaient partis : br
quement, sans dire d'où ils venaient. Au lieu de *N*
nou, ils apportèrent au directeur les deux premi
actes de *Petite Correspondance*. Personne ne son
à s'étonner de cette substitution ; on tenait enfin l'
vrage nouveau des pères de *Bébé*, peu importait le n
et le sujet !

Il s'agit des correspondances en style plus ou mo
télégraphiques que le *Figaro* a eu l'idée d'impo
en France.

Aussi est-il constamment question de ce journal.

— Je viens du *Figaro !*

— Je vais au *Figaro !*

— Avez-vous lu le *Figaro ?*

— Lisez le *Figaro!*

Tout d'abord, c'est au *Figaro* même, dans la s
des abonnements, que devait se passer le second a
Mais les auteurs ont trouvé que cette salle manquai
portes et vous savez que sur une scène sans portes H

equin est comme un navire sans boussole, comme un ambour-major sans canne, comme un éléphant sans ·ompe, comme Sarcey sans lunettes, comme Grand-ille sans Magnier. On a donc remplacé l'intérieur de hôtel de la rue Drouot par un simple salon capitonné.

Le premier acte se passe au parc Monceau. Les au-eurs vont faire à cette jolie promenade une réputation eut-être imméritée. Si l'on était sûr d'y rencontrer, soir, des veuves pour cause de verrou telles que Mlle Legault et des veuves pour cause de décès telles u'Alice Regnault, des soubrettes bleues comme Mlle Giesz et des soubrettes roses comme Mlle Zélie Reynold, ce parc deviendrait avant peu l'endroit le plus fréquenté de Paris.

Parti après le second acte de *Petite Correspon-lance*, je suis arrivé au Théâtre-Lyrique tout juste à emps pour voir Mlle Gabrielle Moisset se déshabiller n scène.

Ce spectacle est, à lui seul, assez attrayant pour atti-er beaucoup de monde à la salle Ventadour, les soirs le représentations françaises, mais le *Capitaine Fra-asse* possède encore bien d'autres *clous.*

L'opéra-comique d'Emile Pessard a couru bien des ventures depuis le jour où M. Catulle Mendès reçut le Théophile Gautier l'autorisation de transporter son dmirable roman au théâtre. Il serait trop long de les aconter toutes. Ce pauvre capitaine a été recueilli un peu partout : aux Folies-Dramatiques du temps où M. Cantin rêvait de changer le genre de son théâtre, l'Opéra-Comique par M. de Leuven, au Lyrique par M. Vizentini, toujours sur le point d'être joué et voyant toujours de nouveaux obstacles lui barrer le chemin.

Aussi que d'impatiences, que de déceptions, que de lécouragements éprouvés par les auteurs, et que le public serait injuste s'il ne leur en tenait pas compte !

M. Escudier, dont l'activité mériterait de trouver s: récompense, n'a reculé devant aucun sacrifice pou monter l'ouvrage aussi bien que possible.

Ainsi, à l'acte du Pont-Neuf, il nous a montré u chariot traîné par un bœuf vivant, fait sans précéden sur la scène des Italiens où les accessoires — quand o se donne la peine d'en avoir — sont généralement e carton.

Ce n'est pas tout. L'arbre dans lequel paraît le capi taine Fracasse est un vrai arbre — un arbre du Bois d Boulogne — gracieusement *prêté* au directeur d théâtre Lyrique par M. Alphand.

J'ai parlé de Mlle Moisset et de son gracieux *désha billage*. La jolie artiste nous a montré, ce soir, san compter plusieurs toilettes charmantes, un gran amour pour son art.

Mlle Moisset, en effet, pourrait vivre bien tranquille ment loin du théâtre, n'ayant à se soucier ni de la cri tique, ni du public, ni des répétitions, ni de rien. Ell pourrait, l'été, fuir le soleil de Paris, et passer ses jour nées, paresseusement, au bord de la mer. Mais la ramp l'attire, le travail du théâtre a pour elle des charme toujours nouveaux. Quand elle ne chante pas à Paris elle passe la mer et s'en va en Amérique, à la Nouvelle Orléans, je ne sais où. Tantôt on la trouve acclamée la San-Fenice, de Venise, tantôt on la voit remplace Mme Carvalho, à l'Opéra. Et notez qu'elle n'aborde un création nouvelle qu'au prix, non-seulement d'un tra vail acharné, mais d'inquiétudes mortelles ; qu'elle a peur de tout et de tous, et que pourtant rien ne l'en nuierait autant que de ne pas connaître ces ennuis. C cœur de femme, abîme insondable ! — comme on di dans le monde de M. Catulle Mendès.

Le nom de Vallombreuse, l'un des héros du roma de Gautier, a été changé en celui de Rochembreuse.

Ce changement s'est fait sur la demande du commis

aire du gouvernement M. Vaucorbeil, auquel plusieurs membres du Jockey-Club s'étaient adressés à cet effet. M. de Vallombreuse fait partie du cercle aristocratique et est parent par alliance du maréchal de Mac-Mahon.

A propos du roman de Gautier, on me raconte le fait suivant, connu seulement de ceux qui ont vécu dans l'intimité du grand poète.

Vous savez, — tout le monde sait — quel est le dénouement du *Capitaine Fracasse.*

Sigognac s'est battu avec Vallombreuse, père d'Isabelle, et il l'a grièvement blessé ; mais Vallombreuse guéritde sa blessure, Sigognac épouse Isabelle et rentre triomphalement dans son château restauré, qui a été le *château de la misère* et qui est devenu le *château du bonheur*.

Tel est le dénoûment *heureux*, qui termine, à la satisfaction de tous, le roman de Gautier, et auquel se sont conformés naturellement les auteurs de l'opéra-comique que l'on vient de représenter.

Eh bien ! cette fin satisfaisante n'est point celle qu'avait primitivement conçue Théophile Gautier.

Dans la pensée première de l'illustre écrivain, Vallombreuse ne guérissait pas, Sigognac ne pouvait épouser la sœur de celui qu'il avait tué, et le triste capitaine Fracasse rentrait seul dans le château de la misère, où il retrouvait plus mornes, plus maigres le vieux chien Miraut, le vieux chat Belzébuth, le vieux maître d'armes Pierre !

Sûr de son admirable palette, le poète-peintre reprenait la description déjà si désolée du château de la misère.

Il mettait plus de toiles d'araignée dans les angles, plus de poussière sur les meubles rompus, plus de tristesse dans les yeux des ancêtres peints.

Les jours se passaient horriblement moroses. Le chien mourait, le chat mourait ; un matin, le vieux

serviteur ne se relevait plus de son grabat dans la salle basse, et Sigognac pauvre, délaissé, oublié par Isabelle elle-même, se mourait d'inanition dans le *Château de la misère*, devenu le *Château de la famine*.

Pourquoi Gautier a-t-il changé son dénouement primitif? A-t-il été vaincu par le préjugé des dénouements heureux? A-t-il cédé à quelques conseils? Je l'ignore.

Quant à dire s'il a eu raison ou tort, si la version publiée est préférable à la version rêvée, cela me paraît bien inutile. L'œuvre est lancée, l'ouvrier est mort.

LE CRITIQUE INOCCUPÉ.

2 juillet.

Il n'y a pas à dire, nous sommes au calme plat.

Depuis quelque temps, les théâtres chôment.

Pas de nouvelles dramatiques, aucune première importante à l'horizon; toujours les mêmes pièces, faisant les mêmes recettes, et par conséquent aucun espoir de les voir remplacer de sitôt sur l'affiche.

Le chroniqueur théâtral, comme votre serviteur, s'en tire encore, en flânant çà et là dans les foyers, dans les coulisses, pour recueillir au vol ce qu'il peut rester de racontars. Mais le critique, le lundiste, le pontife hebdomadaire que sa grandeur attache au rivage, et qui est forcé de faire, une fois par semaine, son métier de juge dramatique, de distribuer, aux uns et aux autres, les bons et les mauvais points, de constater officiellement le mouvement théâtral, celui-là, voyez-vous, se trouve bien embarrassé lorsqu'il s'agit d'élaborer son interminable feuilleton. De quoi voulez-vous qu'il parle? Sur quelle tête de Turc peut-il exercer son poing redoutable?

Parmi ceux qui se trouvent chaque semaine aux prises avec ce genre de difficulté, il en est quelques-uns — les plus consciencieux — qui parlent de la façon dont Got interprète aujourd'hui le personnage d'André dans *Les Fourchambault*, essayant de noter les sous-détails et demi-nuances introduits par l'éminent et consciencieux artiste, dans son rôle, depuis le jour de la première. D'autres — les fantaisistes — remontent au déluge, sans raison apparente, et prenant l'art dramatique à son point de départ présumé, dans l'arche de Noé, terminent avec gravité par un fort éreintement des théâtres sous Louis XI. Enfin, quelques-uns — les poètes — ne se mettent même pas en quête d'un sujet défini, et, laissant courir la plume au hasard fantasque de leur inspiration, brodent, à tort et à travers, sur n'importe quoi : sur les prés, les champs, les bois, les torrents et les vertes collines, sur la pluie et le beau temps, sur les papillons, sur les vers luisants et sur la fragilité des choses d'ici-bas.

Mais, il en est un, terrible entre tous — c'est du moins la réputation qu'il s'est laissé faire — qui, pour remplir son mandat sans modifier sa manière habituelle, a trouvé un moyen des plus commodes.

Voici comment il procède :

Il écrit les noms de tous les directeurs de Paris sur des petits papiers;

Il plie ces petits papiers et les jette pêle-mêle dans un chapeau généralement crasseux;

Il saisit le couvre-chef et le secoue fortement pour donner ce qu'il appelle « le coup de sac. »

Puis il tire un petit papier au hasard et, par une de ces coïncidences qu'il serait puéril d'analyser, amène toujours le même nom : celui du directeur de l'Odéon.

Ce directeur de l'Odéon est l'objet constant des saintes colères officielles du critique Croquemitaine.

Au fond, il ne lui en veut peut-être pas. Il pense que

c'est un aimable homme et, à l'occasion, il ne se fait pas trop prier pour le dire. Mais, que voulez-vous? Il faut bien parler de quelqu'un à ses lecteurs. Le sort a décidé, et le farouche lundiste part en guerre, le cœur léger et la main lourde.

D'habitude, les arguments par lesquels il combat la direction de M. Duquesnel ne varient guère.

Très-proche parent — par les femmes — du fameux critique Anatole Le Grincheux, que j'ai eu l'honneur de vous présenter à toutes les premières de la rive gauche, il trouve toujours mauvais ce qui se fait à l'Odéon.

Mais cette semaine, modifiant ses formules, il a voulu frapper un grand coup, et, ce soir encore, dans les théâtres, on se montrait l'article où il met le ministre des beaux-arts en demeure de remplacer M. Duquesnel.

A propos du choix d'un successeur à ce dernier, notre foudre de critique théâtrale pose en principe que, pour être directeur de l'Odéon, il faut réunir les deux conditions suivantes :

1° Jouir d'une grande fortune;

2° Avoir envie d'être décoré !

En lisant cette théorie sur le choix d'un directeur pour le Second-Théâtre-Français, une foule de noms se présentent d'abord à l'esprit. MM. de Rothschild, Pereire, André, le chocolatier Menier lui-même remplissent parfaitement la première partie du programme. Malheureusement ils sont tous décorés. On ne peut donc pas penser à eux.

Quant aux gens riches désirant le ruban rouge, ils sont en très-grand nombre, et M. Bardoux, s'il veut suivre les avis du critique inoccupé, n'aura que l'embarras du choix.

Mais ledit critique ne me paraît pas avoir prévu ce qui arriverait si son programme était adopté.

Admettons qu'un homme riche, pouvant justifier de son désir d'être décoré, vienne remplacer M. Duquesnel.

Il arrive, il s'installe, il dirige, il demande des pièces aux inconnus, il les monte, il les joue...

Au bout de quelques années, on le décore.

Seulement, à force d'avoir dirigé l'Odéon, il a mangé beaucoup d'argent.

Alors le ministre des Beaux-Arts se voit obligé de sévir à nouveau, puisque son directeur de l'Odéon :

1° Cesse de jouir d'une grande fortune ;

2° Etant décoré, cesse d'avoir envie de l'être.

On tournera donc éternellement dans le même cercle, et ce que le critique inoccupé appelle « la question de l'Odéon » n'est pas près d'être résolu. Cela, d'ailleurs, fait parfaitement son affaire. Le jour où M. Duquesnel se retirerait, le lundiste en question se trouverait aussi malheureux qu'un chat auquel on aurait retiré sa souris.

Il demande tout haut le remplacement du directeur de l'Odéon, mais, à part lui, il fait des vœux pour qu'on ne le remplace jamais.

SALLES D'EXPOSITION : L'AMBIGU.

6 juillet.

La physionomie de la salle de l'Ambigu ne rappelle aucune autre. C'est le grand rendez-vous des paysans. Il en vient du Nord et du Midi, depuis le Picard jusqu'au Basque, en passant par l'Auvergnat et le Limousin. Venu à Paris par un train de plaisir, il est descendu chez des « pays, » et quand il a demandé ce qu'il

y avait de plus beau dans les théâtres, on lui a répondu qu'il fallait voir les *Deux Orphelines*.

Aussi, chaque soir, devant l'Ambigu, aperçoit-on de longues files de paysans et de bons villageois. Ils arrivent par bandes, serrés les uns contre les autres, ne se quittant pas d'une semelle, les hommes vêtus de redingotes luisantes et de pantalons qui leur viennent à la cheville; les femmes en bonnets à fleurs, rouges, essoufflées, serrées dans des corsets trop étroits.

Habitués à compter leurs petits écus, on les voit s'arrêter devant le second bureau, se consultant entre eux sur la dépense. Les uns trouvent que c'est trop cher et proposent tout uniment d'aller faire une promenade au Bois de Boulogne... à pied naturellement; d'autres, plus audacieux, vont jusqu'à marchander, et l'un d'eux, envoyé en parlementaire par ses camarades, disait ce soir au contrôleur en chef, dans un patois que je renonce à écrire :

— Nous sommes douze en tout. Cela fait trente francs. Est-ce que vous ne pourriez pas nous passer cela pour une pièce de vingt ?

Pendant le spectacle, on n'aperçoit aux galeries supérieures que des têtes effarées, stupéfaites, et contemplant avec surprise les acteurs qui vont et viennent sur la scène. Excellent public, d'ailleurs, qui, d'instinct, épouse tout de suite la bonne cause, s'éprend d'amitié pour les personnages sympathiques et déteste cordialement les coquins et les traîtres.

Vers neuf heures, une forte odeur de saucissons à l'ail se répand tout à coup dans la salle.

Les paysans, qui ont l'habitude de déjeuner sur le coup de midi, et qui, pour ne rien perdre du drame, n'ont pas pris le temps de dîner avant de venir, commencent à souper avec ce charmant sans-gêne qui leur est particulier.

On retire des poches les provisions de bouche : pain,

ıucisson, fromage, et bientôt, chacun, armé de son outeau, se met à manger avec appétit. Au bout d'un ıstant, au moment de l'entr'acte, les cavaliers vont à ı découverte du liquide et reviennent munis de litres ue la société se fait passer tour à tour en buvant à la égalade.

Vers dix heures, à la fin du quatrième tableau, le ɔyer de l'Ambigu présente un agréable coup d'œil.

La digestion commençant à se faire, le public se met son aise. Les dames dégrafent volontiers quelques outonnières de leurs corsages, tandis que les mesieurs, toujours galants et empressés, s'étant mis euxıêmes en *bras de chemise*, s'efforcent de les rafraîchir l'aide d'éventails improvisés.

Les causeries s'animent, les discussions commenent. On échange ses impressions. On se demande, on sans une certaine anxiété, si les deux jeunes filles ui ont toutes les sympathies finiront par se retrouver. a Frochard est de plus en plus l'objet de la réprobaon universelle. Les malins disent en clignant de l'œil ue ce Pierre le Rémouleur, qui a l'air si doux et si anquille, pourrait bien finir par se fâcher et par faire n coup de tête.

Mais la sonnette de l'entr'acte, qui retentit, vient ıettre un terme aux commentaires, et chacun regagne âtivement sa place, désireux de savoir ce qui va se asser.

A partir de ce moment, l'action se corsant, les specateurs des galeries supérieures se livrent à une étrange antomime.

Emus, haletants, empoignés, ne s'inquiétant plus u tout du public qui les entoure, ils se mettent à se éshabiller — afin de supporter plus facilement les nxiétés que leur cause le drame.

Après le quatrième tableau, ils avaient déjà enlevé eurs redingotes; à la fin du cinquième, ils défont

leurs cravates ; enfin, quand, à l'émouvant tableau d bouge, une rixe terrible s'engage entre les deux frères ils n'y tiennent plus et quittent leurs gilets.

Heureusement qu'au huitième tableau tout s'ar range, le comte pardonne à sa femme, le chevalie épouse Henriette et le docteur promet à Louise de lu rendre la vue. Mais sans cet heureux dénouement, qu calme et apaise tous les esprits, on se demande avec u certain effroi jusqu'où l'émotion entraînerait les spec tateurs et quel vêtement indispensable ils quitteraien encore !

---

8 juillet.

Le théâtre du Château-d'Eau, où le drame vien d'être soudainement remplacé par le vaudeville et o les *Femmes de Paul de Kock* succèdent sans transitio au *Secret de Miss Aurore,* le théâtre du Château d'Eau, dis-je, vient de se signaler par une innovatio des plus originales et des plus imprévues. Voular fêter à sa façon l'Exposition nationale, il publie, su son affiche, l'avis suivant :

Entrée libre

Pour la Presse française et étrangère.

On comprendra avec quel empressement j'ai profit en ce qui me concerne, de cette invitation collective.

Dès mon arrivée au contrôle, j'ai appris avec plais que de nombreux confrères remplissaient déjà ur partie de l'immense salle de la rue de Malte.

— Toute la presse est là, me dit le contrôleur e chef.

— Vraiment!... la presse étrangère aussi?

— Oh! monsieur, surtout la presse étrangère! Vous allez voir.

Au premier abord, je suis bien un peu étonné que es airs nouveaux de M. Chautagne aient produit tant d'empressement de la part de mes confrères. Mais, une fois entré, il me suffit d'un simple coup d'œil pour comprendre la nature de ce phénomène.

Je vois, en effet, des spectateurs qui représentent d'une façon très-exacte et très-pittoresque des corporations telles que les portiers, les ressemeleurs, les tondeurs de chiens-professeurs de coupe d'oreilles, les étameurs, les vitriers, les fontainiers, les charbonniers, les zingueurs et les racleurs de parquets, mais le journalistes, pas l'ombre.

Je retourne au contrôle :

— Que me disiez-vous donc? où diable prenez-vous la presse? où voyez-vous des journalistes dans cette salle ?

— Partout, en haut, en bas... il est vrai que vous ne les connaissez peut-être pas tous. Nous avons *le National*, de Monaco; *le Moutardier*, de Dijon; *le Sous-Indépendant de Montélimart; la Cloche*, de Corneville; *la Pastille*, de Mantes, que sais-je, moi ?

— Vous m'en direz tant!

— Tenez, ces deux messieurs qui passent... la presse étrangère : l'un est correspondant du *Canalisatore de Venizia* et l'autre du *Bouchon*, de Liége.

Au même instant, les deux confrères étrangers passent auprès de moi et je saisis ces bribes de dialogue :

— Eh bien! et ce ballet des gosses, est-ce assez bath !

— J't'écoute!...

Dussé-je arracher des illusions toutes neuves aux administrateurs du spectacle actuel du Château-d'Eau, je leur dirai que, jusqu'à présent, leur invitation n'a

dû servir qu'à procurer l'entrée gratuite à tout ce qu le boulevard Richard-Lenoir peut posséder d'amateu de théâtre, mais que la presse s'est évidemment abs tenue.

Du temps où certaines baraques foraines n'acco daient l'entrée libre qu'à MM. les militaires, la fraud était impossible. Mais comment s'y prendra-t-on pou distinguer un journaliste d'un simple ferblantier?

Je crois que l'administration fera bien de prend ses précautions et d'exiger des garanties. Pour avo droit d'entrer au théâtre du Château-d'Eau, à titre d publiciste, il faudra, ou se faire présenter par des pa rains littéraires notoirement connus, tels que MM. Vi tor Hugo, Emile Augier, Jules Sandeau, Octa Feuillet, Dumas et Sardou, ou bien apporter la co lection complète des articles qu'on a publiés.

Les étrangers, ne pouvant déplacer les illustratio littéraires de leur pays, devront tout simplement faire présenter au contrôle de la rue de Malte, par leu ambassadeurs respectifs. Ces derniers, pour la ci constance, devront, en outre, revêti leur costu officiel.

Du reste, l'invitation adressée par la direction tem poraire du Château-d'Eau à la presse de l'univers r doit pas avoir seulement pour but de faire une gr cieuseté. Il y a bien là-dessous quelque arrière-pens d'exhibition. On se sera dit rue de Malte :

La Porte-Saint-Martin a ses lions, nous, nous au rons nos journalistes !

A ce point de vue la spéculation, pour être ing nieuse, ne peut produire, en tout cas, un résultat a préciable qu'autant que le public, alléché par l'affich pourra, une fois entré, nous contempler à son aise.

Pour cela, il ne suffit pas de constater au contrô l'identité des journalistes, il faut grouper ceux-ci da une tribune spéciale bien en vue.

Il y aurait lieu aussi d'inviter nos confrères étran-
ers à se mettre en costume national. Un reporter
:ossais, par exemple, devrait avoir la tenue des cho-
stes de la *Dame blanche* et montrer ses mollets, sous
eine d'être rigoureusement éconduit.

De plus, les journalistes parisiens devraient porter
es insignes ou se pavoiser de petits drapeaux indi-
uant la nuance des feuilles qu'ils représenteraient,
fin que le public des galeries surélevées sache bien à
ui il a affaire et ne puisse prendre un rédacteur du
?appel pour un rédacteur de la *Gazette de France.*

Il ne faut pas qu'un seul trognon de pomme se
:ompe d'adresse.

PEPITA.

18 juillet.

Un homme bien ému, ce soir, c'était M. Delahaye,
'aimable secrétaire général de l'Opéra. D'abord, comme
uteur du livret dont l'Opéra-Comique nous a donné
a première représentation, il ressentait ces appréhen-
ions bien légitimes auxquelles les vétérans du théâtre
:ux-mêmes n'échappent jamais les jours de première;
:nsuite, comme père du musicien auteur de la partition
l attendait avec une anxiété non moins explicable
'arrêt du public.

Il y a je ne sais quoi de touchant dans cette collabo-
ation du père et du fils. Le fils veut associer le nom de
;on père à sa première œuvre sérieuse; le père ne veut
)as que son fils livre sans lui sa première bataille im-
)ortante. Tous les deux commandent la sympathie.
Il suffit de jeter un coup d'œil sur la salle pour com-
)rendre qu'on va accueillir le compositeur nouveau
:omme un ami.

Car M. Delahaye fils est un nouveau, un jeune, un des rares jeunes qui se piquent de ne pas appartenir à la jeune école; il apprécie et aime le wagnérisme... chez les autres, mais il se garde bien de le pratique pour son propre compte.

Elève d'Ambroise Thomas, ayant obtenu le premie prix d'harmonie à la classe de Bazin, le premier pri de piano à celle de Marmontel, M. Delahaye début ce soir à l'Opéra-Comique... par un opéra-comique.

La chose peut paraître étrange, risquée même dan un théâtre où M. du Locle ne se tenait pas d'aise quan il était arrivé — comme il le disait — à faire douz cents francs avec la *Dame blanche ;* sur une scène où M. Carvalho semble avoir pour les œuvres pure ment lyriques une prédilection marquée, mais l'audac est une qualité qui sied à la jeunesse. C'est donc à M. Delahaye fils, aidé de MM. Nuitter et Delahay père, que revient la gloire d'avoir, en l'an de grâc 1878, fait revivre sur la scène de Favart, de Boieldieu et d'Adam, les alcades galants et les toreros amoureux et surtout d'avoir accusé ce retour aux saines tradition en faisant chanter à l'heure du repas, par Mlle Ducasse le refrain suivant, repris en chœur par les convives :

Dans la libre Angleterre,
Où chaque ménagère
Garde son décorum,
Ce qu'il faut savoir faire,
C'est le pudding au rhum !

Voici, du reste, dans quelles conditions spéciale *Pépita* est arrivée jusqu'au théâtre que dirige M. Carvalho.

La difficulté de faire recevoir une œuvre dramatiqu quelconque est encore plus grande pour un opéra-comique que pour un drame ou une comédie. L'exemple de Berlioz a même prouvé que, pour les composi-

eurs, le plus sûr moyen de se faire apprécier était de quitter ce monde pour celui qu'Hamlet lui-même a déclaré ne pas connaître.

Mais M. Delahaye est de ceux chez lesquels le bonheur n'attend pas le nombre des années. Par suite d'un enchaînement providentiel de circonstances heureuses, sa partition était reçue d'avance, en quelque sorte, par le directeur de l'Opéra-Comique.

On se rappelle sans doute que M. Carvalho, avant de songer à reprendre un sceptre directo-musical, occupait, dans ces dernières années, à l'Académie nationale de musique, un poste artistique très-élevé.

A cette époque, le jeune Delahaye venait quotidiennement à l'Opéra pour faire entendre de nouveaux fragments de *Pépita* à l'auteur de ses jours et du livret de cette pièce. Pour cela, les deux collaborateurs se rendaient dans le cabinet de M. Carvalho, où il y avait un piano.

M. Carvalho qui n'avait eu garde de manquer une seule audition et duquel le jeune compositeur avait déjà reçu des compliments très-flatteurs, s'écria un beau jour :

— Vraiment, mes amis, je ne regrette qu'une chose : c'est de n'être plus directeur de théâtre, car je serais heureux de monter cette pièce-là !

Ce propos n'avait alors d'autre portée que la vive satisfaction qu'il causa à M. Delahaye, vu l'autorité de celui qui le tenait. M. Carvalho ne soupçonnait pas qu'il reprendrait encore une direction.

Cependant la bonne fée qui préside ostensiblement aux destinées de la famille Delahaye veillait sur *Pépita*. C'est elle sans doute qui valut à M. Carvalho sa direction de l'Opéra-Comique. Quand il y fut installé, il voulut convoquer MM. Delahaye père et fils pour leur demander le fruit de leurs veilles collectives.

Mais il fut devancé par une visite du jeune musicien.

— Je vous apporte l'opéra-comique que vous avez bien voulu me recevoir pour le théâtre que vous ne dirigiez pas encore, lui dit ce dernier en entrant.

Et il se mit au piano — il y en a toujours un dans le cabinet de M. Carvalho — pour faire entendre de nouveau à celui-ci quelques-uns des airs qu'il avai remarqués lors des auditions fortuites à l'Opéra.

Tous ceux qui s'occupent de théâtre savent combien il est difficile de placer son action dans un milieu original. On a usé et abusé de tout, des vallons de l'Helvétie et des plaines fertiles de Longjumeau, des lagunes vénitiennes et des landes provençales.

Eh bien! il me semble que MM. Nuitter et Delahaye ont imaginé un moyen bien simple pour trouve un cadre nouveau à leur ouvrage.

— Comment! vous récriez-vous, est-ce que *Pépita* par hasard, se permettrait de se passer ailleurs qu'en Espagne?

— Non.

— Alors?

— Attendez donc. *Pépita* se passe en Espagne, il es vrai, mais... à Gibraltar. Il en résulte un mélange d'Anglais et d'Espagnols tout à fait inédit. Remarquez, je vous prie, que la combinaison peut être d'une énorme utilité aujourd'hui que la Grande-Bretagne es en train de s'annexer platoniquement un tas d'îles plu ou moins pittoresques.

Il est clair, par exemple, qu'on va pouvoir refaire la *Reine de Chypre*.

Et voyez comme la combinaison est bonne.

Naturellement, dans cette action quasi-espagnole on chante une sérénade. C'est bien usé, les sérénade espagnoles au théâtre. Eh bien! grâce à Gibraltar, le voilà renouvelées. La sérénade de *Pépita* s'exécute non

seulement avec des guitares, des tambours de basque et des castagnettes, mais avec des fifres.

Un boléro qui rappelle le *God save the Queen*. Est-ce assez imprévu ?

AIDA.

(*Traduction française.*)

31 juillet.

Le Théâtre-Lyrique — ne pas confondre avec les Italiens — vient de nous offrir une traduction française d'*Aïda*.

On ne découvre peut-être pas tout de suite ce qu'il y a d'original dans cette idée, mais — après quelque réflexion — on se demande pourquoi M. Escudier — ayant donné pendant deux hivers, *Aïda*, en italien, devant un public essentiellement parisien — s'est décidé tout à coup à servir cette *Aïda*, en français, à des spectateurs venus à Paris pour l'Exposition et dont la majeure partie se compose naturellement d'étrangers ?

Vous répondrez à cela qu'il n'y a rien d'ennuyeux comme la logique et vous aurez raison. *Aïda* a été le grand cheval de bataille du directeur du Théâtre-Italien ; il est bien juste que le directeur du Théâtre-Lyrique l'enfourche à son tour. Et comme, sur cette scène subventionnée, la musique italienne n'est tolérée qu'à la condition d'être abîmée par des paroles françaises, il a bien fallu se résigner à traduire le livret qui a inspiré à Verdi une de ses plus admirables partitions.

Il est vrai qu'il s'agit cette fois d'une restitution ou de quelque chose d'approchant. Le premier poëme

d'*Aïda* a été écrit en français par M. du Locle. Il fallu le traduire en italien pour le donner au compositeur C'est de cette traduction que M. Nuitter est venu, à son tour, faire la traduction qu'on nous a offerte aujourd'hui.

Chose étrange ! Toutes les fois que j'ai entendu chanter l'opéra de Verdi dans la langue de « l'Italie irredenta » je l'ai parfaitement compris. Et pourtant je ne sais pas un mot d'italien. Ce soir, au contraire, j'ai dû avoir recours à la brochure imprimée.

Assez amusantes — disons-le en passant — les brochures de la maison Calmann Lévy. Elles se compliquent d'un système d'annonces que des personnes mal renseignées confondent volontiers avec le texte.

Ainsi, à la première page de la brochure d'*Aïda*, on lit en gros caractères :

La Belle Jardinière.

Bien des gens sont partis, convaincus que c'est là le titre français de l'ouvrage. Et ils se demandent encore pourquoi ?

Deux mots sur la salle.

Il serait, d'ailleurs, difficile d'en dire trois. Le fameux presque tout Paris des premières de Ventadour n'y a été représenté par aucune notabilité. Les Parisiennes élégantes ont cédé la place aux grandes dames du high life provincial, et j'ai remarqué quelques types variés de percepteurs ou de maîtres d'école ruraux. Pas mal d'étrangers reconnaissables, comme toujours, à leurs chapeaux de feutre, à leur linge multicolore et à leurs costumes bariolés. Bref, une assistance à remettre la lorgnette dans son étui au bout d'un quart d'heure d'examen.

Au second acte, un monsieur tout de gris habillé, placé devant moi, s'écrie en voyant le ballet des petits Nubiens :

— Comme on se moque du public à Paris! j'ai déjà u ça hier à la Porte Saint-Martin !

Ce spectateur avait cru reconnaître Mariquita.

On a recruté un peu partout, dans les théâtres des épartements et de l'étranger, les nouveaux interprètes '*Aïda*.

Il en est deux cependant que le public parisien con-aît déjà : M. Nouvelli et Mlle Emilie Ambre, tous eux anciens pensionnaires de la salle Ventadour.

Mlle Ambre, que j'ai eu occasion de présenter à mes ecteurs lors de ses débuts dans la *Traviata*, a bien la hysionomie un peu sauvage exigée par le rôle de esclave éthiopienne. Son costume qu'elle a certaine-ent ordonné elle-même, dénote une femme de haut oût. On m'affirme qu'elle venait aux répétitions, cou-erte de diamants — vous n'ignorez pas qu'elle en osséde beaucoup. Mais le personnage d'Aïda ne com-orte pas tant de luxe : la cantatrice s'est contentée, ce oir, d'une simple bague en brillants. Par exemple, lle s'est rattrapée sur les cheveux : des flots de cheveux oirs qui lui font une sorte de traîne. Quel luxe! On voit que Mlle Ambre ne recule devant aucune dé-ense.

Maintenant expliquez-moi, si vous pouvez, pour-uoi l'Africaine que représente l'aimable chanteuse a es bras et les mains d'un noir consciencieux, tandis ue la figure est quasiment blanche? Je ne me harge pas, quant à moi, d'approfondir ces mystères.

C'est comme le cas de Mlle Bernardi chargée du rôle 'Amnéris.

Il paraît que cette grosse chanteuse s'appelle réelle-ent Bernard.

Elle a italianisé son nom pour venir chanter *Aïda* en rançais.

Cela ne manque pas d'une certaine fantaisie.

Et maintenant, sans réserve aucune, faisons l'éloge

des costumes, flambant neufs et très-brillants : un en
semble d'un coloris chaud, chatoyant au possible. Ce
nous rappelle que nous sommes au Lyrique, car on n
jamais assisté à ces fêtes des yeux aux Italiens.

Et cependant le souvenir de ce malheureux théât
doit être quand même évoqué.

La machinerie fonctionne lamentablement.

Rien ne va, aucun changement ne peut se faire sa
un accident quelconque. Dès qu'un portant se dépla
on entend de la salle le vacarme d'un effondrement
le cliquetis des verres brisés. Même lorsque tout est
place, les bruits de coulisses continuent à donner
réplique aux chanteurs inquiets.

S'il est vrai que les machinistes de Ventadour so
nombreux et grassement rétribués, on se demande
qu'ils étaient devenus ce soir. Certes, étant donnés le
nombre et leurs habitudes locales de lazzaroni, ils o
dû compter les uns sur les autres. Il y a tant de faço
d'occuper son temps par une belle soirée d'été.

Etaient-ils allés lire les dernières nouvelles d
journaux à la lumière électrique de l'avenue
l'Opéra ?

Faisaient-ils un tour au Bois ?

Etaient-ils en extase devant les photographies d'a
trices du passage Choiseul ?

S'offraient-ils ce rafraîchissement du prolétaire q
consiste à flâner sur le boulevard en contemplant l
dirigeants qui prennent des glaces au Napolitain
chez Tortoni ?

Ou bien — plus positifs dans leurs plaisirs — f
donnaient-ils gaiement le « Tout tourne » de la V
parisienne, en *faisant* des litres aux tourniquets d
marchands de vin d'alentour ?

AOUT.

REPRISE D'*ORPHÉE AUX ENFERS.*

4 août.

Une manie, bien compréhensible et bien excusable n ce temps d'Exposition, semble s'être emparée de)us les directeurs parisiens : celle d'éblouir les provinaux et les étrangers à grands coups de chiffres et de ne :prendre que des pièces déjà jouées un nombre in-)mmensurable de fois.

A ce point de vue, le directeur de la Gaîté vient du)up d'enfoncer tous ses confrères dans le troisième :ssous. Les 666 représentations du *Tour du Monde*, s 193 du *Petit Duc*, les 170 de *Niniche*, les 450 des *'loches de Corneville*, et même les 412 des *Canotiers : la Seine*, la pièce aquatique si amusante et si ra-aîchissante que le Théâtre-Cluny vient de reprendre 'ec tant de bonheur et d'à-propos, pâlissent à té des NEUF CENTS représentations d'*Orphée aux nfers*.

Et notez, s'il vous plaît, que le chiffre, pour être ntastique, n'est pas du tout fantaisiste. Il ne s'agit ıs ici d'un chiffre en l'air, d'un chiffre sophistiqué)ur les besoins des colonnes Morris.

Il résulte, au contraire, d'un pointage dix fois refait,

vérifié et contrôlé par tout le personnel de l'agenc Peragallo, que nous venons d'assister bien réellemen à une neuf-centième représentation.

On a célébré solennellement, dans le temps, la mil lième de la *Dame blanche*. Mais Boïeldieu était mor depuis longtemps. Offenbach, lui, vient d'assister vivant et bien vivant, à l'apothéose d'une de ses meil leures œuvres.

Car, disons-le tout de suite, de tout ce qu'il a pro duit, c'est *Orphée* qu'Offenbach aime le mieux. C'es la pièce dans laquelle il a prodigué le plus d'inspira tions heureuses et où sa muse badine a le plus souven côtoyé le grand art. L'Europe entière — que dis-je l'univers entier — a quadrillé aux sons de cette mu sique endiablée, et il n'y a pas de chanteuse qui ne s soit attaquée, au moins une fois dans sa vie, au superb *Evohé* de la bacchante.

Offenbach a fait partager sa prédilection à M. Wein chenck. Celui-ci — ayant sous la main une partie c la troupe des Variétés — n'ayant pas grand'chose faire pour renouveler les costumes et les décors, s'e lancé plein de confiance et plein d'espoir dans cet affaire, qui paraît lui assurer, jusqu'à la fin de l'Exp sition, une série de splendides recettes.

L'un des *clous*, l'une des curiosités les plus attra tives de cette reprise, c'est la présence du composite Hervé sur la scène illustrée par Christian.

En reprenant le *Tour du Monde*, les directeurs la Porte-Saint-Martin ont eu l'heureuse idée de *r jeunir* cette pièce en y intercalant une demi-douzai de lions flanqués d'un dompteur; Hervé sera à lui to seul le lion de la reprise d'*Orphée*.

Le fait paraîtra peut-être ordinaire aux étrangers; ne pourra avoir — aux yeux des bourgeois de Por Arcy et d'ailleurs — qu'un intérêt médiocre; pour l Parisiens, il est extraordinairement piquant.

Afin de l'apprécier à sa juste valeur, il faut remonter à une dizaine d'années. Hervé jouissait alors, comme faiseur d'opérettes, d'une grande vogue. Il est certain qu'il n'avait ni la distinction, ni l'originalité, ni la spirituelle gaieté d'Offenbach. Mais, à tort ou à raison — selon moi : à tort — on commençait à le comparer à l'auteur de la *Belle Hélène*. Offenbach, jusqu'à ce moment, avait régné en maître dans l'empire de la musique bouffe. Il n'avait pas de rival. Puis, tout à coup, il en vit surgir un. Des gens taquins et jaloux — agacés des trop nombreux triomphes de maître Jacques — étaient enchantés de lui jeter ce concurrent dans les jambes. Bref, on fit alors pour Hervé ce qu'on fait aujourd'hui pour Lecocq : au lieu de classer à sa valeur ce musicien de talent, on voulut absolument s'en servir pour renverser un roi qui se croyait très-solide sur son trône.

Et c'est pourquoi il est si amusant de voir l'auteur du *Petit Faust*, ce rivàl d'autrefois, prêter aujourd'hui l'appui de sa fantaisie à l'auteur d'*Orphée*.

C'est, paraît-il, sur les instances du nouveau Jupin qu'Offenbach s'est décidé à conduire l'orchestre pendant le deuxième acte.

— Puisque je deviens votre interprète, lui demanda l'ex-compositeur toqué, faites-moi les honneurs de votre partition.

Ce qui fut aussi gracieusement accordé que courtoisement sollicité.

Offenbach, d'ailleurs, n'a pas eu à se plaindre de son apparition au pupitre du chef d'orchestre. Après l'ouverture-pot-pourri, transportée pour la circonstance avant le second acte, le public lui a fait une triple ovation. La salle était bondée, curieusement composée comme toutes les salles d'aujourd'hui. On y voyait les quelques Parisiens endurcis qui restent à Paris malgré tout, Christine Nilsson, de passage parmi

nous, quelques journalistes... de province, un che arabe, trois ou quatre petites actrices de petits théâtres et énormément d'étrangers. Tout ce monde a acclam le maestro avec une unanimité touchante.

A côté d'Hervé, on a revu avec plaisir Léonce dans le rôle de Pluton, une de ses meilleures créa tions.

L'excellent pensionnaire des Variétés avait gardé d ce rôle des souvenirs ineffaçables.

— C'était le bon temps ! disait-il toutes les fois qu'i y pensait.

Il y donnait la réplique à Désiré d'une façon si imprévue, les deux compères avaient des moyens s drôles de renouveler le dialogue tous les soirs ! Bref, à dater de cette époque, toutes les fois que Léonce remportait un succès, il se disait avec amertume :

— C'est égal, cela ne vaut pas celui de Pluton !

Il avait bien entendu parler du nouvel *Orphée* de la Gaîté et de sa fortune prodigieuse, mais il n'y était jamais allé voir : il voulait s'épargner le crève-cœur de voir jouer Pluton par un autre.

Jugez de sa joie quand M. Bertrand lui parla de lui rendre ce rôle.

Il arriva à la Gaîté, tout bouillant, plein d'enthousiasme.

Hélas ! Que vit-il ? Des décors étonnants, une mise en scène grandiose, des défilés sans fin, des trucs, des ballets, des feux électriques !

Ce n'était plus l'*Orphée* qu'il avait connu, l'*Orphée* intime, l'*Orphée* de la bonbonnière du passage Choiseul. Il a eu bien du mal à se faire au nouveau. Sans compter que le pauvre Léonce a horreur des trappes et qu'*Orphée* en est plein. Bref, ce soir encore, malgré les bravos qui l'ont accueilli à plusieurs reprises, il secouait la tête en murmurant :

— Eh bien, non, ce n'est pas mon *Orphée*... à moi !

Par exemple, Mlle Angèle a été bien moins contente, elle, de reprendre son rôle de Vénus, un rôle dont le costume lui va si adorablement bien qu'on peut dire en toute sécurité que c'est celui-là qui l'a révélée aux Parisiens.

Angèle, en ce moment, vit à la campagne. Elle s'est retirée à Nogent-sur-Marne, où elle s'est littéralement éprise du viaduc. Elle passait des heures entières à contempler cette admirable construction. A tous ceux qui venaient lui rendre visite, elle posait invariablement cette question :

— Comment trouvez-vous mon viaduc ?

Un véritable fanatisme.

Les répétitions d'*Orphée* l'ont privée de son viaduc pendant plusieurs semaines, et voilà que les représentations vont l'empêcher de voir le soleil se coucher à travers les arceaux de sa construction tant aimée.

S'en consolera-t-elle en pensant aux bravos qui ont, ce soir, salué son entrée. Peut-être.

Elle chante :

> Je suis Vénus et mon amour
> A fait l'école buissonnière ;
> Je reviens au lever du jour
> D'un petit voyage à Cythère !

Derrière moi, un provincial :

— Comment, de Cythère ? Elle revient de Cythère ?

Un Parisien :

— Eh bien, oui. Elle en revient tous les jours. Elle a pris un abonnement au mois !

Orphée aux enfers a déjà fait une énorme consommation de Cupidons.

Une douzaine de jeunes et même de vieilles personnes, depuis Mlle Cora Pearl, qui joua le rôle au passage Choiseul, jusqu'à Mlle Piccolo, qui l'interprétait à la dernière reprise, ont successivement paru sous les traits du fils de Vénus.

Aujourd'hui encore, on nous offre un nouveau Cupidon.

Mlle Saget, une toute mignonne débutante, était, il y a quelque temps encore, simple danseuse du corps de ballet de la Gaîté, ne songeant uniquement qu'à faire des jetés-battus et des ronds de jambe, lorsqu'elle fut remarquée par Offenbach, qui lui fit quitter la danse pour le chant. Le nouveau Cupidon paraissait ce soir fort ému. Elle s'est retrouvée dans son élément au dernier acte, au moment du galop infernal, où elle a esquissé avec l'amusant Germain ce que Sarcey ne manquerait pas d'appeler *un chahut pommé*.

Grivot et Meyronnet ont gardé leurs rôles ; quant à Peschard — la meilleure des Eurydices passées, présentes et à venir — on lui a lancé une couronne d'une taille si gigantesque qu'il a fallu s'y atteler à plusieurs pour l'emporter.

Ce que le public ne saura jamais, c'est le nombre de compétitions féminines qui se produisent à chaque reprise d'*Orphée*.

Les rôlets sont fort nombreux, et il n'est pas une petite figurante assez bien tournée qui ne cherche à monter en grade en se faisant distribuer le personnage plus ou moins déshabillé d'une déesse de 3e classe.

Le directeur, plus que circonvenu par tout ce petit monde, n'a pas trop de tout son sang-froid pour faire bonne contenance et contenter les solliciteuses.

Il est vrai que plus d'une privilégiée ne se rend pas toujours compte de la haute mission qu'on lui confie.

Ainsi, il y a huit jours, l'une de ces ambitieuses atisfaites arrive d'un air triomphant dans la chambre es figurantes :

— Mesdames, Weinschenk m'a donné un rôle, 'écrie-t-elle en entrant.

— Et lequel ? demande une petite amie.

— Celui de Grain d'Orge !

La malheureuse voulait dire Pandore !

Une situation enviée entre toutes, c'est celle de la ameuse pendule.

On sait que cette pendule se compose d'une *sus-ension* immobile solidement fixée à une tige du aut de laquelle elle semble faire mouvoir un ba-ancier.

La créatrice, une superbe blonde agréablement odue, a eu toutes les peines du monde à conserver *on rôle.*

— J'y tiens absolument, répétait-elle sans cesse, il 'y a que moi qui connaisse bien les traditions !

DANSEURS ESPAGNOLS AU GYMNASE.

7 août.

Ce n'est pas la première fois que le Gymnase, fai-ant diversion à son genre de programme, présente au ublic des danseurs transpyrénéens. Les castagnettes nt déjà retenti sur la scène du boulevard Bonne-Nou-elle.

Sans parler du divertissement intercalé dans le *Don Quichotte* de Sardou, il y eut, en 1852, un spectacle lont une troupe de danseurs espagnols était le prin-ipal attrait. La partie littéraire se composait exclusi-

vement d'une charmante pièce en un acte, de Barrièr
intitulée *Midi à Quatorze heures.*

Ces ballets, très-variés, très-pittoresques, eurent u
grand succès, et, grâce à eux, tout Paris courut a
Gymnase pendant une longue série de représent
tions.

Leur vogue eut même une conséquence des pl
heureuses pour Barrière. En pareil cas, la totalité d
droits est acquise à l'auteur de la pièce, si peu
place que celle-ci tienne dans le programme de
soirée.

Midi à Quatorze heures bénéficia donc des d
pour cent que le théâtre paya chaque soir, penda
assez longtemps, sur les brillantes recettes que fit
troupe espagnole, et ce vaudeville rapporta à son au
teur plus d'argent que certaines comédies en cir
actes.

Souhaitons au Gymnase que la nouvelle série
représentations chorégraphiques soit aussi fructueu
et permette au directeur de monter à loisir des pièc
avec lesquelles il puisse retrouver sa veine d'autrefoi

Chargé de s'entendre avec don Manuel Guener
M. Derval eut d'abord l'idée d'apprendre l'espagno
mais pressé par le temps, il dut y renoncer.

Aussi, est-ce avec une certaine difficulté qu'il a
correspondre avec la troupe espagnole.

Néanmoins il y arriva. Partant de ce principe qu
faut appeler tous les hommes « senors » et toutes l
femmes « senoritas; » que la plupart des mots se te
minent par les syllabes en o ou en a, l'excellent a
ministrateur du Gymnase a fini par apprendre u
espagnol de fantaisie qui lui permet tant bien qu
mal de se faire comprendre des artistes de don M
nuel.

Un homme auquel l'apparition des danseurs esp
gnols au Gymnase a également causé beaucoup

ırment, c'est M. Victor Chéri, chef d'orchestre du éâtre.

Habitué à guider les acteurs qui, dans les matinées, antent les couplets de Scribe sur l'air de : *J'en guette petit de mon âge*, M. Chéri, dont l'orchestre a, du ste, été renforcé pour la circonstance, s'est vu con-.int de suivre toutes les répétitions de la troupe es-gnole.

Pendant que don Manuel guidait ses artistes, . Victor Chéri conduisait ses musiciens. Par mal-ur, l'impresario et le chef d'orchestre étaient en per-tuel désaccord, et à chaque instant une nouvelle ;cussion éclatait entre eux.

Ils avaient d'autant plus de mal à s'entendre que . Victor Chéri ne sait parler que le français, tandis e le maître de ballet ne peut s'exprimer qu'en espa-ol.

On voit d'ici les scènes renouvelées de la Tour de bel, auxquelles donnaient lieu de semblables dis-ssions!

C'est alors qu'intervenait généralement M. Derval : servant du peu d'espagnol de fantaisie qu'il avait pris, il essayait de calmer les deux adversaires et .pporter quelque ordre dans la discussion.

Il disait par exemple à M. Chéri :

— Don Manuel prétend que vous n'allez pas assez e.

— Je suis dans le mouvement, répondait M. Chéri.

S'adressant alors à Don Manuel, M. Derval tradui-t :

— *Il senor Cherito lui existero in movimento!*

D'ailleurs, depuis l'arrivée des danseurs au Gym-se, tout le théâtre s'est espagnolisé.

On ne peut plus passer devant la loge du concierge ıs y voir ce dernier jouer du tambour de basque,

tandis que sa femme l'accompagne avec des cas
gnettes.

Au foyer du théâtre, les actrices attendant le m
ment de jouer *le Monde où l'on s'amuse,* essayent
pas de deux, drapées dans des manteaux espagn
tandis que les acteurs font le simulacre de jouer de
guitare.

Avant de traiter avec le Gymnase, ces danseurs
sont offerts, ou plutôt ont été offerts, par l'agent
leur sert de cornac théâtral, à plusieurs directeurs
risiens.

Partout, ces propositions ont été d'abord très-b
accueillies, mais leurs prétentions parurent excessi
et leur séjour à Paris faillit se borner à une sim
visite d'Exposition.

M. Koning fut le premier qui reçut la visite
l'entrepreneur espagnol.

Comme il se récriait sur le prix demandé :

— Ce n'est pas cher, allez, lui répliqua l'agent, a
un accent délicieux, pensez donc que mes danseu
sont les plus *zoulies* femmes de l'Europe... oui,
plus *zoulies!*

Cet argument parut tout d'abord faire une vive i
pression sur les instincts d'artiste et de metteur
scène du directeur de la Renaissance.

— Sont-elles vraiment aussi bien que ça?

Demanda-t-il à la façon de Desclauzas dans le *P*
Duc.

— S'il vous faut ma parole, la v'là.

Lui répliqua le tentateur en levant la main et
crachant par terre avec conviction.

— Diable!... Si c'était vrai!... Mais encore faudr
il les voir.

— J'ai leurs portraits... jugez vous-même.

Et M. Koning parcourut avidement les cartes q
venait de saisir d'une main fébrile.

— Mais, c'est une plaisanterie, s'écria-t-il aussitôt, les ne sont pas si jolies que vous le dites... en voici ne qui est même tout à fait laide... et les autres ne ont guère mieux.

— Bah! riposta notre Espagnol sans se déconcerter, photographie... ça n'a aucun rapport!

BOUHY DANS *HAMLET*.

12 août.

M. Halanzier, en convoquant la presse pour les débuts de Bouhy, montre l'importance qu'il attache à ette seconde apparition du successeur de Faure. Il ui fait vraiment les honneurs superbes et... onéreux l'une hospitalité princière.

On n'ignore pas, en effet, qu'en ce moment l'Opéra st assiégé à ce point que les recettes se quadrupleaient si les dimensions de la salle le permettaient. C'est un empressement inouï, extraordinaire, qui dépasse les prévisions les plus optimistes et justifie ce mot d'un habitué du lundi :

— L'opéra!... c'est le plus grand succès de M. Krantz.

Eh bien! voilà deux fois que M. Halanzier en faisant le service de la presse diminue son maximum de plus de 5,000 francs pour nous faire entendre Bouhy dans la *Favorite* et dans *Hamlet*.

Coût : 10,000 francs!

Quelle réponse aux esprits chagrins qui affirment, du matin au soir, que ce directeur sacrifie les intérêts de l'art musical à ses propres intérêts!

C'est la première fois que je vais à l'Opéra depuis la suppression de la claque.

Personnellement, j'ai lieu de me réjouir de ce exécution.

Le fauteuil que j'occupe ordinairement est situé milieu du dernier rang de l'orchestre; j'étais donc près de la claque et de son tapage assourdissant q comme les artilleurs chargés de mettre le feu a pièces de canon, j'avais contracté, à la fin de chaq soirée, un commencement de surdité très-pénible.

J'assistais forcément à toutes les évolutions du cl de claque, M. David fils. Le gazouillement à l'ai duquel il avertissait ses lieutenants, ses appels réitér sa façon d'encourager les timides et de gourmand les indifférents, aucun de tous ces mouvements m'échappait, et j'ajouterai qu'ils m'agaçaient terrib ment.

On comprend donc quelle joie sans mélange m causée ce soir la disparition de la claque. Je ne sa pas si c'est par prévenance pour moi que M. Hala zier a opéré cette révolution, mais qu'il me permet de l'accabler ici de mes bénédictions. Je lui vo pour cette bonne action une éternelle reconnaissanc

D'ailleurs, je dois le constater, les interprèt d'*Hamlet*, Bouhy en tête, paraissaient partager mo ravissement. En effet, quoi de plus stimulant, de pl encourageant pour un artiste que de s'entendre ap plaudir et de penser qu'au lieu de provenir d'obscu gagistes les bravos viennent du vrai public!

Pendant que j'étais en train de m'extasier sur cet mesure nouvelle qui supprime la claque, je me su informé du résultat d'une autre innovation : les vi sites gratuites du dimanche.

Selon son habitude constante, M. Halanzier n' voulu laisser à personne le soin de les organiser.

Ainsi, c'est lui qui, la première fois, a présidé au distributions des cartes. Il eut même, ce jour-là, d vives émotions. Les deux mille cartes avaient été en

evées d'assaut et la foule des blackboulés s'était presque révoltée; des groupes de gens furieux partirent en proférant de vagues menaces.

M. Halanzier se demanda ce qui se passerait le dimanche suivant, jour d'inauguration des ascensions dominicales de son escalier : une attaque de vive force semblait à craindre.

Véritable général, il prit des dispositions militaires, augmenta l'effectif des agents et des municipaux de service et, le dimanche matin, après une harangue énergique à tout son personnel, il se campa résolûment en avant-garde devant le pavillon des abonnés.

Est-ce grâce à de salutaires réflexions ou à l'effet de ses mesures stratégiques, mais les mutins ne se présentèrent pas, laissant la place aux seuls porteurs de carte, *gens du quartier pour la plupart.*

Le seul incident fut un bain de pied pris par un visiteur myope qui n'avait pas remarqué le bassin du bas de l'escalier.

Depuis, les dimanches se sont succédé, tous plus calmes les uns que les autres. Les promeneurs parcourent silencieusement l'escalier et les foyers, tâtant la pierre, le bronze et le marbre pour voir *si c'est bien vrai* et n'essayant même pas de franchir les barrières qui leur défendent l'accès des couloirs et de la salle.

Belle salle... surtout au point de vue de l'affluence. Comme composition, elle est aussi brillante que le permet la saison. Le tout Paris qui n'a pas déserté la capitale se trouve là. L'élément étranger y représente, par une tenue toujours variée, les modes voyantes de l'ancien et du nouveau monde. Citons toute une loge bondée de Japonais — en costume européen malheureusement.

Du côté officiel, M. Bardoux. Notre zélé ministre de l'instruction publique ne pouvait prendre la parole pour faire un de ces discours qu'il prodigue avec tant

de bonne grâce, cependant il a tenu à féliciter chau ment, sur la musique d'*Hamlet*, M. Ambroise T mas qui, après la carrière déjà parcourue par : opéra, ne s'attendait pas sans doute à cette effus rétrospective.

Au foyer de la danse, le ministre regardait d'un très-intrigué la petite bonne bretonne — en costu *national* — qui accompagne toujours Mlle Beaugra Il paraissait se demander — sans pouvoir se répon — ce qu'elle pouvait bien faire dans *Hamlet*.

Il est fort heureux pour M. Halanzier que son n veau baryton se soit séparé du cheval qu'il affecti nait tant lorsqu'il était pensionnaire de la Gaîté.

Cet animal, de bonne famille et d'excellente ra gâtait toutes ses qualités natives par un amour imn déré de la campagne : c'était une bête rurale da toute l'acception du mot : nos rues, nos bouleva nos hautes maisons lui déplaisaient au-dessus de to Malgré le caractère fantasque du quadrupède, maître, qui demeure à Auteuil, le faisait toujours teler au tilbury qu'il conduisait lui-même pour rendre au théâtre.

Au départ, l'animal se laissait mener avec docili Mais dès que la voiture arrivait dans Paris, il de nait méchant et se livrait à toutes sortes de fantais et d'excentricités, escaladant les trottoirs, accrocha les fiacres et les camions, soulevant des conflits a les omnibus, terrorisant les passants et prenant, à to instant, les allures d'un cheval emballé. Ce jeu av sans doute pour but de faire prendre la capitale grippe par son maître, mais celui-ci ne tenait n compte de ces manifestations et continuait de se s vir du cheval récalcitrant.

Cependant, il ne se dissimulait pas qu'un jour l'autre ces incidents dégénéreraient en accident et

rmineraient par un fait divers plus ou moins ef-
oyable. Souvent, en arrivant dans sa loge, il s'écria
vec la conviction de Jenneval :

— Sauvé encore une fois!... merci, mon Dieu!

Quant aux contraventions, il les collectionnait par
entaines; mais un chanteur touchant de si gros ap-
ointements chez M. Vizentini pouvait bien n'y pas
garder de très près.

Un jour qu'il *le conduisait* à une répétition du
ravo, le cheval qui, probablement, voulait en finir
ne bonne fois, avisa, rue Réaumur, une charrette à
ras et, prenant un élan formidable, l'escalada d'un
ul bond. De là, tumulte, embarras de voitures, mo-
ologues de cochers, etc., etc.

Bouhy sortit sain et sauf de cette expérience de haute
ole, mais à peine relevé, il eut maille à partir avec
conducteur de la petite voiture. Un peu bousculé,
bonhomme n'avait rien de cassé, mais sa marchan-
ise — un lot de camemberts — était en piteux état.
es fromages avaient fusionné dans un mutuel écra-
ment, et répandaient dans toute la rue leurs émana-
ons odoriférantes.

— Je suis ruiné!... gémissait l'homme à la char-
tte, qui me prendra mes fromages dans cet état?

— Moi, riposta le chanteur, en faisant briller des
uis.

Et le marché fut conclu séance tenante.

Devenu propriétaire de quatre cent cinquante ca-
emberts, Bouhy se trouva tout d'abord très-embar-
ssé. Il eut alors une inspiration subite :

— Voici cinq francs en plus, dit-il au marchand de
omages, mais à une condition : vous allez me con-
uire tout cela à la Gaîté.

Et le soir même, l'artiste fit distribuer ses camem-
erts aux figurants, aux machinistes, aux choristes et

à tous les petits employés du théâtre, à titre de grat cation exceptionnelle.

On devine la joie de ces pauvres gens auxquels situation terrible que traversait le Théâtre-Lyrique permettait pas toujours d'acheter pour leur table fromages aussi chers que ceux-là.

SEPTEMBRE.

---

2 septembre.

En revenant d'une excursion rapide à Jersey, je me ›uve en présence d'un arriéré suffisamment considé- ›le, et dont je demande la permission d'opérer la li- idation par petits à-compte.

Je suis resté à Paris pendant tout l'été, attendant ›c une certaine impatience le renouvellement des ›ctacles. Attente vaine. En fait de nouveautés, on us offrait la reprise de la *Fille de Madame Angot*. m'en vais pour une semaine et tout aussitôt les ›mières se succèdent sans interruption ; des théâtres ıvrent que l'on croyait à jamais fermés ; Hamburger nsformé en directeur essaie d'implanter le drame ıs une salle bâtie pour l'opérette, et des étoiles chan- ıtes se révèlent à Beaumarchais, sur la scène qui eut onneur — il n'y a pas bien longtemps — d'être fou- par M. Jenneval lui-même. Autant d'événements raordinaires qu'il me serait impossible de ne pas ›egistrer. Je commence ce soir par celui qui m'a ›u le plus gros de tous : la conversion du théâtre aumarchais au genre léger que maudit Sarcey.

Quelle révolution ! On ne se doute pas de l'influence e peut avoir la *Croix de l'Alcade* sur les masses i ont tant versé de larmes à la « Croix de ma mère ! »

Et, d'abord, il est bien convenu qu'il n'y a rien monde d'aussi démoralisateur que l'opérette.

Depuis que MM. Vast-Ricouard, Favin et le jeu compositeur Henri Perry ont entrepris de pervertir populations austères et démocratiques du quartier la Bastille, les chaudronniers de la rue de Lappe, tourneurs de bâtons de chaises de la rue Sedaine, sculpteurs sur bois de l'avenue de la Roquette so tous en proie à une sorte de vertige.

A peine les aimables Fantaisies-Parisiennes or elles, depuis quelques jours, remplacé le farouc Beaumarchais qu'on voit les *purs* du faubourg A toine et les *démocs* de la rue de Lyon *boulevarder*, soir, aux alentours du théâtre en s'entretenant a animation du dernier scandale parisien du bouleva Richard-Lenoir.

Les sous-chefs de rayon des environs ont pris le h du pavé. Grâce à leur funeste exemple, la corrupt va faire des progrès effroyablement rapides. Déjà l peut admirer ces gommeux locaux, dans les loges Fantaisies, en compagnie des plus célèbres impures brasseries, donnant aux électeurs de M. Floquet le gnal des applaudissements.

Le contrôleur de l'endroit m'a assuré, en outre, plusieurs membres influents de la chambre syndic des fabricants de siéges auraient l'intention de louer fauteuils à l'année.

Enfin — et ce dernier détail montrera l'étendue la contagion — les limonadiers du quartier parl d'augmenter leurs bocks de cinq centimes et de di nuer la portion de sucre de leurs mazagrans.

La voilà bien l'influence néfaste de l'opéret (Lire à haute voix le texte souligné en imitant la v de Dupuis.)

Naturellement la salle est aux trois quarts plei Elle le serait tout à fait si les places n'étaient pa

ıères. Le directeur, M. Debruyère, me semble avoir ɔp compté sur l'Exposition et sur sa manne bienfainte. D'étrangers, il n'en aura guère. Peut-être, de mps en temps, s'en trouvera-t-il quelques-uns qui ırrêteront chez lui en revenant d'une visite au Pèreachaise, mais ceux-là n'apporteront qu'un faible ap)int à la recette.

Il faut reconnaître d'ailleurs que les fauteuils — s'ils nt cotés cent sous — sont aussi confortables que ›ssible. Le nouveau théâtre est élégant, vaste et lairé avec une prodigalité incroyable : trois lustres, us une quantité de girandoles, de candélabres et de anches dont l'éclat est malheureusement synonyme : chaleur.

C'est probablement ce luxe de lumières qui va à tout mais effaroucher le titi, cet oiseau de paradis qui niıait encore à Beaumarchais, son dernier refuge.

J'en ai vainement cherché ce soir. Les galeries supéɜures en étaient complétement dépourvues. Quand · au premier acte de l'opérette — quelques vagisseents de nourrisson se sont fait entendre, au lieu du ıssique « asseyez-vous dessus » une voix d'en haut a ié : « Mais sortez-le donc, s'il vous plaît ! » O dédence !

On a déjà dit que les costumes de la *Croix de l'Alıde* sont de Grévin et que la troupe, hâtivement reutée, des Fantaisies-Parisiennes, a de l'entrain et de ɜnsemble.

Ce n'est pas tout. Afin de semer plus sûrement le ɔuble dans le cœur du pauvre ouvrier laqueur, si fale à pervertir, le nouveau théâtre — pour se faire à utes les traditions de l'opérette — a son étoile : lle Maria Thève.

Mlle Thève est jeune, sinon jolie ; elle manie avec ›ût une voix suffisamment fraîche. On l'acclame, on bisse, on la fête bruyamment. Il paraît que, le pre-

mier soir, on lui a *trissé* des couplets. Pour moi, qui m'a surtout semblé extraordinaire dans cette peti et maigrelette personne, c'est le nez. Quelles dimen sions, juste ciel! Mlle Thève est la Mlle Hyacinthe d chanteuses d'opérettes.

La *Croix de l'Alcade* est un succès. M. Debruyè rentrera facilement dans ses frais, et il ne se repenti pas, je pense, d'avoir rompu avec le drame, quitte à en gloutir avec lui la vertu des faubourgs.

On m'objecte que le théâtre des Fantaisies se trou un peu loin.

Cela dépend de la manière de voir. Pour ceux qu arrivent de Lyon ou de Marseille, par exemple, il e beaucoup plus près que les Variétés.

LES HANLON-LEES.

6 septembre.

Il n'y a pas à dire, c'est aux Folies-Bergère qu'il fau aller chercher l'un des plus grands succès de la saiso théâtrale de l'Exposition. Les Hanlon-Lees s'imposen avec autant d'autorité que Judic, Dupuis, Granier l'escalier de l'Opéra ; leur vogue est telle que le Par sien ne s'intéresse pas moins maintenant à leur pe sonnalité qu'à celle des étoiles à la mode.

Et cependant il a l'habitude de les désigner sou cette appellation collective des Hanlon ; il les confon tous dans le même applaudissement et il ne sait d'eu que ce qu'il en voit. Il m'a paru intéressant d'offrir la curiosité parisienne des détails plus précis sur cett raison sociale et artistique, et de dire ce que sont ce artistes, éminents dans leur genre, et véritables créa teurs de toute une école nouvelle.

Ce qui suit est donc une notice biographique ou |uelque chose d'approchant. J'espère qu'elle sera lue ıvec attention par tous ceux que les inventions bouf- ones et les cocasseries abracadabrantes des Hanlon ›nt tant amusés.

Les Hanlon sont d'origine irlandaise. Ils étaient, ›araît-il, prédestinés à la profession périlleuse qui les ı illustrés, car une irrésistible vocation se manifesta :hez eux dès la plus tendre enfance. Ils entrèrent dans a vie en cabriolant au nez de l'accoucheur, après avoir ait preuve, dans le sein de leur mère, d'une turbu- ence déplorable; puis, ils firent leurs premiers exploits le futurs gymnastes en escaladant de mille façons ori- ;inales les robustes appas de leurs diverses nourrices. Plus tard, leurs dispositions se manifestèrent de plus ›elle, à ce point qu'un célèbre professeur, D. Jean Lees, ·éduit par leur vigueur et leur agilité précoces, n'hé- ;ita pas à se charger de leur éducation et décida les pa- :ents à les lui confier.

Sous la direction de cet éminent disloqué, ils par- :oururent l'ancien et le nouveau monde à un âge où .es moutards ordinaires commencent à peine à savoir se moucher. On les fêta partout. Enfants, ils eurent des ;uccès que bien des hommes ne connaîtront jamais. En Espagne, ces petits prodiges, dont l'aîné n'avait pas ıuit ans, furent, à un moment, les héros de la saison. On ne se contenta pas de les applaudir dans les cir- ıues, on les accueillit dans les maisons les plus aristo- :ratiques. La reine Isabelle les combla de cadeaux. Un our la comtesse de Théba — qui fut depuis l'impéra- rice Eugénie — les prit dans sa voiture et se montra ıvec eux sur la promenade du Prado.

En Turquie, à Constantinople, ils donnèrent au sé- ail une représentation à laquelle assistèrent, dissimu- ées derrière des tapisseries et des persiennes, toutes es femmes du Sultan. Vu leur jeune âge, celui-ci les

autorisa même à pénétrer dans le harem... sans conditions d'aucune sorte. Les odalisques leur firent une réception splendide, les examinèrent avec curiosité et ne les renvoyèrent qu'après les avoir comblés de caresses, de cadeaux et de douceurs.

Les Hanlon d'aujourd'hui évoquent encore — et toujours avec émotion — ces souvenirs de leurs premières années. On conçoit, d'ailleurs, qu'ils n'aient pas oublié le temps où les grandes dames les promenaient dans leurs voitures et où les sultanes daignaient leur passer la main dans les cheveux.

Ils commençaient à grandir lorsque Lees, leur professeur et leur guide quasi-paternel, mourut à la Havane. Non content de leur laisser les saines traditions de son art, ce sauteur de bien légua à ses élèves, qu'il reconnaissait comme ses véritables associés, la totalité de sa fortune s'élevant à plus de trois cent mille francs. Mais les légataires, sachant que le défunt laissait des parents pauvres, firent spontanément à ceux-ci l'abandon de la moitié de l'héritage.

Je n'oserais pas affirmer qu'il faut savoir marcher sur les mains et faire du trapèze pour avoir de bons sentiments, mais que de commerçants, de magistrats et d'entrepreneurs dans ce monde ne voudraient pas en faire autant!

Abandonnés à eux-mêmes, ils continuèrent leurs pérégrinations autour de la machine à peu près ronde en ajoutant à leur nom de Hanlon celui de leur regretté professeur, voulant associer ainsi la mémoire de ce dernier à leurs futurs succès.

Il serait fastidieux et difficile à la fois de raconter ici tous leurs triomphes cosmopolites. Qu'il me suffise de rappeler que, malgré des concurrences terribles, ils révolutionnèrent l'Amérique, et qu'il se fonda partout aux Etats-Unis, de nouvelles écoles de gymnastique

où les jeunes clowns de l'avenir et même les vétérans du métier, s'exerçaient à s'assimiler leur genre.

Car on dit d'un gymnasiarque : « C'est un Hanlon-Lees, » comme on dit d'une artiste : « C'est une Déjazet. »

Enfin, se trouvant encore très-jeunes à la tête d'une jolie fortune, ils eurent l'idée de se reposer. Dans ce but, ils achetèrent, sur les bords de l'Hudson, une immense propriété, dans laquelle ils accueillirent tous leurs parents. Ils étaient alors bien décidés à couler des jours paisibles dans ce milieu patriarcal.

Mais au bout d'un an de cette vie dissolvante, ils eurent la nostalgie du trapèze et de la corde raide. Et puis, habitués à se mouvoir dans les airs, ils ne pouvaient s'habituer à marcher comme tout le monde. Ils étaient, à terre, lourds et maladroits, et faisaient des chutes sans nombre; pour sûr, il leur serait arrivé un accident.

Ils renoncèrent donc aux délices du *far niente* et recommencèrent à sillonner les deux mondes, stupéfiant les spectateurs de toutes nuances, entretenant toujours d'excellentes relations avec les puissances du globe et se laissant décerner, par le général Sherman, avec une médaille d'or exceptionnelle, le titre de champions des Etats-Unis d'Amérique; bref, acclamés partout et traités à la fois comme de grands artistes et de parfaits gentlemen.

C'est à Marseille que M. Sari traita une première fois avec eux pour les Folies-Bergère, où ils retrouvèrent la grande faveur qui les avait toujours accueillis à Paris.

Ici se place la particularité la plus intéressante de leur existence artistique.

Un soir, sans y attacher plus d'importance qu'à une sorte de passe-temps accidentel, ils eurent l'idée de corser leur programme d'exercices gymnastiques en

paraissant dans une courte pantomime presque improvisée.

Cette tentative sans prétention obtint — et pour ainsi dire contre leur attente — le succès que l'on sait : phénomène inouï, ils y furent bissés. Ce succès, prenant des proportions plus considérables de jour en jour, leur inspira une idée nouvelle :

— Pourquoi continuer à risquer notre existence dans les tours que nous faisons depuis si longtemps, se dirent-ils à l'unanimité, quand le hasard nous trace une nouvelle voie triomphale?

Et de gymnastes, ils devinrent *pantomimistes*, creusant leur nouvel art et lui ouvrant des horizons inconnus, grâce à leur originalité, à la bizarrerie de leurs inventions et aux qualités foudroyantes d'exécution dont ils ont le monopole.

Aujourd'hui, les cinq frères forment une troupe complétement organisée à tous les points de vue, chacun d'eux étant investi d'une mission spéciale en dehors de sa part dans l'interprétation générale du répertoire :

Georges, l'aîné, est directeur administratif; c'est lui qui signe les engagements et discute les intérêts de la communauté; il règle toutes les dépenses et recrute le personnel d'employés ;

William est l'auteur, il passe sa vie à chercher des situations fertiles en culbutes. Ses scénarios dénotent un tempérament dramatique qui en fait le Sardou du genre. Il sait sacrifier à propos une gifle ou un coup de pied faisant longueur ou ne rentrant pas dans le cadre de l'action ;

Edward est chef des accessoires; il fut longtemps l'unique machiniste, mais aujourd'hui les trucs sont construits — sous sa direction — par un machiniste spécial, attaché à la troupe et l'accompagnant partout;

Alfred est non-seulement le maëstro de l'association ıargé de la partie musicale, mais aussi le facteur de :s instruments étranges de *Do, mi, sol, do,* que n'a as encore adoptés l'orchestre de M. Halanzier ;

Quant au jeune Frédéric, il passe pour être le col- .borateur de William, ce qui ne lui laisse peut-être as grand'chose à faire; grâce à son oisiveté relative, n pourrait l'appeler le plus heureux des cinq.

Depuis quelque temps, les Hanlon se sont adjoint : jongleur Agoust, qu'ils considèrent comme l'homme : plus adroit de l'Europe, le seul, en tout cas, qui soit arvenu à se mettre au niveau de leur fantaisie.

Arrivés à leur apogée, las de gagner des sommes ılles, rassasiés de gloire, possédant un peu partout, en .mérique, des propriétés considérables, leur joie est de : retrouver dans leur maison de Blumingsdael-Road, New-York, au milieu de leur riche collection de ca- :aux de toute sorte, qui constitue pour eux un véri- .ble musée des souverains.

Là sont déposés les cachemires du rajah de Mysore, s costumes brodés d'or du rajah de Singapoor, le jeu 'échecs de la reine d'Espagne, le nécessaire en écaille : la reine de Portugal, et enfin — cadeau magnifique ıais peut-être insuffisant pour cinq — une pipe d'une ıleur de 500 dollars, offerte par don Pedro, empe- :ur du Brésil!

Pour le moment, ils ne songent pas à retourner en mérique, et d'ailleurs le public parisien ne semble ıs disposé à les y laisser partir de si tôt.

LE MARI D'IDA.

19 septembre.

La direction du Vaudeville comptait terminer s saison d'Exposition avec la comédie annoncée depui si longtemps : *Cherchez la femme*, de MM. Delacou et Hennequin. Les rôles étaient distribués, la pièce a lait entrer en répétition, lorsque, pour des raison qu'il serait trop long de raconter ici, la représentatio fut ajournée d'un commun accord.

Le Vaudeville se trouva donc pris au dépourvu. Pa traité, la reprise de *Montjoie* ne devait avoir lieu qu cet hiver, et d'ailleurs ce n'est que vers le mois de no vembre que Dupuis, retour de Russie, doit reprendr le rôle créé par Lafont, dans la pièce de M. Octav Feuillet.

Les triumvirs de la Chaussée-d'Antin, sans perdr une minute, se mirent à opérer les fouilles les plu minutieuses dans leurs cartons bondés de manuscrits Ils exhumèrent de la fosse commune vaudevilles e comédies, drames et farces, dont quelques-uns avaien probablement été enfouis un peu précipitamment puisque l'on ne désespérait pas de leur résurrection Tous les soirs, chacun de ces messieurs emportai avec lui une pile de pièces qu'il lisait dans la nuit, e le lendemain, lorsqu'ils se retrouvaient au théâtre tous trois s'interrogeaient avidement :

— Eh bien, avez-vous trouvé?

Hélas! La réponse fut constamment négative.

Au bout de quelques semaines, horriblement fatigués, surexcités, le cerveau malade, ils allaient renoncer à ce travail que je considère pour ma part comme beaucoup plus fatigant que ceux auxquels se livra jadis le nommé Hercule.

C'est alors que tout à coup M. Raymond Deslandes se souvint d'une comédie dont l'histoire était même assez curieuse.

Il l'avait trouvée sur son bureau pendant une des répétitions du *Club*. Il en avait commencé la lecture et avait été enchanté du premier acte, tandis que le second lui avait paru plus faible. Aussitôt il avait écrit à l'auteur, M. Mancel, lui disant que son œuvre était bourrée de qualités et qu'elle n'avait qu'à être remaniée par une main habile pour présenter de grandes chances de succès.

Etonnement de M. Mancel. Jamais, au grand jamais il n'avait présenté de pièce au Vaudeville.

Le malentendu fut bientôt expliqué. M. Mancel avait remis son manuscrit à M. Cohen, l'un des auteurs du *Club*, avec prière de le faire lire par son collaborateur Gondinet, et c'était M. Cohen qui l'avait laissé par mégarde sur le bureau de M. Deslandes.

Ce dernier, fort à propos, se rappela l'anecdote et déclara à ses associés que, pour se tirer d'embarras, on n'avait qu'à mettre M. Mancel en rapport avec l'un des auteurs de la maison. La chose fut proposée à M. Delacour, et voilà comment nous avons assisté, ce soir, à la première représentation du *Mari d'Ida*.

M. Mancel est, comme Cohen, un auteur amateur, homme du monde, bien connu des boulevardiers, le fils d'un médecin de Paris et le neveu de ce fameux Hippolyte Royer-Collard dont la réputation d'originalité sera évidemment transmise aux âges futurs.

Très-parisien, très-spirituel, M. Mancel fut — il y a dix ans — l'un des principaux rédacteurs de la *Vie parisienne*. Il publia, dans le journal de M. Marcelin, toute une série d'articles remarqués qu'il signa du pseudonyme de Loth. *Le Mari d'Ida* est même né d'un de ces articles, intitulé, je crois, *Guérison radicale*.

Ce n'est pas la première fois qu'il aborde le théâtre. Il a fait plusieurs petits actes dans des théâtres secondaires, et, à l'Athénée, un opéra-comique : *la Dot mal placée,* dont la musique fut de M. Lacome.

Sans être positivement brillante, la salle offre un coup d'œil assez agréable. Ce n'est pas encore le monde des premières au complet, mais c'est déjà le demi-monde. Par exemple, on ne s'habille pas. On arrive au théâtre, le plus tard possible, en redingote, et pour ainsi dire à regret. Il est vrai que les soirées sont si belles et que l'aspect des rues de Paris, en ce moment, est si amusant!

Quelques étrangers sont parvenus, à prix d'or, à se procurer des fauteuils d'orchestre. On leur a tant parlé des premières parisiennes! Il y en a deux, derrière moi, coiffés de feutres mous et cravatés de jaune, auxquels un guide complaisant est en train d'*expliquer* les journalistes. Ils ont l'air de bien s'amuser!

Mlle Réjane, qui me plaît énormément et que je revois toujours avec plaisir, me permettra-t-elle de lui faire observer que sa première toilette, très-claire et très voyante, n'est pas précisément celle d'une femme mariée qui va à un rendez-vous d'amour? L'aimable artiste me répondra peut-être qu'elle ne sait pas, qu'elle n'a pas l'habitude de ces sortes d'affaires. Mais alors pourquoi ne demande-t-elle pas conseil à des personnes plus expérimentées?

J'ai signalé — il y a environ un an — les débuts d'une charmante petite fille dans une petite pièce nouvelle jouée, en présence de quelques rares spectateurs, sur une petite scène peu connue : la scène de l'Athenæum. J'exprimais l'espoir de revoir bientôt cette jolie enfant dans un théâtre plus important. Cet espoir s'est réalisé. Mlle Jeanne Goby a débuté ce soir au Vaudeville.

Son engagement s'est même fait assez drôlement.

Lors des derniers concours du Conservatoire, Mlle Goby avait été fort remarquée. On lui avait décerné un second accessit de comédie.

Il y a quelques jours, un élève du Conservatoire ayant obteuu une audition au Vaudeville pria sa jeune camarade, Mlle Goby, de bien vouloir lui donner la réplique. Celle-ci accepta. L'audition eut lieu et les directeurs s'empressèrent d'engager... Mlle Goby en priant l'élève dont elle avait été la partenaire de repasser plus tard.

La débutante est, me dit-on, la petite-fille de Deburau, le célèbre Pierrot.

Quelques mots ont amusé.

Un fabricant de savons raconte qu'il a exposé.

— Et, ajoute-t-il, j'attends le 21 avec une impatience !

Le même fabricant vient d'acheter, à l'Hôtel des ventes, un horrible paysage au prix de 19 fr. 50 c. — frais compris.

— Le commissaire priseur m'a assuré, dit-il, que pas plus tard qu'hier le même sujet... signé Berghem... s'est adjugé pour 6,000 fr. !

Les auteurs n'ont fait qu'esquisser une scène qui méritait un plus grand développement.

Un valet de chambre, chargé de dresser une collation, raconte à son maître qu'il a pris les petits fours chez Joséphine, les fruits chez Fontet, les fleurs chez Labrousse...

Pendant qu'il y était, il aurait pu nous nommer le tapissier qui avait meublé l'appartement, la maison qui avait fourni le linge de table et autres détails de la même nature.

Jamais Molière n'aurait songé à une scène pareille. Il est vrai que depuis *Tartufe* la publicité a fait de bien grands progrès.

En sortant, un « mari d'Ida » — je ne garantis pas le nom de la femme — m'aborde en disant :

— Voyons... franchement... croyez-vous qu'il y ait des maris aussi bêtes que cela ?

Eh bien, non, monsieur, je ne le crois pas !

LES DROITS DE D'ENNERY.

12 septembre.

Ce soir, je rencontre un homme pâle, amaigri, courbaturé, se soutenant à peine ; son visage ne me semble pas inconnu. Je m'approche de lui avec intérêt.

Ce n'est pas sans une certaine stupeur que je reconnais Peragallo.

Comme il est changé !

A quel labeur le malheureux agent de la Société des auteurs vient-il de se livrer ?

Quelles fatigues a-t-il affrontées ?

Qui a pu le mettre en un pareil état ?

Je le questionne, il me répond d'une voix faible :

— J'ai payé, hier, les droits de d'Ennery !

Quel travail !

Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore inventé, au milieu des merveilles de la mécanique moderne, une machine à payer les droits de d'Ennery ?

Comment un homme, même bien constitué, peut-il suffire à une aussi écrasante besogne ?

Et remarquez que ledit travail, déjà si grand, si difficile à accomplir tous les mois, se double en temps d'Exposition.

En effet, tous les journaux, sans distinction de nuances, ont raconté en même temps que d'Ennery

avait touché, pour ses seuls droits du mois dernier, une somme qui donne le vertige.

Le renseignement est exact.

C'est hier, 10 septembre, que l'auteur s'est présenté chez son fidèle agent.

Disons tout d'abord que, depuis plusieurs jours, d'Ennery s'était soumis à un régime préparatoire, à une sorte d'entraînement. Voulant donner de la vigueur à ses muscles, il s'était habitué, dès le 5 du courant, à porter des fardeaux : chaque matin, il faisait deux heures d'haltères; puis faisant emplir d'or des sacs de diverses dimensions, il s'exerçait à porter successivement des sommes de 10,000, de 20,000, de 50,000 francs et au-dessus.

Outre ce travail gymnastique, il avait repassé son arithmétique : multipliant les multiplications, faisant des preuves par neuf et totalisant des additions interminables.

Le 10 arrive.

Il se lève de bonne heure, fait un déjeuner frugal, et se rend, d'un pied agile, de l'avenue du Bois-de-Boulogne au numéro 30 de la rue Saint-Marc.

De son côté, Peragallo avait pris ses dispositions pour ce grand jour.

Les comptes étaient prêts.

Maréchal, Ador, Mercklin, Bonnieuil avaient compulsé les bulletins, feuilleté les registres, dépouillé la correspondance de la province et de l'étranger.

En outre, Peragallo, sachant que le dramaturge tient à être payé en or, s'était adressé directement à la Monnaie, où l'on avait frappé pendant trois jours et trois nuits des louis pour d'Ennery. Bref, toutes les mesures étaient prises. On avait même demandé une escouade de municipaux pour le service d'ordre dans la rue Saint-Marc et les rues avoisinantes.

Onze heures sonnent.

D'Ennery est signalé.

Il débouche place de l'Opéra-Comique.

L'animation du quartier est à son comble!

Les bureaux de l'agence sont évacués; quelques désordres regrettables se produisent.

D'Ennery entre dans la maison; il gravit les escaliers.

Il pénètre dans le cabinet de Peragallo.

La porte se referme sur ces deux hommes et l'on n'entend plus que le bruit produit par le ruissellement de l'or.

. . . .

Six heures après, la porte se rouvre.

Enfin!

Pliant sous le poids des sacs gorgés de louis, d'Ennery quitte l'agence.

Il reprend le chemin de sa demeure.

Tout le long du parcours, la population l'attend.

La circulation est interrompue.

Les omnibus s'arrêtent; les voyageurs d'impériale sont debout et frémissants.

Sur les portes, les concierges louent des chaises aux curieux.

Les fenêtres font prime.

Les arbres du boulevard sont remplis de gamins perchés sur les branches.

Bref, tout Paris a voulu voir passer *les droits de d'Ennery*.

Ah! les droits de d'Ennery! ces droits que de Jallais a dû voir si souvent dans ses rêves!

Voulez-vous connaître quelques détails relevés par un de nos plus habiles statisticiens?

Empilés en pièces de vingt francs, les droits de d'Ennery dépasseraient de quelques mètres la hauteur à laquelle peut s'élever le ballon captif lorsque son câble est entièrement détendu;

Les mêmes pièces d'or placées à la suite en cercle, reproduiraient exactement le tour du monde ;

Converties en un seul bloc, elles rempliraient la grande salle des fêtes du Trocadéro.

Pour extraire l'or nécessaire au paiement des droits de d'Ennery, il faudrait toute l'existence de quinze mille six cent quarante-neuf Californiens (plus une fraction) ;

Enfin — coïncidence bizarre — en additionnant les droits perçus par tous les autres auteurs dans ces dix dernières années et en multipliant ce total par le nombre des représentations du *Tour du Monde*, ou n'obtiendrait encore que les *sept douzièmes* des intérêts de la somme perçue pendant le mois d'août pour le compte de d'Ennery seul.

Et la statistique n'a pas dit son dernier mot !

---

14 septembre.

En passant devant le Gymnase j'ai vu, non sans surprise, je l'avoue, une queue fort longue, encombrante même, se dérouler sous la marquise du théâtre et déborder sur les boulevards comme aux plus beaux soirs des pièces de Dumas et de Sardou.

Une simple reprise a suffi pour redonner au péristyle cher à M. Derval l'aspect animé d'autrefois. Et voyez comment il est difficile de prévoir en matière de direction : depuis quelques mois, M. Montigny a fait un certain nombre de reprises qui, toutes autant que *Froufrou*, méritaient d'être fructueuses ; la jolie comédie de Meilhac et Halévy, a même reparu plusieurs fois sur l'affiche depuis sa première carrière si brillante et si productive ; pourquoi est-ce seulement aujourd'hui,

et avec cette pièce plutôt qu'avec d'autres, que la vogue semble revenir au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle ? C'est ce que personne ne saurait expliquer, mais ce dont la direction du Gymnase doit être fort aise de profiter — en attendant qu'elle comprenne.

On sait que Mlle Legault joue dans la présente reprise le rôle de parisienne moderne, capricieuse, nerveuse, mondaine, fantasque, qui, en un jour d'emportement, trompe son mari et meurt ensuite de l'avoir trompé. Desclée avait laissé sur ce rôle — qui est, pendant les trois premiers actes du moins, un des plus jolis du théâtre moderne — l'empreinte de son immense talent.

La vue de celle qui succède aujourd'hui à la grande artiste m'a rappelé certaine fable de La Fontaine.

Je l'ai paraphrasée à son intention et je me permets de la lui dédier très-humblement.

LEGAULT QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GRANDE QUE DESCLÉE

FABLE

(Imitée de La Fontaine)

Legault voulut jouer *Froufrou*,
Disant : le rôle est à ma taille !
Sachant qu'elle est gentille et mignonne surtout,
De paraître plus grande elle essaie et travaille
Pour égaler la Desclée en grandeur,
Disant : Voyez, mon directeur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point parfaite ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. La mignonne fillette
Au lieu de grandir éclata.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas moins drôles
Tout acteur veut avoir sa scène à diriger,
Coquelin n'a qu'un but : de nous faire pleurer,
Les enfants veulent de grands rôles.

Un débutant qui a été remarqué à cette reprise — non par la presse, car il n'a joué que trois ou quatre soirs après la convocation officielle de MM. les critiques — mais par le public, ce qui vaut tout autant sinon mieux — c'est M. Cosset, successeur de celui qu'on commençait à appeler l'inamovible M. Pujol.

M. Cosset, qui a de sérieuses qualités dramatiques, arrive en droite ligne du Théâtre-Historique, où il jouait je ne sais quoi dans *Marceau*.

S'il n'avait pris une brusque résolution, il risquait fort de ne pas arriver de sitôt au Gymnase. Son engagement chez M. Castellano devait finir avec *Marceau*. C'était bien vague et peut-être même bien lointain. Depuis deux mois, en effet, l'affiche du Théâtre-Historique promet irrévocablement les six dernières de la pièce militaire, et les caractères qui doivent annoncer les vraies dernières de ces six dernières ne sont pas encore fondus.

La transition a dû paraître bien brusque à M. Cosset, qui, de la scène où les tambours battent et où la fusillade crépite, passe subitement sur les planches bourgeoises et tranquilles de l'ancien Théâtre de Madame.

Comme l'odeur de la poudre doit lui manquer !

SIMPLE HISTOIRE.

18 septembre

Je me trouvais tantôt dans la loge de Judic. C'est un des rares endroits des théâtres de Paris où l'on vient encore causer un peu. Maintenant surtout que les soirées commencent à redevenir fraîches, le petit

cercle de journalistes, d'auteurs et d'amis qui s' réunit à certaines heures va se reformer de nouveau.

Mais, ce soir, nous n'y étions que deux, un de me confrères, moitié journaliste, moitié auteur drama tique, charmant garçon, spirituel et sympathique, n disant du mal de ses prochains que juste assez pou rendre sa conversation intéressante — et moi.

Niniche venait d'entrer en scène. Marquise, la petit chienne argentée de la diva, qui accompagne sa maî tresse au théâtre, jappait plaintivement. La pauvr bête a beau subir tous les soirs les épreuves d'une sépa ration momentanée, elle n'y est pas encore habituée C'est toutes les fois un chagrin nouveau.

Nous entendions, après les premiers couplets, le applaudissements d'une salle bondée, puis de grand éclats de rire et cette sorte de houle spéciale au succè à laquelle les habitués de coulisses ne se trompent ja mais. Soudain, Isabelle souleva la portière de la log et vint déposer sur le canapé un immense bouquet d roses. Nous vîmes aussi passer l'épaisse silhouette d l'administrateur des Variétés qui, vers le milieu d chaque représentation, compte à l'artiste une pile d'o en échange de sa soirée.

— Savez-vous, dis-je à mon confrère, qu'une pièc comme *Niniche* représente quelque chose comme cen vingt mille francs pour Judic ?

— C'est à quoi je pensais, me répondit-il. Cette vi de théâtre offre des contrastes si terribles. Vous m regardez... vous me demandez pourquoi j'éprouve l besoin de formuler cette vérité à la façon de celles d M. de La Palisse... Eh bien, c'est parce que j'ai encor présente à la mémoire une histoire dont j'ai été témoi il y a quinze jours...

— Où cela ?

— A ***. (Il me nomma un petit pays des environ de Paris.) Ici surtout... dans cette loge d'actrice fêtée

heureuse, riche... mon histoire me paraît, quand j'y songe, bien plus navrante encore.

— Voyons, racontez.

— Je veux bien, d'autant plus que cela n'est pas bien long.

« J'étais donc à ***, me raconta mon confrère, avec quelques amis. Je devais y passer une huitaine. Or, comme vous le savez sans doute, il y a un théâtre à ***, une sorte de baraque avec une scène grande comme la main, et une troupe qui se renouvelle sans cesse. On y joue de tout, l'opérette et la grande comédie, les pièces des Bouffes et des Français. Un soir qu'il pleuvait, nous y entrâmes, décidés à nous amuser comme s'amusent les Parisiens quand ils vont dans les petits théâtres de province.

« On annonçait la *Princesse Georges*, pour les débuts de Mlle Thérèse.

« C'était du nanan, comme vous voyez.

« Le spectacle commença. Je ne vous dirai rien des acteurs qui représentaient les personnages du plus grand monde en habits râpés et en pantalons trop courts ; ces choses-là ne se racontent pas. Toute notre attention était d'ailleurs concentrée sur la débutante, sur Mlle Thérèse. Nous avions encore Desclée devant les yeux, élégante, élancée, nerveuse, grande dame jusqu'au bout des ongles. Il est évident que nous ne nous attendions pas à rencontrer une émule de la grande artiste dans cette baraque quasi-foraine, mais le grotesque même a des limites que Mlle Thérèse nous semblait dépasser singulièrement.

« Elle était petite, mon ami, et grosse ; elle avait certainement atteint la quarantaine. Un visage ridé, ratatiné, très-pâle. Et quelle toilette ! Le Temple n'en voudrait pas. Elle avait la parole lente, difficile ; de temps en temps, elle s'embrouillait et s'embarrassait, finissant la phrase au hasard. Puis, il nous semblait

que sa démarche était chancelante. A un certain mo ment, je la vis s'appuyer contre un meuble pour n pas tomber.

« — On dirait qu'elle est grise, murmura un de no amis.

« — Parbleu, c'est honteux! riposta un autre.

« Et comme le désaccord entre sa personne et l plancher semblait s'accentuer davantage, l'un de nou s'écria à haute voix :

« — Mais calez-la donc !

« C'était fini. La glace était rompue. A partir de c moment, Mlle Thérèse ne put faire un pas, ni ouvri la bouche, ni esquisser un geste, sans essuyer no plaisanteries. Elle parla de ses millions, et nous nou tordions. A l'acte de la soirée, en la voyant reparaîtr dans la même toilette, à laquelle on avait ajout quelques couronnes vertes de distributions de prix notre hilarité ne connut plus de bornes. Elle nous paru plus chancelante que jamais. Notre attitude hostil gagna nos voisins.

« — La malheureuse est complétement ivre! s dit-on.

« Et peu à peu, las de rire, on se fâcha. Ce furen d'abord des murmures, puis des exclamations, puis de sifflets. On dut baisser le rideau au milieu de l'acte, e tout le monde s'en alla furieux.

« Moi, je voulus voir jusqu'au bout. Je pénétra dans ce qu'on appelle les coulisses. On y était for ému. Mlle Thérèse était une nouvelle venue. Ell n'était là que depuis le matin. On la connaissait peine. On savait seulement qu'elle avait eu... jadis.. des succès en province et même à Paris, disait-on Soudain, une forte rumeur nous attira vers l'endroi qui servait de loge à la princesse. Ah! mon ami, que spectacle! Figurez-vous un cabinet où il y avait peine place pour deux personnes. Sur une planchette

une lampe à pétrole, du rouge, du blanc, une patte de lièvre et un petit morceau de glace; au milieu, affaissée sur une chaise, les yeux fermés, horriblement pâle, avec de grosses taches de fard sur les joues, Thérèse, dans son ignoble défroque enguirlandée. Elle s'était évanouie. On lui jeta de l'eau au visage, on la dégrafa, tout en l'accablant d'injures et en la rendant responsable du scandale de la soirée.

« Elle finit par ouvrir les yeux.

« — On t'en donnera... des cachets de dix francs! lui cria celui qui faisait l'office de directeur. Quand on se met dans des états pareils, on ne joue pas la comédie!

« Thérèse ne semblait pas comprendre.

« — Je te conseille de faire la bête, continua le directeur, tu ne pouvais pas te tenir en scène... Tu es soûle comme une...

« C'est pour le coup que Mlle Thérèse ouvrait de grands yeux, et je n'oublierai jamais l'accent avec lequel elle répondit :

« — Non, monsieur, vous vous trompez... Seulement... voyez-vous... j'ai faim!...

« Elle avait faim, comprenez-vous? Elle n'avait pas mangé depuis deux jours. Elle avait eu honte d'avouer la chose plus tôt. Elle attendait ses dix francs pour s'acheter du pain — et elle avait cru qu'elle aurait la force d'aller jusque-là. La malheureuse! ah! je vous jure qu'elle avait cessé d'être grotesque à mes yeux et que je me suis bien promis de ne plus jamais me laisser entraîner à siffler les débutantes dans les petits théâtres de banlieue... »

A ce moment, Judic revint dans sa loge, souriante, brillante, suivie d'Isabelle qui portait de nouveaux bouquets, joyeusement accueillie par Marquise qui

lui faisait fête, tandis que Chavannes apparaissait au fond du couloir, son reçu d'une main et ses louis de l'autre.

LE DOMPTEUR AMOUREUX.

20 septembre.

C'est pourtant vrai que la richesse ne fait pas le bonheur et que les apparences sont trompeuses.

La profonde sagesse de ces deux axiomes m'a encore sauté aux yeux, ce soir, à la Porte-Saint-Martin.

Il vous semble, n'est-ce pas, que les deux directeurs de ce théâtre peuvent, à bon droit, être considérés comme deux veinards ? Au moment de passer la main, ils viennent de trouver une nouvelle série comme les joueurs les plus heureux n'en rencontrent que rarement dans toute leur existence. Il paraît, au premier abord, que MM. Ritt et Larochelle doivent descendre gaiement, en se tenant par la main, ce qu'on appelait, il y a cinquante ans, « le fleuve de la vie. »

Et cependant, un fait grave se passe, en ce moment, qui mêle d'amères angoisses à leur félicité.

En peu de mots, je vous aurai mis au courant.

Il est certain que l'adjonction du nègre Macamo et de ses lions n'a pas peu contribué à la vogue nouvelle du *Tour du Monde*. MM. les directeurs sont persuadés que l'apparition des fauves que l'affiche prétend « en liberté » est actuellement le clou le plus sérieux de leur spectacle. A tort ou à raison, ils croient que sans lions ils cesseraient de faire des recettes léonines.

Eh bien ! le sort de cette collection de rois des animaux est entre les mains d'une faible femme !

Elle est blonde, blanche, petite, maigre, pas très-jeune, pas très-jolie. C'est une des ballerines de la *Fête en Malaisie*. Macamo, le dompteur noir, en est amoureux fou. Et voyez à quoi tient la destinée : *elle* est honnête, mère de famille, adorant son mari et ne pratiquant la danse que pour mettre un peu de beurre dans les épinards du ménage. Franchement, ce Macamo n'a pas de chance, et il aurait bien dû prendre ses renseignements avant de se laisser pincer ainsi !

On ne se doute pas de l'impétuosité des passions chez ces natures sauvages. Depuis le jour où il a vu une déclaration brûlante absolument repoussée, le malheureux nègre dépérit et se consume. Des connaisseurs prétendent qu'il est d'une pâleur mortelle. Il mange à peine, il ne parle plus. Quand de temps en temps il ouvre la bouche, c'est pour murmurer :

— Belle blanche, pas aimer moi, moi mourir de chagrin !

Tout le monde sait que M. Ritt est un administrateur d'une vigilance rare. Le piteux état de Macamo ne lui a donc pas échappé longtemps. Aussitôt, il s'est mis en mesure de consoler le dompteur amoureux.

— Mon ami, lui a-t-il dit, soyez calme. L'amour est un mal bizarre qui disparaît aussi vite qu'il vient. Consolez-vous par le travail. Lisez des livres philosophiques; je vous apporterai Platon. Celle que vous aimez n'est pas mal...

— Belle blanche! Existe pas plus belle blanche!

— Je suis de votre avis, elle est superbe... Mais enfin, il y en a d'autres, de moins farouches, et si vous vouliez...

— Moi pas aimer autres... Moi aimer belle blanche qui pas aimer moi, moi mourir de chagrin !

Ritt prit la main de Macamo, et, la secouant fortement :

— Et vos lions, s'écria-t-il, il vous reste vos lions !

Alors le nègre fit un bond, poussa un rugissement, et, se dressant en face de son directeur, menaçant, terrible :

— Puisque belle blanche pas aimer moi, moi donnerai poison à mes lions et me ferai manger après !

Ritt resta comme pétrifié. Quel drame ! Quelle perspective ! L'engloutissement complet et simultané du dompteur et des domptés !

A partir de ce moment, l'associé de M. Larochelle se livra à des démarches étranges et dont, au théâtre, on cherchait vainement la signification.

On le vit tous les jours passer une heure, puis deux, puis trois devant la cage des lions.

D'abord il leur apporta du sucre, que les animaux repoussèrent du reste avec un dédain des plus marqués.

Le sucre ne réussissant pas, et évidemment décidé à les prendre par les douceurs, on le vit présenter aux élèves de Macamo du raisin magnifique, du chasselas de première qualité. Les lions n'y goûtèrent même pas.

On l'entendit ensuite leur chanter des romances, des cantilènes plaintives, des barcarolles pleines d'entrain et des mélopées orientales du répertoire de Félicien David.

Les mélopées firent leur effet. Les fauves paraissaient enchantés de la façon délicate dont M. Ritt s'y prenait pour leur rappeler leur pays. Ils s'asseyaient sur leurs pattes de derrière, faisant les beaux comme des caniches, et manifestaient de mille manières la joie que leur causaient les mélopées du directeur.

Mais quel était le but de M. Ritt ?

On l'a su ce soir.

A neuf heures, Macamo n'était pas encore arrivé au théâtre. L'inquiétude régnait partout dans les cou-

isses. Larochelle s'arrachait les cheveux. Soudain, la porte du cabinet s'ouvrit, et il vit paraître son associé qui portait un pot de cirage.

— Mon ami, lui dit Ritt, il faut sauver la recette, prenez ce cirage et noircissez-moi.

— Que signifie ?

— Il y a longtemps que je m'attendais à ce qui nous arrive ce soir ; je m'attendais même à pis que cela. Macamo est amoureux. Il veut tuer ses lions et mourir après. Mais je les ai surveillés — les lions. Quant au dompteur, son fatal amour l'aura terrassé. Il faut sauver la recette !

— Comment ?

— Noircissez-moi, mon ami, j'entrerai dans la cage des lions !

— Vous ?

— Moi !

— Vous oseriez ?...

— Je crois que j'en sortirai sain et sauf — grâce à mes petites chansons — mais si je succombais... demain vous prendriez ma place !

— C'est juré ! avant tout, sauvons la recette !

— Peut-être faudrait-il prévenir d'Ennery pour qu'il vous succédât dans la cage...

— Et Verne...

— Et Cadol qui touche des droits...

— Et de Najac qui en touche aussi...

— Heureusement, nous ne manquerons pas d'hommes !

— Nous sauverons la recette !

— Noircissez-moi !

Larochelle s'empara du pinceau, qu'il trempa à plusieurs reprises dans le pot à cirage. A ce moment, on entendit des coups de feu sur la scène.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est Macamo qui finit ses exercices! répondit l
régisseur.

— Il est donc venu?

— Certainement.

Les deux associés avaient oublié l'heure. Ils se pres
sèrent les mains en silence.

— Nous sommes sauvés ce soir, murmura Riti
mais demain, mais après... Tant que Macamo ser
amoureux, nous ne sommes sûrs de rien!

— Allons, répondit Larochelle en poussant un sou
pir, je verrai la danseuse, je lui causerai, je lui ferai..
de la morale!

LE MILLION DU *PETIT DUC.*

21 septembre.

I

Dans le cabinet directorial du théâtre de la Renais
sance, quatre hommes sont réunis; des hommes jeune
encore, bien mis, et paraissant absorbés par la re
cherche d'un problème insoluble.

Que cherchent-ils ainsi, tandis que la pâle lumièr
de la lampe éclaire leurs visages intelligents?

Serait-ce la dernière devinette du *Masque de Fer?*

— Que fait-on ce soir... aux Variétés? demand
tout à coup l'un d'eux.

— Il ne s'agit pas de ce que l'on fait aux Variétés
répond le plus petit et peut-être le plus gros de
quatre, mais bien de ce que l'on a fait à la Renais
sance. Car, vous l'avez lu, mes chers amis, par un
singulière coïncidence tous les journaux du mati
l'ont annoncé en même temps: le *Petit Duc* a réalis

son million. En 238 représentations, nous avons fait un million de recettes !

Ici les trois auteurs du *Petit Duc* et le directeur de a Renaissance — nos lecteurs les ont déjà reconnus — 'embrassent avec effusion.

II

Mais ce moment d'émotion passé, ils se retrouvent en présence du point d'interrogation qui semblait ant les préoccuper tout à l'heure.

Que vont-ils faire tous quatre avec leur part si respectable de ce million ?

Chaçun émet un avis différent.

— Moi, dit charitablement Lecocq, j'ai bien envie e fonder une maison de retraite pour les compositeurs émodés.

— Il n'y aurait pas assez de lits pour tous, réplique Victor Koning.

— Surtout, mes amis, s'écrie Meilhac, pas de emmes, comme dit Granier.

— Des placements, fait le sage Halévy, du terrain !

— Quant à moi, s'écrie Koning, je suis fort embarrassé... j'ai envie de consulter Cantin.

III

Un homme entre sans saluer.

C'est M. Krantz.

Il a lu les journaux du matin.

— Messieurs, dit-il à nos quatre héros, sans préambule et avec la franchise toute militaire d'un homme ui ne l'a jamais été, arrivons au fait : Je sais que ous êtes embarrassés, vous êtes empêtrés d'un million, vous ne savez comment le dépenser; moi, ça me

connaît. Croyez-moi, prenez d'abord pour 500,000 fr de billets de ma loterie nationale.

En proie à une légitime indignation, les quatre hommes se lèvent brusquement.

Pour toute réponse, ils désignent la porte à cet audacieux.

IV

Le calme se rétablit et la discussion recommence.

— Une idée, s'écrie Meilhac.

— Voyons, ne nous emballons pas, dit Halévy inquiet.

— Une idée généreuse, continue Meilhac : si nous nous cotisions pour fonder un prix destiné à encourager les directeurs à jouer les jeunes? Nous l'appellerons le prix Meilhac.

A ce moment, la porte s'ouvre de nouveau.

Un second visiteur paraît sur le seuil.

Il tient sous le bras un immense portefeuille.

— Messieurs, leur dit M. Léon Say — car c'est le ministre des finances en personne — je me charge de vous opérer du million qui vous gêne. Voici des coupures de 15 fr. de mon 3 o/o amortissable, et si vous voulez...

Le ministre n'achève pas...

Huit bras vigoureux l'ont précipité par la fenêtre.

V

Après un silence prolongé, Meilhac, qui a déjà renoncé à sa précédente idée, s'écrie de nouveau :

— Achetons du Mobilier!

— Hein!... des mobiliers, fait Halévy, qui n'a pas

très-bien entendu; gaspiller son argent chez des tapissiers, chez des ébénistes.

— Mais non, des actions du Mobilier.

Et il va développer ses théories financières, lorsque la porte se rouvre pour la troisième fois.

Deux vigoureuses commères, hautes en couleur, riches d'appas, fortes en gueule, font irruption dans le cabinet directorial.

Toutes deux parlent à la fois.

— Allons, mes petits agneaux, prrrenez-moi des billets de la grrrande loterie nationale, dit l'une.

— Par ici, mes petits anges, j'ai de belles petites coupures d'Amortissable.

Horreur!... les quatre associés reconnaissent Krantz et Léon Say qui n'ont pris que le temps de se travestir dans le magasin du théâtre.

Ils se hâtent de les reconduire avec le manque d'égards qui leur est dû.

VI

Cette fois nos quatre héros vont s'enfermer.

Mais l'huissier du directeur lance un nom magique.

Il annonce Gambetta!

— Gambetta chez moi! — s'écrie Koning — il a daigné venir jusqu'ici avec ses propres pieds, il faut le recevoir au foyer, comme un souverain. Que toutes ces dames descendent. A moi la mise en scène!

Mais Gambetta entrant l'arrête d'un mot.

— Non, enfant, pas de fétichisme; pas de ces démonstrations qui gênent ma modestie : laissons-les aux peuples esclaves. La moindre des choses : des drapeaux; quelques arcs de triomphe; pas trop de fleurs, un gueulleton à tant par tête, et la fraternité de l'année de la comète pour arroser le tout.

Puis le tribun se tournant vers les jeunes filles de la Renaissance costumées à la hâte en tricolore, les embrasse à la pincette à plusieurs reprises avec une bonhomie des plus touchantes.

— Et maintenant, amis, reprend le leader gaucher, parlons des affaires du pays : vous le savez, je ne suis pas partisan de la conversion, vous pouvez prendre du 5 o/o.

Ici la scène change, le charme est rompu, la colère succède à l'enthousiasme.

On flanque Gambetta à la porte comme un simple Krantz ou le premier Léon Say venu.

ÉPILOGUE

Idée de Koning :

— A quoi bon tant discuter, mes amis? convertissons donc tout simplement le million du *Petit Duc* en bonnes rentes... à 10 o/o, si c'est possible. Cela vaudrait encore mieux que du *trois* ou du *cinq*.

Henri, Ludovic, Charles et Victor s'embrassent de nouveau, avec une nouvelle effusion, tandis qu'on entend au loin le public qui bisse le chœur des pages.

L'AUTEUR QUI NE VEUT PLUS FAIRE DE BONNES PIÈCES

25 septembre.

Je puis en parler, maintenant que tout danger sérieux est écarté : nous venons de l'échapper belle.

Un de nos auteurs les plus parisiens, fantaisiste charmant et fin observateur, le père d'une foule d'œuvres exquises — je ne le nomme pas parce que

tout le monde le reconnaîtra — a pris, il y a fort peu de temps, une résolution terrible et qui paraissait irrévocable. Il avait juré, solennellement juré, juré devant Dieu et devant les hommes, qu'il ne voulait plus faire de bonnes pièces.

Cette idée avait tout à coup germé dans son cerveau. Il est vrai qu'elle n'y était entrée qu'au bout de plusieurs mois d'une exaspération facile à comprendre. L'auteur en question n'est pas précisément jaloux, mais il n'aime pas que ses confrères réussissent à côté de lui. Or, depuis l'ouverture de l'Exposition, la plupart des théâtres nagent dans l'opulence. L'auteur a lui-même plusieurs pièces sur l'affiche, qui profitent naturellement de la prospérité générale. Mais les siennes font de l'argent, tout naturellement. Elles sont bonnes. Ce qu'il ne comprend pas, ce qu'il n'admet pas, c'est que l'on en fasse autant, et même plus, avec celles des autres!

Peu à peu, sa fureur, d'abord sourde, est devenue plus expansive. Enfin, un beau soir, on l'a entendu s'écrier :

— C'est bien! Puisque le public se rue à des opérettes banales, à des comédies médiocres, à des vaudevilles sans queue ni tête, puisqu'il se contente de n'importe quoi, je vais le servir selon ses goûts. Oui, c'est fini, à jamais fini. — A partir de ce soir — je le jure — je ne ferai plus de bonnes pièces!

Le serment fut fait publiquement — dans je ne sais quel foyer. On conçoit la consternation de ceux qui en furent les témoins. Le bruit de cette fatale détermination se répandit petit à petit dans le monde des coulisses. Il l'avait dit, il l'avait juré, il ne ferait plus de bonnes pièces!

Le directeur d'un théâtre de genre fut le premier à s'en émouvoir. Il accourut chez l'auteur en vogue.

— Qne m'apprend-on, lui dit-il, que vous renonce à faire de bonnes pièces?

— Pour toujours!

— Mais vous n'y pensez pas, ce n'est pas possible Vous en avez une chez moi pour l'hiver prochain!

— Elle sera mauvaise.

— Allons donc! Je connais le scénario... il me plaî énormément.

— Je changerai le scénario.

— Votre point de départ est original, neuf, hardi..

— Je changerai le point de départ.

— Vous ne ferez pas cela?

— Si, je le ferai! Et d'ailleurs, que vous importe puisque maintenant le succès sourit à ceux qui fon de mauvaises pièces; je puis bien ne plus faire d bonnes pièces!

Le lendemain, le collaborateur — l'inséparabl collaborateur — arrive à l'heure ordinaire. Il ne s doute de rien encore.

— As-tu fait la scène convenue? demande-t-il ave confiance.

— Oui, lis.

Et notre auteur tend au collaborateur un papier qu celui-ci se met à examiner attentivement. Mais aussi sitôt ses traits se contractent.

— Eh! quoi, s'écrie-t-il, c'est toi qui as osé fair cela?

— Parfaitement!

— Comment, au moment où le jeune premier v s'asseoir, tu lui fais retirer sa chaise, par le domestique, et il se flanque par terre!

— Eh! bien, après?

— Toi... le plus fin... le plus Parisien...

— Je ne suis plus rien de tout cela, je veux êtr commun et bête, je ne veux plus faire de bonne pièces!

Il est, de par le demi-monde, une jeune personne à laquelle notre auteur confie depuis longtemps le soin de charmer ses loisirs et dont la beauté et l'élégance ont à chaque première le don de surexciter les lorgnettes du fameux tout Paris.

Elle connaît la triste nouvelle. Aussi accueille-t-elle son ami avec une certaine froideur.

— Est-ce vrai ce que l'on m'a dit, lui demande-t-elle, tu ne veux plus faire de bonnes pièces?

— C'est vrai! plus une seule! Et avec l'aide de Dieu, j'y arriverai... tu verras!

— Pardonne au public?

— Il est indigne de pitié, le misérable!... Je ne veux plus qu'il voie une bonne pièce!

— Je t'en prie... encore une bonne?... Fais ça pour moi!... Que deviendrai-je, moi?... On connaît notre estime réciproque; chaque fois que tu as un succès, j'en suis fière, j'en prends ma part... Ton bonheur est le mien. Quand ça ne marche pas, au contraire — c'est rare, bien rare, mais enfin cela s'est vu — si tu savais comme ma situation devient pénible le soir de la première, quand j'entends les curieux se réjouir de ton accident... Et tu me condamnerais à l'humiliation perpétuelle! Mais alors je ne pourrais plus me montrer dans une avant-scène... ce serait horrible!... Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

L'auteur en vogue reste inflexible. Tout en s'efforçant d'arrêter les pleurs qui coulent de ces jolis yeux et qu'il a l'habitude de remplacer par des perles, il répète avec une sorte de fureur sauvage!

— Je ne ferai plus de bonnes pièces... je n'en ferai plus!

Ce soir-là, après avoir parcouru machinalement les théâtres; après s'être renseigné, avec une sorte de volupté amère, sur le chiffre fantastique des recettes de toutes les pièces qu'il trouve aussi mauvaises que

celles qu'il se promet de faire, l'auteur en vogue regagne tristement son domicile, vers une heure et demie du matin.

Il arrive à sa porte.

Fait sans précédent, le concierge ne tire pas le cordon à son premier appel. Il pose, lui, l'auteur qui n'a encore que l'intention de ne plus faire de bonnes pièces !

Enfin, il entre; le voilà dans son escalier. Un spectacle inattendu lui barre le passage, c'est la famille de son concierge qui s'est réunie pour l'attendre, en compagnie du vieux chat, qui fait gros dos.

— Voilà ce qui vous menace tous les soirs, si vous *ne nous faites* plus voir de bonnes pièces, lui dit ce digne fonctionnaire avec sévérité.

Le locataire pâlit, chancelle, puis, surmontant ce premier moment de faiblesse, il traverse le groupe en s'écriant d'une voix ferme :

— Soit... je ne veux plus faire de bonnes pièces!

Deux heures moins vingt.

Le sommeil a fui sa paupière. Il arpente sa chambre d'un pas fiévreux, se disant encore :

— Je ne veux plus faire de bonnes pièces!

Tout à coup, son regard s'arrête sur un journal illustré reproduisant le dernier tableau de Vibert, l'*Apothéose de M. Thiers*. Tout en regardant cette gravure, il commence à dire au premier Président de la République :

— Je ne...

Mais la parole s'arrête sur ses lèvres... Sous l'influence d'une hallucination étrange, il lui semble que l'image entière s'anime... La France, la France en deuil le regarde les yeux baignés de larmes... Il l'entend !... Elle lui parle :

— Eh quoi! c'est au moment où la Patrie a besoin d'hommes, où par des œuvres durables, par les triom-

phes de la paix, elle doit reprendre dans l'univers le rang qu'elle avait autrefois, c'est en un tel moment que tu déserterais ton poste de combat et que tu cesserais de faire de bonnes pièces ?

Cette fois, la corde patriotique a vibré, et, nouveau saint Paul, l'auteur tombe la face contre terre, en s'écriant avec la conviction de l'enthousiasme :

— Ah ! ma mère !... Pardonne. J'ai tort. Je me dois à mon pays, je me dois à la France... Oui, pour toi, pour toi seule, je renonce à ma résolution... Je veux encore faire de bonnes pièces !

OCTOBRE.

REPRISE DE *LA DAME AUX CAMÉLIAS.*

1er octobre.

Voilà bien des fois que l'on reprend la *Dame aux Camélias* et bien des fois que ma chronique tourne autour de ces reprises. Il ne me reste donc que peu de chose à glaner. L'histoire de cette œuvre adorable, œuvre de jeunesse, œuvre de passion, pour laquelle Alexandre Dumas fils semble avoir gardé une prédilection marquée, — son histoire est connue.

On sait comment Dumas, le fils du romancier le plus populaire que nous ayons possédé, personnellement connu par des livres remarqués et notamment par le roman de la *Dame aux Camélias* dont le succès fut énorme, frappa à la porte de tous les théâtres sans pouvoir se les faire ouvrir.

M. Henri de la Pommeraye, dans une brochure qu'il a publiée, il y a cinq ans, et qu'il a dédiée *Aux Jeunes*, a raconté avec force détails les démarches et les déboires de l'auteur. Repoussé de partout, de la Gaîté, du Gymnase, de l'Ambigu et du Vaudeville, Dumas eut l'idée de faire patronner son drame par les actrices que le rôle de Marguerite séduirait.

Il s'adressa à Mlle Page, puis à Rachel qui — le soir

fixé pour la lecture — s'en alla tranquillement faire une partie de loto chez une de ses amies, sans se soucier autrement de l'auteur et de son manuscrit, puis enfin — en désespoir de cause — à Déjazet. La spirituelle actrice s'enthousiasma pour la pièce, mais elle comprit qu'elle ne pouvait l'interpréter qu'au prix de mutilations fatales. Elle renonça au rôle — à regret. Enfin, quand Bouffé eut pris le Vaudeville, la pièce ayant trouvé grâce devant le nouveau directeur, le rôle de Marguerite fut confié à Mlle Fargueil.

Ici se placent quelques histoires de coulisses qu'on m'a racontées ce soir, et que M. de la Pommeraye, dans sa brochure, n'a rapportées qu'à moitié, sans doute pour ne pas faire de peine à des artistes de grande valeur, et dont le talent m'est d'ailleurs aussi sympathique qu'à lui.

Dès les premières répétitions de la *Dame aux Camélias,* Fargueil se montra maussade. Le rôle de Marguerite lui déplut.

— Mon cher Dumas, dit-elle un jour à l'auteur, il faudra que vous me donniez bien des indications, car enfin, tout cela se passe dans un monde que je ne connais pas.

L'interpellation de Fargueil est connue. La réponse de Dumas l'est beaucoup moins.

— Ma chère amie, répondit l'auteur de la *Dame aux Camélias* à sa Marguerite, du moment que vous ne le connaissez pas... à votre âge... vous ne le connaîtrez jamais !

Déjà, à cette époque-là, en 1849, la réponse parut tellement piquante, que Mlle Fargueil refusa définitivement de se charger du rôle.

On comprend la désolation de Bouffé.

Fargueil ne jouant pas, la pièce lui paraissait irrémédiablement compromise.

— Comment ferons-nous ? disait-il en levant les bras au ciel.

— Mon Dieu ! cela n'est pas bien difficile ! répliqua Dumas, agacé, nerveux.

— Pas difficile ? Et qui va remplacer Fargueil?

— La première venue, pourvu qu'elle soit jolie, élégante, et qu'elle ait des diamants !

— Et pas de talent ?

— Pas de talent, si vous voulez, elle n'en a pas besoin.

— Oh ! mais alors, s'écria Bouffé comme frappé par une inspiration subite, alors nous avons Mme Doche!

Je ne fais ici que métier d'historien théâtral. Le directeur du Vaudeville d'alors n'était pas précisément un aigle. Mme Doche, avant sa création de la *Dame aux Camélias,* n'avait pas non plus l'autorité qu'elle a si justement acquise à partir de ce moment. Elle s'attela avec ardeur aux études de ce rôle, et prouva à Dumas que le talent de l'héroïne, s'il n'était pas indispensable au succès de la pièce, pouvait en tout cas lui être utile.

Aux répétitions, Doche posa pourtant — et souvent même — des questions qui rappelaient celles de Fargueil sur le monde spécial où régnait Marguerite Gauthier.

— Voyons, disait-elle à Dumas, au premier acte... quand je reviens de l'Opéra... quelle toilette dois-je avoir pour être bien dans mon personnage ?

— Eh bien, répondit l'auteur après un court moment d'hésitation , habillez-vous tout simplement comme vous avez l'habitude de le faire en pareil cas !

Revenons à la présente reprise et aux débuts intéressants qui s'y produisent.

Depuis Mme Doche et jusqu'à Mlle Aimée Teissandier, que le Gymnase nous a montrée ce soir, les Marguerite Gauthier qu'on a successivement vues à Paris,

sont : au Vaudeville, Mlle Page, Mlle Eugénie Saint-Marc; au Gymnase, Rose Chéri, Mlle Pierson, Tallandiéra ; aux Folies-Dramatiques, Mlle Duvergier ; enfin, Mlle Ida Delaroche... au Théâtre-Molière !

La dernière Marguerite, la débutante de ce soir, Mlle Teissandier, porte le prénom d'Aimée — comme Desclée.

Rien de plus intéressant que l'histoire de la nouvelle Marguerite Gauthier, rien de plus sympathique que les efforts persévérants qu'elle n'a cessé de faire depuis ses débuts pour se créer une personnalité dramatique.

Elle commence le théâtre, il y a quelques années, sans savoir ni lire, ni écrire; fait d'abord en très peu de temps les études indispensables, et débute à Bordeaux dans les *Brebis de Panurge* : sifflets unanimes; au lieu de se décourager, elle continue bravement ses débuts dans la *Dame aux Camélias* : cette fois, grand succès. Sans désemparer, elle s'attaque successivement, avec bonheur, aux grands rôles des pièces modernes ; abordant tous les genres, elle se montre dans les personnages les plus divers; entre autres ceux de Charlotte Corday, et de Jack Scheppard des *Chevaliers du Brouillard*.

De là, elle passe à Bruxelles, puis de Bruxelles à Reims, où elle ne fait qu'une courte apparition, suffisante cependant pour qu'Offenbach la remarque au passage et lui fasse signer un engagement pour la Gaîté.

C'est dans ce théâtre que nous l'avons vue, jouant d'abord un petit rôle dans le *Gascon*, puis Agnès Sorel, dans *Jeanne d'Arc*. Alors, elle n'eut pas, comme elle l'espérait, lorsqu'on lui fit apprendre en double, dans le drame lyrique, le rôle de Lia Félix, l'occasion de se faire apprécier par le public parisien.

Un peu dépitée, elle part pour le Caire, y reste trois ans et revient à Bordeaux, sur la scène de ses débuts,

pour y jouer, avec un véritable succès d'enthousiasme, la *Comtesse Romani*. En dernier lieu, elle joue à Dieppe le *Demi-Monde* et la *Dame aux Camélias*. Sur les instances de M. Godfrin, un artiste bien connu dans le monde théâtral, Dumas va l'entendre, et, véritablement empoigné, la signale à M. Montigny, qui l'engage sans retard, sur cette toute-puissante recommandation.

Du reste, M. Godfrin était encore plus ému ce soir, que ne l'est la débutante, dont il a guidé les premiers pas à Bordeaux, où il était directeur, et à laquelle il avait prédit le plus brillant avenir.

M. Guitry — le nouvel Armand Duval — est ce jeune homme de dix-huit ans, en rupture de Conservatoire, autour duquel on a fait tant de bruit il y a quelque temps.

Je n'ai pas à apprécier l'artiste, mais je l'engage fortement à changer de coiffeur.

S'il avait espéré que, comme Bressant et comme Capoul, il donnerait son nom à une coiffure, il doit — dès maintenant — renoncer à cet espoir.

Qu'il se résigne à porter ses cheveux comme tout le monde. Il en est temps encore. Le conseil que je lui donne est bien plus sérieux qu'on ne pourrait le croire. On se figure pas quelle influence peut avoir une coiffure sur les destinées d'un jeune premier.

Le double début de ce soir constituait, pour les habitués des premières, une de ces attractions dont on est privé depuis trop longtemps.

Comme tout le monde, j'avais cherché à me renseigner sur l'effet produit aux répétitions, et je m'étais adressé aux artistes.

Voici les renseignements que j'ai pu obtenir des pensionnaires de M. Montigny.

Les artistes du sexe laid étaient unanimes :

— Teissandier sera superbe... Vous verrez !

— Et Guitry ?

— Le petit!... Oh! pas trop mal!

En revanche, il n'y avait qu'une voix parmi les actrices :

— Guitry! Ah! Guitry... étonnant, admirable!

— Et Teissandier ?

— Euh! euh!

JENNEVALIANA.

2 octobre.

Pendant qu'on reprenait la *Dame aux Camélias* au Gymnase, le Théâtre-Cluny nous rendait le *Vieux Caporal* avec l'illustre Jenneval.

Il n'y a pas d'acteur de province, pas d'agent théâtral, pas d'auteur de mélodrames qui ne puisse vous raconter au moins une anecdote amusante de la vie de cet étonnant artiste.

Une promenade d'un quart d'heure sur le boulevard Montmartre m'a suffi, ce soir, pour faire ma petite récolte.

Voici donc une série de Jennevaliana.

Jenneval a été, dans toute l'acception du mot, un véritable bourreau des cœurs. Partout où il a passé, il a vaincu. Paris, la province, la banlieue sont peuplés de ses conquêtes. La banlieue surtout. Aujourd'hui encore — bien qu'il ait dépassé la cinquantaine — il est capable de jeter le trouble dans l'âme de toutes les dames de comptoir et de toutes les sous-maîtresses de pension qui forment la clientèle féminine du Théâtre-Cluny.

Ses allures cavalières et ses grands gestes étaient, paraît-il, irrésistibles.

Un soir, une spectatrice, en le voyant, dit à son mari d'un ton de doux reproche :

— En voilà un au moins qui doit savoir battre sa femme!

Jenneval jouait à Marseille dans je ne sais quel drame historique.

Il remplissait un rôle d'évêque.

On le siffla outrageusement.

Indigné, furieux, il s'avance vers le trou du souffleur, prend la croix qu'il portait sur sa poitrine, et, montrant le Christ au public :

— Oser donc aussi siffler celui-là! s'écrie-t-il.

Jenneval, dirigeant une troupe ambulante, arriva dans une petite ville.

Aussitôt il fit coller sur les murs d'énormes affiches ainsi conçues :

« Habitants, réjouissez-vous!

« Jenneval, le seul, le vrai, l'incomparable Jenneval « est dans vos murs! »

La formule est resté célèbre, mais c'est lui qui en est l'inventeur.

Jenneval joua *Mandrin* en province.

Le jour de la représentation il fit promener, à travers les rues, la roue sur laquelle le fameux bandit devait être écartelé au dernier acte de la pièce.

Jenneval jouait la *Tour de Nesle*.

Il endossait bravement le costume de Buridan et se promenait ainsi dans la ville, tranquillement, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, s'asseyant au café et ne dédaignant pas d'y faire une partie de domino.

Quant aux artistes de sa troupe, tous ceux qui avaient été passibles d'une amende étaient contraints, pendant ce temps, à s'arrêter devant les affiches en s'écriant :

— Comment, Jenneval est ici! Le grand Jenneval!

Le rival de Frédérick Lemaître ! Quel honneur pour la ville !

Jenneval arriva à Dijon pour y donner des représentations.

Ses affaires marchaient mal.

Il résolut de frapper un grand coup.

Le jour même de son arrivée, il sollicita du général commandant l'autorisation de faire venir quelques soldats au théâtre.

Il en avait, disait-il, besoin pour la pièce qu'il montait, et dont la première représentation était fixée à la fin de la semaine.

— Des artilleurs surtout, qu'on m'envoie beaucoup d'artilleurs ! Je n'en aurai jamais assez !

La nouvelle s'ébruita bien vite que l'illustre Jenneval venait jouer à Dijon une pièce militaire.

— Il y aura au moins douze artilleurs ! se disait-on à la ronde.

Les badauds firent la haie pour voir entrer les soldats au théâtre, à l'heure de la répétition.

De temps en temps on entendait le bruit des feux de peloton et même de la canonnade.

Deux jours avant la représentation, toutes les places étaient louées. On avait triplé les prix.

Enfin, le samedi, quelle ne fut pas la surprise des Dijonnais quand, sur l'affiche du théâtre, ils virent annoncé...

Quoi ?

La Fiammina !

LE PREMIER PAS.

5 octobre.

Ceci pourrait même s'intituler le premier... faux pas.

C'est le simple récit d'un petit roman très-parisien, qui s'est déroulé dans les sphères élevées du monde dramatique.

Ma réserve habituelle ne me permet pas d'en désigner la jeune héroïne et j'espère que, de son côté, le lecteur sera assez discret pour ne pas deviner le nom que je lui cache.

Ce que je puis dire, c'est que par sa grâce, sa jeunesse et son beau talent, *Elle* est intéressante et sympathique entre toutes. Il y a dix ans que nous la connaissons. Elevée dans un milieu prédestiné, au sein d'une famille où la réputation artistique se transmet de mères en filles et de tantes en nièces, elle prit, le soir même de ses débuts, sa place au premier rang. Depuis, ses triomphes se sont accumulés; elle a parcouru la carrière la plus brillante, on ne sait plus le nombre de ses créations, et, pourtant; elle n'est encore que dans sa vingt-sixième année!

Entrée d'une façon aussi éclatante dans une troupe d'artistes d'élite, elle n'excita cependant autour d'elle aucune jalousie, aucun sentiment de vanité blessée. On la considéra comme l'enfant de la maison, et ce titre, on le lui donne encore aujourd'hui.

Rien de ce qui la concerne ne peut être indifférent au public qui l'a tant acclamée. Telle révélation, qui semblerait puérile sur une autre personnalité, devient intéressante par le seul fait qu'il s'agit d'elle.

Comme je viens de le dire, c'était une enfant le jour de ses débuts — elle n'avait pas seize ans — mais,

dès ce moment, on commença à parler de son futur établissement.

— Elle se mariera bientôt, disait-on.

Malgré la malveillance et le scepticisme des Parisiens à l'égard des actrices en général, il ne serait venu à l'idée de personne de lui prédire d'autres débuts.

Et certes on avait raison alors de préjuger la pureté des intentions de cette gracieuse fillette, dont l'ingénuité était empreinte d'un charme et d'un naturel si touchants.

Dévouée avant tout à son art, elle résista sans peine aux séductions qui l'entouraient. Sous ce rapport son attitude ne se démentit pas pendant de longues années.

Son idée fixe était de se marier, et, disons-le, les prétendants, voire même les prétendus officiels, ne lui manquèrent pas. Successivement, plusieurs de ses jeunes camarades se mirent sur les rangs, et les journaux prirent l'habitude d'annoncer périodiquement son mariage, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Aucun de ces projets ne se réalisa ; quelques années se passèrent sans qu'elle eût l'occasion de prononcer le *oui* sacramentel. Y eut-il de sa faute ou de celle de tous ses futurs ? Je ne saurais le dire, ni même le supposer, car je pense que le caractère de Mlle X... est aussi charmant que sa personne. Toujours est-il que, la fatalité intervenant sans doute dans ses tentatives matrimoniales, elle les manqua toutes avec une régularité désespérante.

En dernier lieu, pourtant, on put croire pendant quelque temps qu'elle allait enfin se laisser conduire à l'autel.

Elle était fiancée depuis fort longtemps.

Le choix qu'elle avait fait était des plus sérieux. Le futur était un artiste jeune, applaudi et doué d'un

grand talent. Chacun voyait avec faveur une union qui réunissait deux époux d'une telle valeur, et rien, cette fois, ne pouvait faire prévoir une rupture.

Malheureusement, ce futur-là était un baryton aussi volage que le plus volage des ténors! Certes, il aimait sincèrement sa fiancée, mais l'intimité platonique, les menues privautés autorisées par sa situation, ne pouvaient, paraît-il, lui suffire. Tout en faisant sa cour, il cherchait d'autre part des distractions qu'il trouvait sans peine, et ses incartades furent soigneusement rapportées par de bonnes gens à celle qu'il allait épouser.

Une rupture se produisit.

Cette déception suprême causa un violent chagrin à la jeune actrice. Un jour, cependant, elle voulut faire preuve de courage en assistant à la première représentation d'un opéra, dans lequel son ex-fiancé remplissait un rôle important.

Mais elle avait trop présumé de ses forces, et, quand à un moment donné le chanteur se trouva acclamé par la salle entière, Mlle X... s'évanouit. On dut l'emporter.

A partir de ce jour, elle renonça absolument à ses intentions matrimoniales.

Mlle X... avait sa destinée.

Un jour, il y a quelques mois, elle se trouvait au foyer avec un grand nombre de ses camarades.

Elle prit la parole, et, d'une voix émue :

— Mes bons amis, dit-elle, vous savez tout ce que j'ai fait d'efforts pour me marier, j'ai dû y renoncer...Je vous ai toujours tout dit, je serai franche jusqu'au bout avec mes vieux camarades... je vais changer mon existence, et pour que vous n'en éprouviez aucune surprise, aucune gêne à mon égard, je me promets, d'ici peu de jours, de vous présenter officiellement le meilleur de mes amis.

Connaissez-vous rien de plus touchant, de plus

loyal que cette déclaration faite par Mlle X... à sa famille artistique ?

Quel allait être le meilleur ami de l'ingénue ?

Deux adorateurs étaient sur les rangs pour obtenir sa main... gauche.

Tous deux, jeunes, élégants, appartenant au meilleur monde.

Il fallut faire un choix.

Elle en fit un.

. . . .

L'adorable jeune fille avait fait place à une charmante femme.

Ici, je tiens à me montrer de plus en plus discret.

Je suis d'autant moins disposé à violer la loi Guilloutet et à franchir le mur de Mlle X..., que ce mur s'est considérablement exhaussé, depuis que l'ingénue d'hier a fait l'acquisition d'un petit hôtel sur la lisière du Bois de Boulogne. Ne pouvant plus vivre dans la maison de verre du sage, elle devait quitter sa chambre de jeune fille.

Je ne veux même pas faire allusion à tout ce qu'on raconte. L'artiste est momentanément éloignée de la scène qui l'a vue débuter. On la dit un peu souffrante. Mais j'espère bien que, dans deux ou trois mois au plus tard, nous pourrons fêter sa convalescence au bruit de nos applaudissements.

REPRISE DE *LA GRANDE-DUCHESSE.*

5 octobre.

Si jamais reprise a été attendue avec curiosité, c'est bien celle-là.

Depuis huit ans les auteurs se disaient, toutes les

fois qu'on puisait une pièce ancienne dans leur riche répertoire :

— Quel dommage qu'il soit impossible de remonter la *Grande-Duchesse!*

Puis, tout à coup, ils ont jugé que la grande proscription avait été suffisamment longue et qu'il y avait prescription de la proscription.

Les recettes mirobolantes que l'Exposition laisse tomber dans les caisses directoriales étaient bien faites, d'ailleurs, pour raviver les regrets de MM. Meilhac, Halévy et Offenbach. *La Grande-Duchesse,* — on s'en souvient — avait été la *Niniche* des Variétés en 1867. Quel dommage de laisser finir le « grand tournoi pacifique » sans remonter cette opérette où la guerre et les guerriers sont si complétement ridiculisés! Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ait attendu jusqu'à ce soir, 5 octobre, pour arriver à cette reprise.

Les connaisseurs avaient à peine jeté un coup d'œil sur l'entrée des Bouffes qu'ils se sont écriés :

— Voilà la première première de la saison !

C'est la première fois, en effet, depuis la rentrée, que nous voyons la majorité des spectateurs en habit, les spectatrices en toilettes de fête, Isabelle distribuant des gardénias et pas la moindre tête de provincial.

A cinq heures du soir, dans une agence, un riche étranger a offert mille francs d'une avant-scène. Il ne l'a pas eue.

La salle offre un coup d'œil charmant. J'y vois quelques-unes de nos plus aimables actrices : Pierson, Bianca, Théo, Legault, Chaumont, Massin, Gauthier, Humberta, Marie Albert, Fanny Robert, Helmont et Mlle Montchanin de l'Opéra.

Beaucoup d'entrain. Des conversations bruyantes. On paraît content de se retrouver. Puis tout le monde souhaite un succès à M. Comte.

Une avant-scène s'ouvre au moment où le chef d'orchestre Thibault monte à son pupitre. Toutes les lorgnettes se tournent vers cette avant-scène. On pressent une entrée à sensation. D'abord apparaît Mlle Alphonsine Demay, en toilette noire avec une énorme guirlande de fleurs grimpant le long du corsage. Mais ce n'est évidemment pas elle qui est cause de l'émotion manifeste du public. Non, sur le seuil de la porte qui donne accès dans la loge, on vient d'apercevoir la silhouette de la première grande-duchesse, la vraie, Mlle Hortense Schneider.

Schneider entre en cherchant à se dérober aux regards. Elle se cache à moitié derrière la draperie en velours qui encadre l'avant-scène. Salut à l'Altesse d'autrefois, qui nous a paru ce soir plus charmante, plus jeune que jamais !

Quelques minutes avant le lever du rideau, la maison Brandus, qui ne recule devant aucune dépense, fait distribuer aux critiques présents des partitions de poche de *la Grande-Duchesse.*

Cette attention délicate leur permet de suivre l'opérette d'Offenbach sur la partition, absolument comme si c'était la musique de Wagner.

On comprendra sans peine que Paola Marié ait été en proie à une très-vive émotion au moment de paraître dans une reprise ainsi attendue et surtout sous les traits de la grande-duchesse de Gérolstein. Avant d'entrer en scène, elle était littéralement affolée, ne voyant personne, ne sachant plus ce qu'elle faisait.

Mais, lorsqu'elle se trouva devant la salle, lorsqu'elle aperçut sa majestueuse devancière, dans l'avant-scène, elle resta tout d'abord interdite, les yeux obstinément fixés sur la terrible loge, et ce n'est que par un violent effort de volonté qu'elle parvint enfin à surmonter cette émotion. En la voyant ainsi médusée, comme un

conscrit devant son général, nous avons tous cru qu'elle allait faire le salut militaire.

— C'est curieux, disait un doux jeune homme placé devant moi, de voir ainsi deux duchesses en présence.

— Ne confondez pas, répliqua son voisin, l'une est pour le moins archiduchesse.

Disons-le, la grande Schneider n'a cessé d'applaudir tous les artistes et surtout sa vaillante héritière.

On n'est pas meilleure princesse.

Jolly, qui joue le prince Paul, a eu un grand effet d'entrée.

Son costume de marié est excellent.

Et il porte la fleur d'oranger avec une conviction exemplaire.

J'engage Offenbach à surveiller la façon dont ses pièces sont annoncées sur les colonnes Morris.

Il y verra que les paroles de la *Grande-Duchesse* sont de MM. Meilhac et Halévy, tandis que la musique est de Jacques Offenbach tout court.

Cette suppression du *Monsieur* est une politesse qu'on réserve généralement aux morts.

Ainsi, sur l'affiche de l'Opéra par exemple, on annonce le *Faust* de M. Gounod et les *Huguenots* de Meyerbeer.

Vrai, à la place d'Offenbach, je surveillerais le secrétaire de la rédaction des affiches.

Je jette un rapide coup d'œil en scène, juste ce qu'il faut pour apercevoir Ludovic Halévy conduisant, avec conviction, mais avec une mesure aussi fantaisiste que celle des Hanlon-Lees, les chœurs de coulisse du troisième acte.

Voilà des aptitudes musicales qu'on ne soupçonnait guère chez le collaborateur de Meilhac et Offenbach.

Le premier décor du troisième acte m'a paru man-

quer un peu trop de gaieté. Lorsque Paola Marie entre, rêveuse, en scène, ce décor semble tellement grave, tellement triste même qu'on se croirait dans les fameux souterrains d'Aix-la-Chapelle, devant le tombeau de Charlemagne.

L'illusion aidant, le public a pu croire que Paola, se tournant vers l'avant-scène de Schneider, allait s'écrier à l'instar de Charles-Quint :

Être
Grande-Duchesse... Ne pas l'être. O rage !

Aucun des artistes de la création ne joue actuellement dans *la Grande-Duchesse.*

On cite cependant une ancienne figurante des Variétés, aujourd'hui aux Bouffes, qui a joué jadis le rôle muet de l'une des demoiselles d'honneur.

Elle disait même ce soir, avec un certain orgueil :

— Il n'y a que moi qui suis de la création.

On affirmait dans les couloirs que mon confrère Albert Millaud aurait l'intention d'exiger la reprise de *Madame l'Archiduc* aussitôt que la *Grande-Duchesse* fera le maximum.

POLYEUCTE.

8 octobre.

Une œuvre capitale comme celle de ce soir se passe facilement des réclames à coups de grosse caisse et des annonces bruyantes dont les directeurs aiment à faire précéder leurs premières à sensation — sortes de parades modernes dans lesquelles des courriéristes trop complaisants jouent trop souvent le rôle de pitres.

Le directeur de l'Opéra est d'ailleurs l'ennemi de toute publicité préventive.

Il la trouve plutôt nuisible qu'utile à son exploitation.

Il est de ceux qui comptent, pour vaincre au théâtre, sur la surprise du public.

Aussi s'est-il trouvé complétement d'accord avec les auteurs, quand ces messieurs ont décidé que leur répétition générale aurait lieu à huis-clos.

M. Halanzier poussait même la réserve jusqu'à répondre à ceux qui lui demandaient ce qu'il pensait de *Polyeucte :*

— Eh ! eh ! il faudra voir !

— On dit que l'acte du baptême est magnifique ?

— Peut-être... je crois... je ne sais pas...

— Que le ballet est ravissant ?

— Pas mal... c'est possible...

— Que les décors et les costumes sont superbes ?

— Il faudra voir !

Et voilà tout ce qu'on en pouvait tirer.

*
* *

M. Halanzier, dont la grande expérience en matière théâtrale est incontestable, s'est toujours trouvé bien de cet excès de prudence.

Il me racontait dernièrement comment un jour, à Strasbourg, il s'y prit pour faire accepter un ténor, doué d'une voix superbe, mais tout petit, fort gros, avec des jambes trop courtes et un ventre trop proéminent : un vrai poussah enfin.

Quand la saison d'opéra reprit, à Strasbourg, les abonnés furent naturellement curieux de savoir ce que M. Halanzier leur préparait de nouveau. L'habile directeur s'empressa d'en mettre quelques-uns dans la confidence.

— J'ai engagé, leur disait-il, un ténor excellent, mais par exemple il faudra que vous vous retourniez pour l'entendre.

— Ah ! bah ?

— C'est un vrai monstre ! On n'a jamais rien vu « plus horrible !

La nouvelle se répandit bien vite, dans Strasbour que M. Halanzier allait faire débuter, dans les *Hugu nots*, un ténor excellent qui était en même temps u phénomène de monstruosité.

Le soir de la première, au moment où Raoul alla faire son entrée, un frémissement parcourut toute salle. Quelques dames fermèrent instinctivement l yeux.

Le ténor entra. On le regarda et on se regarda av étonnement.

Comment ! c'était là ce monstre qui devait faire pe aux jeunes filles.

Quelle exagération !

Mais ce garçon-là n'était vraiment pas mal du tou Sa belle voix acheva de lui conquérir tous les su frages. Après le premier acte, les abonnés entourère Halanzier :

— Que nous aviez-vous donc dit, que c'était u monstre ?

— Dame... il m'avait semblé...

— Certainement, il est un peu petit, un peu gro un peu rond, mais... il a une tête charmante !

***

Revenons à *Polyeucte* et commençons par constat que, malgré l'heure (huit heures moins le quart) laquelle a commencé l'opéra, la salle était à peu pr pleine au moment du lever du rideau.

Salle extrêmement brillante d'ailleurs, où le to Paris littéraire et artistique se mêlait aux abonnés d Lundi et à tout cet élément mondain et ultra-élégan qu'on est sûr de retrouver aux solennités théâtrales.

Mais la salle n'est pas précisément ce qui m'occupa

e soir. J'ai tenu avant tout à faire, en sortant du héâtre, rapidement, au courant de la plume, un ompte-rendu aussi complet que possible des décors, es costumes, du ballet et de la mise en scène, de tout e cadre superbe enfin dans lequel l'œuvre de Gounod été présentée au public.

***

Comme metteur en scène M. Halanzier mérite d'être lacé parmi les premiers. Jamais, à aucune époque, n n'a fait plus beau, jamais on n'a fait mieux. Le directeur de l'Opéra a su s'entourer d'artistes spéciaux l'un grand mérite, de chercheurs patients, de travailleurs obstinés. C'est grâce à leurs efforts combinés que notre première scène lyrique est maintenue au point de vue matériel, à une hauteur sans égale. Et on ne se figure pas ce que les décors et les costumes d'un grand opéra tel que *Polyeucte*, exigent d'études, de recherches, de démarches, d'essais.

Avec cela, la scène de l'Opéra est, pour les machinistes, la scène la plus incommode de Paris. Il est tel effet qu'on obtiendrait sans effort à la Gaîté ou au Châtelet et auquel il faut renoncer à l'Opéra, parce que le théâtre n'est pas suffisamment machiné. C'est pour cela que le chef-machiniste, M. Brabant, n'est pas toujours à même d'exécuter les programmes rêvés par les auteurs.

Je serais embarrassé s'il fallait décerner une médaille d'or au peintre qui s'est distingué ce soir par le meilleur décor.

Tous ont fait preuve d'un talent considérable.

On a également remarqué :

Les Remparts de Mélithène, de Daran ;

Le Site agreste, de Chéret ;

Le Forum, de Rubé et Chaperon ;

Les Arènes, de Lavastre jeune.
Voici la description de ces quatre tableaux.

*
* *

Au premier acte, les Remparts de Mélithène, pa Daran. C'est dans ce décor que se meuvent les innombrables personnages qui assistent ou prennent part a défilé de l'entrée de Sévère. Quatre-vingts figuran supplémentaires sont venus grossir le contingent déj si considérable du personnel de l'Opéra. Il fallait don réserver, pour ces masses, un espace très-grand. Cependant le peintre, quoique n'ayant que peu de bois et d plantations à utiliser, a vaincu la difficulté de façon obtenir des effets saisissants.

Rien de plus majestueux que l'arc de triomphe monumental qui occupe les premiers plans de droite faisant face aux remparts. La toile de fond offre un perspective infinie, avec la vue des temples et des maisons campés dans l'éloignement, sur les montagne:

Dialogue entre deux stalles, pendant le défilé d premier acte :

— Quel butin ! Voyez donc ces trophées, ces vase luxueux, cette vaisselle d'or et d'argent !

— Et ces amphores, ces statuettes, ces bijoux, il y de tout.

— On dirait des gros lots pour la Loterie nationale.

— Peuh !... M. Krantz ne serait pas dégoûté!

Pour le deuxième acte, Chéret a exécuté un site sauvage d'un réalisme à la fois simple et grandiose. D'énormes rochers se dressent sur les bords d'une napp d'eau bleue, dans laquelle se reflètent les étoiles d ciel.

Au troisième acte, se trouve le grand tableau d Forum, avec ses arcs-de-triomphe enguirlandés d

leurs, son péristyle du temple de Jupiter et tout un euple de statues en pied et de statues équestres, les ines en marbre ou en pierre, les autres en or ou en rgent; celle de Jupiter est gigantesque et atteint presque en hauteur les frises du théâtre. Certes nous n'en vons pas encore vu de semblables à Paris, n'en délaise à tous nos grands hommes de pierre, de bronze t de marbre. Un immense velum plane sur toutes ces nerveilles.

Dialogue entre deux « couloirs debout ».

— Quel superbe arc de triomphe, au fond!

— Et les chevaux de bronze qui le surmontent !

— On dirait ceux du Carrousel!

— C'est à s'y tromper, il ne leur manque que le ballon captif derrière.

— Les décorateurs l'auront oublié.

***

Le grand décor des Arènes (5e acte) a été confié à M. Lavastre jeune, élève de Cambon. Cet artiste est incontestablement, de tous les décorateurs de la jeune école, le plus remarquable et le mieux doué. Aussi n'a-t-on pas hésité à lui confier cet important tableau final. Le décor des Arènes sera l'une des grandes attractions décoratives de l'œuvre.

Tout d'abord, cet admirable tableau était précédé d'une place publique. Le livret publié porte même cette division. Mais il en résultait que le public y perdait presque complétement la vue des Arènes. Il les voyait tout juste le temps d'entendre chanter ces deux vers :

LE CHŒUR

A la mort ! à la mort ! qu'ils meurent sous nos yeux!

POLYEUCTE ET PAULINE

C'est Dieu qui nous éclaire et nous appelle aux cieux.

On a trouvé avec raison, que c'était bien peu d temps pour voir une composition de cette valeur l'on s'est résigné à supprimer la place pour laisser l'ac entier dans les arènes.

Dialogue entre deux directeurs associés :

— C'est joli, ce cirque!

— Oui, mais ça manque de lions!

***

M. Eugène Lacoste a eu une fois de plus l'occa sion de prouver qu'il est un artiste d'un immens mérite.

Ce n'était pas chose commode de trouver des effet avec des costumes romains. M. Lacoste en a produi d'énormes, et à chaque instant, dans les huit tableau de *Polyeucte*.

Ses efforts se sont surtout portés sur l'entrée de Sé vère et sur la fête païenne.

Le cortége de Sévère est absolument splendide. Le trompettes, les porte-étendards, les porteurs de tro phées, les soldats de l'armée auxiliaire et ceux de l'ar mée romaine, les princes arméniens, les édiles, tou cela forme une escorte imposante et magnifique au triomphateur romain, qui fait son entrée sur un quadrige traîné par quatre chevaux blancs, que des escla ves admirablement costumés tiennent par la bride. C'est un miroitement incessant de pierreries, de cuirasses d'or, d'armes étincelantes, un tableau de maître supérieurement réglé.

Détail assez piquant : les quatre chevaux blancs du quadrige sont loués à l'Opéra par l'administration des

pompes funèbres, Le cheval ne s'émeut guère de ces brusques transitions dont sa vie est pleine. Il traîne avec la même résignation le corbillard d'une jeune fille et le char en carton doré d'un triomphateur d'Opéra!

***

Dialogue entre deux fauteuils :

— Comment trouves-tu Lassalle sur son char?

— Superbe! et grand! c'est Lassalle... de l'Hippodrome.

***

Les costumes de la fête païenne sont tout différents de ceux de l'entrée de Sévère.

Les uns sont le triomphe de la force, les autres le triomphe de la grâce.

M. Mérante, dont le divertissement a fait une diversion bien agréable, a trouvé, cette fois encore, en M. Lacoste, un collaborateur précieux.

Avant le ballet, une animation extraordinaire régnait au foyer de la danse, envahi par tous les abonnés de l'orchestre. Les charmantes guerrières faisaient porter leurs boucliers et leurs lances à leurs amis, qui paraissaient enchantés. Tous les regards s'arrêtaient curieusement sur une danseuse qui se tenait à la barre d'appui en faisant des ronds de jambe.

— C'est la nouvelle! chuchotait-on.

C'était, en effet, la nouvelle étoile dansante que M. Halanzier est allé chercher à la Scala de Milan, où un engagement la rappelle cet hiver.

Mlle Rosita Mauri est espagnole; bien qu'elle nous arrive d'Italie. Elle est brune, assez jolie et appelée à un avenir brillant. On l'a beaucoup applaudie. Sa danse est d'une sûreté étonnante. Elle n'a pas cru de-

voir changer la couleur de ses cheveux pour représent
Vénus.

On a beaucoup remarqué qu'après le « tournoi pac
fique » dans lequel les jolis petits guerriers de Bellor
et les ravissants légionnaires exécutent des pas qui soı
aussi des passes d'armes, la déesse de la guerre, sou
les traits de Delphine Marquet, est venue, sans dou
pour ne mécontenter personne, distribuer des palm
à tous les combattants.

Quelle leçon pour les jurés de l'exposition !

***

Un excellent musicien me fait une observation qu
je soumets à M. Lamoureux, l'éminent chef d'orches
tre de l'Opéra.

— Pour bien entendre la partie si importante de
violoncelles, me dit-il, on est obligé d'avoir une log
d'avant-scène. Nos violoncelles, se trouvant contre l
balustrade de l'orchestre, et tournant le dos aux specta
teurs, envoient nécessairement le son de leurs instru
ments vers la scène. De la salle on les entend à pein
A Vienne, c'est tout le contraire. Les violoncelle
sont adossés à la scène, et grâce à cette disposition s
simple, les effets d'orchestre sont doublés.

M. Lamoureux, homme d'initiative, ne pourrait-
essayer à Paris ce qu'on fait en Autriche ?

***

Dialogue dans une loge, pendant l'acte de la prison

— Alors, ce pauvre Polyeucte, on va l'immole
ainsi sans jugement ?

— Dame ! on ne pouvait pas rééditer le jugement d
Salomon.

***

La représentation, qui a commencé à huit heures moins quinze minutes — *chronométriquement* — a fini avant minuit.

Ah! si tous les directeurs de Paris pouvaient imiter l'exemple de M. Halanzier.

Quand le régisseur, M. Colleuille, est venu nommer les auteurs, Gounod, Barbier, Carré, Mérante, les décorateurs, le dessinateur des costumes et même Correille, une partie de la salle a voulu *voir* Gounod.

Mais Gounod n'a pas reparu.

Vous verrez qu'il y aura des gens qui diront qu'ils n'en ont pas eu pour leur argent!

RÉOUVERTURE DE L'AMBIGU.

11 octobre.

Après dix-sept jours de fermeture, l'Ambigu rouvre ce soir ses portes avec *la Jeunesse de Louis XIV*.

Lorsqu'il y a quelques mois M. Chabrillat signait le bail par lequel il devenait directeur de ce théâtre, on lui demanda de vouloir bien agrandir à ses frais le poste des pompiers, qui était, paraît-il, trop étroit.

Il y consentit. Or, quand un directeur se met à réparer, il sait bien quand il commence, mais jamais quand il finit.

Pendant qu'on travaillait au poste des pompiers, le directeur se dit :

— Si je profitais de l'occasion pour faire réparer les loges?

Comme on était en train de réparer les loges, le directeur remarqua que les fauteuils étaient bien étroits.

— Bah! pensa-t-il, changeons aussi les fauteuils!

On se mit à changer les fauteuils.

— Maintenant que j'ai des fauteuils tout neufs des loges fraîchement décorées, se dit encore C. brillat, la salle va paraître bien terne. Faisons redo les galeries.

Une fois les galeries redorées, la salle étant en état, le directeur jugea qu'il ne fallait pas s'arrêter si beau chemin.

— Pendant que j'y suis, s'écria-t-il, faisons éga ment réparer le foyer!

Tout l'intérieur de l'Ambigu avait bientôt pris aspect superbe. Mais c'est l'extérieur qui n'était plu la hauteur.

Chabrillat fit repeindre la façade, il fit placer u élégante marquise à la porte, des tapis dans tous couloirs, des portières à toutes les entrées, des ridea à toutes les fenêtres.

Et voilà comment l'antique Ambigu, triste, froi enfumé, étroit, incommode, a fait place à une sa neuve, gaie, pimpante, où tout le monde est bi assis. Les fauteuils ont été élargis. On y circule l'aise. Les ignobles banquettes du parterre, transforr en parquet, ont disparu. Enfin, chose inouïe, éto nante, jusqu'ici inconnue, le paradis lui-même, paradis où ont défilé tant de générations de pâl voyous, le paradis a été rembourré.

Cet ensemble brillant met tout le monde de bon humeur. On n'entend que des cris de surprise.

— Quel luxe!

— Quelle prodigalité!

— Nous ne sommes pas à l'Ambigu, mais à la pr mière des *Amants de Vérone!*

La salle est d'ailleurs fort élégamment composé Le contenu répond au contenant. On me montre ur étoile dramatique de Saint-Pétersbourg, Mlle Mar

vine, du théâtre Alexandre. Plusieurs « belles dor-
euses » dans les avant-scènes. *Belles dormeuses*
signe, paraît-il, des « actrices » de petits théâtres
nt les diamants sont plus gros que le talent. Le mot
t inventé d'hier. Je ne sais s'il réussira.

Un timbre placé à la porte d'entrée de l'Ambigu
ertit le public de la fin de l'entr'acte.

Ce timbre a été l'objet d'une lutte épique entre le
ouveau directeur et le limonadier qui tient le café du
éâtre.

Quand on voulut l'essayer une première fois, on s'a-
rçut, non sans surprise, que le fil correspondant
ec la sonnette avait été adroitement coupé. Il fut ré-
bli aussitôt. Le lendemain, on le trouva de nouveau
upé. On le *rerétablit*, on le *rerecoupa*.

Alors, une surveillance spéciale fut établie. On par-
nt à pincer le coupeur de fils en flagrant délit. C'était
cafetier du théâtre.

Pour s'excuser, le coupable prétendit que ce timbre
inait son industrie.

— En effet, dit-il, on venait consommer chez moi
niquement pour entendre la sonnette de l'entr'acte;
ès l'instant où vous établissez un timbre en dehors, je
'ai qu'à fermer boutique !

Cafetier, mon ami, vous vous trompez. L'Ambigu
este un théâtre de drame, et, quand on a fini de verser
es larmes, on éprouve généralement le besoin de se
ire verser à boire.

La Jeunesse de Louis XIV ayant émigré de l'Odéon
l'Ambigu avec ses décors, ses costumes, sa mise en
cène, ses chasseurs, ses sonneurs de cors, sa meute et
on cerf éventré, je n'ai pas à revenir sur l'exactitude
istorique, le luxe et le goût qui ont présidé à la con-
ection du côté matériel de la pièce.

Ainsi que les chiens, un certain nombre d'artistes
iennent aussi de l'Odéon.

Sans parler de Gil-Naza qui a jadis joué au Secon Théâtre-Français le rôle du cardinal Mazarin et q appartient aujourd'hui à la troupe de l'Ambig M. Duquesnel a prêté à son confrère de la rive dro Mlles Léonide Leblanc, Antonine, Samary et Mai Kolb, ainsi que MM. Valbel, Clerh, Rebel, et Erne: le légendaire Ernest, qui n'a pas voulu céder « le rôle de porteur de falot muet qu'il avait eu l'honneur créer.

M. Rebel, qui joue Molière, a fait ce qu'il a pu po ressembler à l'auteur de *Tartufe*. A force de consult des portraits du temps, de prendre un nez à celui-c une bouche à celui-là, il est parvenu à une resser blance assez satisfaisante.

— On aurait envie de lui commander une pièc dit Koning.

Mlle Marie Kolb, l'accorte soubrette de l'Odéo s'est retrouvée, comme chez elle, sur la scène de l'Ar bigu.

Quand elle était petite fille, bien avant de suivre l cours du Conservatoire, elle y a joué les rôles d'enfan

Mlle Kolb, était, il y a dix ans, la petite Cécile Dai bray de l'endroit.

Ah ! qu'elle a fait verser de larmes, elle qui fait tai rire aujourd'hui !

Afin de rompre une bonne fois avec la tradition de grands seigneurs aux mains sales, M. Chabrillat confié les rôles les plus insignifiants à des artistes d'u certain mérite, et l'on m'assure que, parmi les person nages de la cour du grand roi, il se trouve des jeune gens qui, comme M. Guitry, du Gymnase, sont e rupture... de Conservatoire.

Je ne veux pas trahir leur incognito. Le farouch M. Bardoux serait capable de leur réclamer une somm de quinze mille francs à titre d'indemnité. Avec le

ente sous qu'on leur alloue tous les soirs, ils n'au-
ient peut-être pas de quoi payer.

Enfin, les figurants eux-mêmes ne sont pas recrutés hasard. J'ai reconnu, dans le lot, un ancien acteur s Délassements, de Déjazet et de Taitbout, et on 'en a montré un autre qui serait le fils de M. Vavasur, l'élégant artiste des Folies-Dramatiques. Il n'est is étonnant que celui-ci sache bien porter une épée cour, cela tient de famille.

Et maintenant, voici, sans autre transition, l'incint capital de la soirée.

A quatre heures de l'après-midi, un monsieur au sage souriant se présenta dans le cabinet directorial.

— Que désirez-vous ? lui démanda Chabrillat.

— Monsieur... je suis médecin...

— Vous voudriez des places pour ce soir ? Il n'en ste plus une seule !

— Je suis le médecin de Mlle Léonide Leblanc...

Le visage de Chabrillat se rembrunit.

— Mlle Léonide Leblanc, continua le médecin dont visage devint de plus en plus souriant, Mlle Leblanc ient d'être prise d'une indisposition subite et très-sé-ieuse...

— Ah ! mon Dieu...

— Elle est dans l'impossibilité de jouer.

On comprend la consternation du pauvre directeur. Quoi faire ? Comment se tirer de là ?

— Ah ! s'il pouvait faire remplacer Léonide par Mlle Heilbron. Mais il n'y fallait pas songer. Déjà, Chabrillat songeait à coller sur ses affiches la bande faale des relâches imprévus, quand le régisseur de 'Odéon vint lui rendre un peu d'espoir. Il y avait une Mlle Clairval, récemment engagée par M. Duquesnel, une bonne recrue de province, jeune, assez jolie, qui savait le rôle. Elle ne l'avait jamais répété, il est

vrai, mais avec quelques raccords hâtifs, elle s'en tirerait tout de même.

Le régisseur sauta dans un fiacre, se fit conduire chez Mlle Clairval, eut la chance de la trouver chez elle, la fit monter en voiture sans lui donner aucune explication et la ramena triomphalement à l'Ambigu.

M. Chabrillat peut se vanter d'avoir eu une certaine veine.

Après le quatrième acte, à minuit, un cocher se présente chez la concierge de l'Ambigu.

C'est le cocher du fiacre dans lequel on a été chercher Mlle Clairval.

Il est là depuis cinq heures. Dans le désarroi causé par l'indisposition de Mlle Leblanc on a oublié de le payer.

— Bah ! dit Chabrillat, qui est enchanté d'en être quitte à si bon marché, qu'on lui donne un bon pour boire !

LES AMANTS DE VÉRONE.

12 octobre.

Enfin, voici un théâtre lyrique dont le directeur ne sera jamais embarrassé pour trouver un ténor.

M. Capoul est sûr d'avoir dans sa troupe au moins un chanteur qui ne *bronchera* pas.

Il est vrai que ce métier de directeur-ténor, s'il présente de grands avantages, a aussi de nombreux inconvénients. Ce n'est pas une petite affaire que de faire face à la fois aux préoccupations multiples d'une direction et aux études d'un grand rôle.

Ce cumul de fonctions si opposées doit forcément produire des lassitudes et des énervements qui, à la

ongue, pourraient devenir dangereux pour le chan-
eur.

Heureusement, Capoul possède en Gailhard un Py-
ade qui, pour la circonstance, s'est transformé en
mpresario à poigne, prenant pour lui seul les tracas
dministratifs et la besogne matérielle et arrivant, pe-
it à petit, à force d'empiétements amicaux, à reléguer
on sympathique camarade dans ses seules fonctions
e ténor.

Ayant remarqué que l'animation avec laquelle Ca-
oul s'occupait pendant toute la journée des moindres
étails d'intérieur pouvait exercer une influence fâ-
heuse sur les bronches du partenaire de Mlle Heil-
ron, Gailhard ne lui permettait plus d'ouvrir la
ouche pour répondre à qui que ce soit.

— Pas un mot ! — s'écriait-il, en couvrant Roméo
e son large corps, dès que celui-ci faisait mine d'aller
u devant d'un visiteur — ne t'occupe pas de cela,
rends garde de t'enrouer... tes affaires ne regardent
ue moi !...

Le jour où Mlle Heilbron déclara qu'elle était dans
impossibilité de chanter, Capoul — on le devine —
artageait l'émotion générale.

Mais Gailhard lui ordonna de rester calme.

— Toi, lui dit-il, tu n'as pas besoin de t'émouvoir,
e t'exciter ; fais atteler, va faire ton tour ordinaire au
ois et arrive ce soir au théâtre comme si tout devait
e passer régulièrement.

C'est grâce à ces précautions si sages que Capoul a
u mettre sa voix à l'abri des fortes secousses de la se-
naine.

*
* *

La « très excellente et lamentable tragédie de Roméo
t Juliette » ainsi qu'elle est intitulée par Shakespeare

lui-même, va s'augmenter, pour les âges futurs, d'un légende nouvelle :

La légende des *Amants de Vérone.*

Car à coup sûr l'histoire de cet opéra deviendra lé gendaire.

Voici comment on pourrait la transmettre à nos pe tits-neveux.

« Il était une fois un marquis qui avait non d'Ivry.

« C'était un homme jeune, artiste convaincu, musi cien inspiré, poète plein de flamme.

« Il n'avait qu'un seul tort : celui d'être marquis e de ne pas s'en cacher.

« En ce temps-là, bien qu'on parlât beaucoup d'éga lité, d'émancipation — on ne croyait pas qu'un mar quis, ayant la faiblesse de tenir à son titre, pût avoi du talent.

« On le relégua donc, sans autre examen, dans l classe encombrante des musiciens-amateurs qui vou invitent à leurs soirées pour vous faire entendre leu musique ou qui, pour faire jouer trois fois un opér dont tout le monde rira, donnent de l'argent aux direc teurs malheureux.

« Cependant, ledit marquis, ayant vainement cher ché un librettiste pour dramatiser ses inspirations, eu l'excellente pensée de s'en passer et de faire son livre lui-même — ce qui devait lui épargner les ennuis d la collaboration et augmenter notablement ses droit d'auteur.

« Il emprunta à Shakespeare l'amoureuse tragédi de *Roméo et Juliette.*

« Après plusieurs années de travail, comme il venai de terminer son dernier acte, il s'en fut trouver le di recteur du Théâtre-Lyrique qui était alors un homm Carvalho.

« Ce Carvalho reçut les propositions du marqui

vec un sourire de pitié, lequel sourire s'expliqua d'au-
ınt mieux que déjà il venait de recevoir un opéra
ır le même sujet dont la musique était d'un maître
élèbre, Charles Gounod.

« On se figure la mine déconfite du pauvre marquis.
.a lutte lui parut impossible. Il y renonça momenta-
ément.

« Mais, pendant douze ans, au lieu de faire un autre
péra, il promena celui-là partout. Il en fit exécuter
es fragments dans certains salons, devant des publics
ɔoisis. Il le fit recevoir dans tous les théâtres lyriques
ui s'ouvrirent pour se refermer peu après. Enfin,
est grâce à la courageuse initiative d'un ténor nommé
.apoul, épris à bon droit de son rôle de Roméo, se
ansformant en directeur pour la circonstance et fai-
ınt lui-même les frais de l'ouvrage, que le marquis
arvint à faire représenter son œuvre.

« Voilà la très-véridique légende des *Amants de*
'érone. »

*
* *

Un monde fou dans cette jolie salle de Ventadour,
ui mériterait bien de retrouver sa vogue d'autre-
ɔis.

On aurait loué, si l'on avait voulu, des places dans
es couloirs, à côté des ouvreuses.

Je puis citer au hasard de la lorgnette, la duchesse de
Iewcastle, la marquise de Casariera, l'ambassadeur
'Espagne, la comtesse de Béchevet, Prodgers, Stern,
Edouard André, de Camondo, le comte Armand, le
réfet de police, le ministre des Beaux-Arts, la baronne
e Caters, la comtesse de Rosencoët, de Beauplan, les
rinces Troubetzkoï et Galitzine, la duchesse de Sesto,
Mme Standish, le comte d'Aramon, Raphaël Bischofs-
ıeim qui inaugurait son ruban de la Légion d'honneur

et que l'on complimentait fort, le prince de Sagan, le duc de Montmorency, le comte et la comtesse de Ganay de Pomereu, le marquis de Las Marimas, le comte Walewski, de Tanlay, Favrot, la comtesse de Brigode, Mme Bernadaki, la comtesse de Gouy d'Arsy, la duchesse de Valombrosa, M. et Mme de Castelbajac, Charles Haas, Arthur Meyer, le marquis du Lau, Béhic, la baronne de Poilly, le duc de Mouchy, le duc de Banos de Miranda, de Fitz-James, Offenbach, d'Ennery, Coppée, Halanzier, Perrin, Carvalho, Rossi, Worms, Lassalle, Mme Abeille, Mme Pelouze, Mme de Sylvéra et Mmes Krauss, Sangalli, Moisset, Ambre, Schneider, Théo, Rosine Bloch, Daram, Marie Sass, Marimon, Zulma Bouffar, Fargueil, Humberta, Lasseny, Rousseil, Pierson, Chaumont, Massin, sans compter les *et cœtera* de tous les mondes.

*
* *

Beaucoup d'animation au foyer pendant les entr'actes.

Un musicien, qui a de l'esprit, surtout quand il ne fait pas de musique, m'y donne cette jolie définition de *Polyeucte* que je reproduis parce qu'elle est amusante quoique injuste :

« POLYEUCTE ? Un grand saint, créé par Corneille, martyrisé par Donizetti et enterré par Gounod. »

*
* *

La direction n'a rien épargné pour rendre les décors et les costumes dignes de l'œuvre.

L'ensemble est plus que satisfaisant.

Quelques costumes sont remarquables. Celui de Du-

triche, notamment, dessiné par Vibert. Avec son magnifique vêtement de velours cramoisi, on ferait facilement tout un mobilier de salon.

Quant au duel du troisième acte, c'est un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de voir au théâtre depuis la *Dame de Montsoreau*. Inutile d'ajouter qu'il a été réglé par M. Desbarolles.

***

Les costumes de Mlle Heilbron sont assez jolis pour que l'on puisse décrire les principaux.

La robe de bal du premier acte est fort riche. C'est une robe princesse en brocart blanc, bordée dans le bas de la jupe de bandes d'or et de perles fines, retroussée d'un côté avec des plaques en diamants.

La coiffure est en satin bleu avec perles et une ferronnière en diamant.

On a énormément apprécié le costume du deuxième tableau du second acte — dans la scène du mariage — la jupe en brocart vert d'eau, la robe en crêpe de Chine, gris-perle, brodée d'or et doublée de satin rose pâle. Manteau en cachemire blanc, brodé d'or et doublé de rose. Garniture d'émeraudes et de diamants. Pour coiffure, une toque rose, entourée d'une guirlande de feuilles d'or.

Vous me direz que ce n'est pas précisément le costume d'une jeune fille qui va se marier en cachette, mais à Venise — en ce temps-là — les jolies patriciennes n'y regardaient probablement pas de si près.

Enfin, au troisième acte, Juliette porte une jupe en satin paille, bordée de chenille mauve avec paillettes de nacre violette. Sur le côté de la jupe, des quilles en perles fines et des chenilles blanches; tunique en crêpe de Chine bleu ciel, brodée entièrement de fleurs paille

et de nacre violette. Manches en satin mauve. Coiffure résille d'or et perles.

Tous ces costumes, fort brillants, fort réussis, on été exécutés d'après les dessins du comte Lepic et le croquis de M. Jules Marre.

*
* *

Du dissentiment passager qui a pu exister entr Capoul et Mlle Heilbron, il nous a semblé qu'il n restait pas trace.

La fille des Capulets a pû, sans frémir, tendre l main à l'héritier des Montagus.

Et il est vraiment fort heureux que la science d docteur Love ait pu dompter les bronches récalcitrante de Mlle Heilbron, — avec une bonne lorgnette on dé couvrait encore, sur la poitrine de la charmante ar tiste les traces de *rigolos* récents — car le public de l première aurait été fort dérouté en voyant Capou roucouler des duos d'amour avec une autre chanteuse

Le couple Capoul-Heilbron s'est élevé, depuis *Pau et Virginie,* à la hauteur vertigineuse d'une véritabl institution artistique. Le ténor impresario et la joli diva personnifient ensemble le groupe d'amoureux l plus complet — au point de vue dramatique — qu'or puisse imaginer. Après nous avoir restitué l'amou naissant et candide des sublimes enfants de Bernardin de Saint-Pierre, ils nous montrent aujourd'hu l'amour romanesque et persécuté de Roméo et d Juliette ; nous les verrons sans doute parcourir ensemble toutes les étapes de la passion sous les traits de amants célèbres de tous les temps.

Et plus tard, lorsqu'ils en auront épuisé la série e que l'âge n'aura laissé en eux que les restes d'une voi tombante et d'une ardeur qui s'éteindra, ils pourron encore, dans une double création suprême, nous mon-

trer, sous les traits de Philémon et Baucis, l'amitié conjugale succédant à l'amour du même nom.

En attendant, ils en sont à leur incarnation la plus fougueuse et rien ne saurait donner idée de la conscience avec laquelle, dans la fameuse scène du balcon, chacun d'eux exécute sa partie. Le long baiser d'amour qu'ils échangent à la fin du duo du quatrième acte est d'un réalisme qui fait au moins rêver! C'est à croire, non pas seulement que « c'est arrivé », mais que « ça arrive ».

— Ce Capoul! quel feu ! disait une jeune dame à côté de moi.

— Et Heilbron donc! — ajouta le voisin de ma jolie voisine — comme elle est à la réplique !

— L'illusion est complète!

— C'est vécu!

Après ce duo, on a apporté un gigantesque bouquet à la chanteuse. Capoul m'a paru heureux de le tendre à sa pensionnaire. C'est ce qu'on pourrait appeler le bouquet de la réconciliation.

---

18 octobre.

On reprenait, il y a quelques jours, dans un théâtre du boulevard, un petit acte à deux personnages qui fut joué pour la première fois, il y a deux ans.

La pièce n'ayant qu'une médiocre importance, la reprise a eu lieu sans tambour ni trompette, et aucun de nos confrères n'en a parlé. Comme eux j'aurais certainement gardé le silence sur ce mince événement dramatique, s'il ne me fournissait ce soir la matière d'une assez piquante anecdote.

Il y a deux ans, époque à laquelle fut jouée pour la

première fois la bluette en question, elle était interprétée par deux jeunes artistes. L'un était un jeune premier, à la tournure élégante, au maintien distingué, possesseur d'une fort belle chevelure noire et relevant avec fierté les pointes d'une fine moustache; l'autre une mignonne ingénue qui avait les plus beaux yeux du monde et dont toute la personne respirait la grâce et la candeur.

La pièce n'était guère qu'un petit duo d'amour pendant lequel les personnages échangeaient les plus aimables propos et se faisaient en termes tendres les serments les plus doux. Les jeunes gens ne tardèrent pas à prendre leurs rôles au sérieux. A la cinquantième représentation, ils étaient sincèrement épris l'un de l'autre; le jeune premier poussait des soupirs à fendre l'âme, et l'ingénue, autrefois si gaie, était devenue triste, languissante, mélancolique.

Comme toute comédie qui se respecte, celle que jouaient avec tant de naturel nos deux artistes finissait par un bon mariage.

Qu'arriva-t-il? Entrant tout à fait dans l'esprit de leurs rôles, les deux interprêtes finirent par s'épouser.

Dans les premiers jours, tout alla bien. On ne vit jamais lune de miel plus douce. Mais, hélas! il n'y a rien de plus facile à troubler que les ménages d'artistes. Les époux étant tous deux jeunes, charmants, entourés de mille séductions, les scènes de jalousie d'abord, puis les reproches amers, les comparaisons blessantes ne tardèrent pas à éclater. On s'accusa mutuellement d'infidélité, de trahison, de perfidie. Il y eut des accès de colère, des crises de nerfs, des bris de glace et de porcelaine. On en vint aux menaces, et des médisants prétendent même qu'un certain nombre de gifles furent échangées. Bref, les deux époux, qui jadis s'adoraient, en vinrent bientôt à se haïr, et à se détester cordialement.

Ne pouvant même plus se voir en face ni habiter sous le même toit, ils se séparèrent, se jurant bien de ne plus jamais s'adresser la parole. Monsieur alla de son côté. Madame fit du sien ce que bon lui semblait. Néanmoins, comme un engagement les liait pour un certain nombre d'années, ils furent contraints de rester au même théâtre.

Tout allait pour le mieux, et ils s'étaient habitués à cette vie nouvelle, lorsque, tout dernièrement, on remit précisément sur l'affiche la pièce qui, jadis, avait servi de trait d'union aux deux époux. L'un et l'autre durent reprendre leur rôle.

Or vous voyez d'ici leur embarras, leur ennui, ennui que comprennent les initiés de l'orchestre, et qui paraît beaucoup les amuser. C'est tous les soirs une petite comédie féconde en péripéties.

Se détestant franchement, madame ayant envie de griffer monsieur, monsieur éprouvant l'irrésistible besoin de tourner le dos à madame, les voilà contraints de se sourire avec tendresse, d'échanger les plus doux propos et de simuler un amour qui, depuis longtemps, s'est changé dans leur cœur en haine véritable !

Et il faut voir les variantes bizarres dont ils ornementent la pièce.

Se jetant à genoux, il fait une déclaration passionnée; se penchant vers lui, elle l'écoute avec amour; émue, rougissante, elle semble boire ses paroles, puis, tout à coup, les spectateurs les plus rapprochés de l'orchestre sont stupéfaits d'entendre les deux amoureux articuler à mi voix ce dialogue, qui n'est pas dans le texte :

— Monstre !

— Misérable !

— Gredin !

— Traîtresse !

Il prend sa main dans les siennes et la regardant doucement dans les yeux.

— Répétez-moi encore que vous m'aimez!... lui dit-il, de sa voix la plus douce.

— Aïe! fait-elle tout à coup.

Il vient de lui serrer la main de façon à la lui briser.

— Oui, mon ami! je vous aime, lui répond-elle à son tour et de sa voix la plus câline.

— Oh! ne peut-il s'empêcher de s'écrier :

Elle vient de le pincer avec force.

A la fin de la pièce, il se trouve même un certain passage où l'acteur, enhardi et emporté par l'excès de sa passion, doit embrasser l'actrice.

Avant la reprise de la pièce, l'époux qui redoutait vivement ce jeu de scène est allé trouver son directeur, et après lui avoir exposé les faits, lui a demandé avec instance de couper le baiser final. Comme le directeur paraissait surpris :

— Non, voyez-vous, lui dit l'acteur, si à la représentation je suis obligé d'embrasser ma femme, je prévois d'avance ce qui arrivera.

— Quoi donc?

— Je la mordrai!

MA DISTRIBUTION DES RECOMPENSES.

21 octobre.

Nous avons à réparer une grosse injustice. Depuis six mois nous répétons à satiété que les théâtres ont leur large part dans le succès de l'Exposition. Il est certain qu'en arrivant à Paris on y venait un petit peu

pour les merveilles du Trocadéro et du Champ-de-Mars et beaucoup pour l'Opéra, pour les Français, pour les scènes d'opérette et de féerie. Cependant nos artistes parisiens, s'ils ont largement contribué à l'éclat du fameux tournoi pacifique, n'ont pas eu le bonheur de voir leurs noms inscrits sur le livre d'or des récompenses. On a récompensé des ingénieurs, des architectes, des chocolatiers, des tisserands, des fabricants de cirage et il n'y a rien eu pour les acteurs, ni pour les actrices.

S'il en est temps encore, nous voulons combler cette lacune. Dans la mesure de nos moyens, bien entendu.

Voici, sans plus de préambules, ma distribution de récompenses :

Beaux-Arts.

SARAH BERNHARDT, grand prix.
PIERSON, médaille d'or.
DUDLAY, médaille d'argent.
JEANNE ANDRÉE, mention honorable

Art rétrospectif.

FARGUEIL, très-grand prix.
ADÈLE PAGE, grand prix.
JENNEVAL, assez grand prix.
SUZANNE LAGIER, petit grand prix.
JEAULT, grand prix d'encouragement.

Arts industriels.

LEA D'ASCO (de la Renaissance), grand prix.
MARGUERITE (des Variétés), grande médaille d'or.
DE CLÉRY (du Palais-Royal), Moyenne médaille d'or.

Miette (du Palais-Royal), petite médaille d'or.
Laget (de la Gaîté), mention honorable... ou à peu près.

Jouets et bimbeloterie.

Juliette Girard, grand prix.
Jeanne Samary, médaille d'or.
Baretta, diplôme d'honneur.
Luce, médaille d'argent.

Articles de Paris.

Judic, grand prix.
Granier, grande médaille (module de la *Marjolaine.*)
Croizette et Céline Chaumont, médaille d'or.
Théo, médaille d'argent.
Céline Montaland, médaille de bronze.
Alice Lody, mention honorable.

Instruments de précision.

Marie Heilbron, grand prix unique.

Éducation et Enseignement.

Lea d'Asco, médaille d'or.
Helmont, médaille d'argent.
Silly, médaille de bronze.

Imprimerie et librairie.

Rousseil, mention honorable.

Appareils et procédés de chauffage et d'éclairage.

Alice Regnault, grand prix.
Massin, médaille d'or.
Juliette d'Arcoúrt, diplôme d'honneur.
Elluini, médaille d'argent.

Cuirs et Peaux.

ROSE MARIE, rappel de médaille d'argent.

Industries extractives.

FANNY ROBERT, médaille de platine.

Produits de la Chasse.

LEA D'ASCO, grand prix.
BECKER (de l'Hippodrome), médaille d'or.
BLANCHE QUÉRETTE, médaille d'argent.



Nota. — Les titulaires des récompenses ci-dessus nentionnées pourront tenter de retirer leurs diplômes et médailles, en s'adressant au commissariat général le l'Exposition (se présenter entre six et sept heures du matin).

---

25 octobre.

Le Vaudeville a repris, la semaine dernière, une comédie philosophique de M. Legouvé, la *Séparaion.* Cette pièce avait été jouée plusieurs fois au nême théâtre, dans les matinées d'hiver. Lors de cette remière apparition, la critique rendit compte de 'œuvre, et la conférence faite par l'auteur en révéla 'histoire et le but social.

La reprise de cette année, qui a eu lieu surtout parce que les directeurs du Vaudeville en avaient pris l'engagement, ne me laissait donc pas grand'chose à glaner, et je n'aurais pas songé à en dire un mot,

sans une particularité au moins étrange, qu'il est im
possible de ne pas relever.

Voici ce que chacun peut lire sur l'affiche du Vau
deville :

LA SÉPARATION

Comédie en 4 actes, de M. Legouvé, *de l'Académie française.*

Autant qu'il m'en souvienne, c'est la première foi
qu'un auteur dramatique fait suivre son nom d'un
mention de cette nature. M. Legouvé n'est pourtan
pas le seul académicien dont les œuvres voient le fe
de la rampe; Victor Hugo, Augier, Sandeau, Feuille
Dumas, Sardou, ne sont pas moins immortels qu
lui, et cependant les affiches d'*Hernani*, des *Four
chambault*, du *Demi-Monde* ou de *Dora* n'ont jama
fait mention de cette qualité.

Si le système inauguré par M. Legouvé venait
être adopté par tous ses confrères, il n'est pas un au
teur qui ne se croirait obligé de flanquer son nom
d'une qualification quelconque; et comme tous n
sont pas encore de l'Académie, comme ceux même
qui en font partie voudraient peut-être se distingue
de M. Legouvé, nous verrions, dans un avenir plu
ou moins prochain, des affiches d'une rédaction asse
piquante.

Voici, en effet, de quels titres très-justifiés les au
teurs pourraient faire suivre leur nom :

Augier (Émile) O ✻, ex-bibliothécaire du du
d'Aumale;

Busnach (William), ex-directeur de l'Athénée-Co
mique;

Cadol (Édouard), ex-employé du chemin de fer du
Nord;

Chatrian, employé du chemin de fer de l'Est;

Chivot (Henri), ex-employé du chemin de fer P. L. M.;

Clairville ✻, membre du Caveau;

Cœdès, ex-souffleur de musique à l'Opéra;

Coppée (François) ✻, archiviste à la Comédie-Française;

Cormon ✻, ex-directeur du Vaudeville;

Davyl (Louis), ex-imprimeur du Corps législatif, sous l'Empire;

De Bornier (Henri) ✻, bibliothécaire à l'Arsenal;

Decourcelles (Adrien) ✻, inspecteur des cimetières de Paris;

Delacour ✻, médecin non pratiquant;

Delibes (Léo) ✻, ex-accompagnateur au Théâtre-Lyrique;

Denayrouze ✻, ingénieur;

D'Ennery (Adolphe) O ✻, ex-maire de Cabourg;

Deroulède (Paul) ✻, officier de chasseurs;

De Rillé (Laurent) O ✻, orphéoniste en chef;

Doucet (Camille) C ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie française;

Dumas (Alexandre) O ✻, membre de la Société protectrice des animaux;

Duru (Alfred), ancien employé d'agent de change;

Feuillet (Octave) C ✻, bibliothécaire démissionnaire des anciennes résidences impériales;

Gondinet (Edmond) ✻, ancien sous-chef de bureau au ministère des finances;

Gounod (Charles) C ✻, membre de l'Institut;

Halévy (Ludovic) ✻, ancien secrétaire-rédacteur au Corps législatif;

Hennequin (Alfred), ex-secrétaire du bourgmestre de Bruxelles;

Hugo (Victor) O ✻, sénateur.

Labiche (Eugène) O ✻, maire de Souvigny (Loir-et-Cher).

LETERRIER (ET VANLOO), membres de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Charlemagne;

LIORAT (Armand), chef de bureau à la préfecture de la Seine;

MANUEL (Eugène) ✻, ancien secrétaire de M. Jules Simon;

MAQUET (Auguste) O ✻, président de la Société des auteurs;

MASSÉ (Victor) O ✻, ex-chef des chœurs de l'Opéra

MASSENET (Jules) ✻, professeur au Conservatoire;

MASSON (Michel) ✻, ancien figurant-danseur au théâtre Mont-Thabor;

MEILHAC (Henri) ✻, ex-employé de librairie;

MEURICE (Paul), rédacteur en chef du *Rappel*;

NUITTER (Charles) ✻, bibliothécaire à l'Opéra;

OFFENBACH (Jacques) ✻, ex-chef d'orchestre de la Comédie-Française;

PAILLERON (Édouard) ✻, gendre de feu Buloz.

SANDEAU (Jules) O ✻, rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes*;

SARDOU (Victorien) O ✻, riche propriétaire à Marly-le-Roy;

SERPETTE (Gaston), prix de Rome;

SIRAUDIN (Paul), ex-confiseur, prédécesseur de Reinhardt;

VACQUERIE (Auguste), associé de Paul Meurice;

VANLOO (ET LETERRIER). Voir plus haut.

VASSEUR (Léon), organiste à l'église de Versailles;

VERNE (Jules) ✻, capitaine de yacht;

VIBERT (Georges) ✻, peintre d'histoire.

REPRISE DU *SPHINX*.

28 octobre.

Pendant toute la saison théâtrale, saison fructueuse, inon brillante, notre littérature dramatique a été sur- ɔut représentée par des auteurs qui jouissent sans oute à juste titre d'une vogue et d'un mérite incon- ɛstables, mais que nul ne songe, eux moins que ersonne, à classer dans la petite pléiade des gloires ttéraires du théâtre contemporain.

Seuls, Hugo avec *Hernani*, Augier avec les *Four- hambault*, ont eu leur part des bravos cosmopolites e cette saison exceptionnelle. Quant aux autres, ils nt été fort négligés et ce n'eśt que pendant le dernier ıois de l'Exposition que leurs noms glorieux ont nfin reparu sur les afiches théâtrales.

Ce n'est, en effet, que depuis quelques jours que)umas a fait sa réapparition au Gymnase avec la *)ame aux Camélias;* ce soir, seulement, Feuillet ous revient avec le *Sphinx*, et ce n'est que demain ue *Dora* nous ramènera Sardou.

Et pourtant, en ce qui concerne le *Sphinx*, je ne onnais pas de pièce qui, plus que celle-là, eût été apable de surexciter la curiosité des étrangers.

Outre ses grandes qualités littéraires, dont je n'ai as à m'occuper ici, elle contient cette scène à attra- on spéciale que recherche et qu'a recherchée partout public des six derniers mois.

La fameuse agonie du quatrième acte si bien *exécu- ée* par Mlle Croizette, aurait, je crois, parfaitement u rivaliser soit avec les exercices de Macamo et de es cinq lions du *Tour du Monde*, soit avec la curée ux flambeaux de la *Jeunesse de Louis XIV*.

En un mot, il est inouï que l'on n'ait pas song plus tôt, rue Richelieu, à reprendre un drame conte nant un clou, plus clou que tous les autres clous réu nis.

Ce qui rend cet oubli encore plus extraordinair c'est que seule la Comédie-Française est à même d montrer au public l'agonie du *Sphinx*, la seule, l véritable agonie qui ne peut être rendue que pa Mlle Croizette.

On aurait tort de s'imaginer qu'une autre actric serait capable d'agoniser ainsi. C'est une spécialit un monopole, pour lequel Mlle Croizette aurait p prendre un brevet. Il est même fâcheux qu'elle n ait pas pensé, car cela eût évité à la province de bie fâcheuses et de bien singulières contrefaçons.

En effet, après le retentissant succès de l'agonie c Mlle Croizette, toutes les jeunes premières n'eurer plus qu'une pensée : *piocher la mort violente.* Cer taines d'entre elles poussèrent même la conscien jusqu'à expérimenter sur leurs personnes les effets c divers corrosifs.

Et de même qu'il y a dix ans, lors du succès c Thérésa, on avait vu toutes les jeunes chanteuses c café-concert aborder les excentricités vocales et l déhanchements bizarres de la *Femme à Barbe*, c même après le *Sphinx*, il n'y eut pas une seule élè du Conservatoire, pas une seule actrice départementa qui ne voulût simuler devant le public les exercic plus ou moins gracieux auxquels se livrent général ment les jeunes personnes qui viennent d'avaler un c plusieurs paquets d'allumettes chimiques.

De telle sorte, qu'à peu près partout, ailleurs qu la Comédie-Française où la mort de l'héroïne produ un effet si saisissant, cette même scène obtenait gén ralement un succès d'hilarité prolongée.

Agonie à part, la reprise du *Sphinx* m'a paru évei

er une curiosité assez vive pour réunir, ce soir, aux Français, le dessus du panier des grandes premières.

La représentation avait été d'abord fixée à samedi dernier. Mais le prince de Galles avait exprimé le désir d'y assister et un grand dîner officiel retenait Son Altesse à l'Élysée. On a donc retardé la pièce de deux jours et de trois quarts d'heure, car le rideau ne s'est levé qu'à neuf heures et demie, au moment où l'héritier de la couronne d'Angleterre et la princesse de Galles ont fait leur entrée dans la grande avant-scène de gauche.

Au-dessous de cette avant-scène, dans la loge de M. Perrin, se trouvait le commandeur Nigra, ambassadeur d'Italie à Saint-Pétersbourg, et, au rez-de-chaussée d'en face, dans la loge du ministère de l'instruction publique, on remarquait le marquis et la marquise de Molins, accompagnés d'une grande dame espagnole : la comtesse Guaqui. Le prince et la princesse de Joinville occupaient la baignoire du duc d'Aumale. Tout à côté, dans une baignoire également, se trouvait M. Gambetta auquel, pendant quelques instants, est venu se joindre le citoyen Coquelin aîné. S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre était dans une loge de face, et, un peu plus loin, sur la gauche, une fort jolie et fort gracieuse personne, la comtesse de Lancey, la nouvelle châtelaine de Louveciennes, qui est en train de reconstituer, dans son château, avec les moyens que lui donne une grande fortune mise au service d'un goût sûr, l'époque si intéressante de la Dubarry.

On voit que les lorgnettes ont eu fort à faire ce soir.

Tandis que dans les loges on disait beaucoup de bien de la jolie toilette, d'une excentricité voulue, mais d'une grande originalité de tons, que Mlle Bianca a produite au second acte, il n'était question dans les

couloirs que de l'embonpoint de Croizette et de la robe de bal de Sarah Bernhardt.

Mlle Croizette nous a montré un Sphinx nouvelle manière, un Sphinx considérablement augmenté. Elle est si grasse maintenant, si bien portante, que ses amis eux-mêmes se demandent avec inquiétude si le moment ne serait pas venu où il faudrait mettre un terme à tant d'envahissement. Dans le drame d'Octave Feuillet, cet embonpoint fâcheux et trop précoce se trouve d'autant plus accentué que l'énigmatique comtesse de Chelles est presque constamment en scène à côté de Mlle Sarah Bernhardt.

Cette dernière a paru absolument adorable dans sa délicieuse toilette du premier acte, un fouillis ravissant de rubans, de dentelles, de jais, de mousseline et de tout ce qu'il faut pour séduire enfin. Mais Sarah ne s'est pas contentée de séduire, ce soir : elle a voulu étonner. Elle y est parvenue. J'ai dit que sa robe de bal a été, pendant tout un entr'acte, le sujet de toutes les conversations. Or, ce n'est pas précisément de la robe que l'on parlait. Elle est jolie cette robe, mais il est bien probable qu'on n'en aurait pas fait tant de cas si elle ne s'était distinguée par une particularité tout à fait imprévue. La robe de bal de Mlle Sarah Bernhardt était décolletée, mais décolletée pour de vrai, franchement, de façon à surprendre tout le monde. Car ce qui paraîtrait fort naturel chez toute autre personne surprend quand il s'agit de Mlle Sarah Bernhardt. La charmante artiste vient de se révéler à nous sous un jour nouveau et après lequel il est permis de ne plus douter de rien.

NOVEMBRE.

LA GRACE DE DIEU.

(Musique nouvelle de Mme Loïsa Puget.)

5 novembre.

Pour renouveler son programme
Par un spectacle bien nourri,
Monsieur Weinschenck cherchait un drame
Et se rendit chez d'Ennery.
— « Je viens vous faire une prière,
Dit-il à ce sublime auteur,
De Weinschenck soyez le Molière,
Cela vous portera bonheur ! »
D'Ennery dit : « Mon vieu,
J'ai la *Grâce de Dieu !*
Mon vieu,
J'ai la *Grâce de Dieu !* »

« N'auriez vous pas des *Orphelines*
Dans votre esprit quelque pendant,
Une pièce à sombres machines
D'où le public sorte en pleurant ?
Vous pourriez me faire avec Verne
Un drame d'un effet certain,
Une pièce de goût moderne,
Comme à la Porte-Saint-Martin ? »
D'Ennery dit : « Mon vieu,
J'ai la *Grâce de Dieu !*
Mon vieu,
J'ai la *Grâce de Dieu !*

« C'est par faveur que j'autorise
Et pour vous seul, je le promets,
Cette irrésistible reprise
Dont je garantis le succès.
Sans regarder à la dépense,
Montez la pièce avec éclat ;
Mettez-y même de la danse
Et des costumes de Clédat.
Soyez digne, mon vieu,
De la *Grâce de Dieu !*
Mon vieu,
De la *Grâce de Dieu !* »

Dans sa demeure somptueuse,
Weinschenk s'en fut trouver Schneider,
Et, d'une voix bien doucereuse,
Lui dit : « Je veux vous payer cher,
Mais vous rentrerez au théâtre,
Renonçant au genre folichon,
Et devant la foule idolâtre
Vous viendrez créer ma Chonchon ! »
Schneider lui dit : « Mon vieu,
A la grâce de Dieu !
Mon vieu,
A la grâce de Dieu ! »

Schneider dans son coupé se jette
Et, prompte alors comme l'éclair,
Elle va sonner chez Planquette
Pour qu'il lui fasse un nouvel air.
Il satisfait à sa demande
Et se met à son piano,
Puis improvise la *Gourmande*,
Qu'elle a chantée au *Figaro*.
Un triomphe, pardieu,
Pour la *Grâce de Dieu !*
Pardieu,
Pour la *Grâce de Dieu !*

Pour revoir la Grande-Duchesse
Sous les habits de la Chonchon,
La foule à la porte se presse
Afin d'obtenir un coupon.

Et les marchands pleins de malice,
Voulant se faire un fort butin,
Prélèvent un gros bénéfice
Sur le plus petit strapontin,
    Disant : « J' n'ai qu' ça, môssieu,
    Pour la *Grâce de Dieu !*
        Môssieu,
    Pour la *Grâce de Dieu !*

On a remarqué dans la salle
Peschard, Théo, Capoul, Gailhard,
Rousseil, Demay, Lagier, Lassalle,
Desclauzas et Zulma Bouffar,
Gauthier et de Lizy (Delphine),
Et puis la gentille Humberta,
Belot, le prince Galitzine,
Blanche Méry, d'Asco (Léa),
    Tous s'amusaient un peu
    De la *Grâce de Dieu !*
        Un peu
    De la *Grâce de Dieu !*

Pour jouer la jeune Marie,
On voit, à côté de Schneider,
Une brunette assez jolie,
Fille de l'illustre Fechter.
Cette créature angélique
A fait pleurer comme un oignon,
Et c'est à l'Opéra-Comique
Qu'elle a débuté dans *Mignon.*
    Allant de chez Boïeldieu
    A la *Grâce de Dieu !*
        ïeldieu,
    A la *Grâce de Dieu !*

Schneider a des atours superbes,
Des costumes en brocart blanc,
Tout garnis de perles en gerbes :
C'est un reflet d'or et d'argent.
Son amazone est surprenante,
Elle est toute en velours grenat,

On y voit — chose étourdissante !
— Vingt-huit brillants de fort carat.
    Ah ! quel luxe, mordieu,
    Pour la *Grâce de Dieu !*
        Mordieu,
    Pour la *Grâce de Dieu !*

Comme mise en scène nouvelle,
On a celle de Buisseret,
Qui nous montre Polichinelle
Cabriolant dans son ballet.
C'est un ballet carnavalesque
Et — sans éloges superflus
— Disons — ce qui suffira presque
— Que la musique en est d'Artus.
    Ça fait bien au milieu
    De la *Grâce de Dieu !*
        Quel feu,
    Pour la *Grâce de Dieu !*

Au moment où tombe la toile,
Weinschenck semble tout ahuri,
Il félicite son étoile
Ainsi que monsieur d'Ennery.
Caressant ses moustaches grises,
Celui-ci lui dit sans effort :
« Revenez me voir... les reprises...
Quand n'y en a plus y en a encor !
    En attendant, mon vieu,
    T'as la *Grâce de Dieu !*
        Mon vieu,
    T'as la *Grâce de Dieu !* »

MONSIEUR CHÉRIBOIS.

6 novembre.

Une comédie nouvelle, en trois actes, de l'auteur de *la Maîtresse légitime*, était bien faite pour exciter la curiosité des amateurs de premières. Cependant, durant toute la journée d'aujourd'hui, des lettres sont arrivées au secrétariat de l'Odéon, dans lesquelles on renvoyait des coupons de places, avec prière de les réserver pour un autre soir.

Que se passait-il donc de si extraordinaire ailleurs qu'au second Théâtre-Français?

Donnait-on la préférence à la reprise des *Pirates de la Savane*, que l'excellent M. Castellano, par une gracieuse attention pour MM. les journalistes, qui ne sauraient lui en être trop reconnaissants, avait tenu à ne pas retarder de vingt-quatre heures?

La vue si attrayante de Mme Océana, dépouillée de tout costume gênant et attachée ainsi sur un cheval en liberté, primait-elle les émotions fort différentes qu'on pouvait attendre d'une pièce littéraire, complétement dépourvue de chevaux emportés et de jolies femmes en maillot?

Non.

Le retour inattendu d'un si grand nombre de billets avait une autre cause.

Des rédacteurs en chef de grands journaux, des députés, des personnages politiques et même purement mondains renvoyaient leurs places en prévision d'une séance de nuit qui devait avoir lieu à Versailles.

Entre les deux spectacles, on n'hésitait pas. Les tirades parlementaires les plus banales trouvent main-

tenant un public plus empressé que les effets les plus dramatiques de Mme Marie Laurent. Le dialogue le plus spirituel, la scène la mieux traitée, l'action la plus intéressante ne valent pas deux députés qui se jettent des injures à la tête. Si les membres de la Chambre voulaient donner des représentations régulières, tous les soirs, les directeurs de théâtre pourraient fermer boutique. C'est une entreprise que je recommande au gouvernement et qui rapporterait dix fois autant que les loteries nationales.

En attendant, plus de quatre-vingts places ont été renvoyées à l'Odéon parce qu'il avait été question vaguement, le matin, d'une séance de nuit qui n'a pas eu lieu.

Généralement, quand on vient voir une pièce nouvelle, on rencontre au contrôle du théâtre, ou à la porte ou dans les couloirs, des gens plus ou moins informés qui viennent au-devant de vous en vous disant à l'oreille d'un air mystérieux :

— C'est très-bien, vous verrez !

Ou :

— Cela ne vaut pas grand'chose.

Mais les pièces de M. Louis Davyl ont cette particularité qu'elles manquent complétement de prophètes et cela pour cette excellente raison que, jusqu'à la dernière minute, jusqu'au moment extrême où le rideau va se lever, l'auteur y fait des changements.

Il y a des auteurs qui, comme d'Ennery, apportent leurs pièces toutes faites au directeur qui doit les jouer. M. Davyl n'appartient pas à cette catégorie.

Depuis la lecture jusqu'à la première, ses ouvrages passent par une série de transformations incroyables. Durant le cours des répétitions, l'auteur refait toutes ses scènes les unes après les autres : il supprime un personnage, en ajoute deux, coupe un acte, remanie, corrige, rogne, jamais satisfait et furieux de ne pas pouvoir

retarder indéfiniment le moment où son œuvre doit appartenir au public.

Le personnage de Chéribois, par exemple, devait — selon les rêves de M. Davyl — personnifier non-seulement l'égoïste, mais le gourmand. D'aucuns prétendent que l'un ne va pas sans l'autre.

— Et tenez, dit-il un jour à M. Duquesnel, tout à l'heure, en passant au Palais-Royal, je regardais l'enseigne de Corcelet. Le gourmand ventru qui s'y épanouit en dévorant un jambon tout entier m'a frappé. Voilà comment je me figure mon Chéribois.

On se mit donc à chercher des acteurs obèses. On commença par s'adresser à Pradeau, qui refusa la création qu'on lui proposait; alors, pendant quinze jours, on vit défiler à l'Odéon les acteurs les plus gros de Paris et de la province. Aucun ne semblait répondre à l'idéal qu'avait rêvé Davyl.

Désespérant de réussir, Davyl changea d'idée.

— J'ai mon affaire! dit-il à Duquesnel.

— Ah! bah?

— Georges Richard!

— Mais c'est l'acteur le plus maigre qu'il soit possible de rêver.

— Justement! M. Chéribois sera un maigre! Il y a des gourmands maigres! Toute réflexion faite, il vaut même mieux qu'il en soit ainsi... Richard sera un gros mangeur... affligé du ver solitaire.

Parmi les mots de la pièce, il en est un qui a fait beaucoup d'effet, d'autant plus que — dans les ouvrages dramatiques modernes — les noms de personnages vivants sont généralement proscrits par la censure.

Le père Chéribois dit à son fils, qui vient de perdre cent mille francs à la Bourse :

— Est-ce qu'on joue cent mille francs! M. de Rothschild, l'homme le plus riche de France, ne les jouerait pas!

— Et encore, ajoute Porel, l'homme d'esprit de la pièce, s'il les jouait il ne les perdrait pas... Il a une chance énorme !

Monsieur Chéribois est une pièce intime et bourgeoise qui a, en outre, le bonheur de se passer en province.

Je dis : le bonheur, parce qu'il me semble que cela nous repose des comédies à toilettes tapageuses, où les actrices sont obligées de ne reculer devant aucun sacrifice pour subvenir aux frais de leurs robes.

Quand on a vu, ce soir, la blonde Mlle Kekler en robe de laine grise, et la débutante, Mlle Caron, en robe de cachemire blanc, on a poussé un soupir de satisfaction comme en poussent les Parisiens quand, — après plusieurs mois de fêtes, de bals et de soupers, — ils vont se refaire un peu à la campagne.

LES PIRATES DE LA SAVANE.

9 novembre.

Hier, M. Castellano, profitant avec une précision rare de ce que l'Odéon donnait la première représentation de *Monsieur Chéribois*, nous convoquait pour la reprise des *Pirates de la Savane*. Je me borne aujourd'hui à signaler le fait, me promettant de revenir sur une question que messieurs les directeurs feraient peut-être bien de creuser : celle des égards qu'ils pourraient avoir pour la presse; et je ne m'occuperai aujourd'hui que du drame de MM. Ferdinand Dugué et Anicet Bourgeois.

Une reprise des *Pirates de la Savane* n'est pas un

de ces événements dramatiques qui se voient tous les jours; cette pièce ne peut se remettre à la scène aussi facilement que *Bébé* ou que le *Courrier de Lyon*. Pour ces dernières œuvres, il ne faut que des artistes ayant du talent, autant que possible, mais pour les *Pirates,* il faut un Léo, c'est-à-dire une femme réunissant toutes les qualités mimiques, plastiques et acrobatiques qu'exige ce rôle muet et travesti. Or, de ces créatures si remarquablement douées, il n'en surgit pas beaucoup plus que de grands capitaines dans un seul siècle.

Nous avons eu autrefois Adah Menken, pour laquelle ce personnage fut intercalé dans l'action; quelques années après, le jour même de la mort de la superbe créatrice, une pauvre fille de structure imparfaite échouait piteusement dans une reprise faite au Châtelet, et nous n'aurions peut-être plus revu le fameux drame mexicain sans Océana, qui vient à son tour de se montrer dans l'indiscret maillot de Léo, maillot bien léger... et pourtant bien lourd à porter.

Il est à remarquer que ledit rôle de Léo a une influence très-favorable sur l'industrie de la photographie. On se rappelle les innombrables portraits de Menken, ils sont restés légendaires; Mlle Océana, sans poser en groupes animés, comme sa devancière, a fait néanmoins son apparition dans les vitrines de marchands de cartes d'actrices, dès que ses débuts au Théâtre-Historique ont été annoncés. Nous l'avons vue dans toutes les poses, sous toutes ses faces et dans tous ses costumes : en écuyère, en jongleuse et en femme du monde. Victor Hugo lui-même n'a jamais été tiré à un si grand nombre d'épreuves.

Ce n'est pas tout, et nous pouvons nous attendre à la contempler bientôt dans ses nouveaux costumes des *Pirates de la Savane;* elle y est vraiment trop jolie

pour ne pas compléter la collection. Lorsqu'en simple maillot, elle est attachée sur le cheval noir qui l'emporte dans sa course affolée à travers les roches noires, un murmure d'admiration échappe à tous les connaisseurs de la salle et, ce soir, ils m'ont semblé bien nombreux.

Son coursier — rendons à chacun la justice qui lui est due — galope son rôle d'une façon merveilleuse : il brûle les planches. Océana, cependant, ne l'a accepté pour *partenaire* qu'après de longues hésitations. Tout d'abord, la jolie transfuge du Cirque voulait imposer une bête à elle; mais son cheval, malgré tous les efforts tentés à coups de cravache auprès de sa bonne volonté, ne voulut jamais escalader les praticables ; impossible de lui faire comprendre le théâtre et les nécessités de la mise en scène. Ce n'était pas un tempérament dramatique.

Celui qui tient actuellement le *rôle*, au contraire, est un véritable cabotin dans le genre quadrupède; il a du métier. Et pourtant, ce n'est encore qu'à l'aide d'un truc ingénieux qu'on a pu le dresser.

Voici le procédé employé pour le faire monter jusqu'aux frises ; à l'extrémité de chaque pente, se trouve un panier plein de carottes, et ce n'est que pour dévorer successivement ces diverses portions de légumes que l'animal se décide à aller jusqu'au bout.

C'est fort bien imaginé, mais qu'arriverait-il le soir où le cheval, blasé sur les carottes à force d'en avoir absorbé, n'aurait plus aucun stimulant pour gravir les Roches-Noires ?

Ces chevaux de théâtre ne sont généralement pas des Adonis dans leur espèce, et celui de M. Castellano particulièrement laisse quelque peu à désirer sous le rapport des avantages extérieurs. Cependant, il faut lui donner à tout prix l'aspect d'un animal fougueux,

ein de feu et d'ardeur sauvage. On y parvient assez
ien, grâce à un savant maquillage et à l'emploi d'une
usse crinière et d'une rallonge en crins à la queue.
ette opération est, paraît-il, fort curieuse à observer :
n croirait voir Mlles X..., Y..., Z... dans leur loge,
ettant leur perruque blonde en présence de plusieurs
llets noirs.

A côté d'Océana et de sa cruelle monture, et dans
ne toute autre note artistique, Dumaine et la petite
écile Daubray sont les principaux interprètes de la
prise actuelle.

Dumaine est enchanté de donner encore la réplique
sa très-jeune camarade : il l'a vue débuter dans la
ause célèbre ; dans les *Misérables*, il a eu l'avantage
la sauver un certain nombre de fois, et c'est avec un
ouveau plaisir qu'il retrouve, place du Châtelet,
ccasion de la préserver contre des dangers encore
us terribles. Dans cette note émouvante et sym-
thique, il y a pour les jeunes dramaturges tout
n répertoire à créer pour ces deux artistes insépa-
bles.

Depuis qu'elle est acceptée comme personnalité dra-
atique, Mlle Daubray montre des prétentions qu'elle
oit sans doute à la hauteur de son précoce talent,
ais qui, en tout cas, ne sont guère en rapport avec
très-petite taille.

Quand on parle devant elle de la Comédie-Française,
le répond imperturbablement :

— C'est un théâtre impossible !... Sarah Bernhardt
Croizette accaparent toutes les créations !

REPRISE DE *MONTJOYE*.

12 novembre.

La reprise de *Montjoye* donnait ce soir, à la salle Vaudeville, tous les aspects d'une véritable salle première. Cela s'expliquait par de nombreuses raison Malgré le succès retentissant qu'obtint cette œuv remarquable lorsqu'elle fut créée, il y a quinze ans, Gymnase, ce théâtre ne l'avait jamais reprise. Mê depuis que la mauvaise fortune le poursuit et l'obli à recourir successivement à toutes les œuvres conn de son répertoire, M. Montigny, faute de pouv trouver un successeur à Lafont pour le principal rô n'a pu remettre *Montjoye* à la scène.

Cette comédie a donc, par elle-même, un grand trait de nouveauté pour toute une génération qui pu que la lire. Au Vaudeville, elle nous offre, outre, la rentrée d'un acteur presque inconnu de plupart d'entre nous, M. Dupuis. Cet artiste a qui Paris, il y a déjà longtemps; il était alors en plei vogue, et l'écho de ses innombrables succès a fait croître encore sa grande réputation.

On conçoit donc le double intérêt provoqué par reprise de l'œuvre et la réapparition sur une scène risienne de son principal interprète.

M. Dupuis s'est créé en Russie une telle situatio ses relations dans la haute société de Saint-Pétersbou sont si sérieusement établies, qu'il est plus que p bable qu'il s'y serait fixé pour toujours, sans une constance touchante qui l'a décidé à rester parmi no

Chaque fois qu'il revenait à Paris pendant quatre mois de congé, les directeurs lui faisaient propositions les plus séduisantes, et, cette année

re, toutes les instances auraient été vaines sans l'in-
:vention de sa vieille mère, qui ne pouvait se rési-
ıer à le voir s'éloigner encore.

— J'ai quatre-vingt-neuf ans, lui disait-elle, et
urais bien peur de ne plus te revoir si tu partais de
ıuveau.

Et comme l'artiste, ému, se montrait hésitant :

— Pense donc! ajouta la pauvre mère, à mon âge,
ı a peur de quitter ceux qu'on aime... tandis que si
. restais avec moi, il me semble que cela me porterait
ɔnheur.

L'amour filial l'emporta.

Dès qu'on sut que Dupuis ne retournait plus là-bas,
s sollicitations directoriales recommencèrent autour
: lui. L'artiste, désireux de faire à Paris une rentrée
gne de sa réputation, ne savait quelle proposition
:cepter au milieu de celles qu'on lui faisait de toutes
ırts, lorsqu'un soir qu'il se trouvait dans une maison
nie avec M. Roger, l'un des directeurs du Vaude-
.lle et son ancien camarade de Saint-Pétersbourg,
:lui-ci lui offrit à brûle-pourpoint de reprendre
lontjoye, spécialement pour lui.

Tous les assistants applaudirent à cette excellente
lée ; seul, Dupuis se montra récalcitrant.

— Montjoye!... murmura-t-il, j'ai joué ce rôle en
.ussie, mais ici, je n'oserai jamais!

— Pourquoi ?

— Lafont y a laissé de si grands souvenirs!

On eut toutes les peines du monde à vaincre des
:rupules fort honorables sans doute, et que connais-
ɜnt seuls les artistes de cette valeur, mais qui, poussés
l'excès, auraient le grave inconvénient de supprimer
:s œuvres capitales du répertoire moderne, à la mort
e leurs principaux interprètes.

Ce soir encore, lorsque Dupuis était sur le point
'entrer en scène, cette préoccupation le poursuivait.

Comme je me trouvais dans le petit groupe qui l'e tourait à ce moment décisif, il se retourna vers m en me disant, d'une voix pleine d'émotion :

— Surtout, dites bien que je n'ai jamais vu le ré par Lafont...

MM. les directeurs du Vaudeville sont des admini trateurs d'une intelligence notoire. Ils savent, p exemple, que le public, surtout le public des premièr aime la variété, le changement, que ce goût s'éte jusqu'aux personnes et que même dans les théât dont tous les artistes lui sont sympathiques, il ai apercevoir, de temps à autre, de nouveaux visages s la scène.

Cependant, on ne peut exiger d'une directi qu'elle engage de nouvelles recrues pour chaque cha gement de programme. Les triumvirs de la Chaussé d'Antin ont donc imaginé mieux que cela. A l'occasi de la reprise d'aujourd'hui, ils ont dit à chacun d interprètes de Montjoye qui entourent M. Dupuis :

— Surtout, faites-vous une tête qui vous rende m connaissable... intriguez le public !

Et le fait est que tous y ont réussi à souhait.

Quand Delannoy, Parade et Dieudonné ont fait le apparition, nous avons été sur le point de nous d mander :

— Quels sont donc ces débutants ?... d'où viennen ils ?

Et Sarcey, peu méticuleux de sa nature, en a, p extraordinaire, nettoyé les verres de sa lorgnette.

Delannoy, avec sa *tignasse* inculte et son horrib barbe poivre et sel, avait l'air d'un vieil orateur ga cher; Parade, grâce à sa longue chevelure blanc retombant sur le collet de sa redingote, nous restitua feu Garnier-Pagès. Quant à Dieudonné, il s'était r jeuni à ce point que bon nombre d'excellents espri — comme dirait M. Bardoux — croyaient voir u

tre Dieudonné, un Dieudonné tout jeune, un Dieu-nné en pleine adolescence.

— C'est son fils, a dit auprès de moi une voisine :s-convaincue et non moins jolie, je n'aurais jamais pposé qu'il eût un enfant de cet âge.

Mais la métamorphose la plus complète a été celle Joumard. Il lui a suffi de paraître en péruvien, ec son teint de brique, ses yeux en boule de loto et ; immenses favoris noirs pour provoquer aussitôt les lats de rire de toute la salle.

L'illusion était telle qu'en l'apercevant dans le foyer, ; autres artistes l'ont pris tout d'abord pour un intrus voulaient le faire expulser.

Tous ceux qui connaissent Octave Feuillet savent à ıel degré de sensibilité peuvent arriver les nerfs de éminent académicien, lorsqu'il faut répéter une de :s comédies.

Or, pendant les études nécessitées au Vaudeville ır cette reprise solennelle, l'auteur de *Montjoye* souf-ait particulièrement, mais sans se plaindre, parce que upuis ne répétait pas. En disant que l'artiste « ne :pétait pas, » je n'entends nullement insinuer que, omme cela arrive parfois à son capricieux homonyme es Variétés, le nouveau pensionnaire du Vaudeville ıanquait les répétitions. Non, M. Dupuis était au ontraire fort exact, mais il récitait son rôle tout bas, n réservant tous les effets.

C'est un procédé familier à beaucoup d'artistes qui, ossédant une autorité réelle, étant tout à fait sûrs 'eux-mêmes, évitent de se livrer aux répétitions afin e ne pas se blaser sur leurs propres effets et d'éviter ussi les avis qui pourraient les séduire et les entraîner modifier la composition de tout un rôle.

Mais Feuillet, obsédé par le souvenir de Lafont, et ıe se rappelant pas très-bien ce que pouvait faire Dupuis, était un peu inquiet.

Une circonstance fortuite vint le rassurer.

Il y a deux jours, l'un des directeurs du théât amena à la répétition une jeune femme charmant dont je ne crois pas devoir dévoiler le nom ici et q occupe dans les hautes régions du monde dramatiq une situation, que lui assure la triple auréole du t lent, de la jeunesse et de la beauté. La salle était abs lument vide sauf cette unique spectatrice, qui se pla dans une loge.

Ce jour-là, pour la première fois. Dupuis joua con plétement le rôle en y mettant toute sa conscience tout son talent.

Il s'y montra si remarquable qu'à un mome donné, les machinistes et les employés du théât éclatèrent en applaudissements frénétiques.

Le comédien se tourna vers ceux qui venaient l'interrompre d'une manière si flatteuse.

— Mes amis, leur dit-il, n'applaudissez pas ain ce n'est pas pour vous que je joue... c'est po Madame!

Les rôles de femmes sont nombreux dans *Montjoy* Le seul important est celui de Mlle Bartet. Il m'est m heureusement interdit de reproduire ici toutes exclamations élogieuses que j'ai été à même de no dans les couloirs, au sujet de cette charmante artis en le faisant j'empiéterais sur le domaine du comp rendu. Mon voisin de stalle, M. Edouard Fournier, r racontait ce soir, tandis que la salle entière faisait Bartet une ovation fort méritée, que la jeune pensio naire du Vaudeville était la petite-fille d'une ouvrei de loges de la Comédie-Française.

— Elle a été élevée dans les couloirs des França Je gagerais qu'on l'y reverra bientôt — sur la scèn

En attendant, je m'empresse de rendre justice goût exquis de ses toilettes.

Je ne connais pas, à Paris, d'actrice qui s'habille ›mme elle.

On aurait volontiers applaudi sa première robe faite ıns un châle de cachemire ancien drapé avec une ori- nalité remarquable sur une jupe en satin bleu.

Quant à celles des deux derniers actes — l'une en .chemire gris, style Directoire ; l'autre en cachemire ni couleur acajou — ce sont des chefs-d'œuvre d'élé- ınce.

La rosière du second acte est jouée par une gentille ɜtite blonde, Mlle Stairs. Si je signale ce personnage ɔisodique, dont le rôle entier ne comporte que deux épliques, c'est parce qu'il a été créé, au Gymnase, par ne jeune actrice, qui arrivait alors des Folies-Marigny, : crois, et qui, depuis, a beaucoup fait parler d'elle.

La rosière du Gymnase était Mme Céline Chaumont.

Combien y a-t-il aujourd'hui de débutantes de la aleur de la petite Chaumont d'alors, qui voudraient e charger d'une pareille figuration ?

LA REVUE DES VARIÉTÉS.

14 novembre.

Pour peu que vous soyez joueur et que vous croyiez la série, vous comprendrez la confiance illimitée ıvec laquelle M. Bertrand vient de monter sa Revue le fin d'année.

Jusqu'à présent, le directeur des Variétés ne nous ıvait pas habitués à tant de luxe pour ces sortes de spectacles.

Il donnait tous les ans timidement, bourgeoisement,

pour ne pas manquer à la tradition, une petite revu de proportions modestes, qui durait une heure au plus et dans laquelle on pouvait admirer trois décors dont deux toiles de manœuvre. Quelques rares costumes et le dessous du panier de la troupe, c'était aux yeux de M. Bertrand, plus qu'il n'en fallait pou payer son tribut aux amateurs de flonflons, d'imitations et de parodies.

Mais cette fois le directeur des Variétés n'a voulu reculer devant aucune dépense.

Niniche lui avait créé de longs loisirs et lui avai fait empocher de gros bénéfices; ce sont les auteurs de la Revue qui en ont profité.

Plus le succès du vaudeville de Hennequin et Millaud se prolongeait et plus M. Bertrand tenait à prodiguer les tableaux, les trucs, les changements à vue les effets de costume.

M. Raoul Toché, un débutant en fait de revues associé à M. Ernest Blum, un vétéran du genre, a eu le bonheur de faire ses premiers pas sur un terrain où tous, directeur, administrateur, régisseur, décorateur costumier, artistes, s'ingéniaient à semer des fleurs.

Ajoutez à cela la chance inappréciable qu'il a eue d'arriver bon premier, avant tous les autres *reviewers* concurrents, d'avoir eu à exercer sa verve sur les mille et un événements pittoresques d'une année exceptionnellement remplie, et vous reconnaîtrez que notre jeune confrère peut se vanter d'être gâté par le sort.

Bien que les décors et les costumes jouent, dans la *Revue des Variétés*, un rôle naturellement fort important, on ne s'attend pas, de ma part, à une description fidèle et détaillée des dix-sept tableaux de M. Robecchi et des costumes fort réussis de Draner.

On sort des Variétés avec l'impression d'un monsieur qui aurait vu les bonhommes de Cham, les caricatures du *Journal Amusant*, les dessins de la *Vie Pa-*

-isienne s'animer subitement pour se livrer autour de ui à une sarabande animée.

Dans l'album de M. Robecchi, une page a fait sensation : celle de l'ascension du ballon captif qui reproduit, dans le sens vertical, l'effet du navire de *Coco*.

Par une manœuvre ingénieuse, tandis que l'aérostat paraît s'élever lentement, majestueusement dans les airs, les maisons disparaissent dans le dessous du théâtre, et on aperçoit, à vol d'oiseau, le panorama de Paris qui, peu à peu, s'illumine et finit par nous montrer le spectacle grandiose de la ville tel qu'on aurait pu le voir, dans la soirée du 30 juin, de la nacelle du ballon Giffard.

L'effet est curieux. Il s'est trouvé, dans la salle, des personnes qui ont eu le vertige comme il y en a, à *Coco*, qui ont le mal de mer.

— M. Bertrand, disait-on, aurait pu profiter de la circonstance pour mettre toutes ses places à un louis !

Avec la *Cigale* et *Niniche* l'élément féminin de la troupe des Variétés était visible partout — excepté aux Variétés. Les petites étoiles étaient passées à l'état d'astres errants. On les exilait tantôt au boulevard de Strasbourg, tantôt au square des Arts-et-Métiers ; les coulisses du théâtre du boulevard Montmartre étaient tristes, désertes.

Voilà le mouvement, voilà la vie revenus !

Rarement une revue aura réuni autant d'artistes charmantes.

Elle sert de rentrée à Céline Chaumont, à M. et Mme Grivot, à Mme Delessart.

Chaumont n'a été introduite dans la revue qu'à la veille de la première. Je puis me dispenser de raconter comment on l'a décidée à accepter cette intercalation, puisqu'elle se charge elle-même d'en faire le récit au public. La spirituelle artiste a carrément empiété ce

soir sur les terres réservées de la *Soirée théâtrale*. Cependant, ce qu'elle n'a pas dit, c'est que l'idée d'avoir Chaumont dans la Revue était caressée, depuis longtemps, par les auteurs et le directeur, mais que personne n'osait lui en parler. Chacun des auteurs s'est présenté plus de vingt fois devant elle, a ouvert la bouche, puis s'est enfui sans aborder le sujet.

Mme Grivot, qui appartient depuis un an à la troupe des Variétés, où elle n'a pas encore eu l'occasion de se produire, nous revenait aujourd'hui. Au tableau du ballon captif, c'est à elle que les auteurs ont confié la délicate mission de représenter Sarah Bernhardt. Il paraît qu'en vue de cette création, Mme Grivot avait essayé de se faire maigrir. Elle n'a jamais pu y réussir.

Mme Delessart nous revient de Russie. On ne l'avait pas vue sur une scène parisienne depuis le *Roi Candaule* au Palais-Royal, où elle jouait encore sous le nom de Mme Priston. Mme Delessart est restée la jolie femme que vous savez. Son costume de bouquetière tricolore lui sied à ravir, et à l'acte des théâtres elle s'est crânement planté un évantail dans les cheveux en guise de peigne. Cet éventail est une vraie trouvaille.

Quant à Grivot — n'ayant pas à l'apprécier comme comédien — je veux constater du moins qu'il a apporté aux auteurs de la Revue le concours de sa dislocation précieuse. A côté de Guyon, de Germain et de Daniel Bac, tous nés avec l'instinct de la pantomime, il tombe, bondit, reçoit et distribue les gifles avec une précision dont à partir de ce soir les Hanlon n'ont plus le monopole.

Parmi les costumes, il en est quelques-uns qui méritent une mention particulière.

Celui d'Angèle en « vin espagnol » par exemple. Ah ! si les bouteilles de l'Exposition espagnole avaient eu ces formes-là !

Gabrielle Gauthier représente le *Touriste* — le petit

vapeur-restaurant qui naviguait entre Paris et Saint-Germain. J'ai peu vu de matelottes aussi appétissantes.

— Savez-vous, me demande un voisin distrait qui pense évidemment au bateau en regardant la femme, savez-vous si l'on déjeune toujours à son bord?

— Non, monsieur, je ne sais pas!

Mlle Beaumaine est gentille à croquer dans son costume de trois pour cent amortissable. On en prendrait — jugez un peu!

Les petits bouts de rôle ont, notamment, une scène de bars français et étrangers, spécialement dédiée aux fauteuils d'orchestre. Au besoin, on pourrait charger les ouvreuses de glisser de temps en temps à l'oreille de MM. les gommeux ces simples paroles, qui paraîtront toutes naturelles dans la bouche d'une ouvreuse:

— N'oubliez pas les petits *bars*, s'il vous plaît!

Mlle Angèle, déjà nommée, a eu un grand effet d'entrée dans un costume reproduisant aussi exactement que possible, l'un de ceux que porte Capoul dans Roméo.

Quand Angèle, ainsi travestie, est descendue pour la première fois sur le théâtre, elle a fait sensation parmi ses petites camarades. Machinalement, une des plus jolies demoiselles de la maison, s'effaçant sur son passage pour lui faciliter son entrée, lui a dit:

— Par ici, joli garçon!

On comprend que le phonographe n'a pas été oublié dans la revue. Il y en a trois qui jouent une scène dans la salle. Les instruments sont en carton, et on en fait sortir la voix à l'aide de cornets acoustiques placés sur la scène. L'illusion est complète. D'ailleurs, pour installer ces faux phonographes, les auteurs sont allés chercher notre confrère Pierre Giffard, le cornac du phonographe Edison à Paris. M. Giffard, ce soir, était au moins aussi ému que les auteurs.

— Il me semble, nous disait-il, que je vais assiste aux débuts d'un des miens !

Entre le second et le troisième acte, Judic est des cendue sur la scène. Avant de quitter Paris, elle a voulı offrir du champagne à ses camarades et aux musicien de l'orchestre des Variétés.

On a bu au succès de *Niniche*, à Bruxelles.

Et un peu aussi à celui de la *Revue des Variétés* à Paris.

---

15 novembre.

En donnant hier, vendredi 15 novembre, un spec tacle coupé, comprenant trois pièces inédites en uı acte, M. Montigny a manqué à ses plus chères habi tudes. Généralement, il réserve les programmes de c genre pour l'époque de la canicule. Les exceptions son assez rares pour être remarquées, et celle-ci, entre au tres, doit avoir sa raison d'être.

Je crois que ce n'est pas seulement pour cause d'Ex position que le spectacle coupé et annuel du Gymnas nous arrive cette fois avec les frimas. Il paraîtrait qu la direction attache à celui-là une certaine importance Outre les éléments dont il se compose déjà avec la *Dé dicace*, la *Navette* et les *Bottes du Capitaine*, il ser renforcé, dès la semaine prochaine, d'un acte inédit d Gondinet... et un acte de Gondinet, vous savez que ç peut mener loin.

Par suite d'une nouvelle coïncidence de première que MM. les aimables directeurs du Gymnase et de Variétés ont bien voulu nous ménager pour hier, j n'ai pu me rendre que ce soir boulevard Bonne-Nou velle.

L'une des trois pièces que j'y ai entendues, la *Na*

ette, est certainement appelée, comme les quelques euvres connues de son auteur, à provoquer dans la alle du Gymnase ce que la sténographie parlementaire ntitule : « des mouvements prolongés. » C'est une pécialité de M. Becque; cet écrivain très-intermittent ffectionne les sujets scabreux. Pour lui le succès 'une pièce n'est pas dans le nombre de représentations u'elle obtient, mais dans le tapage qui se fait autour 'elle. Sous ce rapport, *Michel Pauper*, d'orageuse némoire, est resté son chef-d'œuvre. Sans m'arroger e droit de juger la *Navette*, je crois que M. Montiny a dû escompter un peu les vives critiques que ette peinture de mauvaises mœurs ne manquera pas le soulever dans la presse, lorsqu'il l'a fait entrer dans a composition de son affiche actuelle.

Ce n'est certainement pas un mauvais calcul.

Encore voué, dans la *Navette*, à un rôle qui rappelle, n l'accentuant, sa remarquable création de *Monsieur Alphonse*, Achard est, paraît-il, désolé d'être toujours hoisi pour représenter un pareil type. On lui doit assurément une compensation morale, et son directeur urait promis de lui donner un rôle d'amant ou même le mari trompé dès que l'occasion s'en présentera.

La *Dédicace* de MM. Georges Petit et Hippolyte Raymond, était reçue au Gymnase depuis plusieurs innées déjà. Les auteurs, las d'attendre, ne songeaient plus à cet acte lorsqu'ils reçurent un premier oulletin de répétition. Au premier abord, ils crurent qu'il s'agissait d'une comédie en trois actes qu'ils ont également fait recevoir au Gymnase. En apprenant au héâtre qu'on ne les avait convoqués que pour leur vaudeville, ils éprouvèrent une certaine déception. Mais ce premier mouvement de contrariété se dissipa bien vite, car ils se dirent que de cette façon, du moins, ls pourraient attendre plus patiemment la mise à 'étude de leur grande pièce.

On ne travaille jamais très-vite au Gymnase, mais la *Navette* et la *Dédicace* surtout se sont répétées longuement. A force de redire chaque jour, depuis trois mois, le dialogue de ces deux pièces, les artistes, voulant rompre la monotonie de ce travail, en étaient arrivés à introduire certaines variantes dans le texte primitif.

C'est ainsi qu'un jour, les auteurs de la *Dédicace* entrant dans le foyer où se répétait leur pièce, furent tout surpris d'entendre les artistes chanter les scènes principales.

Ils crurent qu'on avait transformé leur pièce en opérette sans les consulter.

L'un d'eux, M. Georges Petit, adonné au culte du drame et de la comédie, ne peut justement souffrir ce genre qui lui inspire une haine aussi féroce qu'au farouche lundiste du *Temps*.

En revanche, la pièce de M. Paul Parfait, *les Bottes du Capitaine*, a été lue et montée au dernier moment, en moins de deux semaines.

Du reste, notre sympathique confrère avait trouvé un moyen très-spirituel de harceler M. Montigny, à partir du jour de la réception. D'abord, la pièce était intitulée : *Les Godillots du Troupier*. Voyant qu'elle restait dans les cartons encombrés du Gymnase, M. Paul Parfait se mit à monter une scie à son directeur.

Un jour, il entra comme une bombe dans le cabinet de M. Montigny de l'air d'un homme inspiré :

— Il faut changer le titre de ma pièce, s'écria-t-il ; si nous appelions cela les *Bottes du Sergent !...* Un simple pioupiou, c'est bien peu pour un théâtre comme le vôtre !

Naturellement le directeur, flatté dans son amour-propre, accepta le sergent.

A partir de ce moment, Parfait fit chaque semaine

une démarche semblable ayant pour but de faire monter en grade le personnage principal de sa pièce, de sorte qu'il a bien fallu arrêter ce manége au grade de capitaine, sans cela l'auteur ne se serait pas lassé dans la voie des promotions.

— Au besoin, disait-il hier, j'en aurais fait un maréchal de France!

---

18 novembre.

Le Gymnase vient de compléter son spectacle coupé en y ajoutant un acte de M. Edmond Gondinet.

Il est question, dans les *Cascades*, d'un fait qui se présente assez fréquemment dans le monde où on ne s'ennuie pas : un portrait donné à une jolie grignoteuse de pommes par un grave personnage.

Dans la nouvelle comédie de Gondinet, le grave personnage est un magistrat de province. L'auteur aurait pu avec tout autant de vraisemblance, choisir son modèle dans les hautes sphères du parlementarisme, car il n'y a pas très-longtemps encore qu'un député de la gauche s'est vu dans une position analogue à celle de Landrol.

Comme ce dernier, notre législateur galant avait accordé toute son estime à une charmante actrice. La belle enfant semblait follement éprise de lui et ne cessait de lui réclamer sa photographie.

— Cela m'aidera à supporter les douleurs de l'absence, lui disait-elle de sa voix la plus câline; chaque fois que tu me lâcheras toute la journée pour t'occuper de ta République, je pourrai, du moins, contempler ton image.

Comment résister à un désir si tendrement exprimé? Le député, pour satisfaire sa petite amie, se fit tirer à

douze exemplaires, dont un treizième en plus, selon l'usage, — par un photographe qui lui fit prendre devant l'objectif la pose célèbre de Mirabeau tonnant.

L'actrice reçut l'un de ces portraits avec une dédicace des plus expressives.

Rien n'est éternel en ce monde, pas même les liaisons galantes des personnages politiques. Il y avait déjà quelques mois que le député de la gauche avait rompu avec la belle, lorsque un jour il croisa, dans les couloirs de la Chambre, un député de la droite, qui s'arrête brusquement en lui disant à brûle-pourpoint:

— A propos, mon très-cher collègue, il paraît que vous êtes chargé par la 158e commission du rapport sur mon élection dans la Bièvre-Inférieure?

— En effet, répliqua l'homme de gauche un peu embarrassé, j'aurais même été fort heureux de vous être favorable, mais...

— Vous proposerez l'invalidation, n'est-ce pas?... Cela doit vous être très-pénible... On vous dit si bon enfant!... Tenez, hier encore, une de mes meilleures amies, la petite Z..., me parlait de vous en termes plus que flatteurs.

— La petite Z..., balbutia le rapporteur féroce en entraînant vivement son interlocuteur dans un coin plus désert, vous connaissez la petite Z...?

L'entretien se continua à voix basse. Le député monarchique eut soin de raconter à son collègue d'en face que le portrait de celui-ci ornait l'alcôve de l'actrice en question. Il voulut bien même se charger de faire disparaître de cet endroit une pièce de conviction aussi dangereuse pour le prestige d'un représentant de la nation.

En revanche, lorsque vint le jour de la vérification des pouvoirs du député si complaisant, le rapporteur, à la grande stupéfaction de ses coreligionnaires politique, proposa carrément la validation et la fit même

oter après des efforts d'éloquence dont on ne l'aurait ımais cru capable.

Cette petite historiette parisienne prouve que les ıommes les plus divisés en apparence peuvent tou-ours avoir un point de contact.

La charmante actrice fut enchantée d'un résultat ļui lui était bien dû, en somme. Toutefois, cette joie ıe fut pas sans mélange, et la pauvre enfant s'écria)ien des fois depuis avec l'élan d'un cœur généreux :

— Que n'ai-je pu sauver tous ceux qu'ils ont inva-idés!

Enfouie au fond d'une baignoire bien obscure, j'a-perçois Jeanne Granier.

C'est la première fois depuis dix mois qu'elle ne joue pas et cette seule idée la rend toute triste. Au be-soin, elle oublierait la fatigue dont elle se plaignait, il y a quelques jours encore, pour recommencer une nouvelle série de représentations du *Petit Duc*. Ce re-pos qu'elle a tant désiré, elle en est lasse dès le pre-mier jour.

— Ce soir, à sept heures, en rentrant chez moi, me dit-elle, les larmes aux yeux, j'ai commencé à me ma-quiller selon mon habitude pour aller à la Renais-sance... c'était plus fort que moi.

Ce qui contribue à expliquer les regrets de Granier, c'est qu'hier soir, à l'occasion de la dernière représen-tation du *Petit Duc,* elle a été l'objet de manifestations à la fois touchantes et flatteuses. Après son fameux rondeau du second acte, plus de vingt bouquets lui ont été jetés sans préjudice de tous ceux qui ont été envoyés dans sa loge; dans le nombre, il en était un qui formait un immense oreiller tout en roses rou-ges, blanches, jaunes et roses, groupées par couleur et tenues aux quatre coins par de grands nœuds en satin.

Mais bien qu'on ait tenté d'adoucir pour elle le mo-

ment navrant des adieux, Granier contemple la mignonne, la charmante Legault d'un œil d'envie.

— Elle est bien heureuse, murmure-t-elle, elle *joue!*

Malgré cette rapide nostalgie des planches, la petite diva de la Renaissance est décidée à prendre un peu de repos ; à moins pourtant qu'un impresario tentateur lui fasse de ces offres brillantes qui décident les étoiles à changer de firmament.

J'ai revu la *Navette*. La pièce de M. Becque, avec le monde qu'elle met en scène, et surtout avec le langage cynique de ses personnages, produit dans la salle des impressions bien curieuses à observer.

— Je suis bien content, s'écrie devant moi un jeune homme d'ailleurs fort distingué, je suis bien content de n'avoir pu trouver qu'une place. Pensez donc que j'ai failli venir avec ma maîtresse !

LES NOCES DE FERNANDE.

19 novembre.

Le compositeur de la partition des *Noces de Fernande* est incontestablement ce qu'on peut appeler un musicien intéressant. Depuis que M. Deffès a remporté son prix de Rome — et cela remonte à l'an de grâce de 1847 — il s'en faut, hélas ! que le sort l'ait récompensé en raison de ses efforts opiniâtres.

La carrière musicale est déjà bien ardue, mais il semble qu'il suffise d'être prix de Rome pour la parcourir avec plus de peine encore. Voyez la liste de tous nos grands compositeurs en renom, presque tous ont eu la chauce d'échapper à cette distinction d'un si fu-

neste présage. M. Deffès, né sous une mauvaise étoile, ne pouvait l'éviter. Son mérite, il est vrai, n'a jamais été reconnu. Il est de ceux desquels on a pris l'habitude de dire :

— Il paraît qu'il ne manque pas d'un certain talent!

M. Deffès a lutté, toujours et partout. On l'a même vu, pendant quelque temps, accepter une place de premier violon à l'orchestre des Folies-Dramatiques, où il trouva, du reste, parmi les compagnons que la fortune adverse lui imposait, les égards dus au courage malheureux.

Une fois seulement, il y a quelques dix-huit ans, la chance sembla lui sourire, en lui faisant connaître Meilhac, alors tout jeune et presque débutant au théâtre. Le futur Oreste de Pylade-Halévy n'avait jamais fait jouer d'ouvrage à musique; il en avait un dans ses cartons : le *Café du Roi* pour lequel il demandait un musicien à tous les échos. Il rencontra Deffès et, ravi de trouver pour collaborateur un prix de Rome, il lui confia son petit acte. La collaboration fut heureuse; le *Café du Roi* eut un tel succès au Théâtre-Lyrique que plus tard, on le remonta salle Favart, où cette reprise servit de début à Mme Heilbron, alors toute mignonne, toute timide, mais qui depuis a perdu, sous tous les rapports, la gaucherie et l'inexpérience que chacun lui reconnaissait à cette époque.

Comme on le voit, le *Café du Roi*, qui est la seule vraie joie de l'existence artistique de M. Deffès, a encore plus porté bonheur aux autres.

Quand Sardou est dans une affaire, à un titre quelconque, il est rare qu'il n'en résulte pas des péripéties généralement intéressantes.

Ainsi, j'ai recueilli ce soir même, à l'Opéra-Comique, une anecdote fort piquante au sujet de sa collaboration à la pièce nouvelle.

Lorsqu'on discuta la distribution des *Noces de Fernande*, Sardou, après avoir examiné avec soin les ressources que présentait la troupe, constata qu'elle ne possédait pas l'artiste qu'il avait révée pour le rôle travesti de l'Infant. L'auteur de *Dora* ne saurait se contenter *d'à peu près;* il sait mieux que personne ce qu'il faut au public parisien et surtout de quel côté les auteurs doivent rechercher les éléments de succès. Sans hésiter, il proposa donc à l'administration du théâtre de prendre la principale interprète sur l'une de ces scènes, qui, depuis quelques années, semblent avoir hérité des anciennes traditions de l'Opéra-Comique et finalement, il demanda Zulma Bouffar pour jouer l'Infant.

Ceux auxquels l'auteur des *Pattes de Mouches* faisait cette proposition faillirent se trouver mal. Quoi! Zulma Bouffar! une chanteuse qui a fait la fortune d'une foule d'ouvrages lyriques d'un genre non subventionné et qui, de plus, a l'inconvénient de coûter horriblement cher !... Mais c'était contraire à tous les bons principes.

Sardou, qui a pour principe de plaire au public, de l'amuser et de s'en faire applaudir, ne se laissa pas toucher par tous ces arguments archéologiques. Il tint bon et adressa au ministre des beaux-arts une lettre très-spirituelle, me dit-on, dans laquelle il défendit une idée excellente, et qui, d'ailleurs, n'avait même pas besoin, en haut lieu, de cette éloquente plaidoirie.

A partir de ce moment, tous les obstacles furent aplanis. On tomba d'accord et l'affaire était presque conclue avec Zulma lorsque survint à la Renaissance la première représentation *Petit Duc*.

L'intrigue de l'opérette de Lecocq, Meilhac et Halévy et celle de l'opéra-comique de Deffès, avaient bien des points de ressemblance. Les auteurs des *Noces de Fernande* renoncèrent donc momentanément à faire

répéter leur œuvre, à laquelle ils firent quelques changements indispensables.

Plus tard, les études furent reprises, mais on dut renoncer à Zulma Bouffar, qui était en pleine répétition de la *Camargo,* dont la première a lieu demain, vingt-quatre heures après celle des *Noces de Fernande.*

Fort heureusement, grâce aux changements apportés au rôle, MM. Sardou et de Najac ont pu remplacer Zulma Bouffar par Mlle Galli-Marié, une artiste d'une autorité incontestable, et qui est toujours sûre, en toute circonstance, d'être accueillie avec faveur par le public de l'Opéra-Comique.

Il n'y a guère d'autre anecdote à glaner à la première de ce soir.

Le milieu dans lequel se passent les *Noces de Fernande* est un peu sombre; on y chercherait en vain ces détails pittoresques de costumes, de décors, de mise en scène, que le chroniqueur théâtral aime à décrire. Certainement les bottes en cuir de Russie que porte Galli-Marié, dans son rôle d'infant de Portugal, méritent une mention particulière, — ce sont de bien belles bottes dans lesquelles on taillera facilement plus de cent douzaines de porte-monnaie aussitôt que la pièce aura fait son temps; les *bottes* trouvées par Desbarolles dans son duel du premier acte ont été non moins appréciées, mais quand j'aurai mentionné les ravissants costumes blancs et roses des nonnains du second acte et les jolies toilettes que Mlle Chevrier porte avec une grâce esquise, il ne me restera plus rien à dire sur les *Noces de Fernande.*

Un dernier détail pourtant sur l'un des auteurs du livret, non pas sur M. de Najac, mais sur Victorien Sardou.

On sait comment M. Sardou est nerveux à la veille de ses premières. Généralement, pendant que sa pièce

se joue, il se promène fiévreusement autour du théâtre, pénétrant de temps en temps seulement dans les coulisses, puis ressortant précipitamment pour prendre l'air.

Cette fois, il n'en a pas été ainsi.

Après la répétition générale, qui a eu lieu la semaine dernière, Sardou était tellement fixé sur le sort de son ouvrage, qu'il a pris le train rapide et qu'il est parti pour Nice, où il va terminer la grande comédie qu'il destine au Théâtre-Français.

LA CAMARGO.

21 novembre.

Pour peu que la fortune continue à sourire au jol théâtre de M. Koning, les pièces nouvelles, à la Renaissance, deviendront aussi rares que les comètes.

On en jouera deux ou trois, pas plus, tous les cen ans.

Elles seront annoncées, quinze ans avant, dans le prophéties des almanachs.

Des enfants naîtront, deviendront des hommes, dis paraîtront, sans avoir été témoins d'un si grand événe ment.

Qui sait si Leterrier et Vanloo, par exemple, jeune aujourd'hui, dans toute la force de l'âge, ne seront pa vieux, blancs, décrépits, quand on cessera de jouer leu *Camargo ?*

On comprend donc que les premières de la Renais sance, étant donnée leur excessive rareté, sont actuell ment les plus courues de Paris.

Depuis huit jours, la spéculation, l'infâme spécula

tion s'est emparée des moindres coupons. Aujourd'hui, à cinq heures, on offrait un billet de la première série de la Loterie nationale contre une place de *seconde galerie*, au théâtre du boulevard Saint-Martin.

Aussi les douze ou treize cents personnes qui ont l'inestimable bonheur d'être munies de billets pour la première, arrivent-elles à l'heure indiquée par les affiches, souriantes, empressées, ravies.

Au moment où le vaillant petit orchestre attaque l'ouverture, un voisin se tournant vers moi et désignant les spectateurs me dit :

— Ils s'amusent d'avance !

Ces excellentes dispositions du public n'ont rien qui m'étonne. Quand on se met à table dans une maison où l'on est habitué à être bien servi, on se sent généralement doué d'un meilleur appétit que dans celles où la cuisine est presque toujours mauvaise.

M. Koning, cette fois encore, a préparé son nouveau plat avec des soins raffinés et des prodigalités de sauce à charmer les palais les plus blasés et les plus difficiles à satisfaire.

Cependant, ces jours derniers, Lecocq disait à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas content.

— J'ai pas confiance ! soupirait-il en serrant tristement les mains frémissantes de Leterrier et de Vanloo.

— Et pourquoi ? lui demandaient ses collaborateurs, que cette appréhension surprenait.

— Pourquoi ? répondait Lecocq, vous me le demandez ! Je vais vous le dire. Jusqu'à présent, toutes les fois que j'ai fait répéter une pièce nouvelle, j'ai eu — au dernier moment — une foule d'ennuis, d'accrocs, d'énervements. Il me semblait alors que rien ne marchait. Avec la *Camargo*, au contraire, tout se présente

merveilleusement. Tout marche comme sur des roulettes. Nos artistes sont enchantés de leurs rôles ! Koning est plein de confiance! Le chef de claque vient de me glisser à l'oreille que nous allions avoir un succès énorme! Cela me démonte! Je suis mécontent d'être si content et je suis inquiet de n'être pas plus inquiet

A la répétition générale pourtant, un costume de Mlle Desclausas avait été jugé trop excentrique par le maëstro, qui supplia Koning de le modifier. On ne tomba pas d'accord tout de suite. Lecocq fut sur le point de s'arracher quelques cheveux, puis il réfléchit, se tourna, visiblement soulagé, vers ses collaborateurs et murmura :

— A la bonne heure! Cela va mieux! Voilà les ennuis qui commencent !



Les costumes du nouvel ouvrage sont extrêmement jolis. Le *Petit Duc* était un tableau Louis XV, la *Camargo* ressuscite également, mais sous des aspects tout différents, un coin du XVIIIe siècle avec sa couleur exquise, tendre, galante, pimpante, ses petits abbés papillonnants, ses financiers ventrus, ses reines d'opéra et ses voleurs de grand chemin. On croit feuilleter un de ces bouquins du temps que les bibliophiles achètent aujourd'hui au poids de l'or; les jolies nymphes de Moreau, les amours joufflus d'Eisen, les bergères roses de Watteau, les blondes innocentes de Greuze vivent, chantent, dansent et, sur ce fond lumineux, se détachent vigoureusement les silhouettes de Mandrin et de sa bande déguenillée.

C'est par la variété surtout que se distinguent les trois actes du nouvel opéra-comique. M. Cornil, dont les progrès s'accentuent à chaque ouvrage nouveau, a brossé trois toiles excellentes. C'est par la façon hardie

originale et habile de comprendre les plantations que le jeune décorateur se fait remarquer, Il triomphe dans les petits théâtres surtout, parce qu'il a trouvé le moyen de faire grand. M. Cornil serait le premier décorateur du monde le jour où il travaillerait pour le Théâtre-Miniature.

Le premier acte de la *Camargo* nous montre le foyer de la danse de l'Opéra. Le décor est d'une grande... inexactitude. S'il avait été exact, il eût paru ridicule. Le foyer de la danse, à l'époque de la Camargo, était un long boyau nullement orné et éclairé par quelques méchants quinquets. Celui qu'on a inauguré à la Renaissance est élégant, gai, brillamment illuminé. Le lever du rideau, avec le gentil petit pas des bergers et des bergères, est d'un effet adorable.

Le second acte nous transporte à l'intérieur du château où Mandrin amasse son butin et le troisième au fameux cabaret de Ramponneau, à la Courtille, avec sa treille et son enseigne — *Au tambour royal* — avec ses dessins grotesques couvrant les murs et dont l'un — une bonne femme comme en crayonnent les enfants en marge de leurs cahiers d'études — a la prétention de représenter la Camargo.

***

La Camargo, c'est Zulma Bouffar.

En consultant les mémoires du temps, vous y verrez que Mlle Marie-Anne-Cupis de Camargo était gracieuse, légère et gaie. Ses pieds, ses jambes, sa taille, ses bras, ses mains étaient de la forme la plus parfaite. Sa figure expressive n'avait rien de remarquable sous le rapport de la beauté. En revanche, on la citait pour son esprit. C'est elle qui, la première, fit usage du petit caleçon, ce qui lui valut de nombreuses plaisanteries. Un jour pourtant, à un changement à vue, la

robe de Mariette, une de ses camarades, fut accroché par un décor qui s'enlevait dans les frises, et la pauvr Mariette — selon l'expression des gazettes de l'époqu — posa pour l'ensemble. A partir de ce jour, Camarg et le caleçon eurent raison.

C'est également elle qui, la première, battit l'entre-chat à quatre.

Ah! ces entrechats. Depuis qu'il était question de l *Camargo* à la Renaissance, Zulma Bouffar ne pensai plus à autre chose. Elle avait abordé les travestis le plus audacieux, elle avait jonglé dans *Kosiki*, joué d la grosse caisse dans le *Voyage dans la lune*, mai elle n'avait jamais battu d'entrechats.

Et pourtant elle tenait absolument à en battre!

On ne s'initie pas du premier coup aux secrets d l'art chorégraphique. La pointe la plus insignifiante la moins élevée des élévations, le plus simple des entre chats demandent un travail opiniâtre.

Zulma fit chercher M. Justament, le maître d ballet.

— Je veux danser! lui dit-elle.

— Vous danserez! lui répondit-il.

Et elle a dansé.

Au prix de quels efforts, de quelles fatigues, d quelles courbatures, inutile de le dire.

Ce qui est certain, c'est que nons avons vu ce soir pendant dix minutes, Zulma Bouffar mimer et danse un vrai petit ballet avec la correction la plus classiqu et une aisance, une grâce que la Camargo elle-mêm eût été fière de revendiquer.

***

Par exemple, ce que l'amusante et spirituelle actric n'a jamais consenti à comprendre dans son rôle, c'es le cri strident que la Camargo doit pousser, dans l

coulisse, en découvrant qu'on vient de lui voler un collier de cent mille francs.

Ce cri précède immédiatement le finale et Zulma déclara, peu de jours avant la première, qu'en le poussant violemment, tel que le désiraient les auteurs, elle risquait de n'avoir plus de voix du tout pour les derniers morceaux de l'acte.

Il en résulta un grand embarras dont M. Koning se tira en faisant appel à la bonne volonté de ses autres pensionnaires.

— Celle qui consentira à venir pousser un bon cri d'effroi, tous les soirs, a neuf heures et quart, aura un joli cadeau !

Plusieurs se présentèrent. Le cri fut mis au concours. C'est Mlle Davenay qui réunit le plus de suffrages. Elle s'est acquittée de son rôle avec une conscience qui défie les éloges.

*
* *

J'ai déjà loué l'ensemble des costumes, et la place me manque pour en détailler quelques-uns. Grévin a été très-heureusement inspiré. Le premier costume de Mlle Milly Meyer, par exemple, est un vrai bijou. Celui de Zulma, en satin jaune, avec des crevés verts sur le volant d'en bas, un plastron vert sur le corsage et une garniture de roses sur la jupe et dans les cheveux poudrés est également fort réussi.

On n'a pas ménagé l'étoffe dans les robes de Desclauzas. A-t-on engagé le gentil petit nègre — originaire d'Haïti et choyé par les pensionnaires de M. Koning comme un petit singe — pour porter la traîne de la pétulante veuve des Tropiques, ou n'a-t-on fait les traînes aussi longues que pour justifier le nègre? Je livre cette question aux méditations de mes contemporains.



Quant aux hommes : l'excellent Vauthier, l'amu sant Berthelier, le débutant Lary, j'en parlerai un autre fois. Mais nonobstant toute ma bonne volont je crois que les deux affreux jeunes voleurs — Fil-en Quatre et l'Ecureuil — ne doivent pas être rangés d côté du sexe laid.

Mlles Piccolo et Léa d'Asco, qui les représentent, n parviendront jamais à nous inspirer de la terreur.

L'accent horriblement canaille de Piccolo a fait sen sation, et on a éprouvé un certain plaisir à voir Lé d'Asco culotter les pipes.

Ah ! que voilà donc d'aimables coupeurs de bourses



La représentaiion ayant commencé à l'heure exact finit à minuit, malgré les nombreux *bis* de la soiré

C'est un bon point de plus à ajouter à tous ceux qu mérite le directeur de la Renaissance.

Le public sort en fredonnant déjà le refrain des cou plets d'entrée de Zulma Bouffar :

La Camargo
Est à la mode,
La Camargo
S'en accommode.
C'est une rage, un vertigo,
On fait tout à la Camargo.

Un vrai refrain de circonstance !

LE VOYAGE ROSE.

23 novembre.

Les 'Bouffes-du-Nord viennent du jouer un drame
nédit d'un brave et excellent garçon, M. Charles
hincholle.

Malgré le zèle et l'intelligence dont MM. Hambur-
er et Bourdeille font preuve dans l'exploitation de
ur théâtre, l'idée de faire représenter des drames iné-
its au Bouffes-du-Nord est de celles qu'il est permis
e ne pas caresser en rêve.

Le public de l'endroit ne se recrute naturellement
ue parmi les habitants du quartier. Les boulevardiers
'y sont guère représentés que par des gommeux des
oulevards extérieurs. Il en résulte que le spectacle y
oit être renouvelé chaque semaine. Tout auteur de
rame inédit est sûr d'y être joué sept fois. De plus,
s directeurs sont des cumulards qui ne se conten-
nt pas d'exercer à Paris. Ils tiennent également en-
e leurs puissantes mains les destinées du théâtre de
hartres. De temps en temps, une partie de leur
oupe s'en va donner des représentations en province.
l en résulte des bouleversements imprévus et des
hangements à vue à faire frémir les plus indifférents.

Ainsi, pendant qu'on étudiait le *Voyage rose*, l'au-
ur arrivait parfois le matin à une répétition et
oyait, avec surprise, qu'on lui avait changé son
moureux.

— Eh ! quoi, s'écriait-il, un amoureux dont j'étais
ontent ! Mais où est-il? Qu'en avez-vous fait ?

Et le régisseur répondait avec un sang-froid su-
lime :

— Il est parti, il faut qu'il joue à Chartres le 23 !

Sans compter que le renouvellement hebdomadaire

de leur spectacle oblige les administrateurs des Bouf
fes-du-Nord à répéter plusieurs pièces à la fois. Pen
dant qu'on met un drame en scène, les études d
drame ou du vaudeville qui doit lui succéder s
poursuivent au foyer. L'auteur passe, tant que duren
ses répétitions, par les émotions pénibles du con
damné qui entend dresser son échafaud.

Au milieu d'une scène palpitante, dramatique, qu
fait verser des larmes au pompier de service, un régis
seur arrive brusquement en criant :

— Madame Céline, on vous réclame au foyer..
pour la revue.

— Et le *Voyage rose?*

— Vous le reprendrez tout à l'heure. Maintenar
soyez toute à *Muselez-les donc!*

Le *Voyage rose* a été présenté par son auteur
plus de quatorze directeurs, qui tous l'ont refusé ave
le même entrain. C'est à l'iniative d'Hamburger –
siècles futurs, gardez-en la mémoire! — que nous de
vons la première de ce soir. L'ex-Ajax de la *Bel
Hélène* tenait absolument à monter un ouvrage c
l'auteur le plus refusé de Paris. Il y a quelque tem
on lui en avait présenté un qui avait essuyé quelqu
chose comme soixante refus. Il allait s'entendre ave
ce dramaturge malheureux mais opiniâtre, quand
apprit que M. Charles Chincholle, lui, avait été refu
quatre-vingt-dix-sept fois! Naturellement, Hambu
ger n'a pas hésité : il a donné la préférence à Chin
cholle.

Et il a bien fait les choses. Il a distribué les rôles
ses meilleurs artistes, parmi lesquels Mme Célir
d'Embrun a été remarquée. Il s'est payé, afin de
rapprocher autant que possible de la mise en scène d
Français, un vrai meuble de salle à manger en chên
sculpté, qui a bien dû lui coûter cinq ou six cen
francs, peut-être davantage. Un instant même, m'a

sure-t-on, il aurait songé à offrir des cigares de la Havane aux journalistes qui ont bien voulu répondre à son appel — car on fume aux Bouffes-du-Nord — mais il a dû renoncer à cette tentative de corruption un peu trop coûteuse.

On assure aussi que depuis qu'il est à la tête d'une direction sérieuse, Hamburger, qui a été si longtemps le roi du calembour et le Président de la République de l'à peu près, a pris en grippe les distractions intellectuelles qui firent jadis sa réputation. Depuis qu'il est impresario, il frémit incessamment à la pensée des mots que pourrait inspirer au public le dialogue qui se débite sur la scène.

Dernièrement, à une répétition, l'un de ses artistes opéra une sortie, en s'écriant — ainsi que l'exigeait son rôle :

— Ah! monsieur le comte, vous avez cru que je baisserais la tête sous votre injure!... mais nous nous retrouverons : au revoir !

Hamburger se lève et du milieu de la salle :

— Il faut couper ça, s'écria-t-il, vous ne pouvez pas lui dire : *Au revoir!*

— Pourquoi?

— Toute la salle ajouterait : *à glace! Orvoir à glace! Ormoire à glace!*

Immédiatement, on supprime la phrase et on la remplace par celle-ci :

— Prenez garde, monsieur le comte!... vous l'aurez voulu : c'est la guerre,..

— *Guere... nouille!...* c'est encore impossible!... se récrie de nouveau l'éminent associé de M. Bourreille.

Et ainsi de suite pendant toute le répétition.

Malgré les gaies observations auxquelles il a pu se livrer en se faisant jouer aux Bouffes-du-Nord, l'auteur du *Voyage rose* n'était pas rassuré aujourd'hui.

— On entend à chaque instant, disait-il, les sifflets des trains qui passent, et cela pourrait donner des idées au public.

M. Chincholle peut dormir tranquille maintenant.

Les locomotives n'ont tenté personne.

Le *Voyage rose* a beaucoup intéressé, et j'espère bien que nous souperons... à la dixième!

OCÉANA FOR EVER.

24 novembre.

La reprise actuelle des *Pirates de la Savane* obtient, au Théâtre-Historique, un succès incontestable. Mais il ne faut pas s'y tromper; le chiffre auquel se maintiennent les recettes chez M. Castellano, n'est pa dû seulement aux longues tirades et aux situation ultra-empoignantes du drame d'Anicet Bougeois et d Ferdinand Dugué. Il faut, je crois, attribuer surtou ce résultat à Mme Océana, et à la fameuse course de Roches-Noires, dans laquelle elle déploie toutes le ressources de sa plastique et de son talent d'écuyère.

Déjà, ce succès équestre et dramatique commence faire rêver certains directeurs. Ah! s'il existait d'autres Océana!

Malheureusement, la pensionnaire de M. Castellan est unique en son genre; on ne lui connaît pas de rivale. L'art dramatique ne peut compter que sur elle Aussi est-elle littéralement guettée. Il est même probable qu'au lendemain, encore fort éloigné, de la dernière des *Pirates de la Savane,* elle n'aura que l'embarras du choix entre une dizaine d'engagements, tou plus avantageux les uns que les autres.

Pour former un répertoire à cette artiste très-spéciale, point ne sera nécessaire de chercher des œuvres inédites : les reprises suffiront. On remaniera des pièces connues, ainsi qu'on le fit autrefois pour motiver tant bien que mal l'apparition d'Adah Menken dans les *Pirates* déjà nommés.

Ce système permettra à Mme Océana d'aborder tous les genres, d'autant que les courriéristes ont eu soin de nous apprendre qu'elle voudrait bien, à la rigueur, dire le dialogue comme le commun des actrices.

Parmi les drames célèbres, prenons la *Tour de Nesle.*

Comme il serait facile de rajeunir cette œuvre légendaire en y introduisant, pour Mme Océana, un personnage dévoué à Buridan.

Quel effet dans le fameux acte de la prison, par exemple.

Buridan est sur la paille humide.

Il se désespère.

Tout à coup, Océana paraît. Elle est entrée par un petit jour de souffrance.

Elle s'avance sur un fil de fer. Arrivée auprès de Buridan, elle s'agenouille respectueusement sur un fil, délie le prisonnier, puis lui dit en se posant sur un seul pied :

— Maître ! je viens te sauver !

— Que faut-il faire ?... Hélas ! pauvre enfant, tu ne peux rien pour moi : ces murs sont épais, ces portes sont bien closes, j'ai compté les quatre cent dix-huit marches qu'il a fallu descendre pour arriver jusqu'ici !

— Viens, suis-moi sur ce fil ! c'est un chemin connu de moi seule !

— Merci, mon Dieu !... Ah ! Marguerite, je savais bien que je te retrouverais !

Et Buridan s'élance à la suite d'Océana.

Ici, nouvelle complication (ce drame ne vit que de péripéties inattendues, c'est son cresson de fontaine).

Buridan, c'est Dumaine... ce qui fait casser le fil.

Tout est perdu !...

Océana, elle-même, devient prisonnière, avec celui qu'elle voulait sauver.

Nous ne sommes pas au bout de nos émotions !

Suivez-moi bien.

L'acte se continue. Suit la grande scène entre Buridan et Marguerite de Bourgogne,

Buridan redevient libre à la suite de ce célèbre entretien.

Au moment de quitter le cachot, il veut emmener celle qui a tenté de le faire évader.

Impossible !

Océana ne peut le suivre : elle ne sait marcher que sur du fil de fer.

Sera-t-elle donc victime de son dévouement ?

Non.

Landry, sur l'ordre de Dumaine, court chez un quincaillier de la rue Froid-Mantel : il en rapporte dix sols de fil de fer.

Exercices divers sur ces dix sols de fil métallique...

Rideau.

***

Passons maintenant à une comédie plus moderne : *la Dame aux Camélias*.

Ce qui est pénible dans le chef-d'œuvre de Dumas, ce qui affecte les spectateurs sensibles, c'est, au cinquième acte, d'assister à la triste mort de l'héroïne ; c'est de voir le désespoir d'Armand Duval essayant de réchauffer dans ses bras le corps déjà glacé de Marguerite Gautier. Il me semble que pour une prochaine reprise de cette pièce, Dumas pourrait retaper quelque

peu l'action et refaire, par exemple, le rôle de Marguerite pour Mme Océana, dont les talents variés et bizarres sont si goûtés du public.

D'abord, au lieu d'être « sans profession, » la maîtresse d'Armand Duval, deviendrait une écuyère à la mode, une acrobate distinguée. C'est en la voyant au Cirque, jonglant avec des bouteilles et vêtue d'un maillot couleur chair, qu'Armand éprouverait pour elle une forte toquade. Le premier acte, au lieu de se passer dans une soirée demi-mondaine, ce qui est usé et vieillot, aurait lieu en plein Cirque d'été un samedi, jour d'abonnements.

En outre, au troisième acte, lorsque le père Duval veut à tout prix éloigner son fils Armand de Marguerite Gautier, cette dernière au lieu de se résigner et de consentir au mensonge qu'on exige d'elle, se livrerait à une série de tours qui subjugueraient le bonhomme.

Puis lui montrant un papier timbré :

— Voyez, lui dirait-elle, on m'offre à l'étranger un engagement de 500 francs par soirée !

Le père Duval se récrierait tout d'abord à la seule idée d'unir son fils à une acrobate; mais, au cinquième acte, il aurait réfléchi et se dirait :

— Après tout, une femme qui peut gagner 500 fr. par soirée n'est pas un parti à dédaigner !

Et prenant la main de Marguerite il la mettrait dans celle d'Armand.

Ce dénouement serait plus positif, plus brutal peut-être que le premier, mais il permettrait d'introduire Océana dans la distribution. D'ailleurs, il me semble plus conforme aux idées que professe Dumas fils depuis qu'il a abordé sa seconde manière.

***

Enfin, il faut bien sacrifier à l'engouement actuel — Mme Océana pourrait également se produire avec succès dans l'opérette.

Serait-elle assez charmante dans une reprise de la *Timbale d'argent?*

Il lui faudrait, comme dans les *Pirates*, un rôle à côté.

Pour moi, je la vois, surtout au premier acte, ajoutant aux fameux couplets :

Encor' un qui n' l'aura pas !

une attraction toute nouvelle.

Un mât de cocagne est planté sur la scène des Bouffes.

Molda commence :

La timbale au sommet du mât...

Océana s'élance; tant que dure le couplet, elle grimpe, grimpe... puis arrive près du sommet, étend la main pour saisir la timbale, la manqne.., et glisse juste au moment du refrain, tandis que la chanteuse la désigne du geste.

Le même manége se répéterait pour chacun des couplets suivants, avec les variantes nécessaires pour souligner les diverses intentions de l'auteur.

En ce moment même, comme M. Comte pourrait l'employer utilement et agréablement dans la *Grande Duchesse.*

Il suffirait de lui improviser un rôle incident, elle serait par exemple, la petite sœur de Paola, une petite fille très-gaie, très-espiègle.

Au moment ou Népomuc apporterait à sa grande sœur le sabre de « leur père, » Océana s'emparerait de cette lame de famille.

Puis, à la grande joie du trio Paul-Boum-Puck, elle 'avalerait jusqu'à la garde.

Vous imaginez-vous l'effet ?...

Et comme les applaudissements redoubleraient dans a salle, lorsqu'on la verrait ensuite *rendre* à Fritz e glaive paternel plus brillant que jamais.

CONRAD.

25 novembre.

En consultant l'almanach, je m'aperçois que M. Duquesnel nous donne la première de *Conrad* le jour nême de la saint... Conrad.

Au premier abord, on serait tenté de voir dans ce ohénomène un de ces effets de mise en scène dont 'excellent et très-habile directeur de l'Odéon est si riand. Mais il paraît qu'il n'y a là qu'une simple oïncidence dont tout l'honneur revient au hasard.

L'auteur de la *Mort civile* — le *Conrad* italien — st le célèbre signor Giacometti, dont la réputation, u-delà des Alpes, peut se comparer à celle de d'Ennery hez nous. Toutefois, le d'Ennery de la Péninsule est oin d'avoir la fécondité prodigieuse du nôtre, car on hercherait vainement dans le monde entier un écrivain dramatique ayant autant produit que le père de a *Cause célèbre*.

Mais les œuvres de Giacometti forment un bagage ort respectable et la *Mort civile* est, de toutes les oièces du dramaturge italien, la plus connue, la plus oopulaire, en même temps que la plus appréciée des connaisseurs; son succès est dû en partie à l'éminent nterprète qui s'est incarné dans le rôle principal, en a

fait sa plus étonnante création et qui l'a promen dans toute l'Italie, absolument comme fit jadis e France Frédérick Lemaître de *Trente ans ou la v d'un Joueur*.

On n'a certainement pas oublié l'effet saisissant qu produisit à Paris M. Salvini, l'interprète italien, lor qu'il donna, à la salle Ventadour, quelques représen tations de ce drame célèbre.

Ce soir-là, notre collaborateur Auguste Vitu - dont nos lecteurs sont à même d'apprécier le talent la grande autorité en matière théâtrale — se promena vivement ému par ce qu'il venait de voir et d'entendr au foyer du Théâtre-Italien. Vitu aime beaucoup l drames. C'est un des rares critiques qui ne croient p nécessaire de dissimuler leur émotion quand une for situation leur fait verser quelques larmes. La *Mo civile* l'avait donc littéralement bouleversé, et il ple rait encore sur le sort de la pauvre petite Emma, lor qu'il rencontra son ami Duquesnel, tout aussi er poigné que lui.

— Savez-vous, lui dit ce dernier, qu'il serait int ressant de présenter la pièce de Giacometti aux Fra çais, en français et sur une scène française ?

— Ma foi, répliqua Vitu, l'idée me semble excellent Nous savons si peu ce qui se passe à l'étranger, qu'c serait peut-être tout surpris de découvrir qu'il pe exister, ailleurs que chez nous, des dramaturges mérite.

— Voudriez-vous vous charger de la traduction ?

— Avec grand plaisir!

Et Vitu se mit à l'œuvre.

En croyant d'abord ne faire qu'une traductio notre collaborateur s'aperçut bientôt que quelqu changements étaient indispensables, et ce fut à u véritable travail d'adaptation qu'il dut se livrer po

treindre l'action du drame italien aux nécessités de scène française.

La pièce faite, on se trouva aussitôt en présence une difficulté qui parut insurmontable.

On avait un drame contenant un grand premier rôle perbe, mais écrasant, et l'on ne possédait pas d'arste pour le jouer.

Les premiers rôles sont rares aujourd'hui. Depuis ngtemps déjà, M. Duquesnel cherchait ce phénix ırtout sans le découvrir.

Il y en avait bien un que le directeur de l'Odéon ıettait depuis cinq ans au moins. C'était Pujol.

Avec sa haute taille, son mâle visage, sa belle voix nore, Pujol lui paraissait posséder toutes les quaés exigées par l'emploi. Au Gymnase, il lui semblait ors cadre, tandis que la vaste scène de l'Odéon devait, ı contraire, lui convenir à merveille.

Malheureusement, il y a quelques années, Pujol rait refusé les propositions de M. Duquesnel.

— Je serais heureux de venir chez vous, lui avait-il pondu, mais je ne crois pas en avoir le droit. C'est ıontigny qui m'a amené à Paris; c'est lui qui m'a it ce que je suis : je ne puis le quitter. Tant qu'il ıra besoin de moi, je me croirai lié à lui par un engement qui vaut tous les autres : la reconnaissance!

M. Duquesnel n'était pas homme à combattre une ıinute des scrupules aussi honorables.

Il renonça à Pujol.

Or, plus tard, c'est précisément à l'époque où le irecteur de l'Odéon désespérait de jamais découvrir Conrad qu'il rêvait, que le même Pujol se présenta son théâtre en lui disant :

— Vous m'avez fait autrefois des propositions que ai cru devoir refuser. Aujourd'hui, le Gymnase moifie un peu son genre. Le grand succès de *Bébé* ousse Montigny vers le vaudeville du Palais-Royal.

Je deviens inutile là-bas. Voulez-vous toujours d moi!

On devine avec quel empressement M. Duquesn accepta.

Dès ce jour, la représentation de la *Mort civile* f chose décidée.

A côté de Pujol, autre début intéressant, celui d Mlle Bergé.

Cette nouvelle venue est vraiment très-gentille. Ag de dix-sept ans, elle paraît en avoir treize ou quator à peine.

Au dernier concours du Conservatoire, Mlle Ber eut la mauvaise chance de se présenter devant le jur la trente-septième et dernière, avec une scène de l'*Eco des Mères*, de Marivaux, une comédie qui n'avait p été jouée depuis cinquante ans.

Dans ces conditions défavorables, la jeune élè obtint cependant un très-grand succès, un succès que M. Duquesnel insista pour qu'on lui accordât u premier prix, et que les autres juges du concours lui en donnèrent un second que dans l'espoir de faire rester une année de plus au Conservatoire.

Le directeur de l'Odéon bénéficia de la décision qu avait combattue : avec un premier prix, Mlle Bergé e été certainement revendiquée par la Comédie-Fra çaise; avec un second, M. Duquesnel put la réclam

On accorda à Mlle Bergé l'autorisation spéciale d'e trer au Second-Théâtre-Français, ainsi qu'il avait fait deux ans auparavant pour Marais et Mlle Ko qui n'eurent certainement pas à s'en plaindre depu

Etant donnée la note dramatique de *Conrad*, détails amusants et les anecdotes originales font défa ou à peu près sur cette pièce et sur ses répétitions.

Cependant, on me raconte un fait assez curieux.

Il y a quelques jours, on passe au directeur

Odéon la carte d'un M. Palmieri, qui demandait à le ɔir.

— Palmieri ! s'écrie M. Duquesnel, ah ! diable !...

L'un des principaux personnages de *Conrad* est pré-sément un docteur Palmieri et l'on pouvait craindre ue la visite du vrai Palmieri n'eût pour but de faire ıodifier le nom de ce personnage. Ces sortes de chan-ements, qui ont pour effet de troubler les acteurs et e les exposer à des accidents de mémoire, sont parti-ulièrement fâcheux à la veille d'une première.

Bon gré, malgré, il fallait cependant recevoir ce isiteur.

— Faites entrer M. Palmieri, soupira le directeur.

M. Palmieri entra, salua gravement, puis, sans ɔréambule :

— Cher monsieur, dit-il, je m'appelle Palmieri, je uis négociant et je viens vous demander une place ɔour la première de *Conrad*, afin de pouvoir applaudir non homonyme.

Naturellement, M. Duquesnel, enchanté d'en être quitte à si bon compte, délivra à ce brave négociant la place demandée.

Et, ce soir, le vrai Palmieri a pu applaudir tout à son aise le docteur Palmieri de *Conrad*, qui se trouve être, fort heureusement, l'un des personnages les plus sympathiques de la pièce.

DÉCEMBRE.

LE FILS NATUREL.

2 décembre.

Il est, dans le monde littéraire et artistique, peu de tuations aussi enviables que celle de l'administra-ur général de la Comédie-Francaise.

M. Perrin dirige la première scène du monde, une :ène qui n'a son équivalent dans aucun autre pays. Il a un Opéra dans toutes les grandes villes, mais, ulle part, il n'existe un théâtre national comparable la maison de « notre Molière. » Là, plus que partout lleurs, M. Perrin a pu donner carrière à ses goûts artiste et de lettré. Il n'a eu garde d'y manquer, et gestion lui a rapporté gloire, honneur et profit. epuis qu'il préside aux destinées de la Comédie, le iccès a récompensé tous ses efforts, et les recettes ont teint, rue Richelieu, des hauteurs que les précé-ents administrateurs avaient laissé ignorer à MM. et mes les Sociétaires.

Cependant, on affirme et on va jusqu'à écrire un peu irtout que M. Perrin songerait sérieusement à quitter théâtre qu'il a rendu si prospère, pour prendre une itre direction qui n'est même pas encore vacante.

Comment ne pas s'étonner de tels bruits ? Commen voulez-vous qu'il n'en soit pas question, ce soir, au Français, à cette reprise du *Fils naturel*, qui réun le tout Paris littéraire, artistique, financier et mon dain, tous ceux qui s'intéressent au théâtre, s'occuper de théâtre ou vivent de théâtre ?

Cette nouvelle, encore très-incertaine, est naturell ment le sujet de tous les commentaires.

— Perrin veut-il s'en aller ? Perrin ne veut-il pa s'en aller ?

On n'entend que cela, au foyer et dans les couloir Il est vrai que la question reste sans réponse.

On se contente, en attendant, de prêter à M. Perri de nombreux projets... pour la Comédie-Françaisе Des amis de la maison, pouvant être à la rigueur bie informés, croient savoir que certains engagements c nouveaux artistes sont dans l'air.

En première ligne, on parle de celui de Mlle Barte Il est vrai, me dit-on, que des pourparlers sont eng gés. Un résultat prochain semble assez probable de côté, d'abord à cause du talent, de l'élégance et d grands succès de cette actrice ; et puis, M. Perrin, q compte déjà dans la troupe de la Comédie plus d'u artiste en vogue, serait cependant heureux de posséd assez de premiers sujets pour n'être plus à la mer d'indispositions qui ont le double tort d'être à la fo subites et fréquentes.

Autre changement. On affirme que les gens l mieux informés supposent que M. Perrin ne serait p éloigné d'avoir l'intention d'entamer des négociatio avec Mme Pasca, dans le cas où le hasard amènerait départ de Mme Agar, dont l'engagement peut se te miner bientôt.

Enfin, M. Maubant, qu'on me dit fatigué, ce do je me doutais bien un peu, commencerait à se fai à l'idée d'une retraite prochaine. Cette éventuali

-ait fait prononcer le nom de M. Dumaine — vous
:z bien lu — pour l'emploi qui deviendrait vacant.
. se serait rappelé, rue Richelieu, que cet acteur fut
ève préféré de Beauvallet comme tragédien.

/oilà le résumé fidèle des racontars de la soirée.

Avant d'aller au théâtre, j'ai voulu parcourir quel-
:s journaux d'il y a vingt ans et relire quelques-uns
feuilletons consacrés à la première représentation
Fils naturel.

.e goût du public, ses impressions, ses apprécia-
ıs se modifient si totalement d'une époque à l'autre
il m'a paru intéressant de savoir ce que pensaient
critiques de 1858 de Dumas fils et de son œuvre,
moment où ceux d'aujourd'hui vont, à leur tour,
ir à nous dire ce qu'ils en pensent.

'ai trouvé, dans les feuilletons d'alors, bien des
-sages qu'il serait intéressant de reproduire. Mal-
ıreusement, la place m'est mesurée et je dois me
ner aux quelques citations suivantes :

)ans le *Moniteur universel* du 25 janvier 1858,
éophile Gautier définit brillamment le talent et la
nière de l'auteur du *Fils naturel.*

A beaucoup de talent, M. Dumas fils joint beau-
ɔup de bonheur, le bonheur, cet élément dont on
e tient pas assez compte, et qui n'est peut-être
u'une harmonie secrète avec le temps, les hommes
: les choses. De grands génies en ont manqué; ils
:rivaient trop tôt ou trop tard; ils étaient incompris
ı repoussés, à leurs qualités se mêlaient des défauts
ıoquants, ils frappaient à coups de hache avec une
ɔrce de géant à côté du joint, et brisaient ce qu'il
ıt mieux valu ouvrir; aussi la gloire ne leur est-
le venue que tard ou même après leur mort.
I. Alexandre Dumas fils a résolu ce problème de
:ussir sans lutte et sans concession pourtant, car il
xprime sa pensée en toute franchise...

« Un des caractères les plus singuliers des œuvr
« de M. Dumas fils, c'est qu'elles ne relèvent d'aucu
« modèle antique ou étranger ; elles semblent né
« spontanément sur un sol vierge; aucune racine
« les rattache au passé : nulle trace d'étude ou de tr
« dition ni dans l'idée ni dans la forme. L'on pourra
« croire que l'auteur de la *Dame aux Camélias*,
« *Diane de Lys*, du *Demi-Monde*, n'a jamais rien l
« si cette ignorance était vraisemblable chez un jeu
« homme élevé dans un milieu littéraire; les maîtr
« semblent ne pas avoir existé pour lui, pas plus
« vieux Will que Poquelin. Ce n'est pas un blâme q
« nous formulons ici, nous constatons purement
« simplement un fait caractéristique.

« Supposez un artiste qui n'aurait jamais vu
« tableau, qui ne connaîtrait ni Michel-Ange, ni R
« phaël, ni le Titien, ni Corrège, et peindrait direc
« ment d'après nature des toiles remarquables en deh
« du style et de l'idéal. M. Alexandre Dumas resseml
« beaucoup à cet artiste. — S'il a vu, il a eu la fo
« d'oublier. »

Dans son feuilleton des *Débats*, Jules Janin no
apprend où Dumas a trouvé son dénoûment et
fameux « Je suis le fils de Clara Vignot » qui clô
pathétiquement l'action du *Fils naturel*.

« Cette question de la bâtardise, dit-il, fut réso
« au siècle passé d'un seul mot, mais d'un mot s
« réplique.

« — *Je suis le fils de la vitrière!* répondait d'Ale
« bert à la mère infâme qui l'avait fait exposer sur
« marches de Saint-Jean-le-Rond et qui le voulut
« connaître en retrouvant dans ce fils abandonné
« des maîtres les plus sincères et les plus respectés
« la philosophie et de l'esprit français. »

Janin rappelle plus loin qu'un siècle auparava
le 30 décembre 1757, Denis Diderot publiait un dra

nphatique et surnaturel, intitulé le *Fils naturel.* Ce drame obtint un succès immense à la lecture et fut joué deux fois à peine au Théâtre-Français. Les lecteurs avaient tort, les spectateurs avaient raison. »

Dans la *Revue des Deux-Mondes*, Emile Montégut : prononce, avec une certaine véhémence, contre le iéâtre « réaliste, » tel que Dumas le comprenait alors.

Le *Fils naturel,* en 1858, passait pour du théâtre :aliste. Qu'en dites-vous, ô Becque, et qu'il a fallu .ire du chemin pour arriver à la *Navette!*

« M. Dumas, selon le critique de la *Revue,* est un .cobin dramaturge qui ne recule devant aucun moyen our atteindre son but, et qui pense que la fin légitime ous les expédients.

« Mais il ne sera jamais un homme de génie, car les ommes de génie sont toujours, hélas! les dupes de uelque grande idée ou de quelque grand sentiment. »

Cependant Emile Montégut constate le succès du *ils naturel.* Il est vrai qu'il se charge de l'expliquer.

« La pièce, dit-il, aura peut-être cent représentations. Pourquoi pas? La curiosité publique aux abois cherche sa pâture là où elle peut la trouver. Voilà pourtant ce qu'on offre au public sous le nom de comédie, dans la patrie de Rabelais et de Molière, de Voltaire et de Beaumarchais! Pauvre esprit français! Grand seigneur ruiné, il fait maigre chère aujourd'hui. L'esprit français dîne maintenant en table d'hôte, qu'on nous pardonne ce style réaliste, qui est en parfait accord avec le sujet que nous traitons. Il fait les plus orduriers des dîners à trente-deux sous, soit le *Fils naturel,* et les jours de gala des dîners à trois francs, soit le *Demi-Monde.* »

Clément Garaguel, dans son compte rendu du *Charivari,* raconte un incident de la première, qui nous ramène tout droit à la Soirée théâtrale :

« Après la représentation, M. Dumas fils, appelé à

« grands cris par des amis terribles, a paru sur
« scène et on lui a jeté une couronne. Il ne faudr
« pourtant pas que les auteurs prissent l'habitude d'e
« trer ainsi dans la loge de ce grand lion qu'on appe
« le public. On les appelle aujourd'hui pour les co
« ronner; qui sait si un soir, dans un moment de ma
« vaise humeur, on ne leur jettera pas à la tête c
« pommes cuites et des trognons de choux ? »

Hâtons-nons de dire qu'à la reprise de ce so Dumas — dont l'ardeur juvénile s'est quelque p apaisée — n'a pas songé un instant à se montrer public de la Comédie-Française.

Des conversations très-animées, pendant les e tr'actes, dans les couloirs.

— Cette succession de fils naturels est amusante dit quelqu'un. A peine le fils naturel d'Augier a-t quitté l'affiche, que voilà le fils naturel de Dumas On ne nous laisse même pas le temps de respirer!

— Vous connaissez le proverbe : Chassez le nature il revient au galop !

On parle de l'élection de Massenet, comme memb de l'Institut.

La partition des *Erinnyes*, un des morceaux l plus goûtés des Concerts populaires, est certaineme pour beaucoup dans ce choix.

Un de mes amis, doué d'une mémoire étonnant me rappelle qu'à l'occasion de ces mêmes *Erinnyes* u critique, qui a pourtant d'assez bonnes oreilles po bien entendre, terminait son feuilleton comme cec

« Le directeur de l'Odéon a cru devoir accompagn la tragédie de Lecomte de l'Isle d'une musique tout fait inutile et d'ailleurs absolument insignifiante. »

L'Institut n'a pas été de l'avis de ce critique que haine pour le directeur actuel de l'Odéon avait peu être entraîné un peu loin.

Pour cette reprise, M. Perrin s'est vivement préo

upé des toilettes. Dans le premier acte, qui se passe n 1821, il a nettement adopté les modes de l'époque.

Mais l'action reprend vingt ans après. Or, en 1841, e luxe des femmes laissait beaucoup à désirer, sinon uant à la coquetterie, du moins sous le rapport du on goût. M. Perrin autorisa donc ses actrices à s'ha-iller selon la mode actuelle, mais en leur faisant force ecommandations.

— Avant tout, a-t-il dit, soyez d'une grande sim-licité. Ne vous croyez pas obligées d'aborder la sainte mousseline de la *Famille Benoiton*, ce serait fort laid et je tiens à ce que vos toilettes soient jolies, mais cherchez un milieu entre cet excès et les excentricités d'aujourd'hui. Celle qui trouvera la note juste pourrait bien donner la mode de demain.

Ce programme a motivé une sorte de concours entre les actrices qui jouent dans le *Fils naturel*. On s'est même fort appliqué, car l'une des concurrentes, Mlle Lloyd, a fait recommencer deux fois toutes ses robes. En somme, si les toilettes de Mlle Favart sont, quoique riches, d'une certaine sévérité, c'est assuré-ment le goût moderne qui a dominé dans presque tou-tes les autres, qui sont aussi luxueuses que M. Perrin pouvait ne pas le désirer. Cependant, ce reproche ne saurait guère s'adresser à Mlle Baretta, pour l'étonnant petit boisseau blanc qui lui sert de chapeau au qua-trième acte. Il faut que la jeune sociétaire soit vrai-ment bien séduisante pour ne pas paraître affreuse avec une telle coiffure !

Après avoir félicité les nouveaux interprètes de son œuvre, Dumas a tenu à remercier officiellement M. Delaunay, qui en a dirigé les études sans manquer une seule répétition, et qui a fait preuve d'autant de zèle et de dévouement que s'il eût été l'auteur en per-sonne.

— Vous avez été un second père pour ma pièce,

lui a dit Dumas, et vous venez, sans vous en douter de lui trouver un dénoûment nouveau.

— Comment cela?

— Vous avez adopté le *Fils naturel!*

LA PRINCESSE BOROWSKA.

6 décembre.

Une pièce nouvelle — le second début au théâtre — de l'auteur des *Danicheff* devait naturellement exciter une certaine curiosité. L'Ambigu a largement profité ce soir de ce sentiment, et la coquette salle de M. Chabrillat, si gaie maintenant, si confortable même, avait un air d'élégance qui rappelait les grandes premières de la Comédie-Française, où d'ailleurs le drame nouveau a été refusé — ce qui peut arriver à tous les drames.

A l'heure où j'écris ces lignes, la *Princesse Borowska,* qui n'est pas une personne commode, est probablement en train de faire passer la nuit à plusieurs clercs d'huissiers.

Ces malheureux rédigent ou copient ou classent les nombreux papiers timbrés que M. de Corvin — Pierre Newski pour les actrices — envoie depuis quelques jours au directeur de l'Ambigu.

M. Newski — de Corvin pour les gens du monde — aurait voulu s'opposer à la représentation de son drame.

Cette idée lui est venue subitement, il y a quelques jours.

Pourquoi?

Son drame avait-il cessé de lui plaire?

L'a-t-il trouvé mal joué?

Mal su?

Mal mis en scène?

Je crois savoir que le grief principal du trois uarts d'auteur des *Danicheff* n'est aucun de ceux-là. I. Newski aurait voulu appeler sa pièce *les Borowski*. I. Chabrillat l'a intitulée : *la Princesse Borowska*. 'auteur prétend qu'il n'a jamais consenti à ce chanement de titre; le directeur affirme le contraire. Et oilà plus qu'il n'en faut, paraît-il, pour mettre les uissiers sur les dents.

Je suis plein d'indulgence pour les auteurs à la eille de leurs premières. Chez eux, tous les énervenents s'expliquent. M. Newski peut maudire M. Chaorillat aujourd'hui; il est probable qu'il voudra l'emorasser demain. Ces affolements de la dernière heure ont si compréhensibles!

Il paraît qu'au point de vue de ce mal spécial que essentent les écrivains dramatiques au moment où leur œuvre va être présentée au public, M. Newski surpasse Sardou lui-même.

On me cite un exemple très-curieux de sa nervosité.

Avec la *Princesse Borowska,* dont les cinq actes sont un peu courts, on devait jouer un petit drame intime en un acte : le *Grand-Père,* de M. Georges Petit.

Les deux ouvrages avaient été répétés ensemble, affichés ensemble, ils étaient destinés à passer ensemble. C'est naturellement par le petit drame que l'on voulait commencer le spectacle.

Lundi dernier, M. Newski arrive à l'Ambigu, le soir, pour la répétition générale de sa pièce. Il est en avance et il assiste, par conséquent, un peu malgré lui, à la répétition non moins générale de la pièce qui doit précéder la sienne.

Il l'écoute, avec indifférence d'abord, puis il se sent

empoigné et — ce qui est plus grave — les quelqı personnes qui se trouvent dans la salle sont non mo: empoignées que lui. Les larmes coulent, les moucho sortent des poches. Alors M. Newski n'y tient plu il se lève, il sort bruyamment, en déclarant que l' veut tuer son drame, qu'il ne souffrira pas une te indignité, qu'il ne veut pas être joué dans de tel conditions !

A la sortie, il se trouve en face de sa principale i terprète, de Mlle Rousseil.

— On va donner, lui dit-il, avant nos *Borowsı* un acte dont la situation est identiquement pareille à situation capitale de mon œuvre ! C'est une infami Je ne la tolérerai pas !

Mlle Rousseil est sur le point de se trouver mal. E quitte le théâtre en partageant l'indignation de son a teur.

Or, on m'affirme qu'il n'y a, dans le *Grand-Pèr* ni situation, ni scène, ni rien qui ressemble à la *Pri. cesse Borowska.*

M. Newski est trop homme d'esprit pour avoir ɼ craindre le succès d'un drame qui devait précéder sien. Il faut donc mettre sa colère sur le compte d'uı de ces hallucinations nerveuses qui font partie d souffrances ordinaires ressenties par les auteurs a moment de leurs premières. Vous voyez que j'ava raison en vous disant que le demi-auteur des *Dan. cheff* rendait des points à Sardou.

En attendant, la première représentation du *Granc Père* a été remise à la semaine prochaine.

De même qu'une véritable salade de pièces russe nous a été servie dans les théâtres au moment de *Danicheff*, de même on nous annonce pour cet hive une avalanche de pièces polonaises.

Le citoyen Floquet pourra être content. Vive la Pc logne ! monsieur.

On nous promet *Samuel Brohl* à l'Odéon; *Ladis-las Bolski,* au Vaudeville; les Borowski enfin sont les polonais, tout ce qu'il y a de plus polonais.

M. Chabrillat, qui a la chance d'arriver premier, a tenu à soigner sa Pologne.

Il a apporté un soin extrême à ses décors, à ses costumes et à sa mise en scène.

Il a tenu à faire bien et surtout à faire exact...

Les deux derniers actes, par exemple, se passant dans un vieux château perdu dans la forêt du district de Nieboroff, M. Chabrillat a fait chercher et a fini par trouver les plans complets et détaillés d'un antique castel du seizième siècle, que les comtes Jablowski ont construit à grands frais dans le district de Minsk, et le décor que nous avons admiré ce soir, et qui a été peint par Zara, n'est que la reproduction scrupuleuse de la grande salle de ce château.

Les tapisseries qui le garnissent sont la copie fidèle de celles qui se trouvaient, à Cracovie, dans le palais du roi Stanislas Leczinski.

Le boudoir capitonné du second acte, gris-perle et rose, avec garnitures en dentelles, est une merveille de luxe et d'élégance.

Les lustres, les girandoles, les candélabres, les vases, les pendules, tout est en porcelaine de Saxe. Si la Pologne n'est pas contente!...

Les costumes ne sont pas moins exacts que le reste.

Le costume de général que porte M. Fleury — le général Fleury, comme on l'appelle dans les coulisses — est celui des généraux de cavalerie, aides de camp de l'empereur. Les épaulettes et les aiguillettes ont été achetées à Saint-Pétersbourg même.

M. Angélo, qui joue le rôle d'un capitaine de lanciers, a sur sa poitrine la *médaille de l'émancipation.* C'est une médaille qui lui a été donnée par l'auteur. M. de Corvin la portait, après l'insurrection, lorsqu'il

fut nommé commissaire du gouvernement dans u
district polonais.

Enfin, parmi les différentes toilettes de Mlle Rou
seil, il en est une qui a un cachet très-étrange. C'e
une sorte de toilette politique que la princesse pol
naise met pour aller à une fête donnée à l'ambassa
de Russie. La robe se compose d'une tunique en boui
lonné blanc sur une jupe de satin jaune à broderi
noires : les trois couleurs de la Russie. La ceinture
le bouquet du corsage sont de couleur pensée : la co
leur nationale de la Pologne. Dans les cheveux, l'aig
blanc de Pologne en diamants.

On a été si loin, dans la recherche de l'exactitud
locale, que la musique de scène elle-même s'en est re
sentie. Le trémolo banal à fait place à des morceau
qui sont russes ou polonais pour la plupart.

Ainsi, le lever de rideau du second acte est imit
d'une invocation de Moninsko, que chantaient les fa
meux faucheurs pendant l'insurrection ;

Au troisième, on joue un hymne russe :

Au quatrième, un chant national polonais ;

Et au cinquième, une mélodie populaire du Moninsko déjà nommé.

Que va-t-il rester aux Polonais des autres théâtres ?

J'ai dit plus haut que le quart d'auteur des *Danicheff* et le directeur de l'Ambigu échangeaient du papier timbré à propos du titre.

Outre les deux titres en litige, il en existait bien un troisième, sous lequel la pièce avait même été présentée et reçue, c'était l'*Amnistie*.

Ce troisième titre avait même ses partisans. L'auteur d'abord ; puis Mlle Rousseil qui, comme *fille d'un proscrit*, aurait été heureuse sans doute d'attacher son nom à une étiquette aussi démocratique et de recueillir une part des manifestations qui se seraient infailliblement produites.

Mais, c'est justement par crainte de ces manifestations que M. Chabrillat ne s'est même pas arrêté une minute à cette idée.

D'autre part, la censure n'eût pas toléré l'*Amnistie*. Jamais ces messieurs de la commission, si sages, si prudents, n'auraient voulu engager à ce point la politique du gouvernement.

Le drame se passant dans un pays froid, on comprend que le public ait été pris de temps en temps, d'accès de... fourrures. (Calembour recueilli dans une baignoire.)

Mais il m'a paru qu'on a ri un peu à tort et à travers. Ainsi, je ne m'explique pas très-bien l'hilarité prolongée et répétée qui a accueilli les entrées d'un domestique en grande livrée, très-correctement habillé et ayant fort bonne mine.

On n'est pas habitué à voir d'aussi beaux laquais à l'Ambigu. C'est peut-être à cause de cela qu'on a ri.

M. Duquesnel me raconte, pendant un entr'acte, qu'autrefois à l'Odéon c'est ainsi qu'on recevait les gardes romains dans les tragédies.

Dès que ces malheureux gardes paraissaient, les spectateurs se tordaient. C'était une tradition.

Un jour, M. Duquesnel eut une idée.

— Ce soir, dit-il, à ses comparses, vous rirez les premiers !

En effet, les gardes entrèrent la figure souriante, épanouie.

Le public ne broncha pas.

A la place du signataire des *Danicheff*, je donnerais, dès demain, ce même conseil à mes interprètes :

Qu'ils rient un peu en jouant leur drame. Peut-être alors ne rira-t-on plus dans la salle ?

FLEUR D'ORANGER.

7 décembre.

Jusqu'à présent, chaque fois qu'un nouveau théâtre s'est ouvert, il a été obligé de subir d'abord une série d'insuccès. C'est la période réputée inévitable de l'essuyage des plâtres.

Mais il semble que maintenant ce genre d'inconvénients ne se présente plus. Voyez, par exemple, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes qui fêtait hier par un souper la centième représentation de la *Croix de l'Alcade*, la première pièce à musique, jouée dans une salle déjà connue, mais entièrement restaurée. Voyez surtout le théâtre des Nouveautés, qui a inauguré sa première direction avec *Coco*, une pièce qui a fait le maximum pendant six mois et grâce à laquelle la salle du boulevard des Italiens s'est imposée, dès les premiers jours, à la faveur du public.

Un des personnages de *Fleur d'Oranger* s'écrie plaisamment :

— Les malheurs, c'est comme les jumeaux : ils ne viennent jamais seuls !

On pourrait, pour Brasseur, retourner cet axiome. Pendant que *Coco*, plus que centenaire, faisait encore de superbes recettes, il arrivait à Brasseur ce qui n'arrive pas assez souvent à certains directeurs malheureux.

Fleur d'Oranger, avant même d'être jouée, lui rapportait une somme toute ronde de vingt mille francs.

Il est vrai que cette aubaine provenait du dédit de Christian et que l'on ne se sépare pas sans regrets d'un acteur aussi précieux. Mais, le rôle de Pommerol n'est pas d'une importance capitale et Brasseur eut la chance

de trouver presque tout de suite un remplaçant au pensionnaire qu'on lui enlevait à prix d'or, de sorte que le départ de Christian s'est résumé par un bénéfice net pour le directeur des Nouveautés.

Si, comme on le racontait dans les coulisses, cette négociation a été inspirée et facilitée au directeur actuel de Christian par un troisième impresario, qui a vu avec regret un nouveau théâtre de genre s'ouvrir sur les boulevards, il faut convenir que le tour, pour être bien joué, est de ceux qui peuvent se passer de revanche.

Fleur d'Oranger, avant d'en arriver à la première de ce soir, a essuyé toute la série des déboires qu'une pièce peut subir en attendant qu'elle se joue. Les auteurs primitifs, MM. Grangé et Bernard, l'ont offerte et vu refuser partout. Ils l'ont soumise successivement à l'examen de tous les rebouteurs dramatiques de la capitale. Un instant, Clairville se chargea de l'arranger, mais il y renonça presque aussitôt. Enfin, Hennequin, après bien des hésitations, accepta d'y travailler.

Dès qu'il se fut mis à la besogne, il changea la pièce si radicalement, il apporta des transformations si absolues dans les situations, dans les personnages, dans le milieu où se passe l'action, dans le dialogue et dans les couplets que, du manuscrit qu'on lui avait confié, il ne restait ce soir que le titre. En effet, la dernière scène survivante de la pièce originale a été coupée par Hennequin à la veille de la répétition générale.

On comprend que ses collaborateurs aient eu la pensée délicate de s'effacer en partie devant leur sauveteur. Sur deux, il n'y en a qu'un, M. Victor Bernard, qui se soit fait nommer. Il est vrai que Clairville, pour avoir failli être de l'affaire, a été nommé, lui aussi, mais d'une autre façon.

Un personnage de la pièce, parlant des *Cloches de Corneville,* ajoute que cette opérette est de M. Clair-

ville, ce dont tout le monde se doutait bien un peu.

Est-ce à cause des remaniements que le nouveau vaudeville a subis, pendant les répétitions, à cause des *béquets* de la dernière heure, à cause des inquiétudes toujours occasionnées par les pièces mouvementées d'Hennequin, si difficiles à mettre en scène, que chacun au foyer des artistes se plaignait, ce soir, d'un malaise quelconque afin de mieux dissimuler le trac qui le travaillait?

La charmante Céline Montaland racontait qu'elle souffre depuis plusieurs jours de névralgies intercostales atroces.

Dailly a été obligé d'apprendre son rôle si vite, si vite qu'il en a encore la fièvre et se fait tâter le pouls par des personnes complaisantes.

Théo se lamente non moins fort :

— Je suis dans un état!... dit-elle, vous n'avez pas idée... j'ai failli avoir la grippe... vous verrez que la voix va me manquer... j'ai le sang à la gorge... un soir de première!... ça ne m'était jamais arrivé!

Silly a la migraine; Numa se plaint d'un mal de dents.

Quant à Brasseur, il me dit en me prenant la main d'un geste fébrile :

— Ah! je suis bien malade!... et si je n'étais pas le directeur, je serais dans l'impossibilité de jouer ce soir.

A côté de lui, son fils, Albert Brasseur, un débutant, un gentil garçon de dix-huit ans, à peine échappé des bancs du Lycée Fontanes, est encore le plus souffrant de toute la troupe : il se croit menacé de coliques, ce qui serait bien naturel.

Bref, si toutes ces indispositions avaient été réelles, si elles ne s'étaient pas dissipées comme par enchantement dès le lever du rideau, nous aurions pu nous rendre compte de ce que peut être une représentation

nprovisée par quelques pensionnaires de la maison ›ubois.

Mais une fois la pièce commencée, tout lé monde a ublié ces souffrances imaginaires, en présence d'une ılle très-gaie, très-brillante et ne demandant qu'à se ivertir.

Fleur d'Oranger est montée avec beaucoup de ;oût.

Les décors sont amusants. Le premier représente ıne plage normande — comme dans *Niniche*. M. Hen-ıequin est peut-être superstitieux : il croit que les ›lages lui portent bonheur. Le troisième reproduit rès-fidèlement la terrasse illuminée du restaurant des ‹mbassadeurs, aux Champs-Élysées. Quant à celui du econd acte, c'est la loge de la diva au théâtre des Fan-aisies-Lyriques, loge entièrement tendue de rose, avec les entre-deux de dentelles, et si confortablement meu-›lée qu'il est absolument impossible de s'y reconnaî-re. Quelle différence entre ce décor élégant et la véri-able loge de Théo aux Nouveautés, avec ses murs nus, a toilette en bois blanc surchargée de pots de rouge, le cold-cream, de noir, de pinceaux, de pattes de liè-re, de boîtes de poudre de riz et de tout ce qui sert à aire un visage d'actrice, avec son désordre pittores-que, ses malles ouvertes et ses jupes accrochées n'im-porte où! Sur la porte d'entrée de cette loge, qui a été occupée par Christian, j'ai vu cette étiquette : CHRIS-TIAN, *libéré*.

Théo, qui est mariée et mère de famille, porte avec beaucoup de conviction la fleur d'oranger au théâtre : elle a l'air de croire que c'est arrivé.

— Ou plutôt... que ça n'est pas arrivé!

9 décembre.

La première représentation du *Grand-Père*, drame intime en un acte dont j'ai parlé l'autre soi vient d'avoir lieu à l'Ambigu.

Si M. Chabrillat s'est résigné à ne pas jouer e même temps ses deux pièces nouvelles, c'est surtou — on le sait — afin de ne bas désobliger l'auteur de l *Princesse Borowska* qui avait, d'une façon bien im prévue, cru découvrir une ressemblance entre les si tuations principales du petit drame et du grand.

M. Georges Petit, le père du *Grand-Père*, s'éta pourtant efforcé, jusqu'au dernier moment, de rendr tout rapprochement impossible.

C'est pour l'acteur Charly que la pièce a été écrit Depuis deux ans, une longue et douloureuse mala die avait éloigné cet acteur du théâtre. Deux ans c'est plus qu'il n'en faut pour se faire oublier du pu blic parisien, ce monstre d'ingratitude. Aussi M. Cha brillat s'est-il montré à la fois homme de cœur et d recteur intelligent, en engageant cet artiste qui, pou ne citer que deux de ses rôles, a créé le duc d'Albe dan *Patrie* et le mari de Rose Michel dans le drame de c nom.

Lorsque le directeur de l'Ambigu chargea M. Geor ges Petit de faire un rôle pour Charly dans un dram dont la durée ne devait pas dépasser quarante-cinq mi nutes, le jeune et sympathique auteur ne se doutai guère des difficultés contre lesquelles il allait avoir lutter.

Il commença naturellement par soumettre à M. Cha brillat son projet de scénario.

La pièce se passait dans une famille riche, dans u milieu élégant.

— Non pas, s'écria M. Chabrillat, vous devez êtr

joué avec les *Borowski,* où il n'est question que de princes et de princesses, sans compter les généraux. Il me faut un contraste : un bon ménage d'ouvriers, par exemple !

Huit jours après :

— J'ai trouvé ! vint dire M. Petit. J'ai une situation empoignante... Figurez-vous un enfant...

— Comment! un enfant! répliqua M. Chabrillat, c'est impossible !

— Pourquoi ? Il me semble que la petite Daubray... ou toute autre fillette...

— Impossible, vous dis-je, il y a deux enfants dans les *Borowski !*

— Bien, n'en parlons plus. C'est dommage! j'avais besoin d'un enfant qui empêchait son père de se tuer...

— Oh! n'y pensez pas... Un père ! il y en a un dans les *Borowski...*

— Sapristi ! c'est de plus en plus dommage ! J'aurais voulu cette intervention d'un ange gardien blond qui... au moment du suicide...

— Un suicide ! Mais je n'en veux pas, je n'en veux à aucun prix !

— Cependant...

— Il y en a deux dans les *Borowski!*

— Allons, soupira Georges Petit, je chercherai autre chose.

Alors, de la petite fillette il fit une grande jeune fille, le père devint un grand-père, et du suicide il ne resta plus que l'intention.

Une fois toutes ces précautions prises, on comprend la stupéfaction de l'auteur et du directeur quand, à la répétition générale du *Grand-Père,* M. de Corvin prétendit que le drame de M. Petit avait été taillé dans le sien.

Jusqu'au dernier moment, le jeune auteur a enlevé

jusqu'aux moindres rapprochements entre sa pièce et l'autre.

Quelques personnages du *Grand-Père* devant s'asseoir à certains moments, il a bien fallu leur donner des chaises bien qu'il y en eût dans la *Princesse Borowska.* Mais on a eu soin de choisir des chaises de paille grossière et même d'en trouer quelques-unes — ce qui est vraiment le comble de la délicatesse.

Le décor du *Grand-Père* représente l'intérieur délabré de pauvres gens. Sur un buffet sont rangés des assiettes, des verres et autres ustensiles de ménage.

L'auteur a minutieusement examiné tous ces objets, les uns après les autres, et il a fait à M. Haymé, l'excellent régisseur du théâtre, cette recommandation suprême :

— Surtout pas de porcelaine de Saxe : il y en a dans la *Princesse Borowska!*

Il y avait, dans le *Grand-Père*, un fusil que Charly devait saisir dans un moment de colère.

Comme il y a déjà une carabine et un pistolet dans la *Princesse Borowska*, le fusil a été, à la dernière minute, remplacé par un couteau.

Et encore M. Chabrillat se demandait-il aujourd'hui, si le fait seul de s'être servi, dans le *Grand-Père*, d'une arme offensive, ne pouvait pas lui valoir, de la part de l'auteur de la *Princesse Borowska*, un procès en contrefaçon.

Je crois vraiment qu'on a eu des scrupules exagérés.

J'ai entendu ce soir, pendant la première du drame, un bruit de mouchoirs.

Cela ne suffit-il pas pour prouver qu'il n'y a rien de commun entre le *Grand-Père* et la *Princesse Borowska?*

LE LENDEMAIN D'UNE PREMIÈRE.

10 décembre.

Nous sommes en ce moment en pleine fièvre de premières. Il ne se passe guère de jour sans qu'un théâtre ne nous convie à l'audition d'une pièce nouvelle. D'ici au 31 décembre, on nous annonce : l'*Age ingrat*, au Gymnase; les *Droits du Seigneur*, aux Fantaisies-Parisiennes; la reprise des *Brigands*, à la Gaîté : *Les Enfants du Capitaine Grant*, à la Porte-Saint-Martin; *Madame Favart*, aux Folies Dramatiques; la revue de l'Athénée; la *Reine Berthe* et *Yedda*, à l'Opéra, et peut-être même cinq ou six drames nouveaux au Château-d'Eau.

Il est donc tout naturel que l'on coudoie partout des auteurs fiévreux, anxieux, nerveux, passant par des alternatives de découragement exagéré et d'espoir sans mesure; puis d'autres, plus tranquilles, plus calmes, qui se trouvent arrivés au lendemain de la bataille, et qui n'ont plus qu'à prendre connaissance des bulletins de victoire ou de défaite.

Je vous ai présenté plus d'une fois l'auteur à la veille de sa première ; il n'est pas moins intéressant de l'étudier le lendemain.

Prenons d'abord l'auteur heureux.

Il vient d'avoir un grand succès et il se promène triomphant, rayonnant, aux endroits les plus fréquentés du boulevard.

Il échange de nombreuses poignées de mains avec des amis, dont les félicitations et les compliments ajoutent encore à sa joie.

Cependant, quelques notes discordantes se mêlent à ce doux concert d'éloges.

C'est un confrère qui rit jaune et qui murmure à l'oreille de l'auteur heureux :

— Ce n'est pas mal ! Public très-bien disposé ! Vous avez eu de la veine !

C'est un journaliste, grincheux de sa nature, et qui n'aime pas les succès des autres, disant d'un air protecteur :

— Vos interprètes ont dépensé un talent énorme. Seulement, vous savez, je vous conseillerai quelques coupures.

C'est un ancien camarade de collége, auquel, sans trop savoir pourquoi, l'auteur a donné une place à la première, et qui vient à lui le sourire aux lèvres :

— Tous mes compliments, mon cher. C'est un succès! Je ne sais pas si ça fera de l'argent, mais c'est un succès de première.

Un autre, qui a de temps en temps une pièce jouée dans les réunions intimes d'un cercle, l'aborde carrément :

— Voulez-vous que je vous donne mon impression sur votre succès d'hier ?

— Comment donc !... enchanté !

— Moi, je suis franc ! je n'irai pas par quatre chemins : votre sujet est excellent... seulement, vous l'avez mal traité. Ainsi, au troisième acte, au milieu de la scène d'amour, j'aurais fait revenir le mari...

— Le mari !... mais puisqu'il s'empoisonne au prologue avec de l'acide prussique !

— Ça ne fait rien... Sardou eût trouvé un moyen !

L'auteur, fortement désappointé, continue sa promenade. Soudain, un autre ami surgit devant lui en s'écriant :

— A propos, mon excellent bon, vous n'avez donc jamais lu la *Folle de la Grève*, un vieux drame du boulevard du crime ?

— Non, jamais.

— Pas possible, c'est votre pièce toute calquée !

— Mais il n'y a ni folle, ni grève dans mon drame !

— Ça ne fait rien, c'est absolument la même chose.

Cette fois, l'auteur, de plus en plus refroidi, se demande sérieusement s'il tient bien réellement un succès, si les applaudissements qu'il a entendus étaient bien sincères.

Le soir, il se dirige vers son théâtre.

La seconde représentation lui paraît d'autant plus froide que la première a été plus chaleureuse.

Pendant un entr'acte, il se glisse dans les couloirs ; il a perdu son air triomphant et il prête une oreille anxieuse aux conversations des groupes.

Alors fatalement — on peut vérifier le renseignement auprès de tous les auteurs joués — il tombe sur un groupe où quelqu'un s'écrie :

— Ça un succès!... Je n'ai jamais rien vu de plus idiot !...

Passons maintenant à l'auteur malheureux.

La soirée de la veille a été mauvaise. Le public a été froid. Le malheureux auteur est rentré chez lui désespéré.

Le lendemain, en s'éveillant, on lui apporte un paquet de journaux. Le premier qu'il parcourt parle de sa pièce, dans un article banal, comme savent le faire certains critiques indulgents.

Le second compte rendu se termine ainsi :

« Allégée de quelques scènes qui ont paru faire longueur, cette pièce pourra fournir une carrière fructueuse. »

— Eh ! eh ! murmure l'auteur malheureux, avec une satisfaction visible, c'est vrai pourtant... avec des coupures !...

Puis arrivent successivement :

Le bouquet des machinistes ; — la vue des fleurs

apporte quelque consolation et chasse des idées m roses;

La carte des gaziers ;

La carte de M. le coiffeur;

Et même celles du souffleur et du chef d'accessoir

L'auteur distribue à tous ces braves gens des bo sur Péragallo.

Cela le soulage de faire quelques heureux. Il l semble qu'on n'oserait pas accepter son argent s'il v nait de subir un four.

Un peu après, dans la matinée, paraît sa femme ménage qui, la veille, a assisté à la première. El complimente l'auteur.

— J'ai beaucoup pleuré, lui dit-elle.

La pensée que sa femme de ménage a versé d larmes en écoutant sa prose, rassérène encore l'au teur. Ce n'est qu'une servante, mais Molière ne lisai il pas ses pièces à la Laforêt?

Il descend sur le boulevard et rencontre successive ment quelques amis, qui, pour le consoler, croient de voir lui dire :

— Eh bien, ce n'est pas mal.

— Ça ira très-bien.

— On a beaucoup ri et beaucoup pleuré.

— Ça fera quelque argent.

Enfin, le soir, il entre dans son théâtre. La pièc marche mieux, les acteurs sont plus sûrs d'eux-mê mes, le public paraît assez content.

A l'entr'acte, il entend au foyer le dialogue suivan entre deux messieurs :

— Eh bien, franchement, on disait que c'était mau vais; moi... je ne trouve pas. Je dirai plus : cel m'intéresse.

Et l'auteur, tout à fait rassuré, rentre chez lui con vaincu que le public de la première s'est trompé e qu'il tient un succès.

L'AGE INGRAT.

11 décembre.

M. Edouard Pailleron, l'auteur de la comédie nouvelle dont le Gymnase vient de donner la première représentation, ayant eu plusieurs pièces représentées avec succès au Théâtre-Français, on pourrait croire que l'*Age ingrat* a été également écrit pour la scène de la rue Richelieu, et peut-être qu'il y a subi une de ces réceptions à corrections, plus vexatoires qu'un refus franc.

On ferait bien de renoncer à cette idée.

La pièce de M. Pailleron a été faite en vue du Gymnase, et si jamais elle se jouait à la Comédie-Française, c'est que, comme le *Demi-Monde*, le *Fils naturel* et le *Gendre de Monsieur Poirier*, elle émigrerait du boulevard Bonne-Nouvelle à la rue Richelieu.

M. Pailleron a d'ailleurs trouvé, en M. Montigny, un collaborateur encore précieux.

Il est peu de comédies dans le répertoire moderne — sauf peut-être le *Club*, au Vaudeville — qui aient présenté autant de difficultés d'installation et d'arrangement que l'*Age ingrat*.

Sardou disait, en parlant de M. Montigny, au moment de la grande vogue du Gymnase :

— Il a le génie de la mise en scène !

Et c'est, en effet, faire preuve d'un génie particulier que de débrouiller une comédie dans laquelle s'agitent trente-et-un personnages, ni plus, ni moins.

Les plus petits rôles sont tenus par des artistes.

Les étrangers de distinction, russes, polonais, italiens, anglais, qui défilent au second acte, simples fi-

gurants, rôles muets exigeant de la tenue, sont représentés par les pensionnaires ordinaires de la maison.

« Tout le monde sur le pont ! » crie le capitaine du navire, en cas de danger.

La saison d'hiver s'annonçait mal pour le Gymnase, l'horizon était noir, il a fallu un effort : « Tout le monde sur le pont ! » a crié le directeur. Et tous les artistes ont répondu à l'appel, personne n'a songé à déserter.

De très-gentilles personnes, des actrices de talent, se sont contentées de paraître, de passer dans le salon du second acte, salon exotique, bizarre, mais facilement reconnaissable, où tant de gens, ce soir, se sont retrouvés comme chez eux.

On comprend, par exemple, qu'en recrutant ainsi sa figuration dans sa troupe, M. Montigny ait fait bien des malheureuses. Ainsi, Alice Regnault est désolée. Et pourtant, elle est beaucoup mieux partagée que bien d'autres : elle parle.

— On va encore dire que je suis une jolie femme ! soupirait-elle ce soir.

— Puisque c'est la vérité !

— C'est possible, mais rien ne m'agace autant depuis que j'ai pris la résolution de trav. iller sérieusement. Des succès de jolie femme ! Dieu ! que j'en suis lasse ! Une seule ligne sincère dans un compte rendu : « Mlle Alice Regnault joue très-gentiment son rôle de... » Voilà mon rêve, voilà mon ambition !

Or, non-seulement le rôle de Mlle Regnault est court, mais il a fallu en retrancher l'effet principal.

Cet effet était pourtant fort gracieux..

Il consistait en une petite scène de flirtage, où Mlle Regnault donnait la réplique, en montant sur une balançoire.

Tant qu'il s'agit de répéter sans accessoires, tout alla bien.

Mlle Regnault disait :

— Pendant ce temps, je me balance '

Et l'on passait outre.

Mais quand la balançoire fut installée, Mlle Regnault découvrit avec terreur que cet exercice lui causait un mal de cœur violent. En vain essaya-t-elle de réagir, elle n'y parvint pas. Il a bien fallu qu'elle renonçât à la balançoire.

M. Guitry, lui, a renoncé à sa coiffure — celle qui lui allait si mal et dont on a tant souri à la dernière reprise de la *Dame aux Camélias*. Bien à regret, me dit-on. Le jeune amoureux tenait à cet arrangement de cheveux. C'est ainsi qu'il se plaisait. Cependant, étant donné le vent de sacrifices qui soufflait dans les coulisses du Gymnase, il n'a pas cru devoir résister aux instances de ses camarades, et ses mèches sont tombées sous les ciseaux d'un vulgaire coiffeur. C'est toujours cela !

Une pièce aussi riche en détails que l'*Age ingrat*, peut fournir à la chronique plus d'une anecdote plaisante. Je me contente, pour ce soir, de celle-ci :

Dans l'étrange salon dont je parle plus haut, Saint-Germain, parlant du goût de la comtesse pour les personnalités en vue, s'écrie :

— Nous invitons tout le monde ! Nous avons invité sept fois Lecocq et quatorze fois Renan... Il est vrai qu'ils ne sont pas venus !

L'effet de cet aveu naïf a été d'autant plus grand que M. Renan, un ami de M. Pailleron, se trouvait dans la salle et qu'une partie du public s'est tournée vers sa loge.

Or, dans le principe, au lieu de Renan, Saint-Germain disait : Gambetta.

La censure a été impitoyable. Elle a rayé le nom de Gambetta. M. Pailleron tenait pourtant à son effet,

Voyant qu'il n'obtiendrait rien de la commission d'examen, il s'en fut à la *République française* trouver le chef de la majorité qu'il connaissait à peine.

Il lui exposa son cas et lui demanda l'autorisation de le nommer.

— Comment donc, répondit Gambetta qu'un peu de publicité n'offusque jamais, mais je vous y autorise de grand cœur !

M. Pailleron s'empressa donc de rétablir le nom de l'orateur. Mais à la répétition générale devant les censeurs, ces messieurs exigèrent de nouveau et formellement la suppression du nom.

— Cependant, leur fit observer M. Pailleron, j'ai vu Gambetta... il consent.

Messieurs de la censure se montrèrent plus gambettistes que Gambetta lui-même. Ils se déclarèrent forcés de maintenir leur première décision :

— Prenez tous les noms que vous voudrez, dirent-ils à l'auteur, tous... excepté celui-là.

M. Pailleron alors se décida pour le nom de Renan.

Salle brillante, très-animée, comme on n'en voit pas à toutes les premières du Gymnase.

L'entrée d'une débutante, Mlle Jane May, a causé un long murmure.

Mlle May est cette jeune personne qui, tout récemment — dans un procès dont vous vous souvenez certainement — a produit, devant le tribunal, un certificat de vertu, en bonne et due forme, signé par un médecin.

Le chuchotement qui a accueilli l'entrée de cette gentille et vaillante jeune fille prouve combien le public incrédule et sceptique des premières représentations est agréablement surpris toutes les fois qu'on cesse de lui montrer des banalités.

— Et savez-vous, me demanda un voisin d'orchestre, savez-vous si Mlle May a toujours... son certificat ?

Conversation de couloir :

— Ainsi... Après l'*Age ingrat*... Legault va au Palais-Royal ?

— Oui.

— Quelle étrange idée !

— C'est pour se rapprocher des Français !

Mlle Tessandier continue ses débuts dans le rôle de la comtesse étrangère auquel tout le monde a donné, dans la salle, un nom... de princesse.

— Très-bien habillée, n'est-ce pas ?

— Trop de goût. Cela l'empêche de ressembler au modèle.

— Moi, à la place de Pailleron, j'éviterais désormais de me promener à pied, le soir, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne !

A la sortie, un mot — étranger à l'*Age ingrat* — me frappe.

Vous savez que, dans la *Camargo*, Desclauzas s'écrie à plusieurs reprises :

— C'est vraiment tropical !

Il faut croire que l'exclamation est en train de faire son chemin et qu'on s'en servira un peu à tort et à travers, car voici ce que je viens d'entendre :

— Brrr, mon cher, quel froid ce soir !

— Oh ! ne m'en parlez pas, c'est tropical !

---

12 décembre.

Tous les ans, quand les Champs-Élysées sont bien déserts, quand il fait bien froid, quand on est bien sûr de ne plus rencontrer âme qui vive entre la place de la Concorde et l'Arc de triomphe, un spéculateur intelligent se frappe le front en se disant :

— Si je profitais du moment pour ouvrir les Folies-Marigny?

Et le lendemain, nous recevons un billet rose par lequel on nous invite à assister, aux Folies en question, à la première représentation d'une revue de fin d'année en plusieurs actes et un tas de tableaux.

C'est encore ce qui nous est arrivé hier.

La Revue, cette fois, est de M. de Jallais.

M. de Jallais est un homme d'esprit. Aussi n'en met-il pas dans ses revues. Il sait que c'est parfaitement inutile. Il prend au hasard, dans ses œuvres complètes, quelques vieux couplets, des rondeaux ayant souvent servi, il distribue le tout à un compère entouré de jeunes ou de vieilles personnes recrutées un peu partout, dans les bals publics, dans les cafés du boulevard Montmartre, dans les skating-rink, au promenoir des Folies-Bergère, après quoi il s'en rapporte au public pour faire le dialogue.

Le public — il faut lui rendre cette justice — celui de la première surtout — s'acquitte à merveille de cette mission de confiance.

Il cause avec ces dames, leur donne des conseils, les force à recommencer deux ou trois fois leurs couplets, reprend en chœur les refrains connus, souligne les mots à double entente, pousse des « oh! oh! » indignés ou des « ah! ah! » encourageants, fait enfin tout ce qui concerne son état.

L'inamovible Quérette représente la couveuse artificielle.

— Prenez cette chaise! dit-elle au compère, asseyez-vous sans crainte, il n'y a pas de pétard dedans.

Aussitôt de tous les coins de la salle :

— Des pétards! Philippe, as-tu des pétards?

Le représentant de la maison Brandus fait un geste désespéré. Hélas! il n'a pas prévu le cas, il n'a pas de pétards!

La poupée nageuse affirme qu'elle est à ressort.

Le public. — Faites voir! — C'est pas possible! — i elle était à ressort on le verrait! — Ous qu'il est on ressort? — Tu vas nous le montrer, dis?

On chante une ronde dans laquelle il est question e lapin.

Le public. — *Bis*, pour le lapin! — Vive le lapin! - Donne-nous ton lapin!

Quérette reparaît. Elle raconte qu'elle demeure au xième au-dessus de trois entre-sols.

Le public. — Où? — L'adresse! — Voyons, Quétte, tu peux bien nous confier cela, à nous? — L'a-resse, l'adresse!

Une demoiselle en bleu, intimidée de ce tapage, arrête au beau milieu de son couplet.

Le public. — Allons, la bleue! — Du courage, mon ifant! c'était très-gentil! — Pas de fausse timidité! - Sarcey n'est pas là! — Ne te gêne donc pas!

Et comme une ouvreuse, portant un gros bouquet, montre dans une loge vide, tout le monde se tourne ers cette loge :

— Le bouquet pour la bleue!

Puis, sur l'air des lampions!

— Le bouquet! le bouquet!

La bleue se trouble tout à fait. Elle envoie des bai-rs à la salle. L'ouvreuse disparaît, emportant son ouquet. Le délire est à son comble. Le compère inter-elle les spectateurs. Toché tombe dans les bras de son oisin. Oswald disparaît sous un fauteuil. Mendel ousse des rugissements. Et seul, dans une loge de ce, unique représentant du feuilleton dramatique, douard Fournier rêve qu'il imite le chant du coq.

. . . .

Dans les coulisses, de Jallais serre la main de son ollaborateur, en disant :

— Je crois que nous tenons encore un succès!

LE DROIT DU SEIGNEUR.

13 décembre.

On peut dire de l'opérette ce qu'on a dit des ch mins de fer : elle rapproche les distances.

Lorsqu'on jouait le mélodrame antique à Beauma chais, personne ne s'occupait de ce théâtre, qui ser blait n'avoir d'autre ambition que de faire connaît aux apprentis ébénistes du quartier les beautés sub mes de *Lazare le Pâtre* ou de *Jean le Cocher.*

Aujourd'hui que le vieux Beaumarchais a fait pla aux jeunes Fantaisies-Parisiennes, que Vasseur a su cédé à Bouchardy ; maintenant qu'une salle élégar et bien éclairée a fait oublier la salle obscure et e fumée d'autrefois, il semble que ce théâtre n'est pl si loin qu'avant et qu'on y arrive beaucoup plus vit

Les ennemis plus ou moins sérieux de l'opérette i sinuent que ce genre impur bénéficie des nombre moyens de communication qui relient actuelleme le quartier de la Bastille aux quatre coins de Paris ; affirment que le drame aurait certainement fait florè Beaumarchais s'il avait eu le puissant concours tramways. Certains esprits malveillants ne craign même pas d'accuser la direction des Fantaisies-Pa siennes d'avoir fortement intrigué auprès de la Co pagnie générale pour faire mettre en circulation grands omnibus à plate-forme dont l'apparition sur ligne des boulevards coïncide précisément avec ce du *Droit du Seigneur.*

Quoi qu'il en soit, la salle de M. Debruyère prése tait ce soir un coup d'œil comme, dans ses soirées gala même, le théâtre Beaumarchais n'en avait jam offert. On se serait cru à une première des Variétés

Le Jockey-Club et les grands cercles sont représen-s à l'orchestre et dans les loges. Il y a des actrices nnues au dernier rang des fauteuils, encore bien ureuses d'avoir pu se caser là. Une partition nou-lle de l'auteur de la *Timbale d'argent* est, il est ai, un petit événement parisien qui explique tant empressement.

Les ouvreuses regardent d'un œil étonné les belles mes aux chapeaux tapageurs et aux dormeuses incelantes; elles reçoivent avec respect les fourrures s messieurs et se communiquent leurs impressions une façon amusante :

— Quel beau monde!

— M'en parlez pas! J'en avais pas vu de pareil de-is les courses de Vincennes!

Le directeur des Fantaisies-Parisiennes, M. De-uyère, se promène fiévreusement, mais fièrement, tre le contrôle et les coulisses. Il est plein d'enthou-sme, de feu et de foi. Ancien acteur, ayant joué antité de mélodrames, le langage exagéré qu'il avait abitude de débiter en scène lui revient parfois. Alors il s'écrie :

— Burani est un grand poëte! Vasseur a du génie! ! la belle nuit pour une première à Beaumarchais!

Ou bien :

— Boucheron, tu es jeune, voici ta première pièce! urage! L'heure de la victoire a sonné pour toi!

Au demeurant, excellent administrateur, directeur nsciencieux, montant ses ouvrages avec goût, s'a-essant aux bons faiseurs, à Grévin pour les costu-s, à Cornil pour les décors, ne reculant pas devant dépense, M. Debruyère mérite de réussir. Il ra-nte, ce soir, avec orgueil, que le *Droit du Sei-eur* avait été reçu par Cantin, qui ne l'a pas joué à se du succès prolongé des *Cloches*. Puis il arrête ami en lui disant :

— Savez-vous si Meilhac est là?

— Non! pourquoi ?

— Je voudrais lui demander une opérette pour l'a née prochaine!

Pour servir de traits d'union entre les théâtres d centre et celui du boulevard Beaumarchais, les a teurs ont eu l'excellente idée de choisir deux pensio naires des Bouffes-Parisiennes : Mlle Humberta Mme Cuinet.

Mlle Humberta — la « jolie vilaine, » comme dit dans le *Droit du Seigneur* — est presqu'une no velle venue au théâtre.

Elle a beau appartenir aux Bouffes, elle y a si p joué dans une opérette qu'on a si peu vue, le petit r qu'elle tenait dans *Maître Péronilla* était d'une i portance si secondaire, qu'elle possède encore, po les Parisiens, tous les attraits piquants d'une déb tante.

Elle est jolie, fine, élégante ; la bouche est ma cieuse et les yeux sont spirituels ; le nez, un peu poin semble agité de temps à autre par de petits frémis ments d'impertinence. Il y a je ne sais quoi d'al mand dans cette physionomie parisienne. Figur vous une image de Gretchen... après le jardin, cray née par Grévin.

Mlle Humberta est toute jeune, mais elle a co mencé son éducation théâtrale en Russie, où l'ex rience s'acquiert plus vite que n'importe où. A se ans, elle débutait dans le drame. Elle a joué dans *Deux Orphelines* et dans la *Closerie des Gen* Cette charmante personne est sérieusement éprise son art. On m'affirme que ses moyens lui perm traient de vivre tranquillement, selon sa fantai mais les tracas des répétitions, les fatigues des étu les souffrances de la première l'amusent mieux tout.

Depuis trois mois, avant d'aller à ses répétitions, qui i prenaient toute l'après-midi, elle a travaillé, trois ures tous les matins, avec Mme Ugalde.

Mlle Humberta a, d'ailleurs, sur la plupart des chan- ıses d'opérettes, cet avantage inappréciable de par- · également bien, avec la même correction et la ême facilité, une quantité de langues étrangères. le pourra, quand elle le voudra, jouer son rôle du *roit du Seigneur* ou de toute autre opérette, en an- ais à Londres, en allemand à Vienne, en russe à étersbourg, en italien à Milan, en espagnol à Ma- id. Enfin, si le fils du Soleil manifestait, par extra- dinaire, le désir d'entendre l'opérette de Vasseur, lle Humberta apprendrait certainement le chinois moins de temps qu'il en faut pour aller à Pékin.

Je n'ai pas à vous présenter Mme Cuinet, qu'on a ue aux Bouffes et à la Gaîté, ni Mme Rose Méryss, ui a débuté et réussi dans la *Croix de l'Alcade*, u'elle vient de chanter plus de cent fois, sans en res- ntir la moindre fatigue. Quant à Sujol, c'est l'an- en Sujol de l'ancien Lyrique de l'ancien boulevard Temple. Il a partagé les triomphes de Marie Cabel ns le *Bijou perdu*, dans la *Promise*, dans le *Mule- er de Tolède*. En ce temps-là il était mince et avait ne voix de ténor. Aujourd'hui, il est gros et a une oix de baryton.

J'ai dit que les costumes sont de Grévin. Ceux de me Cuinet sont amusants, juste assez excentriques ur ne pas être disgracieux; ceux de Mlle Humberta nt charmants, le second surtout : un costume de ma- ée, avec corsage de jais blanc, et ridicule en fleurs oranger sur la jupe courte de faille blanche. La fleur oranger est décidément à la mode. On en met urtout.

Du reste, les fleurs n'ont pas manqué ce soir.

Il en est entré un véritable chargement dans la log
de la « jolie vilaine. »

Les roses ont dû faire prime, aujourd'hui, chez le
fleuristes en renom.

Une corbeille, notamment, a fait l'admiration d
tous ceux qui sont allés voir Mlle Humberta, pendar
l'entr'acte; une corbeille gigantesque tout entière e
roses-thé, avec l'anse en violettes de Parme. Perch
sur ce nid embaumé, un ravissant oiseau de parad
au plumage doré. Cet oiseau et cette corbeille prou
vent vigoureusement que l'ancien théâtre Beaumar
chais a cessé d'être « un théâtre de quartier. »

J'ai parlé plusieurs fois, depuis quelques jours, d
l'énervement des auteurs à la veille de leurs première

Aux Fantaisies-Parisiennes, cet énervement s'é
manifesté d'une façon encore plus intense que partou
ailleurs.

Dans la dernière quinzaine, compositeurs, auteur
directeur et interprètes en étaient arrivés à donner d
signes non équivoques de folie dangereuse.

On ne discutait plus, on se disputait.

Il y avait des provocations en l'air.

Vasseur parlait de remporter sa musique; Burai
— qui fait en même temps répéter une revue à l'Ath
née — demandait à tout le monde combien il fallait d
temps pour aller au Plessis-Piquet; Boucheron, q
en sa qualité de débutant souffrait plus que tous l
autres réunis, se levait la nuit pour relire le *Manu
du parfait Duelliste*; Debruyère repassait ses bonn
bottes de *Vingt ans après* et de la *Tour de Nesl*
Cuinet et Rose Méryss s'exerçaient au pistolet; Hur
berta, qui n'avait que ses soirées à elle, en profita
pour prendre des leçons d'escrime.

Mais, ce soir, les nerfs se sont brusquement détendu

Et je ne crois pas m'avancer trop en affirmant qu
tout cela finira par des soupers.

LA SOIREE THÉATRE 1750.

14 décembre.

Je me trouvais, tout à l'heure, au foyer des artistes au théâtre de la Renaissance, un peu fatigué et songeant avec envie — faut-il en convenir? — au sort heureux des gens de la campagne qui se couchent à huit heures tous les soirs.

J'étais à moitié étendu, dans un grand fauteuil, près d'un grand feu.

Autour de moi, je voyais, comme à travers un voile, circuler les habitués de l'Opéra de 1750, les seigneurs de la Glacière, des Lions-Saint-Paul et de la Grange-Batelière, magnifiques dans leurs habits brodés d'or et sous leurs perruques poudrées.

Ils causaient et j'essayais de prêter une oreille attentive à leur conversation.

Mais je n'y parvins que difficilement.

J'eus quelque peine, tout d'abord, à comprendre ce qu'ils se disaient.

Au bout de peu d'instants cependant leurs propos devinrent plus nets.

Alors, je fus témoin d'un étrange phénomène.

Les la Grange-Batelière, les Lions-Saint-Paul et les la Glacière s'entretenaient de ce qui se passait dans les théâtres parisiens, en décembre 1750, comme s'ils étaient réellement les contemporains de Mlle Camargo.

. . . .

— Ainsi donc, disaient les Lions-Saint-Paul à la Grange-Batelière, ainsi donc vous venez de la Comédie-Françoise?

— Je ne saurais manquer d'y aller les jours de pa-

rade. Tous les lundis, les mercredis et les samedis on est sûr de m'y voir.

— Que jouait-on?

— *Cénie* et les *Trois Gascons.*

— Pouah! Triste spectacle! Passe encore pour les *Trois Gascons;* l'acte de Boindin est divertissant, mais *Cénie*...

— Quoi, *Cénie?* C'est une comédie dont je raffole N'a-t-elle pas beaucoup réussi ? Voilà vingt fois qu'on la joue... et toujours devant des chambrées pleines.

— Je n'y contredis pas, mais j'ai pour les femmes-auteurs une aversion insurmontable. Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de Graffigny manque complétement de poésie à mes yeux. Quand je pense que l'ancienne commensale de Voltaire est vieille et laide cela me gâte tout ce qu'elle fait. Y avait-il du beau monde, au moins?

— Comme tous les samedis. La Gaussin...

— Est-ce qu'elle grossit toujours?

— Elle n'a plus que cela à faire.

— Puis encore?

— La nièce de l'auteur : Mlle Minette...

— Alors, Helvétius aussi?

— Naturellement ! Il en est amoureux fou !

— Et que racontait-on de nouveau ?

— Demandez à de la Huchette... il vous le dira mieux que moi...

De la Huchette tourne sur son talon rouge, prend une prise et s'écrie :

— Le souper de la Clairon, messieurs. On ne parlait que de cela. Il paraît qu'on a beaucoup ri... beaucoup...

— Dans la petite maison du Marais, bien entendu

— Où voulez-vous que cela fût?

— Vous a-t-on nommé les convives ?

— Parfaitement... Voltaire... Diderot... (*baissant*

la voix et mystérieusement) Mmes du Deffant et de Galitzin...

— Diable! Et pour la Clairon? Personne?

— Que vous êtes naïfs! Le peintre, parbleu!...

— Vanloo?

— Vanloo lui-même!

— Plus épris que jamais?

— De la passion! Il a fait le portrait de la Clairon... On dit que c'est un vrai chef-d'œuvre!

— Eh bien! moi, messieurs, s'écrie des Vieilles-Haudriettes en entrant brusquement, voulez-vous que je vous l'avoue?... La Clairon m'ennuie!

— Tout vous ennuie!

— Une fausse tragédienne... l'ancienne Frétillon... trop petite pour les grands rôles... voulant toucher à tout... On dit qu'elle termine ses mémoires, qu'elle dessine comme Moreau, il ne lui manquerait plus que de faire de la sculpture! Et dire qu'il y a des niais qui osent la comparer à Adrienne Lecouvreur!

— Je la préfère!

— C'est cela! Parisiens de la décadence! L'art dramatique se meurt. Il n'y a plus d'auteurs, il n'y a plus d'artistes. Vous vous pâmez aux parodies de Favart, aux pantomimes de la Comédie italienne! Le père Visentini est un acteur de génie, n'est-ce pas, et il n'y a rien de plus beau que *Le je ne sçai quoi* de de Boissy, avec son divertissement ridicule?...

— Vous divaguez! Vous nous parlez de décadence alors que la Comédie-Françoise a joué cette année deux tragédies nouvelles, une comédie en cinq actes, une en trois, une petite pièce en un acte; quand l'Académie royale de musique a donné cinq opéras nouveaux; quand nous avons des acteurs comme Poisson...

— Qui cela, Poisson le cadet? Aucun talent! Son frère aîné à la bonne heure... et il est usé... tout à fait usé...

— Et Baron?

— Le petit-fils! Bon pour ceux qui n'ont pas vu le grand-pére, le grand Baron! Celui-là on ne le remplacera jamais!

— Et Lekain?

— Le débutant? Voltaire prétend qu'il illustrera la scène. Fantaisie de philosophe! Nous baissons, croyez-moi. Nous ne faisons plus rien pour répandre le goût des belles-lettres. Je me souviens de la dernière représentation gratuite qui a eu lieu, au mois d'août, pour fêter l'heureuse convalescence de monsieur le Dauphin: on jouait le *Légataire universel* et le *Mariage forcé*. Jamais je n'ai vu spectateurs plus attentifs. Je voudrais que l'on créât un vaste théâtre populaire...

— Sur la cassette royale? Le Roi vient encore d'accorder vingt mille francs de gratification extraordinaire aux comédiens pour les réparations de leur salle. On fait trop pour la littérature et pas assez pour la musique!

— C'est vrai, messieurs, pas assez pour la musique! dit de Pontcalé en entrant. J'ai soupé cette nuit avec quelques demoiselles du ballet: Lany, Saint-Germain, Sauvage, Gauthier, Désirée, elles sont furieuses. Pensez donc! Toujours les mêmes musiciens... toujours les maîtres de la musique du roi... les surintendants de la musique du roi...

— Puisque c'est le roi qui paye...

— Je voudrais, à l'Opéra, un simple entrepreneur qui exploiterait le théâtre pour son compte.

— Quel rêve!

— Pas tant que cela!

— Et la Camargo?

— Elle ambitionne de nouveau un rôle où elle pourrait chanter et danser à la fois... Elle se souvient de son succès dans les *Talents lyriques!*... Après tout elle chante fort bien!...

— Cela va mal, tout va mal, le théâtre se meurt!

. . . .

A ce moment, un chœur éclate non loin de moi :

Guerre à Mandrin,
A ce Malandrin,
Ce hardi coquin,
Que partout on craint!

J'ouvre les yèux, le foyer est vide, puis, tout à coup, je vois entrer Zulma qui va regagner sa loge et Desclauzas qui s'écrie :

— Quelle salle, mes amis, c'est tropical!

Je me réveille tout à fait et je m'empresse de vous livrer mon rêve.

PREMIER FESTIVAL DE L'HIPPODROME.

17 décembre.

Je dis Festival, car l'administration de l'Hippodrome a jugé avec raison que le simple mot de concert ne saurait convenir à une solennité musicale de cette envergure. Ce que nous a offert l'Hippodrome ce soir est en effet un Festival, tout ce qu'il y a de plus Festival; le mot Festival n'eût pas existé qu'il aurait fallu l'inventer pour la circonstance, et je crois que jamais Festival n'a mérité le titre de Festival comme le Festival de ce soir.

Dans un cadre semblable, il faut faire grand. La musique de chambre y serait déplacée. Aussi a-t-on amoncelé des légions de musiciens pour soutenir une armée de choristes. Que diable! on donne un Festival ou on n'en donne pas!

L'enchaînement d'idées qui a conduit les administrateurs à faire cette tentative inattendue est assez facile à reconstituer.

Avec l'hiver, la neige, le dégel et autres avantages, la distance qui sépare l'Hippodrome du boulevard des Italiens s'est considérablement accrue. Les plus fidèles habitués ont déserté peu à peu, et l'on a dû renoncer à donner actuellement des représentations hippiques.

Ayant un cirque immense à ne rien faire, ces bons administrateurs se sont dit qu'il était bien cruel de ne tirer aucun parti du local et de l'installation. Alors ils se sont rappelé avec à-propos qu'ils avaient là, sous la main, un homme précieux, un chef d'orchestre dont il leur serait facile de faire un Pasdeloup monstre en lui donnant des masses chorales et instrumentales à diriger sous les voûtes métalliques et sonores de l'Hippodrome.

De là l'idée du Festival de ce soir.

Il suffit de connaître Vizentini, ne fût-ce que de réputation, pour savoir que nulle tâche, si écrasante qu'elle soit, ne saurait épouvanter sa vaillance et sa témérité.

Muni de pleins pouvoirs, ayant carte blanche pour tout organiser, il en a profité pour composer un programme à sensation et nous montrer successivement, à la tête de l'orchestre, Gounod, Saint-Saëns, Massenet et lui-même.

Avec de telles attractions, il était bien difficile de ne pas se rendre ce soir à l'Hippodrome.

Et pourtant, quel parcours! Que de ténacité il fallait pour aller jusqu'au bout! Pour moi, ce voyage m'avait plongé dans une suite d'idées, d'impressions étranges et mélancoliques.

C'est devant les Variétés que je me suis abandonné au courageux cocher chargé de me conduire.

Tout d'abord, la route se fait convenablement, mais

Avec les boulevards disparaissent les boutiques éclairées. La rue Royale est relativement sombre, et après une diversion momentanée, causée par l'éclairage électrique du Corps Législatif, on retombe dans une nuit pointillée de petites lumières imperceptibles : ce sont les Champs-Élysées.

Cette superbe promenade est presque lugubre ; la neige n'est pas encore fondue ; aucun bruit, aucun mouvement : il est huit heures du soir, et l'on se croirait, à minuit, en pleine forêt. Cela manque de gaieté. A gauche, la Seine coule avec des miroitements nocturnes du plus triste effet.

Ah ! si l'on n'allait pas à un Festival !

Enfin, j'arrive avenue Joséphine.

Cette fois, je tombe en plein vacarme... avant même d'avoir pénétré dans la salle.

Une foule de gens bien mis, de femmes en riches toilettes, presque tous venus en équipage pour voir Gounod et Vizentini, se pressent, se bousculent sans pouvoir entrer. Toutes les portes sont closes, et, bon gré mal gré, il faut attendre en plein air, au froid, en grelottant et en piétinant dans la neige.

A l'autre entrée, l'affluence est dix fois plus considérable ; les portes sont également fermées.

Et les bureaux devaient ouvrir à sept heures trois quarts !

Ce qui m'a semblé mille fois plus étrange encore que le prodigieux sans gêne de l'administration de l'Hippodrome, qui s'est offert le luxe inconvenant de traiter ainsi l'élite du public parisien, c'est la bonne grâce avec laquelle ce public a enduré de pareils procédés.

Il n'est pas possible de se laisser infliger avec plus de bonne volonté des coryzas, des fluxions de poitrine et des rhumatismes articulaires ou non.

Par exemple, le coup d'œil de la salle nous dédommage immédiatement des déboires de l'entrée.

Impossible de rêver quelque chose de plus réussi, de mieux combiné. L'immense piste est couverte d'un plancher, éclairée par une soixantaine de gigantesques candélabres, chauffée par un nombre incalculable de calorifères. C'est la première fois que nous voyons le gaz ordinaire soutenir avec éclat la concurrence de la lumière Jablochkoff. Si l'éclairage électrique est plus brillant, l'autre est plus gai : les deux réunis de la façon ingénieuse imaginée par la direction de l'Hippodrome se font valoir merveilleusement l'un l'autre.

Une foule énorme qu'on peut évaluer hardiment à douze mille personnes, envahit le palais. Toutes les places sont prises. Et dire que la queue continue à piétiner au dehors! Au-dessus de l'entrée du milieu, adossée au foyer-buffet, on a installé la loge de la Maréchale; Mme de Mac-Mahon s'y trouve avec quelques personnes de sa suite. La loge en velours rouge à crépines d'or, garnie au fond d'une panoplie dont on ne s'explique pas bien la présence, a le tort de rappeler un peu les petites baraques dans lesquelles les dames patronnesses étalent leurs marchandises aux ventes de charité. Mais elle est en face de l'orchestre et domine toute la salle.

Très-curieuse, cette salle. Il y règne un silence religieux pendant l'exécution des morceaux, une animation extraordinaire pendant les entr'actes. Comme la place ne manque pas, on circule, on se promène; c'est là une des particularités les plus appréciées de l'installation. Tous les mondes se coudoient durant ces quinze minutes : le grand et le petit, celui des théâtres et celui de la Bourse; on rencontre des sportsmen et des musiciens, des peintres, des journalistes, des princesses, des demoiselles; c'est un pêle-mêle des plus pittoresques et des plus amusants.

Les écuries sont ouvertes. Des petits postillons se tiennent auprès des boxes. On entend causer de haute voltige et de musique sacrée.

— Ce Gounod, dit quelqu'un, depuis *Polyeucte* il a une prédilection marquée pour les Cirques !

Devant moi, une dame fait des compliments à Saint-Saëns, qui a, dans la première partie, conduit son *Orient et Occident*, le morceau qu'il a composé pour la distribution des récompenses.

— Ce concert est superbe, lui dit-elle, magnifique ! Je ne saurais vous dire, mon cher monsieur Saint-Saëns, quel plaisir j'ai éprouvé en écoutant la... *Bénédiction des Poignards*.

Le public fait à Gounod, à Massenet et à Saint-Saëns des ovations colossales, en rapport avec l'immensité de la salle de concert.

Massenet est obligé de reparaître trois fois pour saluer la foule. Le carnaval du *Timbre d'Argent* de Saint-Saëns est acclamé avec frénésie.

Devant cet accueil enthousiaste fait aux extraits d'une œuvre jouée au dernier Théâtre-Lyrique, M. Vizentini est assailli par des pensées sombres.

— Et dire, murmure-t-il, que tous ces gens-là auraient pu venir entendre cela chez moi !

La sortie ne s'opère guère plus facilement que l'entrée.

Décidément les dégagements manquent.

Pour regagner sa voiture, on est obligé de faire à pied un chemin considérable.

Les cris des ouvreurs et des commissionnaires retentissent lugubrement à travers les avenues.

— Le numéro 8782, le cocher Emile de Chaillot, Henri de la Chaussée-d'Antin !

Je retrouve mon cocher aux environs de l'Arc-de-Triomphe, après une demi-heure de recherches. Il est vrai que je suis parmi les privilégiés. A la fameuse fête

de Versailles, on n'a égaré que les pardessus. Ce soir, on a trouvé le moyen d'aller plus loin : on a égaré les voitures !

Je vous disais bien qu'un Festival n'est pas un concert comme un autre !

---

20 décembre.

Dans quelques jours, le directeur actuel de la Gaîté va nous convier à une reprise des *Brigands*. Il paraît que, sous les brillants oripeaux d'une mise en scène abondante et fastueuse, l'amusante opérette des Variétés ne sera plus reconnaissable. Ce sera une transformation en grand, comme celle qui a déjà eu lieu pour *Orphée* et *Geneviève de Brabant*.

Ce genre d'adaptation devient une mode à la Gaîté. M. Weinschenck va devenir spécialiste ; il s'intitulera élargisseur de cadres dramatiques. Dans cette voie il pourra aller loin. Toutes les opérettes y passeront, et pourquoi les opérettes seulement ? Le procédé est facile à suivre pour tous les genres.

Il n'est pas de pièce, si simple qu'elle soit comme action et comme mise en scène, qui ne puisse être assaisonnée de spectacle, de ballets, de cortéges, de tout ce qu'il faut en un mot pour fournir un succès fructueux.

Je choisis, au hasard, la première venue, la *Joie fait peur*, par exemple. Rien ne serait plus aisé que de métamorphoser cet acte si simple en une grande machine genre *Tour du Monde*, moitié drame et moitié féerie.

Et pour prouver ce que j'avance, voici le scénario que je livre aux méditations de tous les directeurs ayant quelques centaines de mille francs à dépenser.

LA JOIE FAIT PEUR.

Drame à grand spectacle, en cinq actes et seize tableaux, dont un prologue et un épilogue.

Décors de MM. Chéret, Lavastre jeune, Rubé et Chaperon ; costumes de M. Thomas ; ballets réglés par M. Justament ; machines et trucs nouveaux de M. Godin ; éclairage électrique de M. Jablochkoff ; cartonnages de M. Hallez ; armes de M. Leblanc.

1er Tableau (Prologue) : *La famille Des Aubiers.*

Intérieur paisible, troublé par la résolution soudaine du fils de la maison. On préparait ses noces avec Mathilde de Pierreval, quand, tout à coup, l'idée lui est venue de parcourir le monde. Il rêve la gloire de feu Christophe Colomb et du légendaire Robinson Crusoë. Malgré les supplications de sa mère, de sa jeune sœur et de sa fiancée, il veut partir. Le moment solennel des adieux approche. Entrée du personnel de la maison ; cortége des domestiques : cochers, valets de pied, petits marmitons, etc. ; à leur tête, le vieux Noël, suivant la fanfare du Havre, qui a tenu à ouvrir la marche.

2e Tableau : *Le Départ.*

Le port du Havre. Grand mouvement de foule. Ronde des matelots de commerce (musique nouvelle d'Offenbach). Adrien ne tarde pas à paraître, suivi de tous les siens. Le signal du départ est donné. Une foule de passagers, parmi lesquels des Anglais, des Américains, des Brésiliens, des nègres, monte à bord du Transatlantique. Adrien s'arrache des bras de sa mère et s'embarque. Cloche, brouhaha, un coup de canon. Le steamer s'ébranle. Le fond de la toile se déroule et figure l'une des rives du port.

3e Tableau : *La pleine Mer.*

Le transatlantique s'éloigne à l'horizon. Ce n'est

plus qu'un point au-dessus duquel on ne distingue que le mouchoir d'Adrien Des Aubiers.

FIN DU PROLOGUE.

4e Tableau : *La Cabine d'Adrien.*

Adrien écrit aux siens. Il est triste et regrette d'être parti. Un nègre, attaché à son service, chante et danse la bamboula pour le distraire.

5e Tableau : *Le passage de la ligne.*

Fête à bord. On célèbre le passage de la ligne : chants, danses, divertissement. Chanson de Neptune (musique nouvelle de Lecocq).

6e Tableau : *Le naufrage.*

La scène s'obscurcit. Roulement d'un tonnerre lointain. Tempête. Choc. Ébranlement du vaisseau. Manœuvres. Les mâts s'abattent. Le navire coule lentement.

(Vu l'importance de ce décor, il y aura un entr'acte de vingt-trois minutes entre les 6e et 7e tableaux.)

7e Tableau : *Les Cannibales.*

Paysage désolé et peu cultivé de la Terre de Feu. Adrien est évanoui à terre ; près de lui le nègre : ce sont les deux seuls survivants du naufrage. Arrivée d'une troupe de sauvages. Ils entourent les prisonniers en dansant. Ronde macabre (musique nouvelle de M. Saint-Saëns).

8e Tableau : *La cour du roi Niam-Niam.*

Le roi, entouré des dignitaires, reçoit les prisonniers. Le blanc lui paraît appétissant. Il le réservera pour

son repas du soir. Entrée des femmes du roi. Mélopée chantée par la favorite (musique nouvelle de M Léon Vasseur).

BALLET DES CHARMEUSES DE SERPENTS.

Caïmans apprivoisés et serpents à sonnettes.

9e Tableau : *Les mangeuses d'hommes.*

Un coin de la tente du roi. Il fait nuit. Dernier sommeil d'Adrien. Il rêve à sa famille paisible. Il regrette de plus en plus de s'être embarqué dans une mauvaise affaire. Dévouement du nègre qui revêt la tunique de son maître. Ce dernier se réveille; le nègre le fait fuir. Entrée des mangeuses d'hommes; ce sont des gourmandes qui veulent goûter un morceau de blanc avant le roi. Elles ne trouvent que le nègre. Fureur. Elles criblent ce fidèle serviteur de flèches empoisonnées.

10e Tableau : *La tunique de l'officier.*

Le corps du nègre est resté sur la grève. Des chiens de mer sont en train de le manger (truc nouveau de M. Godin).

A la fin du tableau, il ne reste que la tunique criblée de trous. Des matelots, qui passent là par hasard, reconnaissent l'uniforme du jeune des Aubiers et l'emportent pour l'envoyer à la mère.

11e Tableau : *La Forêt vierge.*

Adrien, qui a échappé à plusieurs morts certaines, erre à l'aventure; depuis huit jours, il ne se nourrit que de plantes et de racines. Il regrette de plus en plus de s'être embarqué dans cette mauvaise affaire. Tout à coup, des singes arrivent de toutes parts et l'entourent.

Ballet des Singes. Adrien court un danger de plus ; les singes veulent l'étouffer. A ce moment le ciel s'obscurcit. On entend un grondement sourd. Les singes se sauvent.

12e TABLEAU : *Le tremblement de terre.*

Le sol s'entr'ouvre. Les arbres sont déracinés. Adrien est emporté sur l'un d'eux.

13e TABLEAU : *L'arbre-radeau.*

A cheval sur son arbre, Adrien se trouve en mer. Les requins le poursuivent ; il regrette de plus en plus, etc... Les souvenirs de son enfance l'assaillent ; dans un moment d'hallucination, il chante un air des *Noces de Fernande*. Les requins s'enfuient épouvantés.

14e TABLEAU : *La Lettre du Mort.*

Adrien et son arbre sont arrivés au Havre, l'un portant l'autre. Le jeune Des Aubiers est descendu à Frascati, d'où il écrit à Noël pour annoncer son retour. Il sonne, un domestique paraît — stupéfaction ! c'est le nègre, miraculeusement sauvé des flèches empoisonnées et des chiens de mer.

— Va, lui dit-il, porte cette lettre à mes parents !

15e TABLEAU : *Un pieux mensonge.*

(Ce tableau est la reproduction de la pièce originale telle qu'elle est jouée aux Français, avec addition du personnage nègre, et de nombreuses coupures nécessitées par la longueur du spectacle.)

16e TABLEAU : *Épilogue.*

Le mariage d'Adrien et de Mathilde. Grand cortége. Marche nuptiale (musique nouvelle de M. Planquette).

Reproduction du célèbre tableau de Mackart, qui n'a, il est vrai, aucun rapport avec l'action, mais qui, par cela même, me semble tout indiqué.

APOTHÉOSE.

Le fond de la scène s'ouvre et l'on aperçoit sur un nuage doré la Joie et la Peur se tenant par la main.

LES BRIGANDS.

26 décembre.

La Faculté de médecine va avoir à se prononcer sur le mérite d'un remède nouveau contre la goutte, remède qui va à jamais enfoncer le colchique, le salicylate et autres drogues plus ou moins efficaces.

Voici le cas.

Offenbach était parti pour Nice, très-souffrant. La crise goutteuse était, cette fois, plus violente qu'à l'ordinaire. Il comptait sur le soleil du midi, sur l'air pur de la Méditerranée, sur les longues flâneries de la promenade des Anglais pour le remettre un peu. Il n'avait emporté, en fait de besogne à finir, que le livret de la *Marocaine,* l'opérette de M. Paul Ferrier, destinée aux Bouffes.

Mais le soleil ne lui fit pas grand bien, l'air pur de la Méditerranée semblait insuffisant pour ranimer ses forces. Il travaillait péniblement à la *Marocaine.*

Tout à coup, une dépêche lui arrive de Paris.

C'est M. Weinschenck qui lui demande l'autorisation de monter les *Brigands,* transformés en opéra à grand spectacle. Le directeur de la Gaîté a déjà le consentement de Meilhac et Halévy.

En même temps, il reçoit une seconde dépêche — d
M. Cantin, celle-là.

Les *Cloches de Corneville* touchent à leur fin. I
faut reprendre immédiatement les études de *Madam*
Favart. Il reste plusieurs morceaux à faire pour l
troisième acte de l'opérette de Chivot et Duru.

Aussitôt, devant ce surcroît imprévu de besogne, ur
changement s'opère dans l'état d'Offenbach. Ses dou-
leurs disparaissent comme par enchantement. Il s
sent plus jeune, plus fort, plus vaillant que jamais
Des morceaux à refaire pour *Madame Favart*, des bal-
lets à écrire pour les *Brigands*, la partition de la *Ma-*
rocaine à terminer, et les trois répétitions de trois pièce
à suivre en même temps, trouver, diriger, surveiller l
mise en scène de ses ouvrages à la Gaîté, aux Folies e
aux Bouffes, voilà plus qu'il n'en faut pour envoye
au diable les médecins et la médecine. Offenbach pren
le premier train rapide venu et revient à Paris, mieu
portant que jamais.

Pendant un mois, il se partage entre les trois théâ-
tres et cela si habilement, avec une activité si prodi-
gieuse, qu'il a l'air d'être partout en même temps. Au
lieu d'un Offenbach, il y en a trois.

— Je suis tranquille, dit M. Comte, Offenbach ne
me quitte pas une minute. J'ai mis la main sur lui e
je ne le lâche plus. Il passe tout son temps au
Bouffes.

— Ses autres pièces le laissent indifférent, dit M. Can-
tin, c'est *Madame Favart* surtout qui l'intéresse. I
ne quitte pas les Folies-Damatiques!

— Je ne sais comment il s'arrange avec Cantin e
Comte, dit M. Weinschenck, mais il n'a pas bougé d
la Gaîté!

Et les trois directeurs ont également raison.

On a vu Offenbach, à la même heure, faisant répé-
ter ses trois pièces dans trois théâtres différents.

Comment s'y est-il pris?

Les miracles ne s'expliquent pas.

Ce sont les *Brigands* qui ouvrent la marche ce oir.

Malgré la fête de Noël, M. Weinschenck n'a pas cru levoir retarder sa première.

Il évite ainsi, fort sagement, la concurrence de trois autres grandes représentations annoncées pour demain et pour après-demain.

Salle superbe, du reste. Visages un peu fatigués ; suites de réveillon.

Malheureusement, M. Weinschenck a négligé de faire chauffer la salle de la Gaîté pendant les nombreux relâches nécessités par les *Brigands*. Aujourd'hui, il a eu beau faire bourrer les calorifères et donner l'ordre d'ouvrir toutes les bouches de chaleur, il faisait un froid tel qu'on se serait cru au *Skating-Club* pendant une fête de nuit.

Spectateurs et spectatrices gardaient pardessus, manteaux et fourrures. Dans les couloirs, pendant les entr'actes, on battait la semelle avec acharnement.

Une des particularités qui ont été remarquées par les spectateurs de la première, c'est l'augmentation de l'orchestre.

Décidément, Offenbach fait bien faire les choses.

En apercevant cette légion de cinquante-deux musiciens, chacun se demandait avec inquiétude si le Lyrique allait reprendre.

Un initié m'a raconté les péripéties, les discussions auxquelles a donné lieu cette extension instrumentale.

Ce n'est jamais avec un enthousiasme exagéré qu'un directeur consent à augmenter ses frais quotidiens. Cependant il n'y a guère à discuter avec Offenbach. M. Weinschenck avait donc composé l'orchestre selon les indication du maestro.

Mais le directeur de la Gaîté n'en fut pas quitte

avec ce douloureux sacrifice. Après Offenbach, ce fu le tour du chef d'orchestre, qui déclara que l'emplacement lui manquait pour les nouvelles recrues.

— Serrez votre monde, répliqua le directeur.

— Mes musiciens sont des artistes et non des sardines, répondit Bourdeau, il faut les traiter avec les égards dus à leur talent. D'ailleurs, tous les violons s'éborgneraient.

— Allons, murmura tristement Weinschenck, je vous sacrifie deux fauteuils d'orchestre.

C'était trop peu, Bourdeau demandait toute une rangée ; il finit par obtenir huit places qu'il dut arracher une par une dans une discussion de plusieurs heures.

Grivot fait sa 52e ou 74e rentrée devant son public habituel de la Gaîté. Cette fois, il se représente en compagnie de sa femme.

C'est le sort réservé à ce ménage artistique, de jouer surtout dans le théâtre dont il ne fait plus partie. Jamais les Grivot n'ont été de la Gaîté que depuis qu'ils n'en sont plus. Sauf leur apparition dans la Revue, c'est à peine, au contraire, si le public des Variétés les aura aperçus.

— Oh ! ce théâtre, disait hier le pensionnaire Benoiton de M. Bertrand, c'est pour moi la Gaîté de Nessus.

Il est vrai que nulle part, son activité, son agilité, son besoin de mouvement ne pourraient se manifester mieux que sur cette vaste scène qu'il connaît si bien.

Du reste, il n'est pas ce soir le seul représentant de la troupe ambulante du théâtre du boulevard Montmartre. Nous retrouvons là, Léonce, Blondelet et quelques autres émigrés.

Lanjallay ne doit pas non plus se réjouir outre mesure de ce déplacement. Il est vrai qu'il remplit un rôle

e son répertoire, mais il ne s'attendait guère à en ouer une partie à cheval.

C'est lui qui, dans le cortége final, correspond au Charles-Quint du fameux tableau de Mackart. Je doute qu'il ait jamais prévu, en signant un engagement avec la direction des Variétés, qu'il serait un jour chargé d'exercices équestres en compagnie de Mme Peschard.

Parlons-en de ce fameux tableau de Mackart. Il est reproduit avec un luxe énorme de mise en scène, avec beaucoup de goût et de façon à produire un très-grand effet. Il faut remonter à l'Olympe d'*Orphée* pour retrouver, sur la scène de la Gaîté, un nombre aussi considérable de figurants. On m'assure qu'il y a 340 personnages dans le cortége. Je n'ai pas compté. Mais j'ajouterai que le tableau de Mackart n'est pas le tableau de Mackart. Il y manque pour ressembler à la vaste et superbe composition du maître autrichien, ce que je me permets d'appeler le *clou*, je veux parler des quatre personnes extrêmement peu vêtues que l'on admirait tant au premier plan de cette grande œuvre.

Il eût été difficile, d'ailleurs, de pousser aussi loin la fidélité de la reproduction.

Les quatre femmes que vous savez ont été tout simplement supprimées.

Il est permis de supposer qu'elles ont quitté le cortége pour aller faire un petit bout de toilette.

— On dirait que les chevaux ont peur ?

— Dame on leur a fait un si vilain tableau de Mackart !

On se demandait comment Mme Grivot, devenue très-rondelette depuis quelques années, nous présenterait le travesti de Fragoletto.

Eh bien ! sous ce rapport, on a été agréablement surpris. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que la sympathique actrice est aussi élancée, aussi svelte que Sarah

Bernhardt, mais il est certain qu'elle a paru beaucoup plus mince qu'on ne s'y attendait.

— Il faut qu'elle soit joliment bien grimée, disait quelqu'un devant moi, comme elle dissimule son embonpoint.

Dans une adaptation comme celle des *Brigands* à la Gaîté, tout a dû naturellement prendre des proportions grandioses. Nous sommes bien loin de la ronde des carabiniers aux Variétés, où Baron arrivait toujours trop tard à la tête d'une poignée d'hommes. La patrouille est devenue une armée, avec des cadres complets et une fanfare militaire. Les petits marmitons du second acte ne sont pas moins nombreux ; la suite de Campo Casso, celle de la jeune princesse sont de véritables cortéges. Les brigands, de leur côté, forment un contingent respectable sinon comme moralité, du moins comme nombre. Ajoutez à cela les danseuses intercalées dans le spectacle sous des prétextes quelconques et vous aurez idée du déplacement de personnel occasionné par l'opérette italienne d'Offenbach.

Parmi les innombrables costumes qu'il a fallu exécuter pour tout ce monde, ceux des ballets surtout ont été remarqués.

Les costumes du divertissement espagnol du second acte offrent à l'œil un charmant fouillis de couleurs claires de différents tons. C'est gai, chatoyant, et surtout fort gracieux.

Ce ballet, outre qu'il est joli, a encore l'avantage d'être d'une durée raisonnable : j'ai vu le moment où l'on allait le bisser pour voir plus longtemps les costumes.

Les trois ou quatre individus dons se compose l'école de Zola ont paru accorder leurs préférences aux costumes des mendiants auxquels Christian et Scipion surtout ont donné un grand cachet réaliste. Il est vrai que ces haillons ont été copiés sur des gravures de Cal-

ot, mais Callot était déjà lui-même un « naturaliste » une époque où M. Zola n'avait pas encore inventé e mot.

Il eût été téméraire de lancer une pièce de ce genre t de cette importance à la Gaîté sans le concours de Christian. J'ai déjà eu l'occasion de dire à quel prix on 'était assuré ce précieux auxiliaire.

L'ex-pensionnaire de Brasseur était ce soir en pleine ubilation. D'abord c'est toujours avec une joie intense qu'il rentre à la Gaîté. Et puis, ce n'est pas non plus sans un certain orgueil qu'il reprend un rôle de son ancien camarade Dupuis. Seulement, il craint des représailles de la part de ce dernier :

— S'il allait me chiper mon rôle de papa Piter, disait-il encore ce soir avec une réelle inquiétude.

Ces craintes sont-elles fondées ?

Je n'oserais pas affirmer que non, vu le fait suivant :

Pendant le second acte, au moment où Falsaccapa apparaît revêtu de l'uniforme et de la cuirasse du capitaine des carabiniers, j'entends derrière moi cette exclamation.

— Tiens ! Piter cuirassé !

Je me retourne pour découvrir l'auteur de cet épouvantable calembour christianesque.

Horreur !

C'est Dupuis !...

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT.

27 décembre.

Il est deux heures du matin. Je viens d'assister à la 889e représentation du *Tour du...* pardon, à la première des *Enfants du capitaine Grant*. Je suis brisé,

fourbu, abruti, engourdi, éteint, comme un homm qui est allé en quelques minutes de Valparaiso au Pôle Sud. Je n'ai plus, des choses et des êtres, qu'une notio peu exacte. Il me semble apercevoir au-dessus de mo encrier des aigles qui enlèvent de jeunes adolescent dans leurs serres puissantes; des ours noirs maquillé en blanc se couchent à mes pieds en grognant, et malgré moi, ma plume se démène pour me faire écrir ces mots :

« Sauvez-le! Qu'on le sauve! Il est sauvé! »

Que le lecteur ne cherche donc pas, dans ces note rapides, le compte rendu complet et fidèle des tableau pittoresques dont se compose le nouvel ouvrage d MM. D'Ennery et Verne.

C'est tout au plus s'il me reste la force nécessair pour copier le contenu de mon carnet et pour décrir les décors les plus intéressants et les *clous* les plus remarquables.

Premier tableau : *Le Naufrage.* — M. Chéret a déjà signé de si belles toiles, qu'il devient presque superflu de faire son éloge. Le paysage désolé, au bord de la mer, par lequel commence le drame de la Porte-Saint-Martin, avec son navire démâté, échoué sur la côte, est une des compositions les mieux réussies du maître.

Mais ce pauvre Chéret est encore plus désolé que son paysage.

Quand il y a un tableau intitulé : *Le Naufrage,* dans un drame comme celui-ci, cela se joue généralemen vers le milieu de la soirée, devant une salle pleine. Le peintre était persuadé qu'il en serait encore ainsi cette fois. Et pas du tout, au lieu d'être le dixième, le tableau du *Naufrage* est le premier. La pièce commence à sep heures et demie, le premier tableau est terminé avan huit heures.

— Jamais personne ne verra mon décor! disait Ché-
et.

Et il n'était pas content. Et cela se comprend.

DEUXIÈME TABLEAU : *Le Château de Malcolm.* — Un ardin sans importance.

C'est ici que nous voyons Mlle Révilly, une duègne ui s'était retirée du théâtre et qu'on ne s'attendait pas retrouver à la Porte-Saint-Martin, dans un drame à pectacle.

Mlle Révilly a eu son moment de gloire à l'Opéra-Comique. Elle a joué trois, quatre, cinq cents fois l'Anglaise dans *Fra-Diavolo.* M. Ritt s'en est souvenu uand il s'est agi de distribuer le rôle de miss Arabella ans le *Tour du capitaine Grant.* Mlle Révilly est grande et flegmatique; elle n'est pas Anglaise, mais elle erait digne de l'être.

TROISIÈME TABLEAU : Le pont du vaisseau *le Duncan.*

Entrée de Ravel. L'excellent comique s'est composé ıne bien bonne tête de savant. On m'a affirmé que Ravel a assisté pour cela, depuis quelques mois, à presque toutes les séances de l'Académie des sciences et de la Société de géographie. Je crois qu'il a surtout consulté le volume de Verne — édition illustrée de Hetzel — où M. Riou, le sympathique et charmant dessinateur du *Tour du Monde*, de l'*Illustration* et d'une foule d'autres recueils, a prodigué les motifs à décors et à costumes. Le savant géographe Paganel y est notamment croqué de main de maître. Le type de M. Riou ressemble beaucoup, paraît-il, à M. Cortambert.

Ravel s'est trouvé un peu dépaysé tout d'abord sur la vaste scène de la Porte-Saint-Martin, au milieu des grands décors mouvants, des praticables et des tremblements de terre.

— Comment, disait-il aux directeurs qui l'avaient

fait demander, vous voulez me faire jouer dans u drame... moi... le Fadinard du *Chapeau de paill d'Italie?*

Mais les directeurs avaient prévu l'objection e tenaient leur réponse toute prête :

— Bah ! puisque Labiche vous a déjà fait parcour Paris à la recherche d'un chapeau, d'Ennery peut bie vous faire parcourir le monde à la recherche d'un capi taine. Cela ne changera rien à vos habitudes.

Il est probable que cet argument d'une si haut logique a dû suffire à décider Ravel.

Quatrième tableau : Le paso d'Antuco, sur le pen chant volcanique de la chaîne des Andes, par trente sept degrés trente minutes. — Des rochers, des préci pices, une végétation rare ; des traînées de lave sur l flanc des blocs de pierre. Décor de M. Robecchi.

Dans ce tableau, le truc du condor.

Le condor est l'oiseau-roi des Andes méridionales Sa force est prodigieuse. Il enlève un bœuf aussi faci lement que Mlle Léona Dare un homme.

Le condor plane dans les airs en tenant le corps du jeune Robert Grant suspendu dans ses griffes puis santes. Un coup de feu retentit. L'oiseau géant bat de ailes, puis descend lentement, sans lâcher sa proie.

Hâtons-nous de rassurer les spectateurs sensibles le jeune Robert Grant est représenté par un manne quin.

Cinquième tableau : *Le tremblement de terre.* — Ne pas confondre avec le tremblement de terre de Men doce. Celui-là est visible et l'effet en est saisissant. Le roches se fendent et s'effondrent. La terre s'entr'ouvre Les montagnes fondent comme un simple *bonbon Camargo.*

Sixième tableau : *Les abandonnés.* — Décor d

Chéret. Très-bel effet de glace et de neige. Lacressonnière-Grant et Taillade-Burke, qui languissent depuis dix-huit mois dans ce pays peu divertissant, vivant de plantes et de racines, se sont fait l'un et l'autre des têtes effrayantes de naufragés.

Huitième tableau : *Les Fêtes d'or à Valparaiso.* — Admirable décor ensoleillé de Robecchi. Perspective remarquable. Toute la rade de Valparaiso, avec ses quais, ses bateaux et la vue des clochers. On croirait voir une ville hollandaise. C'est le tableau du ballet. M. Grédelue a été heureusement inspiré. Les directeurs de la Porte-Saint-Martin, d'autre part, n'ont pas regardé à la dépense. Aucune magnificence ne les a effrayés. Ce ballet sera l'un des plus grands attraits de la pièce. Il débute par une fête de mineurs chiliens. L'argent, l'or et les diamants ont l'honneur d'être représentés par des danseuses. Puis à des Chiliennes, très-chatoyantes, très-crânes, succèdent — je vous le donne en mille — deux danseurs chinois, représentés par Mlle Mariquita et M. Espinosa. Cette partie du ballet pourrait être supprimée sans trop d'inconvénients. En revanche, le finale des lumières est d'un effet merveilleux.

Ce résultat décoratif est obtenu par l'emploi de lanternes multicolores. Rien ne saurait rendre le coup d'œil féerique qu'offre cette illumination animée. C'est un amas de couleurs et de lumières, dont aucune fête officielle ne pourrait supporter la comparaison.

Neuvième tableau : *Une forêt australienne,* par Chéret. — Au fond des bois touffus, à travers l'enlacement des branches, on aperçoit le soleil couchant rougissant le ciel de ses reflets d'incendie.

Détail qui ne manque pas d'un certain pittoresque : dans ce tableau, c'est Ravel qui punit le traître.

— Voilà la première fois que pareille chose m'arrive! disait le créateur du *Monsieur qui suit les Femmes*.

Onzième tableau : *La pêche à la baleine*, décor de Chéret. — Des flots, encore des flots, toujours des flots.

Quant à la baleine, elle est en caoutchouc. On a pris pour modèle la carcasse que tout le monde a vue au Jardin des Plantes, à l'entrée du Musée d'anatomie. Deux petis robinets ouverts à propos lui permettent de lancer de l'eau par ses évents.

Douzième tableau : *L'îlot Balker*. — Et la ménagerie augmentait toujours. L'éléphant et les lions sont remplacés par des ours. Cet animal est plus scénique. Comme il était difficile de promener des ours noirs à travers les banquises du pôle Sud, on a eu soin de les blanchir préalablement. Il avait été question, tout d'abord, de faire représenter ces ours blancs par des figurants. Tous les personnages du tableau demandaient alors à avoir leur petit combat d'ours. Taillade était ravi à l'idée d'une lutte corps à corps. Mais tout à coup, on se décida à remplacer les figurants par de vrais ours. L'ardeur des artistes se ralentit aussitôt Plus de combat, plus de lutte corps à corps. Une bonne barrière, solide, infranchissable, entre les ours et eux. On a relégué ces animaux au second plan. E c'est encore bien joli!

Treizième et quatorzième tableau : *La mer libre e le soleil de minuit*. — Fonte des glaçons. Le soleil s lève au-dessus de la mer bleue. Triomphe de l'Apo théose scientifique. Vive d'Ennery, vive Verne, viv Ritt, vive Larochelle, vive Clèves aussi!

On se bouscule pour sortir.

— Psst, cocher!

— Dans quel quartier allez-vous?

— Au pôle Sud!

— J'peux pas. Mon cheval est trop fatigué!

LA REINE BERTHE.

29 décembre.

Eh bien, oui, M. Halanzier est un administrateur éminent, un directeur à poigne, un travailleur infatigable, tout ce que vous voudrez, mais... il y a un *mais*... il manque de sens artistique.

En voulez-vous des preuves ?

Il y avait quelque part un jeune homme dont les connaisseurs disaient : « Ce sera un grand musicien ! » Le public l'avait peu entendu. Il en était réduit, afin qu'on ne l'oubliât pas trop, à écrire la musique de scène d'une tragédie de l'Odéon. Ceux qui s'occupent des théâtres et des concerts étaient sûrs qu'il *arriverait*, mais quand?

M. Halanzier lui ouvre toutes grandes les portes de l'Opéra. Pour monter l'ouvrage de ce jeune homme, il dépense près de trois cent mille francs. Et voilà le nom de Massenet connu, non plus seulement des amateurs, des fidèles du Concert Pasdeloup, mais de tout Paris, de la France, de l'étranger. *Le Roi de Lahore* s'impose à l'admiration de tous. Son auteur est d'emblée nommé membre de l'Institut. Au festival de l'Hippodrome, vingt mille personnes l'acclament. Les hommes lèvent leurs chapeaux en l'air, les femmes agitent leurs mouchoirs. Allons, monsieur Halanzier, vous avez un peu contribué à la fortune de ce jeune maître. Décidément, vous manquez de sens artistique !

On venait d'inaugurer le Théâtre-Lyrique du square des Arts-et-Métiers.

L'opéra d'ouverture était *Dimitri*.

Son auteur, M. Victorin Joncières, dont la musique wagnérienne, implacablement sévère, n'avait pas eu, jusqu'à ce jour, le bonheur de plaire au public, crut

entendre sonner enfin l'heure de la victoire décisive.

Dimitri fut un grand succès de première.

Presque tous les journaux célébrèrent les louanges du compositeur.

Joncières reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Mais le Théâtre-Lyrique était condamné d'avance. On y alla peu.

Après *Dimitri*, Joncières risquait d'attendre quelques années avant de faire exécuter une autre partition.

M. Halanzier lui commanda un opéra en deux actes, n'hésitant pas un instant à accueillir ce jeune, à faire les frais toujours considérables que nécessite un nouvel opéra, quitte à ne récolter ce soir qu'une déception.

Vraiment, monsieur Halanzier, vous ne faites rien pour l'art musical!

Le décor du premier acte de *la Reine Berthe*, une forêt de Chéret, est une merveille de composition et d'exécution.

L'automne a doré les feuilles. Les arbres ont des reflets rouges. Les grands chênes, penchés les uns vers les autres, forment une voûte de verdure qui nous voile le ciel. On voudrait s'étendre sur le tapis de mousse bordant le pied des noyers.

Eh bien, franchement, tout cela est bien peu de chose. Un décor réussi qui coûte une vingtaine de mille francs, la belle affaire, et qu'est-ce que cela prouve?

Ah! si M. Halanzier avait composé, brossé, construit, planté son décor lui-même, peut-être aurait-on pu lui en tenir compte.

Chacun sait qu'avant l'arrivée de M. Halanzier, c'est ainsi que procédaient les directeurs de l'Opéra.

Et quand on aura rétabli le bienheureux régime de

la régie, c'est ainsi que procédera le successeur de M. Halanzier.

Mais M. Halanzier, lui, ne peut pas.

Que voulez-vous! Il manque totalement de sens artistique.

Salle magnifique. Les premières du vendredi sont les plus belles de l'Opéra.

On remarque beaucoup la présence de Mme Nilsson dans la loge directoriale. La diva n'a plus qu'un pas à faire maintenant pour passer sur la scène.

Dans l'une des avant-scènes de gauche se trouve l'amiral Jaurès, le nouvel ambassadeur de France à Madrid. Un certain nombre de ministres anciens et nouveaux, dont l'énumération m'entraînerait trop loin, sont répartis dans les loges et dans les baignoires.

L'absence de la claque se fait de plus en plus regretter. Sans défendre outre mesure cette ancienne institution, je crois qu'elle est absolument indispensable à l'Opéra, où le public toujours un peu froid a besoin plus qu'ailleurs d'être entraîné.

Mais quel est ce chanteur aux cheveux blancs, dont la longue barbe blanche descend sur la poitrine, dont le visage est hâlé par l'air, brûlé par le soleil, ce bon vieillard ridé, courbé par l'âge, dont les jambes flageolent et dont les bras tremblent?

Il ouvre la bouche, il chante : oh! stupeur, c'est Gailhard.

Le beau Gailhard, l'élégant Gailhard, le sympathique ami du sympathique Capoul. Quelle transformation! Les chanteurs n'hésitent que trop souvent à se faire des têtes en rapport avec leurs rôles. Quand, par hasard, on en trouve un qui veut bien sacrifier ses avantages personnels à la vérité de son personnage, on ne saurait lui en faire trop de compliments.

Le décor du second acte est de MM. Rubé et Chape-

ron. C'est une salle du palais de Pépin le Bref : des voûtes basses soutenues par de gros piliers, une architecture belle, mais sévère ; peu d'ornements ; au loin quelques armures ; d'immenses cierges rouges sur de grands et lourds chandeliers ; des lustres en or massif ornés de pierres et de verreries de couleur.

Mme Barbot a une superbe tête d'impératrice romaine : un vrai camée vivant.

Quant à Mlle Daram, elle est charmante en page. Impossible de porter le travesti avec plus d'aisance. Mlle Daram avait longtemps été reléguée au second plan ; c'est à peine si le public avait eu le temps de la remarquer ; M. Halanzier l'a prise, l'a mise en relief, si bien qu'il peut aujourd'hui lui confier des créations importantes. Pas mal non plus pour un homme aussi complétement dénué de sens artistique.

Mot recueilli pendant le dénoûment de l'opéra de MM. Jules Barbier et Victorin Joncières.

Pépin le Bref épouse la reine Berthe.

— Ils se disposent, dit quelqu'un, à faire Charlemagne !

Un mot à l'appui de ce que je disais sur la suppression de la claque. N'ayant pas à apprécier l'œuvre de M. Joncières, ni à parler de l'impression qu'elle a produite, je crois pouvoir dire cependant que certaines manifestations regrettables auraient été atténuées par des applaudissements peut-être moins sincères, mais en tout cas moins nuisibles que ceux des amis maladroits.

J'avoue, par exemple, ne pas avoir compris les rires fâcheux et les bravos ironiques qui ont accueilli les *fac-simile* de tapisseries déployées au dénoûment par la Vierge aux tissus d'or.

Ces *fac-simile* sont fort intéressants à regarder. Ils

rappellent la fameuse tapisserie du musée de Bayeux. Figures rudes et barbares, chevaux invraisemblables, arbres tordus, rien n'y manque. Pour peu que vous aimiez les antiquités, voilà un véritable régal pour votre lorgnette.

N'allez pas croire, cependant, que l'imitation de ces tapisseries soit due au talent de M. Halanzier.

Quand l'Opéra sera en régie, les directeurs qui seront à la fois poëtes, compositeurs, peintres, couturiers et brodeurs, confectionneront naturellement leurs accessoires eux-mêmes, comme ils feront leurs poëmes eux-mêmes et qu'ils écriront eux-mêmes la musique de leurs poëmes, mais — en attendant — M. Halanzier est trop privé de sens artistique pour pouvoir accomplir de pareils tours de force.

Ah! Régie, sainte Régie, délivre-nous des directeurs qui montent les œuvres des jeunes;

Et qui dépensent beaucoup d'argent pour les monter;

Et qui ont fait de l'Opéra un des spectacles les plus courus de Paris;

Et qui ont trouvé le moyen d'y encaisser des recettes colossales;

Et qui donnent à l'État des dividendes énormes;

Envoie-nous des directeurs ayant le sens artistique;

Des directeurs comme il y en a déjà eu à l'Opéra;

Qui puiseront sans compter dans les caisses de l'Etat;

Qui perdront tous les ans de cinq cent mille francs à un million;

Que l'on ira prendre dans la poche des contribuables;

Ainsi soit-il!

MADAME FAVART.

29 décembre.

Il y a dix-huit mois, l'opéra-comique que nou avons entendu ce soir aux Folies était prêt à passe comme jamais pièce ne fut prête. Grâce aux cent pre mières représentations des *Cloches de Corneville* – dont on annonçait alors les dernières — on avait p apporter une sage lenteur aux études de *Madam Favart.* Les moindres scènes en avaient été répétée avec un soin minutieux.

On sait ce qui arriva. L'opérette normande de Plan quette refit *flores* au moment même où sa carrièr semblait terminée; les jours, les mois se succédaien l'Exposition survenait, les événements politiques s déroulaient, les guerres se déclaraient, se faisaient e se terminaient, la carte du monde se remaniait Mlle Becker entrait à l'Hippodrome et les recettes mon taient, montaient toujours. *Madame Favart* dut atten dre que les *Cloches* eussent approché de la *six cen tième.*

Jamais, certainement, on n'a vu une *pièce prêt* faire un pareil pied de grue !

Tant que durèrent les *Cloches,* on se disait a théâtre :

— Si ça baisse subitement, nous sommes tranquilles *Madame Favart* peut être jouée en deux ou troi jours... une pièce qu'on sait si bien !

Ce moment arriva enfin.

Les *Cloches* sonnèrent leur dernier carillon. On af ficha *Madame Favart.*

Alors on éprouva une grande surprise ou plutôt un série de surprises. Les rôles n'étaient plus sus. La mis en scène aussi était sortie de toutes les mémoires, e

. Haymé, qui l'avait réglée, avait quitté les Folies ›ur devenir à l'Ambigu le lieutenant de Chabrillat. : régisseur actuel fut obligé d'en établir une nou- :lle. Avec cela, les trois quarts des petites femmes ıxquelles avaient été distribués les bouts de rôles ne isaient plus partie de la troupe et avaient suivi d'au- es destinées plus ou moins dorées. Il fallut les rem- lacer. Les costumes causèrent également une décep- on inattendue. Ils avaient eu tout le temps nécessaire our perdre leur fraîcheur primitive et l'avaient mis à rofit. En outre, ils n'étaient plus à la mesure des ar- stes que la prospérité de leur directeur avait fait ngraisser pour la plupart.

Bref, il fallut se remettre à la besogne et repiocher *Iadame Favart* comme une pièce récemment distri- uée. Jamais dernières répétitions n'ont été plus labo- ieuses que celles de cet opéra-comique prêt à passer epuis dix-huit mois.

Ce surcroît de travail n'est pas le seul inconvénient u'il ait fallu subir du fait de ce retard invraisem- ›lable.

En passant à son heure, *Madame Favart* inaugu- ait un cadre. Il y a dix-huit mois, c'eût été la pre- nière opérette mettant en scène des personnages et des nœurs de théâtre, tandis qu'en arrivant maintenant, MM. Chivot et Duru sont bons troisièmes, après *Fleur d'oranger* et la *Camargo*. Ils doivent surtout egretter d'avoir été distancés par les auteurs de cette lernière pièce, puisque *Madame Favart*, outre la coïn- :idence de milieu, est une pièce dont l'action se passe ıu XVIIIe siècle, comme l'action de la *Camargo*. Il est nême curieux de faire un rapprochement entre les ori- gines du costume de Zulma Bouffar, au premier acte, et de celui que porte Juliette Girard, au troisième acte, des Folies; ces deux costumes sont historiques et ont

été copiés, l'un et l'autre, sur des tableaux du pein
Vanloo. C'est Luco, le dessinateur ordinaire
M. Cantin, qui, après de longues recherches, a fi
par déterrer à la bibliothèque de Versailles une gravu
reproduisant le tableau dans lequel le peintre a rep
senté Mme Favart, dans son rôle de Nicette de la *Che*
cheuse d'esprit.

Autre rapprochement.

J'ai rappelé que l'héroïne de MM. Leterrier et Va
loo avait attaché son nom à une réforme importan
dans l'habillement des danseuses en inaugurant le p
tit caleçon, plus connu sous le sobriquet professio
nel de *tutu.*

Eh! bien, Justine Favart, l'héroïne de MM. Chiv
et Duru, a également attaché son nom à une réform
analogue. C'est elle qui osa la première jouer des rôl
de paysanne avec de simples jupons sans porter
paniers.

Offenbach et Cantin, qui ont déjà été en rappo
pour la *Foire Saint-Laurent*, avaient eu ensemble
de ces différends si fréquents entre auteurs et dire
teurs, au sujet des frais nécessités par une œuv
nouvelle.

Entre autres conditions, le maestro demandait po
la *Foire Saint-Laurent*, l'engagement de Mme Pe
chard. Mais cette artiste exigeant un cachet assez élev
l'affaire ne se fit pas.

Offenbach, s'il ne rappelle en aucune façon l'él
phant par son embonpoint, offre du moins avec ce p
chyderme un point de contact : il n'oublie pas!

Il est vrai que sa rancune ne se manifeste guère q
par des plaisanteries spirituelles mais inoffensives.

Lorsqu'il fut question de répartir les rôles de *M*
dame Favart, M. Cantin écrivit au compositeur u

ttre des plus gracieuses pour l'inviter à indiquer lui-ême la distribution la plus convenable.

Voici comment Offenbach — qui n'oublie pas — ›rmula ses désirs dans la réponse qu'il adressa immé-iatement au directeur des Folies :

Distribution des rôles de *Madame Favart :*

Favart	MM.	Faure.
Boispréau		Capoul.
Cottignac		Gailhard.
De Pont-Sablé		Ismaël.
Larose		Speck.
Mme Favart	Mmes	Nilsson.
Suzanne		Marie Heilbron.
Brin-d'Amour		Engally.

Cette distribution n'aura sans doute pas paru suffi-isante à M. Cantin, puisqu'il n'en a gardé que M. Speck.

Telle qu'elle est cependant, cette distribution offre pas mal d'attraits.

L'héroïne de la pièce et de la soirée, c'est la petite Girard.

On peut toujours dire la *petite* Girard bien que la gentille artiste joue aujourd'hui les *madame.*

Cependant, d'après ce que j'ai vu ce soir dans les coulisses, un grand changement est en train de s'opérer dans sa petite personne.

Quand elle créa la *Foire Saint-Laurent* et les *Cloches*, Mlle Girard, insouciante comme une véritable enfant, ignorant le danger , n'éprouvait aucune espèce d'appréhension. Elle entrait en scène crânement, l'esprit libre de toute préoccupation. Mais aujourd'hui, tout en connaissant les excellentes dispositions du public à son égard, elle était inquiète, hésitante, énervée. Pour la première fois de sa vie, la rampe lui

a fait peur. Disons, pour la rassurer, qu'elle tremble certainement plus fort à sa création prochaine.

La santé de Mlle Girard a causé, depuis huit jour bien des inquiétudes à Cantin, à Offenbach, à Chiv et Duru, voire même au caissier des Folies-Dramat ques. La jeune fille était atteinte d'un peu d'aphoni beaucoup plus qu'il n'en fallait pour retarder indéf niment une première attendue avec impatience.

J'ai retrouvé précisément une lettre assez curieu adressée par l'auteur Favart à Mlle du Ronceray, fiancée, quelque temps avant leur union.

Cette lettre débute ainsi :

« Ayez soin de votre santé, ma chère Justine, sor gez qu'elle intéresse tout le public; ménagez-vous, vous avez quelques égards pour moi... »

Ne dirait-on pas que c'est Offenbach donnant de conseils à sa principale interprète?

En cherchant dans Bachaumont des anecdotes su la vraie Mme Favart, j'ai vu que l'auteur des *Mémoire secrets* ne faisait que fort peu de cas de son talent.

« En général, dit-il, elle est médiocre, elle a la voi maigre, manque de noblesse et substitue la finesse la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art la nature. »

La distance estompe les défauts et donne du relie aux qualités.

Dans cent ans d'ici, l'Offenbach de l'avenir — s'il a encore des Offenbach dans cent ans — fera peut-êtr une opérette intitulée : *Madame Kuschnich*.

Un bruissement sympathique, une sorte de mani festation discrète et flatteuse, voilà l'effet produit pa l'apparition de Mlle Gélabert sur les habitués des petite places. C'était le retour de la chanteuse prodigue.

Il y a bien longtemps qu'elle avait disparu, la mignonne Gélabert, laissant là et son rôle de Germaine e

son public des Folies qui l'adorait. Depuis, bien des Germaine se sont succédé dans les *Cloches* sans la faire oublier. Les spectateurs des petites places la regrettaient.

— Ce n'est pas « notre Gélabert, » disaient-ils, en voyant celles qui la remplaçaient.

Ceux qui ne l'avaient pas vue dans ce rôle jalousaient les autres, comme les porteurs de billets, 12e série de la Loterie nationale, envient le sort des heureux possesseurs de la 1re série.

Le débutant Lepers est une de nos anciennes connaissances de feu le théâtre Vizentini. Nous l'avons vu faire au Lyrique un certain nombre de créations éphémères, cherchant une occasion qui se dérobait à son zèle. Le plus beau jour de sa vie fut assurément celui où le hasard des indispositions subites lui fit doubler Bouhy dans *Paul et Virginie*. Après avoir roucoulé : « L'oiseau s'envole, » un baryton peut prétendre à tout, et M. Lepers a fini par aborder le genre à la mode, en entrant aux Folies pour chanter l'opérette.

La pièce se termine par une nouvelle bien inattendue.

Mme Favart remet à son mari un pli cacheté en lui disant :

— Le roi t'accorde le privilége de l'Opéra-Comique !

L'acteur Lepers m'a paru recevoir cette nomination avec une certaine froideur.

Évidemment il s'est dit :

— Pendant qu'il y était, il aurait pu me donner l'Opéra !

SUZANNE.

29 décembre.

Le musicien de *Suzanne*, M. Paladilhe, est un jeune. Quoique prix de Rome, il jouit déjà d'une certaine réputation.

Il est l'auteur d'une chanson que les brunes Espagnoles et les Anglaises blondes, les grandes dames et les petites actrices de tous les pays, les jeunes filles sortant de pension, les bonnes mamans faisant leur tapisserie, les chanteuses pour de vrai et les chanteuses pour rire, l'Alboni dans la leçon de musique d'*Il Barbiere* et Mlle Elluini dans les Revues des Folies-Marigny ont roucoulé, fredonné, glapi amoureusement, énergiquement, en se pâmant.

Je veux parler de la *Mandolinata*.

M. Paladilhe, qui a le bonheur de porter un nom doux, harmonieux, que les femmes aiment à prononcer, a le malheur d'avoir fait une chanson exquise, a la fois langoureuse et crâne, que tout le monde aime et que les femmes adorent.

Je dis le *malheur* et je m'explique.

La *Mandolinata* est la chanson-scie qui poursuit M. Paladilhe partout, s'attache à ses pas, se cramponne à lui. M. Paladilhe est depuis trop longtemps l'auteur de la *Mandolinata*. On dit en parlant de ses nouvelles compositions :

— Cela ne vaut pas la *Mandolinata!*

— Jamais il ne refera la *Mandolinata!*

Dans ses nouveaux opéras-comiques, on guette les morceaux :

— Voyons s'il a refait la *Mandolinata?*

La situation serait intolérable.

Mais heureusement M. Paladilhe n'a que trente-deux ans.

Il a le temps de se dépêtrer de cette *Mandolinata* de Nessus.

Et qui sait si, à partir de ce soir, on ne va pas dire de lui :

— C'est l'auteur de *Suzanne !*

Les paroliers de *Suzanne* sont suffisamment connus.

Ce sont des vétérans du théâtre.

M. Lockroy est le père du fougueux député de la gauche. Dans les théâtres, on l'appelle le père Lockroy, pour le distinguer de son fils — comme on appelle la créatrice de *Madame Favart* : la petite Girard, pour la distinguer de sa maman.

M. Cormon est un homme charmant, très-affable, très-spirituel, l'auteur applaudi d'une foule de pièces charmantes, le collaborateur heureux de d'Ennery. Avant que Mlle Bilbaut-Vauchelet ne se fût révélée à l'Opéra-Comique, il aurait pensé, me dit-on, pour le rôle de Suzanne — rôle travesti pendant une partie de la pièce — à Mme Peschard. M. Cormon fait partie de la grande famille des admirateurs de ladite chanteuse.

Naturellement — cette plaisanterie est facile — pour désigner les deux auteurs du livret de *Suzanne*, on ne dit partout que : les deux vieillards.

MM. Lockroy et Cormon sont assez jeunes d'esprit pour être les premiers à rire de ce méchant jeu de mots.

Le premier acte est le plus pittoresque des trois. Le décor de M. Lavastre jeune est charmant. C'est d'ailleurs celui qui a servi pour l'acte de la forêt de *Cinq-Mars*. On y a ajouté un torrent sur lequel passe un petit pont en bois. Mais on a négligé de modifier la toile du fond. Ce qui fait qu'à un certain moment, quand Barré montre, au loin, le « château de son

oncle, » le spectateur attentif a été un peu étonné en apercevant le château de Saint-Germain.

Quand, vers la fin de cet acte, le ciel s'est obscurci, quand l'orage a grondé et quand la foudre a déchiré la nue, un de mes voisins, oubliant que l'action de *Suzanne* se passe en Angleterre, a murmuré :

— L'orage est sur le Vésinet!

Le jeune compositeur de *Suzanne* se promenait fiévreux dans les coulisses.

Il est devenu puéril de raconter qu'un auteur a eu le *trac* le soir de sa première. Le trac est de rigueur en pareille circonstance. Aussi ne parlerais-je pas du trac de Paladilhe si ce trac ressemblait à tous les autres tracs d'auteurs; mais justement il y a trac et trac et ce trac-ci est loin d'être le premier trac venu, ou plutôt c'est un double trac.

D'autres sont, tout comme lui, anxieux au sujet du résultat de la représentation en elle-même. C'est le trac banal, le trac vulgaire. Celui-là, Paladilhe l'éprouve aussi copieusement que qui que ce soit. Mais en outre, il se donne le luxe d'un trac supplémentaire

Bien avant le jour fa[illegible]mmence pour l'infortuné la série des insomnies pendant lesquelles il repasse dans sa tête bourrelée de frayeur tous les accidents qui peuvent empêcher ou compromettre la représentation de son œuvre.

Il a d'ailleurs d'excellentes raisons pour se défier de l'imprévu. Lorsqu'il donna le *Passant*, c'était dans les derniers jours d'un engagement de la nomade Galli-Marié, et la chanteuse, en disparaissant presque aussitôt de l'Opéra-Comique, fit disparaître de l'affiche l'œuvre écrite spécialement pour elle. Même déveine pour l'*Amour africain*, que Mme Carvalho allait créer au moment où elle fut engagée à l'Opéra.

Aussi, cette après-midi encore, Paladilhe, même en présence des affiches de *Suzanne*, n'était pas tout à fait tranquille.

— Le théâtre peut brûler d'ici à huit heures! disait-il à ceux qui essayaient de le rassurer.

J'ai parlé, l'autre soir, de l'utilité qu'il y aurait à rétablir la claque à l'Opéra.

Il suffit, pour être de cet avis, d'avoir assisté à la première de l'Opéra-Comique.

Sans parler de l'effet produit par la partition de M. Paladilhe, je puis constater les excellentes dispositions du public depuis l'ouverture jusqu'au morceau de la fin.

Mais que ces dispositions ont donc été habilement accentuées par les claqueurs de la salle Favart!

Grâce à eux, les moindres applaudissements ont pris les proportions d'une véritable manifestation. Ils ont ri, aux bons endroits, avec une discrétion tout à fait spirituelle. Ils ont souligné les passages tendres par un bruit opportun de mouchoirs. Ils ont poussé des « oh! » et des « ah! » pleins de malice aux propos badins de la spirituelle Mlle Ducasse. Ils n'ont même pas reculé devant un rappel du compositeur à la chute du rideau. Hâtons-nous d'ajouter, toutefois, que M. Paladilhe n'a pas cru devoir se prêter à l'apothéose qu'on lui avait ménagée.

Mlle Bilbaut-Vauchelet faisait, ce soir, sa première création à l'Opéra-Comique où, jusqu'à présent, elle ne s'est fait entendre que dans le répertoire.

J'ai déjà eu l'occasion de raconter que la jeune cantatrice était une musicienne hors ligne, jouant du violon, à peu de chose près, comme feu Paganini, et ayant même dirigé dans une ville qu'elle habitait avant

ses débuts, Douai — je crois — des concerts, genre Pasdeloup.

Eh bien, il paraît que toute sa famille, qui est assez nombreuse, ne comprend que des virtuoses remarquables. Les Bilbaut-Vauchelet descendent en droite ligne d'Orphée le divin. Tous, père, mère, frères, sœurs, cousins et cousines jouent dans la perfection de tous les instruments à cordes ou à vent.

Malheureusement il en résulte que, vu l'acharnement avec lequel cette famille cultive son art, elle ne peut se fixer longtemps dans aucun appartement. Les Bilbaut-Vauchelet sont presque des vagabonds, ils ne peuvent s'installer dans une maison sans recevoir leur congé pour le plus prochain terme : ils aiment trop la musique instrumentale. Comme ils sont tous très-unis, qu'ils ne veulent pas se quitter, on se figure aisément la somme de mélodie que représente cet ensemble de talents bruyants, pour l'ouïe des co-locataires. La jeune et remarquable pensionnaire de l'Opéra-Comique, qui vit au milieu de tous ses musiciens de parents, pourrait bien finir par ne plus trouver un domicile dans Paris.

Je n'ai que du bien à dire de la façon dont la pièce est mise en scène.

Les costumes sont amusants et d'une couleur fort heureuse. Les chapeaux de paille selon la mode anglaise encadrent très-gentiment les visages féminins. Dans la fête de Christmas, qui termine le second acte, nous avons vu, outre le petit arbre de Noël, de *Piccolino*, un pudding monstre qui a fait venir l'eau à la bouche des gourmands.

— On a eu tort de nous servir ce pudding, a dit un compositeur qui n'aime pas entendre applaudir ses confrères, c'est un morceau indigeste qui alourdit le finale !

M. Lockroy qui, autrefois, dans le *Maître d'école*, obtint un grand effet avec le petit Fouilloux, dont le type est resté légendaire, a pensé qu'un rôle d'enfant lui réussirait encore et porterait bonheur à *Suzanne*, sa dernière pièce née. Il a donc, pour cette fois, créé le petit rôle de Bob, avec deux couplets pour lesquels le compositeur a écrit une musique spéciale pour voix de mioche.

C'est Mlle Richer — j'appelle cette gamine « Mademoiselle » sur la foi des affiches — qui joue et chante ce rôle enfantin. Alors qu'on a tant de peine au théâtre à faire comprendre leurs rôles à certains artistes, il est naturellement très-difficile de venir à bout d'une petite fille, si intelligente qu'elle soit. Il faut toujours, avec les enfants de théâtre, user d'un stratagème quelconque pour les faire reproduire les effets indiqués.

Ainsi, le petit groom Bob doit absolument se tenir droit comme un piquet. Malgré toutes les recommandations, la jeune Richer finissait toujours par se départir de cette attitude indispensable, mais fatigante. On ne savait comment faire pour ce soir, lorsque quelqu'un s'avisa de placer la mère Richer, tout en haut de la salle. Ce moyen était bon, car la petite ne quittant pas la maman des yeux, a conservé forcément toute la raideur nécessaire et n'a pas baissé la tête une seule fois.

Par exemple, il faudra nécessairement engager Mme Richer mère pour figurer dans la salle pendant toute la durée des représentations de *Suzanne*.

Justement, la bonne femme a déclaré qu'elle « reverrait bien ça. »

FIN.

TABLE

DES

NOMS CITÉS DANS L'OUVRAGE

A

B

C

D

E

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

